



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

rait-il pas possible que ce ne fût qu'une altération de Tricrana-nesos ? Ce qui me porte à le croire c'est que Pline ne nomme pas cette île de Tricrana, et que Pausanias la place avant Aperopia comme Pline le fait de son Tipareus.

Tanus. « Le fleuve Tanus, qui sort de cette montagne, « (le mont Parnon), et le seul qui en descende, coule à « travers l'Argolide et va se jeter dans le golfe de Thy- « rées. Il nous semble que cette traduction de Clavier (1) du dernier paragraphe des Corinthiaques demande à être modifiée; le fleuve Tanus, n'est pas le seul qui descende du Parnon, mais c'est le seul qui, en descendant, coule à travers l'Argolide. Le texte peut très bien s'entendre de cette manière et devenir ainsi en accord avec la topographie.

Menelaius Mons et Menelaïum, Polybe, (2) en décrivant la position de Sparte exagère beaucoup la hauteur des collines *sur lesquelles est assis le Ménélaïum*. Elles décrivent sur la rive gauche de l'Eurotas un arc de cercle autour de la plaine de Tsouni et d'Aphisou, et se rapprochent ensuite du fleuve de manière à ne laisser qu'un étroit passage, défilé bien indiqué par Polybe; les pentes en sont très abruptes, mais leur hauteur au dessus de la vallée ne dépasse pas 250 à 300 mètres.

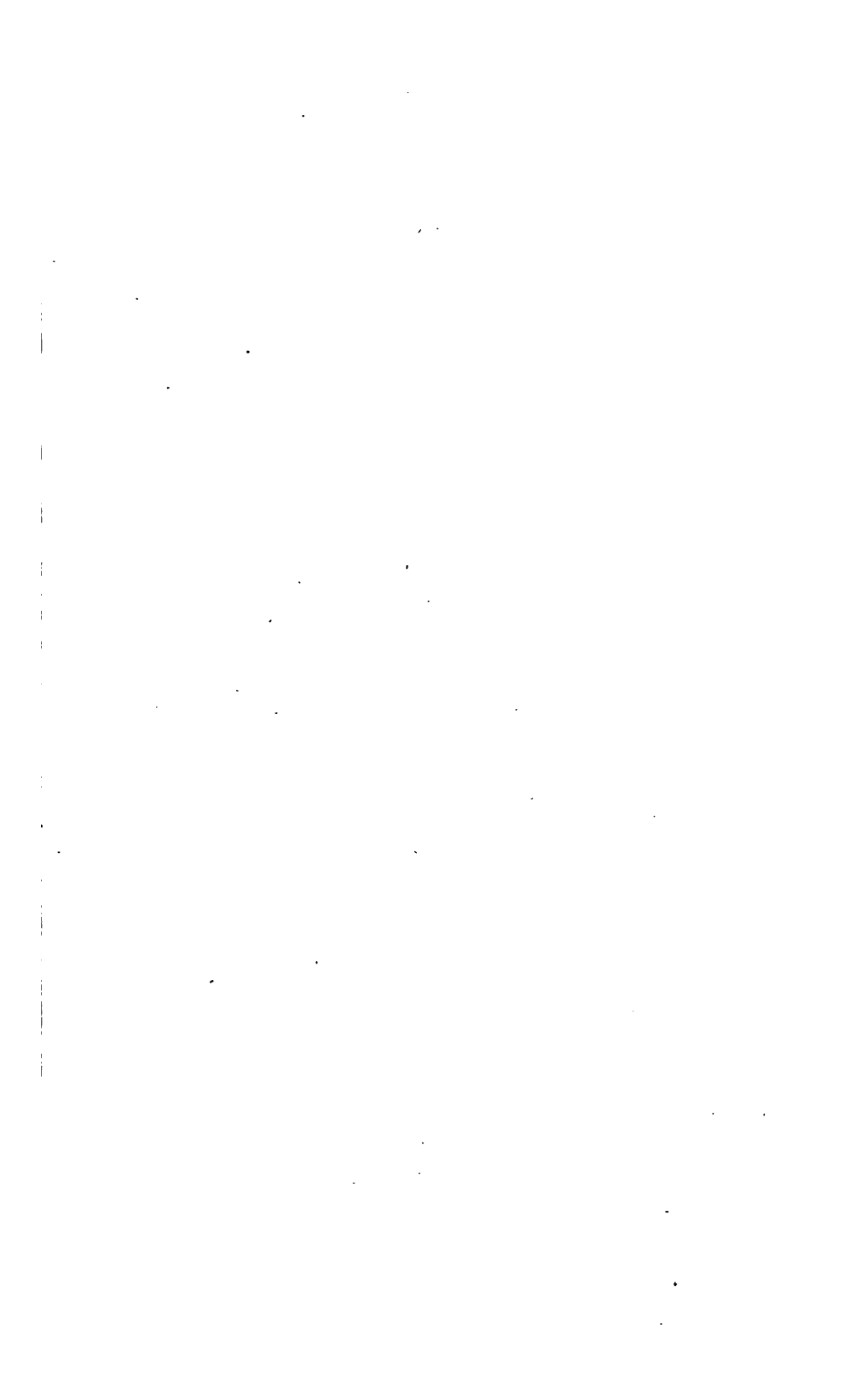
Therapne. Tite-Live et Polybe, décrivant la marche des armées à la gauche de l'Eurotas, ne nomment point Thérapne, mais seulement le Ménélaïum désigné par le premier comme une montagne, et par le second comme un lieu situé sur les collines vis-à-vis de Sparte; or, c'est dans le voisinage de ces mêmes collines, et

(1) Paus. Cor. c. 38. Sub. fin. Clav. p. 599.

(2) Polyb. v. 22; id. v. 18.

107







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME IV.

La première série du BULLETIN se compose de vingt volumes, et comprend douze années de 1821 à 1833, inclus, finissant au n° 128.

Les volumes I, II, III du RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES ont paru; les tomes IV et V sont sous presse.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(Election du 27 mars 1835.)

<i>Président.</i>	M. le baron DE BARANTE, pair de France.
<i>Vice-présidens.</i>	M. le lieutenant-général PELET, directeur du Dépôt de la guerre. M. Amédée JAUBERT, membre de l'Institut.
<i>Secrétaire.</i>	M. BIANCHI, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales.
<i>Scrutateurs.</i>	M. le baron COSTAZ, membre de l'Institut. M. BEAUTEUPS-BEAUFRE, idem.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ, *depuis son origine.*

MM le marquis DE LAPLACE.	MM. le baron CUVIER.
le marquis DE PASTORET.	le baron HYDE DE NEUVILLE.
le vicomte DE CHATEAUBRIAND.	le duc DE DOUDEAUVILLE.
le comte CHABROL DE VOLVIC.	J.-B. EYRIÈS.
BEQUEY.	le comte DE RIGNY.
le baron Alexandre DE HUMBOLDT.	DUMONT D'URVILLE.
le comte CHABROL DE CROUSOL.	le duc DECAZES.
	le comte DE MONTALIVET.

CORRESPONDANS ÉTRANGERS,

dans l'ordre de leur nomination.

MM. le docteur MEASE, à Philadelphie.	MM. le Dr. REINGANUM, à Berlin.
TANNER, à Philadelphie.	le cap. FRANKLIN, à Londres.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	le Dr. RICHARDSON, idem.
le capitaine EDWARD SABINE, à Londres.	le prof. RAFF, à Copenhague.
le col. POINSETT, aux États-Unis.	le cap. GRAAH, à Copenhague.
le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.	AINSWORTH, à Edimbourg.
le professeur SCHUMACHER, à Altona.	ADRIEN BALBI, à Venise.
DE NAVARETTE, à Madrid.	GRABERG DE HEMSÖ, à Florence.
F.-Ant GONZALEZ, à Madrid.	le colonel LONG, aux États-Unis.
	sir John BARROW, à Londres.
	le cap. MACONOCHE, idem.

M. CHAPPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOIROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 23.

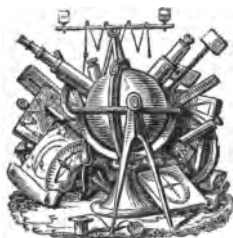
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Quatrième.



PARIS,
CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—
1835.

Soc. 2017. e. $\frac{25}{1335}$

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 19 décembre 1834.)

Président. M. ROUX DE ROCHELLE.
Vice-présidents. { M. DAUSSY, ingénieur hydrographe en chef
de la Marine.
M. CORABOEUF, colonel au corps royal d'état-major.
Secrétaire-général. M. D'AVEZAC.

SECTION DE CORRESPONDANCE.

MM. Bajot.	MM. Jaubert.
Bottin.	Jouannin.
Callier.	César Moreau.
Delcros.	Ambr. Tardieu.
d'Orbigny.	Baron Walckenaer.
Dumont d'Urville.	Warden.
Isambert.	

SECTION DE PUBLICATION.

MM. Albert-Montemout.	MM. Eyriès.
Ansart.	Huerne de Pommeuse.
Guill. Barbié du Bocage.	Jomard.
Bérard.	baron de Ladoucette.
Bianchi.	de Larenaudière.
Boblaye.	Poulain.
Baron Costaz.	

SECTION DE COMPTABILITÉ.

MM. Boucher.	MM. Michaux.
Denaix.	Réaume.
général Haxo.	baron Roger.

COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

MM. Albert-Montemout.	MM. d'Avezac.
Ansart.	Delcros.
Guill. Barbié du Bocage.	Jomard.
Bérard.	de Larenaudière.
Boblaye.	Poulain.
Daussy.	Warden.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

EXTRAIT

**DES RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES SUR LES RUINES
DE LA MORÉE,**

Par M. PUILLON-BOBLAYE,

**Capitaine d'état-major, membre de la commission scientifique
de Morée.**

M. Puillon Boblaye ayant été chargé par M. le lieutenant-général Pelet, directeur du Dépôt de la guerre, de la rédaction d'une carte de la Morée, destinée à faire ressortir les principaux faits de géographie naturelle et de géographie ancienne consignés dans les tra-

vaux de la Commission scientifique, a cru devoir, après la publication de la partie géognostique, appuyer, par un résumé de ses recherches, les faits de géographie ancienne dont la carte présente le tableau. Encouragé par les conseils du savant helléniste M. Hase, il s'est livré pendant plusieurs années à l'étude de l'antiquité, et le mémoire étendu qui en est le résultat doit paraître incessamment; nous en extrairons quelques articles détachés qui, presque tous, montrent comment la connaissance des localités et celle de la constitution physique d'une contrée peuvent jeter de lumière sur des passages obscurs des géographes anciens.

DΥΜΕ (ἡ Δύμη). Cette ville aurait été sans port, si l'on s'en rapporte au texte actuel de Strabon; mais on voit dans Ptolémée, Thucydides et Tite-Live qu'elle était située à peu de distance de la mer, sur laquelle elle devait avoir un port que nous plaçons à la douane de Karavostasi. On reconnaît Dyme aux ruines étendues, mais d'ailleurs peu apparentes, vues par Dodwell et le capitaine Peytier à l'Est de la chapelle Hag^a-Constantinos.

Cette position convient avec une grande précision aux distances, 60 stades du cap Araxus et 40 stades de l'embouchure du Pirus, données par Strabon; distances qui se rapportant à des points de départ certains ne peuvent laisser aucun doute. Nous appuyons sur ce fait, parce qu'il nous paraît très remarquable que Strabon, Pausanias et la table de Peutinger soient d'accord sur une troisième distance, celle de *Patras à Dyme*, en l'évaluant, les premiers, à 120 stades et le dernier à xv milles et que ce nombre soit cependant faux. La distance réelle par terre est de xviii à xix milles, tandis que le nombre xv ne peut s'appliquer qu'à la distance nautique à travers le golfe. Cette observation ne me semble pas sans im-

portance eu égard à l'origine de la table de Peutinger.

Il en est de même d'une singulière compensation d'erreurs que l'on trouve dans la même table, pour la distance de Corinthe à Patras que Pline évalue à 85 m. : nous trouvons la même somme dans Peutinger, quoique les deux distances Letin (pour Lechæum.) — Sicyon xx et Ægira-Ægium xii, soient fausses, mais fausses de la même quantité et en sens inverse comme il nous est facile de le démontrer. C'est faute d'avoir fait cette observation que le savant Mannert a cru devoir, sur la foi d'un chiffre altéré de Peutinger déplacer Sicyon, que toutes les preuves archéologiques et historiques fixent à Vasilika; n'est-il pas probable, au contraire, que l'auteur de la table a voulu retrouver le nombre 85 qui lui était mieux connu que les distances partielles ?

Porinas (Πορίνας.) (1) C'est ainsi que Pausanias désigne, sans dénomination appellative, la limite des Phénéates et des Achéens vers Pellène; Amasæus, et après lui Clavier, ont cru qu'il s'agissait d'un fleuve. La topographie, comme l'étymologie du nom, font voir que c'est une erreur, et que les limites devaient être situées au col ou au passage au pied du mont Chelidorea; c'était donc là ὁ παλούμενα Πορίνας ce qu'on appelle Porinas, car c'était le seul passage ouvert entre Phénée et l'Achaïe.

Crius fluv'. (ὁ Κρίτος.) (2) Le Crius est sans aucun doute le torrent de Mazi qui coule à l'occident des grandes ruines de Pellène; le sens littéral du passage de Pausanias, relatif à cette rivière, est parfaitement conforme à la topographie des lieux : « Les fleuves qui sortent des montagnes au dessus de Pellène sont le Crius, du côté

(1) Paus. Arc. C. 15. Clavier, p. 312.

(2) Paus. Ach. c. 27. Clav. p. 234.

« *Ægira* (πρὸς μὲν Ἀργείας)... et du Côté où Pellène confine à Sicyon le fleuve Sys. » Clavier, en traduisant le *Crius* qui se rend à *Ægira*, rendait le sens tout-à-fait inintelligible sous le rapport géographique comme la carte le démontre.

Nous voyons avec surprise à la fin du même chapitre que Clavier n'a pas profité de la correction si probable de Paulmier de Grantmesnil, relativement au fleuve du même nom, au lieu du fleuve *Alsus* qui prend sa source dans le mont Sipyle.

Isthmus. Les diverses évaluations de la largeur de l'Isthme par Scylax et tous les géographes de l'antiquité, comparées à sa largeur réelle 5950 m., peuvent donner lieu à croire en l'existence d'un petit stade isthmique de dix au mille; nous ne discuterons pas ici cette question; mais notre but, dans ces passages extraits de notre mémoire, étant principalement de signaler quelques erreurs géographiques auxquelles la traduction de Clavier pourrait conduire, nous ferons observer qu'il attribue à Corinthe tous les monumens d'Isthmus décrits par Pausanias au chap. I des Corinthiaques.

Dine (ἡ Διηνή), lieu près de Genésium ou de Genéthlium indiqué par Pausanias au chap. VII de la description de l'Arcadie. Les traductions d'Amasæus et de Clavier ne nous auraient jamais permis de deviner le sujet dont il est question dans ce passage, si nous n'avions eu recours au texte, et si le hasard ne nous avait mis sous les yeux le phénomène remarquable décrit par Pausanias. Voici la traduction de Clavier : « L'eau de la plaine Argos se perd dans un gouffre et va reparaître à Dine, vers l'endroit de l'Argolide nommé Genéthlium. Dine est un lac d'eau douce formé par la mer.. » et plus loin, « il est évident que l'eau douce qui sort de cet endroit y remonte de la

mer. » Le lac a été emprunté à la traduction latine, il n'est question dans Pausanias que d'eau douce qui jaillit au sein de la mer, *ἐν θαλάσση ἀνερρόμενον*. C'est la grande source sous-marine ou plutôt la rivière qui jaillit dans la mer à 1000 mètres du rivage et à deux lieues au sud de Lerne, phénomène remarquable, que les Grecs modernes désignent sous le nom d'Anavolo du verbe *anavlouzo*, jaillir, et que les anciens nommaient *Dine*, tourbillon. Après avoir vu le phénomène, le mot *Dine* me mit sur la voie, et je reconnus l'exactitude du passage de Pausanias, passage important en ce qu'il fixe la position de Genéthlium.

Epidauria. Scylax seul nous apprend que cette province s'étendait du golfe Saronique jusqu'au golfe Argolique, sur lequel elle possédait 30 stades de côtes. Nous ignorons si l'on a remarqué que cette étendue de l'Epidaurie est confirmée par Thucydides (1) qui parle des offrandes dues par Epidaure à Argos pour les pâturages possédés par la première de ces villes, aux environs du temple d'Apollon Pithæus; or on sait par Pausanias que ce temple était situé près d'Asine, et ses ruines ont été découvertes par M. le capitaine Vaudrimey près de la plage de Candia, sur une colline à l'ouest des marais.

Methana. Pausanias place à 30 stades de la ville des bains chauds dont les eaux apparurent au milieu de phénomènes volcaniques sous *Antigone, fils de Demetrius* (2). Nous croyons pouvoir établir le synchronisme de cet événement avec le grand tremblement de terre qui détruisit Rhodes et Sicyon non loin de Méthana, et que cependant Pausanias rapporte, chapitre 7 des Co-

(1) Thucyd. lib. v.

(2) Paus. Cor. c. 34.

établissements se sont formés; d'autres, et c'est le plus grand nombre sont abandonnés; l'aspect est singulièrement changé. José Antonio m'engagea vivement à ne pas prendre la route de *Mapari* pour me rendre chez les *Coussaris* où je voulais aller, il me représenta que je trouverais déserts les établissements situés sur l'*Agamiware* où j'avais pu me procurer des vivres l'année dernière; il m'indiqua, dans le S.-O., une rivière appelée *Cououra*, habitée par des Indiens qui communiquaient avec les *Coussaris*, et que, chez eux, j'obtiendrais non-seulement des renseignemens sur les parages que je me proposais de parcourir, mais encore que je serais à même d'observer diverses productions étrangères à l'*Oyapock* et aux rivières que j'avais visitées précédemment; m'étant procuré des guides je quittai le 23 l'établissement de J. Antonio. Dans un espace d'environ six lieues quatre habitations qui, l'année dernière, étaient cultivées se trouvent désertes. Je vins coucher, le 24, à l'embouchure de la crique *Acao* qui se nomme aussi *Oraporoutoua*. Le 25 à midi, je fus forcé de la quitter: elle est obstruée d'une quantité de bois tombés depuis peu. Je pris ma route par terre S.-O. Depuis plusieurs jours des maux de dents continuels, fruit des bivouacs dans des endroits humides, ne me laissaient aucun repos; je m'arrêtai vers les six heures; tout le terrain que je parcourus cette journée est coupé de marécages et de mornets; des endroits élevés on découvre souvent les nombreux bassins de la crique *Acao*.

26. Route O.-S.-O. Traversé à neuf heures la crique *Touatou* qui, en cet endroit, court du S. au N. Marécages. De midi à deux heures, traversé des montagnes élevées qui se prolongent au S., route S.-S. O. S.-O.-O. Quatre heures 3/4 traversé *Petouatou*, O.-N.-O. Arrivé à

six heures sur un *établissement* enveloppé par cette crique depuis le S.-S.-E. jusqu'au O.-N.-O. Là je séjournai jusqu'au 28 pour renouveler mes provisions. A peu de distance de ce premier, dont le chef se nomme *Auaycar*, se trouve un autre *établissement* assez considérable, et après avoir traversé un bouquet de bois, on entre dans d'immenses abatis neufs bornés au S.-O. par la crique *Petouatou*. Dans un espace de quatre heures je la traversai trois fois. Vers midi j'eus à gravir une chaîne de montagnes dont le côté E. est bordé par cette même crique. Descendant ces montagnes au S., on se trouve dans une gorge étroite, profondément encaissée des deux côtés. A quatre heures je traversai *Oyapock*, qui est moins considérable en cet endroit que *Petouatou* et j'arrivai à six heures sur l'*établissement* d'un Indien nommé *Rouapirer*. Là je vis une femme remarquable par une obésité rare parmi les Indiens. Je fus surpris de l'activité des habitants de cet établissement : l'un travaillait une couleuvre, l'autre faisait un arc, les plus jeunes s'occupaient à monter des flèches, les femmes avaient toutes leur occupation. Ils ne montrèrent point cette sotte curiosité que témoignent les Oyampis à l'aspect d'un blanc. Cependant établis depuis peu en ces parages la plupart d'entre eux n'en avaient jamais vus. Mes guides engagèrent *Rouapirer* et un autre Indien à venir avec nous.

Le 29 je traversai encore *Oyapock* ; marchant au sud dans un terrain élevé. A midi nous traversâmes une crique qu'ils appelaient *Arouzouma* qui prend sa source dans le N.-E. A cinq heures, j'arrivai sur un *établissement* assez considérable abandonné depuis peu. Les cases étaient entièrement revêtues d'écorce de bois dans toute leur hauteur, et l'entrée se fermait avec des piquets; les in-

courses des Roucouyennes nécessitaient ces précautions inusitées, et la crainte de ces voisins redoutables était cause de la désertion des habitans qui n'osaient leur résister. Le propriétaire d'une de ces cases se trouvait là et demeurait sur l'établissement de Rouapirer; lui et les autres avaient, en se retirant, laissé des jarres, des platines et tous les instrumens nécessaires pour faire du couac et de la cassave; les abatis sont remplis de vivres de toute espèce. Ce lieu me parut propre à former un dépôt, et on pourrait même s'y fixer quelque temps et de là diriger sur divers points tels que les sources d'Oyapock et du Maroni, les opérations de l'exploration de la Guyane centrale. Je donnai à l'Indien que j'avais trouvé sur cet établissement et qui y était venu chercher quelques objets dont il avait besoin, une hache et un camisa, pour qu'il laissât dans sa case divers menus ustensiles tels que coulevres et inanarets et qu'il ne la dégradât pas, lui faisant dire que je voulais y venir demeurer l'été suivant. Moyennant ces objets il répondit que je pouvais me regarder dès à présent comme propriétaire de sa case et de son abatis, qu'il n'en emporterait rien et que même il y viendrait de temps en temps y faire du feu pour la conserver jusqu'à mon arrivée. Rouapirer me fit dire que si je voulais aussi lui donner un sabre et une hache, il aurait soin de conserver intact son établissement qu'il venait d'abandonner; qu'il était situé à une journée plus loin sur une rivière qui se jetait dans l'Amazone, et il s'offrit de m'y conduire, résolu, disait-il, à le brûler si je ne l'achetais pas. Je l'emménai avec moi voulant voir l'état des choses avant de conclure le marché quoique peu onéreux.

Le 30, je traversai plusieurs criques; route S.-O. S. O.-S.-O. A 11 heures rivière Couroumourirou, profonde.

Ses eaux sont noires, elle vient du N.-E. A cinq heures je trouvai l'établissement nouvellement abandonné par Rouapirer. Comme sur celui de la veille je trouvai des platines, des jarres, des pierres à grager et de vastes abatis de manioc, d'ignames, bananes, cannes à sucre et patates. Je donnai un sabre et deux brasses d'étoffe bleue à Rouapirer qui me promit de veiller à ce que cet établissement ne se dégradât pas. Comme il sera obligé d'y venir encore long-temps pour se procurer des flèches, je suis persuadé qu'il tiendra sa parole d'autant plus sûrement qu'un autre intérêt que celui de tenir à notre convention l'appellera souvent en ces lieux. Ainsi dans un espace d'environ douze lieues l'expédition trouvera deux établissemens garnis de vivres dans la position et à la distance la plus favorable pour en faire le centre de ses opérations. Je résolus de m'arrêter un jour ou deux pour renouveler mes provisions ; dès la nuit mes Indiens prirent cinq aymaras dans *Couroumourirou* qui coule au pied de l'établissement et qui déjà est de la largeur du Gabaret : dans la journée on me tua encore une biche et un maïpouri. M'étant avancé environ deux lieues dans l'est de l'établissement, marchant dans un terrain assez élevé et découvert, abondant en salsepareille et en cacaos, je trouvai une rivière un peu moins grande que *Couroumouritou* que mes Indiens me dirent être *Piraoëri* peu distante d'*Inipocko* qui se trouve plus bas.

Janvier 1832. — L'abondance de mes provisions me força à séjourner plus long-temps que mes guides ne l'eussent désiré, il leur tardait de retourner. Si j'avais pu les engager à demeurer avec moi, je serais resté sur cette habitation, la position étant aussi avantageuse qu'on peut la désirer pour l'exploration de l'intérieur : ne

de manioc, on les gruge, on les met ensuite, réduits en farine, dans un canari où on les brasse avec de l'eau. Quand le tout a été bien battu, on le laisse macérer et on le fait bouillir en-y ajoutant de l'eau filtrée sur de la cendre de pineau, jusqu'à consistance de colle, on le sert ensuite et chacun trempe sa cassave dedans. Chez les Aoutàs ainsi que chez les Oyampis leur imprévoyance ne peut se comparer qu'à leur paresse. Quelquefois leurs cases sont pleines de bananes en telle quantité qu'elles pourrissent, et comme ils n'ont pas le soin de les remplacer à mesure, ils s'en trouvent privés pendant long-temps. Une forte contusion au pied me força de demeurer dans mon hamac jusqu'au 15; des pluies continuelles, même sans cet accident, ne m'eussent pas permis de m'écarter beaucoup.

Je lisais ou je m'efforçais de fixer mes idées sur quelque point étranger à ce qui m'entourait pour me distraire des ris hébétés de mes stupides hôtes qui, les yeux fixés continuellement sur moi, éclataient d'un rire épais à la moindre action qui leur est étrangère, en se secouant dans leur hamac de manière à me faire craindre la chute du carbet.

Jusqu'au 12 je ne vécus exactement que de macouré et d'icarayva, aucun des individus de la case dans laquelle je me trouvais, n'allant à la chasse. J'envoyai Orapoï aux environs pour qu'il tâchât de me procurer quelque autre chose; il me rapporta un assez fort morceau de poisson boucané qu'il avait acheté pour un couteau.

Nos délicats et gourmets citadins, assis chaque jour à une heure fixe près d'une table servie avec recherche, ne sauraient croire la joie et le bien que procure un morceau de poisson boucané, bouilli sans graisse ni sel,

quand depuis plusieurs jours on ne vit que de bouillie de tabac vert dans laquelle on trempe un morceau de cassave. Ceux même qui, sans être habitués à des mets recherchés, ont un ordinaire frugal et réglé ne sauraient s'en faire une idée. En France, la nourriture du paysan le plus pauvre est préférable à celle du sauvage; le pain de seigle est nourrissant, la pomme de terre offre un aliment sain; mais s'il se trouve quelques sucs dans la cassave ils ne peuvent être que malfaisans. Chez le sauvage; à trois jours d'abondance, succèdent quinze jours de disette.

C'est être bien seul que d'être entouré de sauvages dont on entend à peine la langue, dont les usages et les mœurs sont tellement étrangers à la manière d'être des hommes civilisés, que des réflexions, et des réflexions souvent bien tristes se présentent en foule.

Combien devient petit auprès du sauvage habitué à braver, tout nu, les intempéries de l'air, l'homme civilisé, d'ailleurs si au-dessus de lui par ses connaissances et l'élévation de ses facultés morales. Privé de vêtements, sans les armes auxquelles il est accoutumé il ne peut subvenir à sa subsistance; son fusil, sans munition, lui devient inutile. L'Indien a toujours son arc qui lui sert en tout temps. L'homme civilisé, sans le secours de ses semblables, n'est rien: le sauvage seul se suffit à lui-même.

L'état d'abrutissement dans lequel vivent ces hommes est-il donc aussi malheureux que nos idées nous portent à le croire; privé du luxe et des jouissances que nous enfançons, de la multitude de nécessités que nous nous créons et que nous ne pouvons obtenir qu'au moyen d'une foule de bras, le sauvage a reçu de la nature l'instinct nécessaire pour pourvoir, en tout temps, à son existence; ses jouissances mêmes, brutes comme lui, il ne les doit qu'à lui seul;

une famille de huit à dix individus, souvent beaucoup moins nombreuse, isolée au milieu des bois n'a pas besoin du secours d'une autre. Les objets même des Européens s'ils les desirent si vivement, ce n'est que lorsqu'ils les voient devant eux qu'ils en éprouvent l'envie, car ce n'est pas le besoin ; s'il fallait faire une route de deux journées pour se les procurer, pour les aller chercher même pour rien, ils n'iraient pas. On m'objectera sans doute qu'en se mettant aux gages des blancs, c'est bien marquer le besoin qu'ils ont de leurs objets ; mais ceux qui se mettent aux gages des blancs sont déjà sortis de l'état de nature, ou bien ils ne cèdent qu'à l'importunité. Je ne parle pas des Indiens d'Oyapock, mais de ceux du centre de la Guyane : la vue d'une étoffe, d'une chemise, d'un collier excite vivement leur envie dans le moment où ils le voient, dix minutes après ils n'y pensent plus.

Déterminez-les à vous accompagner dans un voyage : s'ils le font, c'est plutôt pour se débarrasser de votre présence que pour obtenir un paiement, et si quelqu'un des leurs, leur demande pourquoi ils sont venus avec vous, ils ne diront pas que vous les avez bien payés ; mais : *ce blanc m'a tant tourmenté que je suis venu.*

Ces mêmes hommes, si timides quand ils se trouvent parmi nous, semblent dans leur pays reconnaître leur supériorité : jamais ils n'offrent un banc au blanc qui arrive chez eux, c'est aux guides qu'ils font le premier accueil. Combien de fois ne me suis-je pas vu au moment de céder à des mouvements de colère, quand, essayant de faire quelque travail, ils éclataient de rire en me voyant m'y prendre si gauchement. Quelque légère dose qu'on en ait, l'amour-propre se révolte toujours lorsqu'on se voit la risée de ces êtres qui, par rapport à nos idées et

hors de chez eux, ne sont dignes que de compassion ; on oublie dans ces momens toutes les réflexions que l'on a faites, on perd de vue la vérité ; et malgré soi l'habitude de l'éducation reprend le dessus. Ravalés en quelque sorte au dessous de ces hommes que notre orgueil nous fait mépriser , on ne peut que reconnaître la profondeur d'une Providence qui a établi un contraste aussi étonnant et qui veut que l'homme civilisé, qu'elle a doué de facultés si élevées, devienne le jouet de la brute à laquelle elle n'a accordé que l'instinct.

Je cherchai, moitié en m'aidant du peu de connaissance que j'ai de la langue, moitié par l'entremise d'Ora-poï, à donner à mes hôtes une idée de l'être suprême ; leur établissant d'abord qu'il leur a donné la vie, que tout doit lui être reporté, qu'il doit être imploré dans l'adversité, remercié, et qu'on lui doit des actions de grâces dans les circonstances heureuses. J'essayai de leur faire entendre qu'après la mort ils ne périssaient pas entièrement ; que ceux qui avaient vécu sans nuire à leur prochain, allaient vers le créateur, où ils obtenaient tout ce qu'ils pouvaient désirer ; qu'au contraire celui qui avait tué, volé, empoisonné éprouvait des tourmens sans cesse renaissans. Je tâchai, dans une morale aussi simple que je pouvais me l'imaginer, de leur donner des principes de conduite justes et qui fussent à leur portée. C'est ainsi que devraient en agir les missionnaires avec eux, après avoir toutefois appris la langue des Indiens chez lesquels ils se trouvent, car que signifie ce baptême qu'ils leur administrent sans qu'ils aient aucune idée du sacrement qu'ils reçoivent ? D'après notre religion le prêtre qui prostitue ainsi ce sacrement commet un sacrilège. Je voudrais d'abord donner aux Indiens une idée du créateur aussi simple que leur ima-

gination est bornée, et surtout leur inculquer des principes de morale; car, où il y a des missions, qu'y voit-on? des hommes déjà pervertis par une demi-civilisation, adonnés au vol et passionnés pour les liqueurs fortes. D'où cela provient-il? C'est que le missionnaire croit avoir rempli sa tâche quand il a inculqué à ses néophytes quelques cantiques et quelques notions de catéchisme qu'ils répètent sans comprendre ce qu'ils disent.

Les *Aoutas* n'ont que de mauvaises pirogues creusées au feu et dont ils se servent peu, leur pesanteur les rendant peu maniables dans la rivière obstruée de barres. Le *Cououva* a de 50 à 60 toises de largeur; il est profondément encaissé. Le 17, dans une excursion sur les *établissements* voisins, je rencontrai une femme dont l'état faisait pitié. Depuis un mois elle était fugitive, son mari la maltraitait si cruellement qu'elle avait voulu l'abandonner; mais personne n'osait lui accorder un asile, l'individu étant connu et redouté comme faisant des piailles; la maigreur de cette malheureuse était effrayante, elle ne se nourrissait que de quelques fruits de bois, la nuit elle couchait sur un boucan ou échafaudage élevé sur des pinots à quinze ou vingt pieds de hauteur, de peur des tigres; elle vint réclamer ma protection; mais son mari survint sur les entrefaites et voulait la poignarder à coups de flèches; quoique j'eusse le cœur navré de ne pouvoir la défendre, je fus obligé de lui abandonner cette malheureuse avec la certitude, augmentée encore par l'assertion des Indiens, qu'elle allait être massacrée. La cause de la fureur de cet homme était que cette femme avait déjoué ses desseins criminels en prévenant un individu qu'il voulait empoisonner; le misérable qu'elle avait sauvé fut le premier à la trahir. On peut voir par là quelle est la reconnaissance des Indiens.

Si j'eusse pris fait et cause pour elle, les autres qui m'excitaient à tuer l'empoisonneur se seraient jetés sur moi.

Le 18, les carbets se remplirent, de grand matin, des Indiens du voisinage et d'autres venus d'une distance assez considérable. Cent vingt individus étaient rassemblés dormant la plus grande partie du jour. L'orgie commença vers six heures du soir, les uns dansaient au son de la flûte et d'une espèce de guitare, les autres jouaient à un jeu qui a quelque rapport avec celui des houchets. Éclairés par des feux placés aux quatre coins de la salle de réception et de l'encens fumant, ils me rappelèrent la peinture que nous fait Virgile des barbares du Nord.

*Hic noctem ludo ducunt et pocula læti
Sermento atque acidis imitantur vitæ sorsibus.*

Le 19, les Indiens étaient tous ivres; affreux tableau! Les uns vomissaient, les autres poussaient des hurlemens ou des gémissemens lamentables. La scène paraissait devoir s'ensanglanter. Je n'étais pas sans appréhensions; les conseils des vieilles femmes et l'ivresse sont presque également à redouter chez les Indiens. Ceux-ci commençaient à regarder d'un œil d'envie le peu de bagage que j'avais; j'étais déterminé à le défendre. Mes appréhensions se réalisèrent: en effet, vers cinq heures, l'Indien dont j'ai parlé plus haut (celui qui voulait tuer sa femme, ce qu'il exécuta en effet) me demanda une chemise et un pantalon; je le refusai; il s'en alla mécontent, se remettre dans son hamac et engagea les autres à me dévaliser; il revint bientôt accompagné de deux de ses camarades et s'approchant de mes catouris se mit en devoir de les ouvrir. Deux fusils étaient suspendus au dessus de ma tête; mais j'étais tellement entouré qu'il m'eût été impossible de m'en servir non plus que de

mon sabre, ce qui d'ailleurs n'entraînait pas dans mon plan de défense. Orapoï, tremblait dans son hamac et me disait de ne point faire de résistance. Me levant sur mon séant, je tirai un pistolet de poche et je dis aux Indiens d'une voix ferme, leur indiquant en même temps par gestes de remettre mes pagaras où ils les avaient pris ou que j'allais les tuer. Deux se retirèrent, l'instigateur au contraire coupa une des cordes d'un catouri avec son couteau ; je tirai alors sur lui à bout-portant. Ceux qui m'entouraient voyant mon geste agitèrent violemment mon hamac en se retirant. Je le manquai... Tout le monde s'écarta, je me levai et Huaracriou, c'est le nom de mon antagoniste, se rua sur moi et me frappa de son couteau qui me blessa mais légèrement à la poitrine. Réservant mon autre coup de pistolet, je saisis mon poignard et lui en portai deux coups, dont l'un pénétra dans le flanc droit et l'autre le blessa à la gorge. Il tomba : je fus saisi d'horreur au cri ou plutôt au hurlement infernal que poussèrent alors les Indiens. Je me crus perdu ! je me saisis de l'un de mes fusils, et me tenant à portée de l'autre, je résolus de ne point mourir sans vengeance. Ayant quatre coups à tirer, mon sabre et mon poignard, plusieurs auraient succombé avant moi. En un instant les carbets furent déserts ; cependant j'entendais à peu de distance un bruit horrible de voix, au bout d'une heure, il était presque nuit, deux hommes âgés rentrèrent et demandèrent à Orapoï qui, pendant toute cette scène, était demeuré enveloppé dans son hamac, si je voulais les tuer. Je leur répondis que jamais je n'avais fait de mal aux Indiens, mais que je me défendrais si on voulait m'attaquer et que je tuerais ceux qui voudraient me voler ; ils se mirent alors à siffler et presque tout le monde entra. Ils m'engagèrent même

à tuer Huaracriou qui, gisant à terre, n'osait se relever et perdait beaucoup de sang. Je m'y refusai, je l'aidai à se relever et pansai ses plaies, celle de la gorge était la plus dangereuse. Je ne pense pas qu'il en meure; mais il vaudrait mieux qu'il n'en réchappât pas, car ce sera un ennemi éternel non-seulement pour moi, mais pour tous les blancs. Les Indiens se remirent à boire comme si rien ne fût arrivé, et quoique Orapoï m'engagea à me retirer avec mon bagage dans un canot, je demeurai avec eux, persuadé que cette attitude de confiance agirait puissamment non-seulement sur ceux-ci, mais encore sur ceux chez lesquels j'aurais à aller, et que je leur aurais inspiré une crainte salutaire. En effet, si j'eusse cédé et que j'eusse donné la moindre chose, j'aurais été certainement dévalisé, et si je n'eusse pas été tué sur-le-champ, on se serait défait de moi par la suite, dans la crainte que je ne revinsse un jour pour me venger.

Le 20 tout était tranquille. On emporta, le matin, Huaracriou qui, s'il en réchappe ne restera probablement pas en ces parages : je présume même que ses camarades profiteront de l'état dans lequel il se trouve pour s'en défaire en empoisonnant ses plaies.

Je ne savais trop à quel parti m'arrêter, je ne pus tirer de mes hôtes aucun renseignement. Tout ce que j'en appris, c'est qu'à plusieurs journées dans l'O. N.-O. était un lac immense dont les bords étaient habités par une nation qu'ils redoutaient beaucoup. Ne trouvant ici que ce que j'avais déjà vu chez les Oyampis, il devenait inutile d'y séjourner, je répugnais à revenir sur mes pas, j'étais on ne peut plus embarrassé, quand, le 22, arriva un individu de l'établissement que j'avais laissé le 5; il venait chercher ses parens pour boire le cachiri à l'occa-

sion de l'arrivée de ses frères, dont, l'un ayant quitté la maison paternelle depuis plusieurs années passait pour mort. Il s'était rendu chez les blancs avec lesquels il s'était accoutumé; mais le desir de revoir son père et sa mère le raffenait. L'occasion ne pouvait être plus favorable pour obtenir des renseignemens, je ne la laissai pas échapper. Je repris la route que j'avais parcourue pour me rendre à Cououva, et je mis quatre jours pour retourner au *Rouapira*. La crue des eaux avait achevé de rendre les chemins à-peu-près impraticables. J'arrivai le 26 chez Ararivara, c'est le nom de mon hôte, et j'y trouvai les nouveaux venus au nombre de six, ses fils ou neveux. J'appris qu'ils étaient venus avec un Portugais qui faisait tirer de la salsepareille, et qui était resté huit journées plus bas; eux étaient venus voir leur famille. Soterio, c'est le nom de l'Indien qui demeurait avec les blancs, parlait peu Portugais, ce qui m'étonna; mais j'eus lieu de m'apercevoir que ce n'était qu'une feinte de sa part, car il comprenait parfaitement ce que je lui disais. Je ne pus tirer de lui que la promesse de me mener où il avait laissé son patron. Je restai encore huit jours chez Ararivara, ce temps fut employé par les nouveaux venus entièrement à boire, quant au manger ils se contentaient de macouré.

(*La suite au numéro prochain.*)

**SUR LES DÉCOUVERTES
FAITES EN GROENLAND,**

Communiqué par M. DE LA ROQUETTE.

Suite. (1)

On ne pensait plus au Groenland depuis un certain nombre d'années, quand parut *Hans Egede*, prêtre de Waagen et Gimsoe dans la Norvège septentrionale; avec lui commence une nouvelle ère dans les annales du Groenland. Cet homme extraordinaire conçut l'idée de se rendre dans ce pays lointain pour y chercher lui-même des traces des colonies qui avaient disparu et porter aux habitans la lumière de la religion. Sans prêter la moindre attention aux railleries dont on l'accablait et aux bruits qu'on faisait circuler contre lui, il marcha avec une persévérance infatigable vers le but qu'il se proposait d'atteindre et l'atteignit. Après huit ans de sollicitations infructueuses, il abandonna sa cure en 1718 et se rendit à Copenhague où il développa son projet sous les yeux de Frédéric IV qui ordonna l'établissement d'une colonie dans le Groenland et en nomma

(1) Voy. le Bulletin de mai et de juin, pages 333 et 396.

Egède prêtre et missionnaire. Il partit de Bergen le 3 mai 1721 et arriva, après un voyage dangereux de huit semaines dans une île située par 64° de latitude sur la côte occidentale du Groenland à laquelle il donna le nom de *Haabets oe* (île de l'Espérance); il y fonda la première colonie de *Godthaab* (bonne espérance). Ses manières affables lui firent bientôt obtenir la confiance des naturels, et leur bonheur devint l'objet de ses constants efforts, quoiqu'il n'eût pas tardé à s'apercevoir qu'ils ne pouvaient être les descendants des Européens qui, 300 ans auparavant, avaient habité ce pays. Pour retrouver ces derniers, *Egède* résolut d'entreprendre un voyage à la côte orientale; il se mit en conséquence en route le 9 août 1723 avec deux sloops; mais n'ayant pu se pourvoir d'une quantité suffisante de provisions, il fut obligé, après être parvenu à l'île de *Sermesok* par 60°, 20' de latitude, de prendre le parti de retourner sur ses pas (1). Entre le 60° et le 61° de latitude, dans le district qui porte aujourd'hui le nom de *Julianeshaab*, il trouva près d'un endroit appelé *Kakortok* une ruine remarquable qui prouvait que les Islandais avaient fait anciennement des constructions dans ce lieu, où l'on a découvert plus tard beaucoup de restes de ces temps reculés. Mais on plaçait alors tous ces monumens dans le *Vesterbygd* indiqué jusqu'à ce moment comme situé sur la côte orientale; ce qui faisait qu'on croyait être d'autant plus sûr que cette même côte devait renfermer également cet *Osterbygd* auquel s'attachait une aussi grande importance. C'est par ce motif que les navires qui, les années suivantes firent le voyage du Gro-

(1) J'ai appelé le cap le plus méridional de cette île cap *Egède* en l'honneur de notre célèbre missionnaire.

enland reçurent l'ordre d'essayer d'aborder sur la côte orientale; mais aucun ne réussit même à s'en approcher, ce qui donna l'idée de suivre une autre marche pour atteindre le but. Le major *Paars* et le capitaine *Landorf* furent envoyés au Groenland en 1728; le premier comme gouverneur, le second comme commandant d'une forteresse que l'on devait y construire. Ils emmenèrent avec eux quelques chevaux et furent chargés de traverser le pays; mais comme la terre était couverte de glaces glissantes, remplies de crevasses et de précipices, il en résulta naturellement qu'ils ne s'avancèrent pas beaucoup. (1)

Egède resta quatorze ans dans le Groenland, travaillant avec une ardeur infatigable à éclairer les habitans et à améliorer le commerce; il abandonna alors à son fils Poul Egède la suite de la tâche importante qu'il avait commencée, et retourna en Danemark pour veiller à ce qu'elle ne fût pas discontinuée. C'est donc à lui qu'appartient par conséquent l'honneur de la nouvelle colonisation du Groenland. (2).

(1) L'année suivante (1729) le lieutenant en second Richardt, qui avait hiverné à *Godthaab*, avec la galiotte *West Flieland*, ayant un équipage de 20 hommes, fit, à son retour, une nouvelle tentative pour pénétrer jusqu'à la côte orientale; mais ce fut sans succès. On lit dans un écrit du jeune Egède que la galiotte s'était tellement rapprochée de terre, que l'on faisait déjà à bord des préparatifs pour descendre sur le rivage, lorsqu'une masse de glace flottante se plaça entre le bâtiment et la terre et fit évanouir l'espoir qu'on avait conçu.

D. L. R.

(2) La côte occidentale de Groënland a, en ce moment (1834) 13 colonies, 15 établissemens de commerce moins grands, et 10 places de mission, dont quatre savoir : *Ny Herinhut*, *Lichtenfels*, *Lichteneau* et *Friederichthal* appartiennent aux frères évangéliques.

Les colonies sont réparties savoir :

Il me reste encore à citer deux importantes expéditions : celle de Peder Olsen de Valløe en 1752, et celle d'Egède et Rothe en 1786 et 1787. Olsen partit de la colonie de *Frederikshaab* dans un bateau groenlandais en peau, appelé dans le pays bateau de femme (*Konebaad*) (1) accompagné de quatre Européens. Il longea la côte en se dirigeant vers le sud, visita une partie des golfes du district actuel de *Julianeshaab* où les Européens ne s'étaient pas encore établis et fit la description de quelques-unes des nombreuses ruines du temps des anciens Islandais. A l'approche de l'hiver il se construisit une cabane dans un endroit situé près du golfe d'*Aglut-sok* et continua l'année suivante son voyage au-delà du cap *Farewell* extrémité méridionale du Groenland. Le 6 juillet il atteignit la côte orientale, mais la glace qui obstruait son passage ne lui permit de s'avancer que fort lentement, et comme il manquait de provisions pour un hivernage, ses compagnons de voyage déclarèrent qu'ils ne voulaient pas l'accompagner plus loin, ce qui l'obligea le 8 août à retourner sur ses pas ; il était alors par-

Dans l'inspection du Nord :

Uppernavik, Omenak, Rittenbenk, Jacobshavn, Christianshaab, Egède-minde, Godhavn.

Dans l'inspection du Sud :

Holsteinsborg, Sukkertoppen, Godthaab, Fiskernæsset, Frederikshaab et Julianeshaab.

Le nombre des Européens établis dans le pays est actuellement d'environ 150, et la population entière est évaluée à 6,000 âmes. Le commerce se fait avec 5 à 6 navires qui font annuellement le voyage de ces colonies.

(1) Olsen Valløe passe pour le premier qui se soit servi de cette espèce de bateaux pour faire des découvertes le long des côtes.

D.

venu à un endroit appelé *Nennesse*, situé par 60° 28' de latitude. Il paraîtrait d'après cela qu'Olsen Valløe est le premier Européen qui ait mis le pied sur la partie méridionale de la côte orientale; néanmoins son voyage ne produisit aucun résultat relativement au but principal qu'on voulait atteindre, puisqu'il ne put s'avancer plus au nord où l'on croyait que le *Bygd* avait été situé. (1)

Les expéditions de Löwenörn, Egède et Rothe en 1786 et 1787 (2) sont encore présentes à la mémoire, je ne nommerai par conséquent que celle des derniers qui figurent parmi les tentatives les plus audacieuses et couronnées de plus de succès, puisqu'ils se sont une fois tellement rapprochés de la côte qu'ils n'en étaient qu'à 2 milles et demi et qu'ils auraient effectué infailliblement un débarquement, si la glace n'avait été, précisément pendant ces années, plus considérable qu'à l'ordinaire. Je crois donc devoir renvoyer le lecteur aux écrits qui ont été publiés sur ces voyages. (3)

(1) Le voyage de Peder Olsen a été publié par Otto Fabricius, et se trouve dans le *Samleren* (le compilateur) pour 1787 n° 7 à 18.

D. L. R.

(2) La relation du voyage de Löwenörn a été publiée en 1823 en langue française dans les *Annales maritimes et coloniales*.

D. L. R.

(3) Poul Egède parvint à obtenir dans un âge avancé, ce que Hans Egède, son père avait vainement sollicité pendant long-temps, depuis son retour dans sa patrie en 1736, le départ d'une nouvelle expédition chargée spécialement de visiter la côte orientale du Groënland: l'essai devait se faire cette fois en partant de l'Islande. On choisit à cet effet un navire baleinier, comme plus en état de résister au choc et à la pression des glaces. Le commandement en fut confié à M. Löwenörn, à cette époque capitaine-lieutenant dans la marine royale danoise. L'expédition, partie le 2 mai 1786 de Copenhague, arriva le 16 à *Reikiavik* où se trouvait déjà le sloop qui devait servir de conser-

Les navigateurs étrangers parmi lesquels nous citerons, Davis et Hudson n'ont pas été plus heureux que les Danois. Le voyage de Scoresby, qui a fait assez de bruit il y a peu d'années, n'est point en opposition avec

ve. On ne mit définitivement en mer que le 27 juin. Les 3 et 4 juillet on eut en vue les côtes du Groenland par $65^{\circ} 45'$ de latitude nord environ; on fut ensuite obligé de rentrer dans le golfe de *Dyrefjord* en Islande, où l'on passa toute la journée du 10; sortie de nouveau de ce golfe l'expédition ne poussa que jusqu'au *Havnefjord* où elle était le 30 de même mois. Le 1^{er} août Löwenörn, suivant ses instructions, céla le commandement du sloop au lieutenant Egède, petit-fils de l'apôtre du Groenland: il eut pour second un jeune officier, aujourd'hui l'amiral Rothe. Le même jour où Löwenörn mit à la voile pour retourner à Copenhague, Egède sortit avec le sloop du *Havnefjord*, et se dirigea vers la côte orientale du Groenland. Le 16, ils eurent connaissance de la terre par environ 65° de latitude; ils s'approchèrent de la côte, et comme aucun obstacle ne semblait devoir les arrêter, et qu'on n'apercevait point de glaces, on se préparait à effectuer un débarquement, lorsque tout-à-coup l'horizon devint extrêmement clair, effet produit par des masses de glace qui leur barraient l'entrée. Le 20, ils étaient encore près de la côte naviguant toujours le long de la glace, mais sans pouvoir y découvrir la moindre ouverture qui leur permit de pénétrer à travers. Le 25, ils essuyèrent une tempête de l'est qui devint les-jours suivans extrêmement violente et les mit les 29 et 30 à deux doigts de leur perte. Forcés de retourner en Islande ils y mouillèrent le 18 septembre dans le *Holmenshavn* et hivernèrent ensuite dans le *Havnefjord*. Ce ne fut que le 1^{er} avril de l'année suivante (1787) qu'ils sortirent de ce golfe avec le sloop; ils se trouvèrent bientôt au milieu d'un amas de glaces flottantes. Le sloop ayant fait une voie d'eau fut obligé d'aller jeter l'ancre le 23 à *Dyrefjord*, place de commerce; ils y furent rejoints par une *Hourque* envoyée de Copenhague avec des provisions: Egède passa sur ce bâtiment, tandis que Rothe resta sur le sloop. Le 8 mai ils se remirent en mer, et le 17 ils furent en vue du Groenland; entrés dans un golfe de glaces de 8 à 10 milles de profondeur, le jour suivant, étant par $65^{\circ} 45'$ de latitude, ils virent par un temps clair, la terre à une distance de 6 à 8 milles, mais sans pouvoir en approcher. Sortis heureusement du golfe

ce que nous avançons ici. Car ce navigateur a abordé il est vrai à plusieurs points de la côte orientale du Groenland, mais toujours à une latitude beaucoup plus élevée que celle où l'on peut supposer que les anciennes co-

de glaces qui commençaient déjà à se rapprocher et menaçaient de les enfermer, ils arrivèrent le 27 au *Havnefiord* où l'on fit aux navires les réparations nécessaires.

Dans le courant de l'été ils tentèrent quatre fois en partant de différents points d'Islande de s'approcher de la côte orientale du Groenland, mais ce fut vainement, ce qui les détermina à retourner le 9 octobre en Danemark. Les reconnaissances faites par Egède et Rothe venaient de démontrer qu'il y avait peu de probabilité qu'il eût jamais existé sur la côte orientale du Groenland en face de l'Islande des colonies visitées sinon régulièrement, du moins assez fréquemment par des navires venus de la mère-patrie, lorsque H. P. d'Eggers fit paraître en 1793 son mémoire sur l'*Osterbygd* du Groenland couronné à Copenhague, et dans lequel il s'efforce de prouver avec autant de sagacité que d'esprit que l'*Osterbygd* n'a point existé sur la côte orientale, et qu'on doit le rechercher dans la partie méridionale de la côte occidentale au district actuel de *Julianeshaab* où quelques années auparavant on avait découvert beaucoup de ruines des anciens temps. Cette opinion fut de suite beaucoup de prosélytes, elle était même assez généralement adoptée, lorsque M. de Wormskiold, qui avait fait un voyage scientifique dans le Groenland méridional pendant les années 1812 et 1813, publia un mémoire où il se constitua le défenseur de l'ancienne opinion, à cette époque presque abandonnée, et à laquelle il rattacha de nouveau un grand nombre de partisans. Les découvertes faites par Scoresby pendant l'été de 1822 leur firent naître le desir de voir tenter une nouvelle expédition sur la côte sud-est du Groenland. Nous avons vu que le commandement en fut confié, sur proposition d'une commission nommée par le roi régnant, au capitaine Graah qui avait déjà séjourné quelque temps dans le Groenland septentrional où il avait eu de fréquentes occasions de connaître le pays et ses habitants.

D. L. R.

(1) *Relation du voyage d'Egède*. Copenhague, 1788. *Extrait de la relation d'un voyage pour la découverte de la côte orientale de Groenland*. Paris, 1828.

lonies islandaises étaient situées. La côte entre le 70° et le 75° de latitude visitée par Scoresby est abordable la plupart du temps, et bien long-temps avant lui elle avait été explorée par les baleiniers danois, anglais et hollandais. Le mérite de ce navigateur est de nous avoir donné une carte plus exacte de cette partie de la côte dont il a fait une description pleine d'intérêt. Mais il a certainement commis une erreur, lorsqu'il a affirmé que toute la côte orientale du Groenland jusqu'au cap *Farewell* peut être navigable en suivant le long de la terre depuis le 70° de latitude. Les voyages de Danel, de Pedor Olsen, d'Egède et de Rothe prouvent évidemment le contraire.

Les efforts des savans, comme ceux des navigateurs et des voyageurs ont été vains pour déterminer la position de l'*Osterbygd*. Walhendorff le supposait, ainsi qu'on l'a dit plus haut, sur la côte orientale, par ce qu'on raconte dans le voyage d'Erik-le Rouge, lequel, quand il fit la découverte du Groenland, fit voile de l'ouest en partant de l'Islande, direction qui devait nécessairement l'amener à la côte orientale du Groenland. Mais cet archevêque ne fait pas attention qu'Erik navigua ensuite « au sud le long de la terre » et puis « à l'ouest du cap Hvarf » et qu'il ne pouvait tirer de ces expressions aucune conséquence, puisque à cette époque on ne connaissait point encore la position du cap *Farewell* et qu'on ne savait pas que la terre tournait ensuite vers le nord, que c'était par conséquent un point qui permettait une semblable navigation vers l'ouest. Deux savans islandais *Sigvard Stephensen* et *Gudbrand Forlaksen* qui vivaient, le premier en 1574 et le second en 1606, ont pensé que le *Bygd* se trouvait sur la côte occidentale, tandis que les écrivains islandais plus modernes, *Arngrim*

Johnsen, Thodr Thorlaksen et Thomod Torfesen, sont au contraire revenus à l'hypothèse de Walchendorff. Parmi les écrivains contemporains qui se sont occupés de cette recherche, on doit citer Eggers (1), Gudbrand, Wormskiold (2) etc.; mais aucun d'eux n'a établi sur des preuves positives la situation du *Bygd*. On était donc resté dans le même état d'incertitude qu'au temps de Walchendorff; elle était même peut-être plus grande encore, car les uns allaient jusqu'à mettre en doute s'il avait jamais existé un Osterbygd, tandis que d'autres pensaient qu'on pourrait en trouver encore des vestiges vivans sur la côte orientale (3) en la remontant.

(1) Mémoire qui a obtenu le prix sur la véritable situation de l'*Osterbygd*, Copenhague, 1793; Mémoires de la Société d'économie rurale, t. iv.

(2) Mémoires de la Société de littérature scandinave, 1814.

(3) Il est de fait que les renseignemens des anciens qui nous restent encore sont en partie contradictoires et parvenus en partie d'une manière incertaine, en sorte qu'on ne peut ajouter, à beaucoup d'entre eux, que peu ou point de confiance. Je pense que c'est surtout le cas en ce qui concerne les compilations de Walchendorff qui contiennent des itinéraires et des données sur la distance ou la longueur du chemin entre l'Islande et le Groenland, parce qu'elles n'ont paru au jour que cent ans ou plus après que la navigation au Groenland eut cessé, et que l'on ne sait pas même d'où ces renseignemens ont été tirés, quoique l'on dise dans un passage qu'ils sont écrits sur le récit verbal d'Ivar Bardsen, cité plus haut. On pourrait, avec plus de certitude, extraire des passages du *Landnamabogen* (*) qui fut terminé au XIII^e siècle, à une époque où la navigation était en pleine vigueur, lorsque les différens exemplaires de cet ouvrage n'étaient pas égarés.

(*) Le *Landnama* (*Landnamabogen*) est un rapport sur la première population de l'Islande, qui contient en même temps une espèce de généalogie des descendans des premiers colons; il a été écrit en langue islandaise vers la fin du XIII^e siècle ou au commencement du XIV^e; il est imprimé en islandais et en latin.

D. L. R.

Après la dernière et malheureuse guerre que le Danemark eut à soutenir, des jours plus prospères paraissant luire sur le pays, le roi actuel qui, avait partagé tout l'intérêt que la nation prenait à ce sujet, pendant qu'il n'était encore que prince royal, résolut de faire partir une expédition pour la côte orientale du Groenland. Plusieurs circonstances arrêterent néanmoins l'exécution de ce projet jusqu'au printemps de 1827, que ce prince ordonna qu'une commission se réunirait à Bregentved sous la présidence du comte de Moltke, afin de déterminer le mode à suivre pour exécuter l'entreprise qu'on avait en vue. On pensa que le moyen le plus sûr d'atteindre le but serait d'avoir un navire côtier et un bateau groenlandais semblable à ceux dont Peder Olsen s'était autrefois servi; et, sur la proposition de la commission, le roi approuva le plan qui lui fut soumis et me chargea de son exécution. M. Vahl, jeune homme d'une activité infatigable et plein de savoir, qui avait fait déjà plusieurs voyages pour des recherches scientifiques sur la botanique, fut nommé naturaliste de l'expédition, à laquelle on adjoignit en qualité d'interprète un des employés de la direction royale de commerce du Groenland, avec un matelot pour servir de cuisinier. Il fut décidé que la navigation le long des côtes s'effectuerait avec deux bateaux de femmes (*Kuanebaade*) montés par des Groenlandaises et des Groenlandais; et le point le plus septentrional auquel on devait s'avancer fut fixé au 69° de latitude. Il me fut néanmoins prescrit, dans le cas où je trouverais des vestiges d'anciennes habitations à une latitude plus méridionale, de ne pas m'élever plus haut que le 67° et de retourner sur mes pas à partir de cette latitude, afin d'avoir plus de temps pour examiner les ruines que j'aurais reconnues. On verra par ce qui suit que

j'ai été bien loin d'atteindre le but qu'on se proposait, mais on sera aussi convaincu, je l'espère, qu'il n'y a eu aucunement de ma faute. Lorsque je fus chargé de cette honorable mission, je résolus de faire tous mes efforts pour l'exécuter, quelque obstacle que je pusse rencontrer. La fortune me fut favorable et j'ose croire que mon voyage n'aura pas été inutile, quoiqu'il y ait encore bien des personnes qui, ne renonçant pas à leur ancienne opinion, n'abandonnent pas leur rêve favori de trouver sur la côte orientale l'ancienne colonie ou du moins des ruines qu'il m'a été impossible de découvrir.

Le capitaine lieutenant Zahrtmann, directeur du dépôt des cartes de la marine et membre de la commission, me procura une collection d'instrumens nautiques, astronomiques et physiques convenables pour un semblable voyage, et dont une partie était sa propriété personnelle, ainsi que deux chronomètres appartenant l'un à l'amirauté et l'autre au comte de Moltke. On fournit en même temps à M. Vahl les instrumens météorologiques ordinaires, un baromètre de montagne, un microscope, un instrument zoologique et quelques autres. De ces divers instrumens je n'emportai avec moi dans mes explorations de la côte orientale qu'un chronomètre, un sextant, un horizon artificiel et un bon compas azimuthal, la nature du pays que j'avais à visiter s'opposant à ce que j'eusse avec moi des instrumens plus grands et plus coûteux.

Les gravures qui ornent l'ouvrage sont faites ou d'après les croquis que j'ai dessinés moi-même dans le Groënland, ou d'après les modèles que j'ai apportés ici. Quant à la carte, la partie septentrionale de la côte occidentale du Groënland entre le 68° 30' et le 73° de latitude a été dressée sur les mesures que j'ai prises en

1823 et 1824; et la côte entre le 62° et le cap Farewell a été levée par moi en 1821. Je ne puis répondre entièrement de l'exactitude de ce travail qui a été exécuté dans la dixième partie de temps qu'il eût fallu pour faire quelque chose d'exact. Néanmoins comme j'ai de bonnes observations de latitude, ainsi que des observations de longitude par le chronomètre avec beaucoup de points déterminés trigonométriquement, il n'est pas probable qu'il se soit glissé des erreurs notables excepté peut-être dans la représentation de l'intérieur des golfes et sur la côte du continent entre Sermelik et Sevinganersoak où je ne suis pas allé moi-même. La longitude de la colonie de Julianeshaab est fixée d'après une occultation d'étoiles, dont la correspondante fut observée à Altona par M. le professeur Schumacher qui a eu la bonté de faire faire le calcul de l'observation. La côte orientale jusqu'au 65° 11' 2 de latitude est également levée d'après mes observations, tandis que la partie septentrionale de cette côte est due au navigateur anglais Scoresby. Les autres parties du Groenland depuis Frédrikshaab jusqu'à Egède Minde sont tracées, quant aux détails, d'après le journal de Gieseke tenu dans le cours de plusieurs voyages qu'il y a faits pendant les années 1807 à 1813. Les positions géographiques de quelques points sont mises d'après les observations de Ginge, Ross, Pickersgill, Egède et d'anciens navigateurs hollandais. C'est enfin dans le dépôt des cartes de la marine de Copenhague que la carte a été rassemblée et dessinée.

EXTRAIT

D'une lettre de M. le baron de Derfelden de Hinderstein, relative à la publication de son ouvrage sur l'Archipel Indien.

25 juin 1835.

M. le président,

Je prends la liberté de vous faire parvenir une lettre de M. l'amiral de Krusenstern, contenant le jugement de ce célèbre navigateur au sujet de l'ouvrage important sur le Japon que le docteur de Siebold est sur le point de publier. (1)

L'opinion d'un marin et hydrographe aussi distingué que Krusenstern, qui lui même a visité le Japon, ne saurait être indifférente à la Société de géographie; elle prendra sans doute au grand ouvrage du docteur de Siebold d'autant plus d'intérêt que l'empire japonais, cette Grande-Bretagne de l'Asie, fait encore, jusqu'ici, une lacune immense dans nos connaissances géographiques.

Je saisis cette occasion, pour entretenir la Société de mon ouvrage sur l'Archipel Indien. Des circonstances indépendantes de ma volonté, m'ont empêché jusqu'ici de le terminer; j'espère le finir sous peu. J'ai été obligé de refaire trois feuilles entières de ma carte, ayant reçu de nouveaux relevés hydrographiques des Célèbes et d'une partie de la Nouvelle-Guinée par les lieutenans de marine Vosmaer et Boers, et récemment de la part du ministre des colonies, une grande carte manuscrite en seize feuilles, contenant des détails sur l'intérieur des

(1) Voir la traduction de cette lettre page 55.

terres de Borneo, par le colonel Henrici. Ces détails confirment l'exactitude des parties levées par l'infortuné Muller dont la Société a reçu la carte manuscrite il y a quelques années, de la part du baron de Capellen, ancien gouverneur-général des Indes orientales.

Outre la carte générale des possessions néerlandaises, mon ouvrage offrira plusieurs détails sur une plus grande échelle, et contiendra ainsi la résidence ouest du Sumatra, l'île de Madura, les îles Keeling, Batavia et ses environs, la baie de Batavia, l'île Onrust, la côte nord-ouest de Borneo, et la baie Datoe, par Muller; les grands lacs de Borneo, par le même; Pontianak et ses environs à Borneo, le grand lac Labaya à Célèbes, la résidence de Ménadi, le golfe de Bond à Célèbes, la côte sud-est de Célèbes, les îles de Banda, Amboine, Halmahera ou Gilolo, Ternate, l'archipel d'Orange-Nassau, sur la côte de la Nouvelle-Guinée, la rivière Dourga, etc.

Vous jugerez, monsieur le président, qu'en donnant ces détails à la Société je n'ai pas pour but une vaine gloriole; ma carte n'est qu'une compilation raisonnée, dont tout le mérite est la patience, puisqu'il m'a fallu combiner un grand nombre de cartes manuscrites dressées à différentes échelles et sur différens méridiens, et qui se trouvaient en contradiction l'une avec l'autre. Mettre ce tout en rapport avec les relevés hydrographiques des Freycinet, Duperrey, Dumont d'Urville, Laplace, et avec ceux de nos marins néerlandais n'était pas chose aisée, et c'est le motif du retard involontaire qu'éprouve la publication de mon ouvrage; mon but a été de me rendre utile à la science et non de faire une spéculation cartographique.

OPINION

DE L'AMIRAL DE KRUSENSTERN

*Sur les cartes japonaises apportées en Europe par le
docteur DE SIEBOLD.*

Monsieur,

Je vous renvoie les cartes japonaises que vous avez eu la bonté de me communiquer, je les ai examinées avec le plus grand intérêt, et je satisfais volontiers au desir que vous m'avez témoigné de vous faire connaître mon opinion sur l'utilité que la géographie pourrait retirer de la publication de ces cartes. Sans entrer dans une analyse exacte de chacune d'elles, je remarquerai seulement ici, qu'en les comparant avec les cartes publiées en Europe, c'est-à-dire avec celles qui sont les résultats des travaux des navigateurs connus, je n'ai pu que porter sur elles un jugement très favorable. Non-seulement la configuration et les détails des côtes sont tels que nous les trouvons sur nos cartes, mais encore les longitudes et les latitudes s'accordent merveilleusement, ce qui est une preuve des progrès qu'ont faits les Japonais en astronomie. Cet accord a lieu principalement pour les côtes méridionale et septentrionale du Japon et pour la côte occidentale d'Iesso qui ont été levées avec beaucoup de détails et par un très beau temps, par la *Nadiejda* en 1805, ainsi que pour la côte orientale d'Iesso reconnue par Broughton. Seulement la longitude de Kunaschir diffère de celle que le capitaine Golownin a observée. La longitude de Nangasaki qui, dans la carte japonaise est de 5°48' à l'O. de Miaco ou 129°52'

E. de Greenwich s'accorde à une minute près avec celle que le docteur Horner a conclue de plus de mille observations de distances lunaires. Ce qui prouve que la longitude de la ville de Miaco, qui sert de premier méridien, avait été déterminée très exactement par les astronomes japonais. (1)

L'exactitude extraordinaire que l'on trouve presque partout, dans les parties où l'on peut établir la comparaison avec les travaux des navigateurs européens, donne l'assurance que l'on rencontrerait le même degré de précision dans les côtes qui, jusqu'à ce jour n'ont pas été reconnues : on peut donc au moyen de ces cartes remplir les lacunes qui existent encore en grand nombre, sur ces côtes, en attendant que quelque habile navigateur termine ce travail, ce qui ne paraît pas devoir arriver promptement.

Quant à ce qui concerne les cartes des îles Liqueo, qui sont données sur une très grande échelle et contiennent beaucoup de détails, quoiqu'elles perdent beaucoup de leur valeur, en ce qu'il n'y a point d'observations astronomiques, cependant les positions du port de Napa-chiang et de la pointe nord de la grande île de Liqueo, déterminées par les capitaines Hall et Beechey peuvent donner une échelle probablement assez exacte, et la ressemblance que l'on trouve dans la configuration des côtes de cette île avec ce que donne le capitaine Hall, paraît témoigner en faveur de l'exactitude sur laquelle on peut compter pour les autres îles, quoique quelques petites îles vues par le capitaine Broughton ne soient pas marquées.

(1) 135° 50' E. de Greenwich ; sur ma carte du Japon, cette ville est par 135° 40'.

Les îles qui sont situées au nord des îles de Liqueo jusqu'au détroit de Van-Diëmen, et qui se divisent en plusieurs groupes, ont été vues de loin par quelques navigateurs européens, mais n'ont été examinées par aucun d'eux. Il est à supposer que ces îles qui, dans les cartes japonaises, sont données avec beaucoup de détails ont été tracées avec exactitude, ce qui fournit alors une acquisition précieuse pour l'hydrographie de ces mers.

La carte de Saghalien ou de Karafto, comme vous croyez que cette terre doit être nommée, est aussi très intéressante. Nous connaissions déjà, il est vrai, la côte de Saghalien plus exactement que les Japonais ne l'ont dessinée; mais il restait encore une lacune importante à remplir, c'est le golfe que j'ai nommé Liman de l'Amour, dans lequel ce fleuve vient se jeter et qui n'a encore été visité par aucun navigateur. Cette carte nous fait connaître l'embouchure de ce fleuve, et détruit la doute qui s'était élevé, non sans quelque fondement, sur l'existence d'un canal navigable entre Saghalien et la côte de la Tartarie. Cette partie, ainsi que vous me l'avez dit, est donnée d'après une exploration récente de Mammia Rinso qui nous était déjà connue.

D'après ce court aperçu de ce que vos cartes contiennent de nouveau, on sent combien il doit être important pour les géographes et les navigateurs, particulièrement pour les navigateurs russes, qui sont presque les seuls qui fréquentent ces côtes, de les avoir en leur possession. Je suis dans ce moment occupé à préparer une nouvelle édition de mon atlas de l'Océan pacifique; mais la connaissance que j'ai acquise des cartes japonaises m'engage à attendre leur publication, avant de faire paraître la nouvelle édition des miennes, au moins pour l'hémisphère nord; et comme on a aussi intention en

Angleterre de publier un nouveau recueil de cartes de la mer du Sud, je suis certain qu'on y attend aussi avec impatience la publication de vos cartes. Il est donc à désirer qu'elle ait lieu le plus promptement possible. Suivant moi cinq cartes seraient nécessaires, savoir : deux pour le Japon, une pour les îles de Liqueo, une pour Iesso et les îles Kuriles du sud, enfin la cinquième contiendrait sur une grande échelle le détroit que vous nommez de Capellen, entre Sikokf et Nipon, le détroit de Mamia entre Saghalien et la Tartarie, et l'archipel de Linschot. Il serait, je pense, très à désirer que ces cartes fussent gravées exactement comme elles sont, sans y faire la moindre correction. Celui qui ensuite aurait intention de faire ce travail, devrait alors donner ses raisons et soumettre les corrections qu'il adopterait au jugement des hydrographes.

En vous félicitant encore une fois du bonheur que vous avez eu de rapporter de si importantes additions aux connaissances bien peu étendues que nous avions sur un pays aussi intéressant que le Japon, permettez-moi de saisir cette occasion pour vous témoigner toute mon admiration pour le dévouement et le courage que vous avez montré dans cette entreprise où, au risque de votre liberté et au péril de votre vie, vous êtes parvenu à dérober un trésor qui doit enrichir les sciences.

Recevez, etc.

12 octobre 1834.

Signé : DE KRAUSENSTERN.

A M. le docteur SIEBOLD.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 juillet 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine d'Urville annonce à la Société son départ pour Toulon où il va fixer sa résidence : en adressant ses adieux à tous ses collègues de la Commission centrale, il leur renouvelle ses remerciemens pour les marques d'estime, d'intérêt et d'attachement qu'ils lui ont constamment accordées.

M. le marquis de Barol, membre de l'Académie royale des sciences de Turin, et qui vient d'être reçu membre de la Société de géographie, lui adresse ses remerciemens et lui exprime en même temps le desir d'être admis dans la Société à titre de *membre donateur*. Sa demande est accueillie avec empressement.

M. l'abbé Manet fait hommage du premier volume de son histoire de la Petite-Bretagne et appelle l'attention de la Société sur la publication des deux derniers volumes de cet ouvrage, dont l'objet spécial est de traiter de toutes les communes de cette ancienne province sous le rapport géographique et historique.

M. Jomard annonce que le roi vient de faire l'acquisition du plan relief de la route du Simplon, sur lequel il a été fait à la Société un rapport favorable : il profite

de cette occasion pour exprimer à la Commission centrale les remerciemens de M. Sené sur l'intérêt qu'elle a pris à son travail.

Le même membre donne communication des résultats d'un rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres au sujet de la valeur de l'ancien pied romain et du mille romain. Cette détermination résulte de plusieurs mesures antiques trouvées dans les fouilles d'Herculanum et déposées dans le Musée royal de Naples. Le pied romain est fixé par la comparaison de ces diverses mesures à 296 millimètres, 24 et le mille à 1481 mètres, 20. M. Jomard se propose de donner connaissance du rapport à une prochaine séance.

M. Roux de Rochelle lit une notice générale sur les régions qui forment le bassin de la Méditerranée. Cette notice sert de préambule à plusieurs mémoires sur la géographie ancienne des mêmes contrées.

M. d'Orbigny est invité à préparer une série de questions pour un voyageur qui va se rendre au Chili.

M. Jomard communique quelques détails sur la rédaction du vocabulaire berbère dont s'occupe M. Delaporte fils, et il pense que ce travail pourrait être publié à la suite des vocabulaires de l'Afrique, insérés déjà dans le tome iv du recueil des mémoires. L'examen de cette proposition sera renvoyé à la section de publication lorsque le travail de M. Delaporte sera entièrement terminé.

Séance du 17 juillet.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein, membre de la Société, à Utrecht, adresse la copie d'une lettre de M. l'amiral de Krusenstern sur la publication du voyage

au Japon de M. le docteur de Siebold. M. Jomard fait observer à cette occasion que M. Klaproth donne ses soins à une édition française de cet important ouvrage, qui ne sera point une simple reproduction de l'édition allemande.

M. de Derfelden donne ensuite des détails relatifs à la publication de la grande carte de l'archipel Indien, dont il s'occupe depuis plusieurs années. La lettre de M. de Krusenstern et celle de M. le baron de Derfelden sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. le général Bem, président de la Société polytechnique polonaise qui vient d'être fondée à Paris avec l'autorisation du gouvernement, dans le but de favoriser chaque membre de l'émigration qui desire s'assurer par son travail une existence indépendante, adresse les statuts de cette association et propose l'échange de ses publications avec celles de la Société de géographie. Cette proposition est accueillie avec intérêt.

M. David, consul de France à Santiago de Cuba et membre de la Société, est présent à la séance : il fait hommage de plusieurs plans, tant gravés que manuscrits, savoir : Plano topografico del terreno comprendido entre Orizava, Cordova, Jalapa, Veracruz, y la costa correspondiente; Plans de Tampico et de la baie de Guantanamo : Plano del puerto de San-Diego de la California septentrional : Plano del puerto de San-Blas en las costas del Estado de Xalisco : Plano del Puerto de Acapulco.

La Commission centrale remercie M. David de ces intéressantes communications et elle renvoie les plans au comité du Bulletin.

M. Warden offre à la Société, au nom de l'auteur le révérend Baerd, un ouvrage ayant pour titre : Descrip-

tion de la vallée du Mississipi et guide des voyageurs dans les contrées de l'ouest.

M. Jomard donne connaissance d'une lettre du docteur Clot Bey, président du conseil de santé en Egypte, datée du 30 mai dernier et relative aux progrès et à la décroissance de la peste dans cette contrée. Il lit ensuite une traduction, due à M. Fresnel, de la préface d'un voyage en France publié au Kaire, en arabe, par le Cheykh Refa'h, professeur de géographie dans la même ville. Les motifs et les résultats de ce voyage considéré dans ses rapports avec la réforme et la civilisation de l'Egypte y sont exposés d'une manière intéressante. Cet ouvrage est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle continue la lecture de ses remarques sur l'histoire de la géographie ancienne.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 19 juin 1835.

M. Eugène LA SOLGNE DE VAUCLIN.

Séance du 3 juillet.

M. LECLERC, aîné, membre du conseil d'administration de la Société pour l'instruction élémentaire.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 5 et 19 juin 1835.

Par M. Manet : *Histoire de la Petite-Bretagne ou Bretagne armorique*, 2^e vol. (l'Armorique sous les grands Bretons et sous les Français).

Par la Société royale géographique de Londres : *Journal de cette Société*, première partie du tome v.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de mai.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de mai.

Par la Société Asiatique : *Nouveau journal asiatique*, cahier de mai.

Par M. d'Avezac : *Etats de commerce, de culture et de population relatifs aux colonies françaises pour 1833*, 1 broch. in-8°.

Par la Société de Géologie : Feuilles 8 à 11 du tome vi de son *Bulletin*.

Par l'Institut historique : *Neuvième et dixième livraisons de son Journal*.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce*, cahiers de mai et juin.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 27° à 31° livraisons.

Par l'Éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 15° à 17° livraisons.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de mai.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers d'avril de son Bulletin*.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de mars et avril.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahiers de mai et juin.

Par M. le directeur : 60 à 66° livraisons de *l'Écho du monde savant*.

Séances des 3 et 17 juillet.

Par M. P. Jacquemont : *Voyage dans l'Inde, par V. Jacquemont*, 3° liv.

Par M. Bianchi : *Dictionnaire turc-français*, à l'usage des agents diplomatiques et consulaires, des commerçans, des navigateurs et autres voyageurs dans le Levant, par J. D. Kieffer et T. X. Bianchi, tome 1^{er}, 1 vol. in-8°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juin.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahiers de juin et juillet de son Journal*.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 32^e à 35^e livraisons.

Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 18^e à 20^e livraisons.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage de l'Astrolabe*, Historique, 5^e vol., 2^e partie. Hydrographie, 1 vol. in-4°. Zoologie, tome 4. — Entomologie, 2^e partie.

Par M. David : *Plan topographique du terrain compris entre Orizava, Cordova, Jalapa, Veracruz et la côte correspondante*, 1 feuille ms. — *Plan de Tampico et de ses environs*. ms. — *Plan de la baie de Guantamamo et d'une partie de ses environs*, par Al. Jaegerschmid. 1835. ms. — *Plans des ports de San-Diego de la Californie septentrionale, et de San-Blas, sur le côté de l'Etat de Xalisco et d'Acapulco*. Mexico 1825.

Par le révérend Baerd : *Vue de la vallée du Mississipi et guide des émigrans dans les régions de l'ouest*, 1 vol. in-8°.

Par M. Manet : *Histoire de la Petite-Bretagne ou Bretagne armorique*, 1 vol in-8°.

Par M. Huzard : *Notes bibliographiques concernant les ouvrages du duc de Nardo sur la vénerie et la fauconnerie*, in-8°.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

APERÇU

DES PRINCIPALES DIVISIONS DE LA SICILE.

Depuis les temps anciens jusqu'à la conquête normande.

Par M. N. DES VERGERS.

La plus grande des îles de la Méditerranée, la Sicile, semble unir l'Europe à l'Afrique dont elle n'est séparée que par les 25 lieues de mer qui forment, entre le cap Bon et le cap Lilybée, un vaste canal. Couverte vers le nord et le nord-est de montagnes élevées dont la végétation est à-peu-près identique avec celle que présente sur la côte de Calabre la chaîne des Apennins, elle dé-

ploie au midi les riches productions de la flore africaine. Les Cactus, les Agaves y forment des haies puissantes que dominent de hauts palmiers; mais, de même que sur les rives du continent opposé, la datte a peine à y mûrir : ce n'est qu'au-delà de l'Atlas que s'étend ce Beled-el-Djérid où croît avec toute sa saveur cette manne du désert. Ainsi placée par sa position géographique et les produits de son sol entre les deux continens qui enserrgent cette partie de la Méditerranée, la Sicile peut encore être envisagée comme une limite naturelle entre l'Orient et l'Occident. En la quittant pour se diriger à l'est, on laisse les mœurs et la civilisation d'Europe pour ne plus retrouver, sur les terres où l'on abordera, que les coutumes, les usages et les langues de l'Orient. La ligne de délimitation fût quelquefois tracée dans l'île elle-même, et l'on vit au neuvième siècle (1) les quatre évêchés de Catane, Syracuse, Taormine et Messine former un schisme en faveur du patriarche de Constantinople, tandis que le reste de l'île était demeuré fidèle aux croyances de l'Occident.

Cette terre classique, dont sa position avait fait comme un point de rendez-vous pour les nations de l'ancien monde, je l'ai parcourue deux fois avec soin. J'ai aimé à suivre les traces de chaque peuple qui est venu tour-à-tour y apporter ses habitudes, ses arts, et doter sa patrie adoptive des monumens de son génie particulier. Beaucoup de ces monumens survivent depuis bien des siècles à leurs fondateurs : les cavernes des Troglodytes, quelques restes de l'architecture punique, les temples des Grecs, les amphithéâtres des Romains, les élégantes ogli-

(1) Sic. sac. auctore don Rocello Piro. Disq. prima de patriar. sic. p. lxxviii.

vet des constructions arabes et la tour carrée du Normand, épars sur la même sol, disent hautement les vanités de la puissance humaine; mais ce n'est pas leur seul enseignement: par eux encore on apprend que la domination de tel ou tel peuple a dû s'étendre de préférence sur telle ou telle province, et si les monumens ont disparu, si les terribles secousses du volcan ont enfoui jusqu'aux derniers vestiges d'une antique cité, son nom s'est conservé dans la mémoire des hommes: on le retrouve souvent dans un village bâti sur les laves qui la recouvrent et ce nouveau document devient un moyen précieux d'identité. C'est sur les divisions de la Sicile, à différentes époques, et surtout sous les Arabes, que j'ai essayé de rassembler quelques notes. Je serai bref sur tout ce qui regarde la géographie ancienne; à des hommes plus habiles, à des plumes plus exercées il appartient de tracer l'histoire si curieuse de la migration des peuples.

Les premiers navigateurs que les tempêtes portèrent sur les côtes sauvages et inhospitalières de la Sicile, répandirent probablement à leur retour les notions étranges qui donnèrent lieu à la fable homérique des Cyclopes. Sans chercher à approfondir l'origine de ces races de géans, qui sous différents noms embellissaient les récits des Grecs toujours avides du merveilleux, nous trouverons le témoignage des historiens unanime pour reconnaître les Sicanien comme les premiers habitans de l'île qui portait alors le nom de Sicanie (1). Qu'ils aient été, comme le veut Thucydide (2), des colons de l'ibérie

(1) Diod. de Sic. lib. v, parag. 6, p. 334 de l'édition de Weid. De mys d'Halic. lib. i, parag. xxii, p. 17 de l'édition d'Oxford, in-fol.

(2) Thucyd. lib. vi, p. 1, p. 261, troisième volume de l'édition de M. F. Didot.

chassés de leur patrie par les Liguriens, c'est ce dont il est permis de douter. Outre le témoignage formel de Diodore et de Timæus (1) qui regardent les Sicaniens comme un peuple indigène, les mœurs de ces hommes renommés par leurs brigandages, leurs demeures creusées dans des vallées incultes ne peuvent nous indiquer que des hordes dans l'enfance de la vie sociale. Il fallait alors qu'un peuple fût placé plus haut sur l'échelle de la civilisation, pour qu'il pût trouver dans ses vaisseaux un refuge contre la conquête et aller chercher une patrie au-delà des mers. Si tel avait été toutefois le sort des Sicaniens, ils furent bientôt troublés dans leurs possessions nouvelles. Les Sicules, descendus dans les plaines du Latium du haut des montagnes qui recélaient ces peuples primitifs connus sous le nom d'Auronces, d'Osques et d'Ausoniens dont ils formaient eux-mêmes une des ramifications (2), se virent attaqués par les habitans de l'Ombrie et repoussés par ces rudes adversaires vers le midi de l'Italie d'où bientôt ils passèrent le détroit qui les séparait de la terre des Sicaniens (3). D'abord ils se placèrent dans la partie la plus orientale, abandonnée peu auparavant par les habitans à cause des éruptions de l'Etna; mais bientôt, de fugitifs, devenus oppresseurs, ils s'emparèrent de la plus grande partie du territoire des Sicaniens et les forcèrent à se retirer dans la

(1) Timæus ap. Diod. lib. v, p. 6, p. 335.

(2) Constant. de thematibus imperii orientalis. lib. ii in them. Sicil. Solin. chap. vii, p. 55 de l'éd. Ald. Diod. v. Fazelli. de rebus siculis. poster. Decad. lib. i, cap. i, p. 286. Cluver. sic. Ant. lib. i, cap. 2, p. 28.

(3) Hellanicus Lesbios ap. Dyon. i. 22.

Diod. v. 6. Micali, Storia degli ant. pop. Ital. tom. 1^{er}, p. 64 et tom. 2, p. 38.

partie occidentale et méridionale de l'île (1). C'est là la plus ancienne division dont il soit fait mention dans l'histoire, et encore cette division disparut par la conquête que firent les Sicules de l'île entière; les vaincus ne formèrent bientôt plus qu'un seul peuple avec les vainqueurs et la Sicanie prit le nom de Sicile. Lorsque plus tard les Elimes descendant des Troyens (2), les Phéniiciens, les Carthaginois, les Grecs vinrent tour-à-tour peupler les côtes, les sauvages Siciliens, habitant au centre de l'île, se montrèrent, à tous les âges, distincts, par leur race, des colons qui habitaient au bord de la mer. Ils parlaient un dialecte spécial et avaient transporté sur cette terre, comme l'observe M. Micali, quelques dénominations de leur première patrie qui révélaient leur origine. C'est ainsi que, jusqu'au temps de Diodore, les lieux élevés et d'un accès difficile avaient conservé le nom de Saturnia (3), appellation sacrée appartenant aux époques mythiques qu'on retrouve dans ce qui nous est resté des oracles sibyllins et que l'on peut regarder, dit le savant Toscan, auquel j'emprunte cette observation, comme un document de la plus haute antiquité : les races italiques paraissent avoir consacré sous ce nom, aux temps les plus reculés, des sites montagneux et abruptes (4) : aujourd'hui encore, les habitants de la Sabine appellent du nom de colle Saturnio, l'une de leurs montagnes. Sans doute la domination des Ellènes changea

(1) Diod. lib. v. Stephan. Epitom. ap. Cluver. Sic. ant. lib. 1, cap. xvii.

(2) Thucyd. l. vi. Solin, chap. x. Silius, l. xiv. Virg. æneid. l. v. Cluver. Sicil. Ant. p. 34.

(3) Diod. iii. 61. Micali tom. 1^{er}, p. 69. id. p. 14.

(4) Den. l. 1, 34. 35.

les mœurs des Sicules, et, en adoptant les habitudes d'une civilisation meilleure, leur langue primitive se perdit peu à peu; cependant jusqu'aux derniers temps du royaume syracusain les accens barbares de leur dialecte offensaient les oreilles délicates des Grecs (1), et si l'on y joint la langue punique parlée sur les côtes occidentales on verra que c'est avec raison que la Sicile a souvent reçu l'épithète de Trilinguis.

Mais avant les colonies grecques, avant la fondation de Carthage, les navigateurs phéniciens, s'étendant de l'est à l'ouest sur les bords de la Méditerranée, avaient fondé dans l'Afrique septentrionale des places de commerce depuis les confins de la Grande-Syrie jusqu'au détroit de Gades, et dans ce long réseau d'échelles ouvertes à leurs navires la Sicile n'avait pas échappé à leurs projets d'établissements. Dépossédé des îles de la Méditerranée orientale, repoussé de l'Asie-Mineure lorsque la tribu carienne et celle des Ellènes se répandirent hors de la Grèce, empêché par les Etrusques de s'établir en Italie, ce peuple de marchands avait reporté toute son activité commerciale sur les plages africaines, et le cap Lilybée, dans leur voisinage immédiat, lui offrait une station nouvelle que la fertilité du sol devait lui rendre doublement précieuse.

Il faut remarquer ici, ainsi que l'a observé M. Heeren (2), qu'on éprouve quelques difficultés à reconnaître, chez les auteurs grecs, s'il est question des Phéniciens ou des Carthaginois, car ces derniers sont la plupart du temps désignés par eux sous le nom de Phéniciens.

(1) Plato. Epist. oct. Dionis propr. et famil. toti. III, p. 353.

(2) Heeren, Polit. et comm. des peuples de l'antiq. tom. II, p. 46 de la trad. française.

Toutefois il est facile de comprendre que, comme nous l'avons dit, les Tyriens étaient établis en Sicile alors que Carthage n'était pas née, ou que du moins elle n'était encore qu'une faible colonie incapable de fonder des villes à son tour : Thucydide dit positivement : « Les Phéniciens formèrent d'abord des établissements sur les rivages de la Sicile et dans les petites îles qui l'avoisinent ; mais lorsque plus tard les Grecs vinrent s'y établir (c'est-à-dire près de huit siècles avant notre ère), ils se retirèrent à Motya, à Soloès et à Panormus (1). » Là ils s'étaient alliés aux Elymes qui avaient fixé leur demeure à Erix, à Egeste, à Entella. C'est alors que l'Athénien Théoclès, Archyas de Corinthe, et, à leur exemple, d'autres générations de Doriens et d'Ioniens peuplèrent les côtes orientales de l'île et étendirent dans sa plus grande partie la puissance du nom grec. Leur colonisation successive, leurs guerres de ville à ville rentrant dans le domaine de l'histoire, nous dirons seulement que les Carthaginois suivirent plus tard les traces des Phéniciens et leur succédèrent dans les possessions qu'ils avaient fondées.

Depuis lors, jusqu'à la domination romaine, ils ne cessèrent d'avoir part à la politique du pays ; et les Carthaginois d'un côté, les Syracusains de l'autre, rivaux déclarés sur cette terre dont ils désiraient chacun la possession totale, se firent une guerre continuelle pendant laquelle l'étendue de leur territoire changeait suivant l'issue de chaque combat. Cependant, depuis le traité de paix conclu entre les deux puissances, l'an 383 avant J.-C., le fleuve Halycus (2), aujourd'hui Fiume

(1) Thucyd. I. vi. 2.

(2) Diodore. II, p. 503.

Flétani, qui prend sa source dans la partie orientale du mont Quisquina, à quarante milles de Palerme, et va se jeter dans la mer d'Afrique, non loin de Girgente, servit de limite aux deux empires, en sorte que cette division donnait aux Carthaginois la partie occidentale du triangle formant à-peu-près le tiers de l'île, et accordait le reste aux Syracusains.

Plus d'un siècle après cet événement, les Romains portèrent leurs armes en Sicile : dès-lors les deux puissances rivales comprirent qu'elles avaient tout à redouter de ces nouveaux guerriers : elles s'allièrent, et, sous le règne de Hiéronyme, convinrent de partager d'une manière plus égale un empire prêt à leur échapper (1). Deux fleuves marquèrent les nouvelles limites : souvent confondus sous le nom d'Himère ils prennent tous deux leur source dans les monts Nébrodes, aujourd'hui monts Madonie, à une très petite distance l'un de l'autre puisqu'il n'y a que la ville de Polizzi qui les sépare. L'un d'eux, l'Himère méridional court au midi, se jette dans la mer d'Afrique, près de la ville d'Alicata et porte le nom de Fiume d'Alicata ou Fiume Salso, nom qu'il doit à la saueur salée dont s'imprègnent ses eaux en passant sur des mines de sel gemme très abondantes dans cette partie de la Sicile : l'autre, l'Himère septentrional, va sous le nom de Fiume-Grande se jeter dans la mer Thyrrénienne, entre la ville de Termini et la Rocca della Roccella. De la proximité si grande des sources de ces deux fleuves, est née l'opinion erronée, adoptée par Silius Italicus, Stésicore, Strabon, Pomponius Mela, So-

(1) Tite-Live livre III de la troisième décade. Fazelli de rebus siculis, p. 434.

lin (1) et beaucoup d'autres, que le fleuve Himère, sortant d'une source unique placée dans les monts Nébroides, s'écoulait, moitié au sud, moitié au nord, ses eaux étant amères dans la partie méridionale de son cours et très douces dans celle qui s'écoule au septentrion.

Comme la division à laquelle nous voici parvenus est naturelle, comme elle part du nœud de montagne qui forme au centre de la Sicile, le point de partage des eaux, et qu'elle délimite dans des proportions assez égales l'est et l'ouest par la ligne que trace le cours des deux rivières, son influence s'est long-temps fait sentir. Long-temps après que les Carthaginois et les Syracusains avaient courbé la tête sous le joug de Rome, deux questeurs (2), dont l'un résidait à Lilybée et l'autre à Syracuse, gouvernaient chacun, au nom du peuple romain et sous les ordres d'un préteur, l'une des deux provinces que divisait l'Himère.

Nous passons rapidement la période romaine, laissant Plin (3) nous dire en détail quelles étaient les villes qui prenaient le titre d'alliées, quelles étaient celles qui étaient franches, celles qui étaient colonies, celles qui étaient de condition latine. Qu'il nous suffise d'observer qu'au milieu de ces différences de privilège, la division en deux provinces se perpétua jusqu'au jour où, échappant à l'empire grec, la Sicile passa sous la domination des Arabes. Nous la retrouvons aussi dans les divisions ecclésiastiques qui peuvent seules nous servir de guide lorsqu'au temps de la décadence de l'empire, les dominations étrangères, se succédant en Italie et en Sicile,

(1) Sil. lib. xiv. Stesichor. ap. Vib. sequest. p. 193. Pomp. Mela, lib. ii, cap. v. Solin. cap. x. Strab. vi, 2, tom. ii, p. 344 de la trad. franç.

(2) Cic. act. 2. in Ver.

(3) Plin. hist. nat. lib. iii. cap. viii.

niveaient toutes les traces que le colosse romain avait imprimées sur la terre.

Syracuse, Taormine, Catane et Palerme sont les premiers évêchés dont il soit fait mention en Sicile (1); on reporte leur fondation jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Plus tard on y joignit Lilybée, Messine, Agrigente, Cefalù, Iccara, aujourd'hui Carini, Leontium, Tyndaris. Plusieurs de ces évêchés sont aujourd'hui de simples cures, d'autres qui n'existaient pas encore existent à présent, mais ce qu'il est curieux de constater, c'est, à propos des juridictions ecclésiastiques, la mention faite par les papes de l'ancienne division en deux provinces. Saint-Grégoire écrit au diacre Pierre (2) : il me suffit d'avoir, pour l'administration du patrimoine de l'Eglise en Sicile, nommé un gérant, à votre place, dans la province de Palerme, je m'en rapporte à vos soins pour ce qui regarde la province de Syracuse. De même il y avait alors deux métropoles seulement au lieu de trois qui existent aujourd'hui : l'une c'était Palerme, l'autre Syracuse; on peut d'après cela conjecturer avec quelque probabilité, que les évêchés à l'est des deux Himères, c'est-à-dire Cefalù, Tyndaris, Messine, Taormine, Catane et Leontium étaient suffragans de l'église de Syracuse, tandis que tous les autres relevaient de l'évêque de Palerme. J'ai déjà dit, d'après Pirri, comment, alors que l'Eglise d'Orient commençait à se détacher de l'autorité du saint siège, quatre évêchés de Sicile, situés dans la partie orientale, et par conséquent en contact bien plus direct avec les Grecs de Constantinople entachés d'hérésie, renoncèrent à l'obéissance due au souverain pontife;

(1) Pirri. not. ecclés. Panorm. Sic. sac. tom. 1^{re}, p. 9.

(2) Greg. Pont. Epist. 30. l. XII.

mais les victoires des Arabes, leurs progrès, leurs conquêtes mirent bientôt fin à toute discussion théologique, et pendant plus de deux siècles la religion chrétienne ne se conserva pour ainsi dire que par miracle, au milieu des infidèles.

Cette époque de domination arabe est extrêmement importante pour l'histoire géographique de la Sicile. Jusque-là les dénominations de la géographie ancienne, qu'elles fussent d'origine siécule, grecque ou punique, s'étaient religieusement conservées : que les villes fussent debout ou couchées sur la terre, leur nom n'avait pas péri et l'habitant disait, en passant près de leurs murs renversés : voici Gela, Ibla-Major ou Solòès. Mais avec les Arabes, ces noms prennent des formes toutes nouvelles, la nomenclature entière est changée, les traditions se perdent et quelques siècles plus tard on n'est plus qu'à l'aide de minutieuses investigations, d'ingénieux rapprochemens, qu'on rend leurs véritables noms aux ruines des cités fondées par la Grèce ou Carthage.

Au milieu de ces difficultés, la pénurie de monumens historiques et géographiques, relatifs à la période arabe, se fait vivement sentir. Quelques pages de Novairi (1), quelques passages d'un manuscrit de la Bibliothèque de Canibridge faussement attribué au patriarche Eutychius (2), quelques fragmens d'Aboulféda, empruntés pour la plupart à Schéhab Eddin (3) et une descrip-

(1) Manusc. 702 et 702 A. de la Bibl. roy. trad. franç. de M. Causin de Perceval, jointe aux voyages en Sicile par M. le baron de Riedesel.

(2) Kitab tarikhi Djeziret Sikliet. Chronicon insulæ Siciliæ e manuscripto codice Bibliothecæ Cantabrigiensis a. J. B. Caruso editum.

(3) Abulfedæ annales Moslemici, vol. 1, p. viii. et passim.

tion d'Edrisi (1), voilà toutes les ressources qui peuvent éclairer l'histoire de cette curieuse époque. J'avais espéré, d'après une phrase de Novairi, trouver dans cet auteur un document géographique qui eût été bien précieux : en effet il dit en commençant le récit de la conquête de l'île par les Musulmans : « Nous avons déjà
 « parlé de la Sicile; déjà dans le premier volume de nos
 « œuvres, à l'endroit où nous traitons des îles, nous avons
 « décrit ses fleuves, ses fontaines, ses fruits, ses arbres,
 « ses plantes et les villes fameuses qu'elle contient. (2) » Malheureusement je n'ai pu, malgré mes recherches, retrouver le passage auquel Novairi fait allusion : la Bibliothèque royale, si riche en manuscrits arabes, ne possède pas les œuvres complètes de cet auteur; elles n'existent qu'à Leyde et parmi les volumes dépareillés que l'extrême obligeance de M. Reinaud m'a mis à même de consulter, je n'ai pas découvert le traité des îles dans lequel l'auteur a placé la description qu'il annonce.

Quoi qu'il en soit, par l'examen attentif de la nomenclature actuelle des noms géographiques en Sicile, par celui des anciennes chartes normandes qui contiennent avec bien peu d'altération les noms arabes, et par la comparaison de ces documens avec les textes orientaux qui nous restent, il est possible de déterminer, jusqu'à un certain point, quels sont les lieux qui, lors de l'occupation des Musulmans, ont seulement reçu d'eux un

(1) *Sicilæ descriptio ex geographiâ Nubiensi desumpta arabicè et latinè. oper. et stud. Rosarii Gregorio.*

La même description traduite en italien par Domenico Macri et annotée par Francesco Tardia, de Palerme. *Opuscoli di Autori siciliani*, tom. VIII, p. 277.

(2) Man. arab. de la Bib. roy. 702. A.

nom altéré de leur nom primitif, et quels sont ceux qui, par leur forme franchement arabe et par leur signification, indiquent qu'ils sont la création de ces nouveaux conquérans.

On remarque d'abord que peu de noms grecs ou puniques sont restés intacts, et presque tous ils appartiennent à des villes importantes : tels sont Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Agrigente, Cefalù, Mazzara. D'autres ont été légèrement altérés par les Arabes, puis par une altération subséquente sont devenus l'appellation moderne : c'est ainsi que Drepanum est devenu Tarapanisch (1), puis sous les Normands Trapani ; qu'Enna est devenu Cassar-Jani (2) actuellement Castro-Giovanni. La troisième classe de noms est celle qui diffère totalement du nom ancien ; elle est très nombreuse et s'applique de préférence aux accidens de la géographie physique, tels que montagnes, fleuves ou promontoires. Pour n'en citer que quelques exemples, l'Etna s'est appelé Djebel-el-Nar (3), la montagne du Feu, aujourd'hui Monte-Gibello. Le cap Plemmirium (4) au sud du grand port de Syracuse est devenu Ras-el-Khanzir ou le cap des Porcs, le Promontoire Phalacrium, Ras-el-Kelab ou le cap des Chiens à présent Rasicalbo (5), le fleuve Himère fut nommé Nahar-el-Milh (6) ou la rivière du Sel, maintenant Fiume Salso.

(1) Geog. Nub. ap. Ros. Greg. p. 114.

(2) Chron. Cantab. id. p. 48.

(3) El-Harawi, the travels of Ibn Batouta by the Rev. S. Leg. Note p. 6.

(4) Sic. in prosp. del padre Massa. parte prima. p. 238.

(5) Massa. id.

(6) Desc. della Sic. cavata da un lib. arab. Opusc. sic. tom. 4, p. 378.

Il nous reste à mentionner maintenant les noms dont la signification chez les Arabes indique une réunion d'habitations et parmi lesquels, lorsque aucune trace de ruines anciennes, aucun souvenir historique ne vient démentir cette conjecture, on peut supposer que doivent se trouver les lieux fondés par ces dominateurs. Les mots emportant en Arabe l'idée d'une place habitée et servant à former des noms de lieux se trouvent au nombre de quatre en Sicile: Rahal, Menzil, Calaat et Cassar. Les deux premiers indiquent un lieu de station où chaque soir le voyageur descend pour y passer la nuit, puis le lendemain continuer son voyage; les deux derniers, des places fortifiées, des châteaux, principalement situés au haut des montagnes. C'est ainsi que Menzilet-Emir, aujourd'hui Misilmeri signifie la station de l'Emir, Rahal-ès-Salam la station du Salut, Calaat-Fimi maintenant Calatafimi, le château d'Euphémus, Cassar-Noubi, le château Nubien, aujourd'hui Castel Nuovo. Presque tous les lieux dont le nom commençait par Rahal et Menzil n'existent plus; ceux qui sont encore debout, tels que Misilmeri, Roalbuto et quelques autres sont de simples villages: les lieux au contraire, dont le nom commence par Calaat et Cassar, quoique bien moins nombreux que les précédens, si à l'aide des anciens documens on en dresse une liste comparative, se trouvent en bien plus grande proportion encore existant sur le sol. Ils indiquent en général des villes de troisième ordre bâties sur des hauteurs, telles sont Calanissetta, Castagirona, Calusellotta, Calabellotta et bien d'autres. La conséquence naturelle qu'il semble qu'on puisse tirer de ces observations, c'est que les villes de premier ou de second ordre en Sicile sont de fondation grecque ou punique, et ont pu seulement ressaisir sous les Musul-

mais une partie de l'importance et de l'étendue qu'elles avaient perdues sous le faible gouvernement de Constantinople. Ces conquérans n'auraient guère fondé que des places fortes et des lieux de station ou des habitations isolées.

En recherchant ensuite, ainsi que l'a fait le charbonnier Rosario Gregorio de Palerme (1), quels sont les points de l'île où les noms de forme arabe se rencontrent en plus grande quantité, on trouvera que c'est le val de Mazzara, c'est-à-dire la partie carthaginoise, devenue sous les Romains la province Parnomitaine. La raison de ce fait est facile à concevoir. Les Arabes comme les Carthaginois pénétrèrent en Sicile par l'Afrique; le cap Lilybée n'en est séparé que par quelques lieues de mer. Ce furent donc les places qui l'avoisinent dont les Musulmans s'emparèrent d'abord. Déjà depuis long-temps ils étaient maîtres de Mazzara et de Palerme, qu'à l'est de la Sicile les Grecs tenaient encore dans Syracuse, où ils étaient à portée des secours que pouvait leur envoyer l'empereur d'Orient. La lutte entre les deux nations ayant duré plus d'un siècle, pendant cette longue suite d'années les traces des peuples anciens s'effacèrent chaque jour dans la partie occidentale; chaque jour au contraire les conquérans s'y fortifièrent davantage.

Une fois maîtres de la Sicile, considérant les Arabes, dans leur humeur inquiète, ne surent pas conserver l'union qui leur eût été nécessaire pour garder une conquête qui leur avait tant coûté. Des révoltes éclatèrent et, dans le récit de ces révoltes, nous trouvons l'indication première de la division en trois vals, division qui, de-

(1) *Rerum Arabicarum, quæ ad historiam Siculam spectant, ampla collectio, auctore Gregorio Palermitano*, p. 223.

puis lors, a remplacé le partage en deux provinces si long-temps maintenu. C'est encore Novairi (1) qui, sous ce rapport, est notre guide. Il nous dit qu'au milieu des troubles qui agitaient la Sicile, le gouverneur de Palerme ayant été chassé, le Kaïd Abd-Allah Ebn-Menakout s'empara de Mazzara, Trapani, Sciacca, Marsala; Ali-ben-Nimat de Castro Giovanni, de Girgente et de Castro-Nuovo; Ebn-Temama, de Syracuse et de Catane. C'est à l'aide de ces rivalités que Roger et ses braves Normands chassèrent les Musulmans de cette terre qu'ils avaient occupée plus de deux siècles, mais leurs traces y sont empreintes de toutes parts. La figure basanée, l'accent guttural, les gestes animés du Sicilien indiquent le mélange du sang arabe. Si le sol qu'il habite participe à la-fois de l'Europe et de l'Afrique, de l'Orient et de l'Occident, ses habitudes, ses usages offrent la même analogie entre les deux races que son ile sépare. La Sicile, je crois, pourrait choisir pour emblème de son histoire et de sa position ces monnaies trouvées à Palerme, comme nous le raconte Gian Francesco Abela (2), et qui, d'un côté portent gravé le témoignage de la foi musulmane : *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu*, de l'autre la croix symbole du chrétien.

(1) Nov. cod. n° 702 A. et ap. Ros. Greg. p. 28.

(2) Ap. ant. mongitore, della Catolica Relig. in Sicilia in tempo del dominio dei Saraceni. Opusc. Sic. tom. 7, p. 154.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE CENTRALE ,

de septembre 1831 à juin 1832 ,

Par M. ADAM DE BAUVE.

Suite: (1)

Le 1^{er} février, Soterio étant prêt, nous partîmes à huit heures du matin de cet établissement situé sur le Cououvia. La rivière varie du S. au S.-E.-S.-S.-O. O. A dix heures, elle se trouve courir O. N.-O. Enfin, à deux heures, elle est couverte d'îlets considérables et courant çà et là, se répand dans un espace de plusieurs lieues; plusieurs fois, nous fîmes obligés de passer le canot par dessus des mornets; à quatre heures, nous nous arrêtâmes pour coucher en tête d'un îlet N.-O.

Le 2 jusqu'à midi, nous continuâmes notre route en poussant souvent notre canot par terre; enfin la rivière, quoique toujours couverte d'îlets reprit une largeur et une profondeur suffisantes dans ses diverses passes. Le nombre des îlets diminuait, et à quatre heures nous fîmes halte dans un endroit où le Rouapira, partagé en deux par un îlet est dans les deux passes obstrué de rochers.

3. Route S.-S.-O. S.-O. A deux heures, Soterio me fit observer l'embouchure de Cououva, située O.-N.-O. A trois heures, nous arrêtâmes sur un établissement où se

(1) Voy. le Bulletin de juillet, page 21.

trouvaient seulement trois individus; ils vivaient ainsi isolés et n'avaient point de canots. Cette famille se composait d'un homme déjà âgé, sa femme et leur fils.

Le 4, la rivière se trouva assez saine. Le 5, elle est entièrement dégagée; j'estime à trente lieues la route de ces deux journées; à quatre heures, nous vîmes coucher à l'embouchure de *Piraouëri* située S.-S.-E. J'avais reconnu la tête de cette rivière, le 30 décembre, à environ deux lieues de l'établissement abandonné que j'ai signalé comme propre à servir de dépôt et de centre aux opérations de l'expédition.

Le 6, la rivière depuis huit heures jusqu'à midi est bordée de montagnes élevées qui se prolongent dans le S.-E. Elle court S.-O. O.-S.-O.-S.; à deux heures elle est couverte d'îlets, et à trois heures nous nous arrêtâmes en tête d'un saut considérable nommé *Tauourouassou*. Le lendemain, commençant à le descendre dès six heures, ce ne fut qu'à neuf que nous parvîmes au pied, tant les passes sont difficiles. A midi se présente l'embouchure de la rivière *Hiachioundoua* au S. La route varie du S. S.-O. à l'O. Nous fîmes halte à cinq heures, au pied d'une barre considérable.

Le 8, continuation de barres et d'îlets. A l'O. S.-O. est située l'embouchure de *Chayeralli* où nous fîmes halte pour déjeuner, à dix heures. A quatre heures, j'arrivai sur un établissement. Plusieurs canots couverts de tentes que j'aperçus au débarcadère m'annoncèrent la présence d'un blanc : en effet, mettant pied à terre: je fus reçu avec une politesse étrangère aux lieux où je me trouvais et que j'appréciai d'autant plus vivement que je m'y attendais peu, par un homme dont les manières annonçaient une éducation différente de celle des Brésiliens du commun. Sans m'interroger sur le sujet ni le

but de mon voyage, il fit transporter mon bagage dans sa tente et fit servir des rafraîchissemens qui m'étaient inconnus depuis long-temps. Je lui dis que je m'occupais d'histoire naturelle et que mon voyage avait pour but l'exploration de la Guyane centrale. Nous fûmes bientôt d'autant plus à l'aise que, parlant du Para, je me trouvai connaître particulièrement plusieurs personnes alliées ou amis de M. Hilario Feireire da Cruz, et j'avais même eu des relations avec son père, colonel-gouverneur de Macapa, chez lequel j'avais logé lors de mon voyage à Marajo où il se trouvait alors sur son habitation. M. Feireire da Cruz, Brésilien zélé, s'était montré dans tous les troubles du Brésil; son fils, attaché au parti de l'empereur, se retira au Para lors de la dernière révolution. Bientôt ne s'y trouvant pas en sûreté il résolut de mettre à profit ce temps d'anarchie, et de travailler à réparer sa fortune. L'intérieur, en lui offrant plusieurs moyens de la rétablir, lui assurait en même temps un asile. Voulant reconnaître cette rivière, que les Brésiliens appellent *Jary*, il était venu jusqu'à cette hauteur et il s'occupait à faire faire du couac pour ses gens qui étaient à quelques journées plus bas où ils arrachaient de la salse. L'intention de M. Feireire était de remonter jusqu'aux sources du rio de Jary. Cette rivière, à l'embouchure de laquelle est située la ville de *Mazagaou* n'avait pas encore été remontée; les sauts et les barres dont elle est obstruée avait rebuté ceux qui, les premiers, avaient essayé d'y pénétrer. Les renseignemens que je donnai à M. Feireire le déterminèrent à ne point pousser plus loin, mais il m'engagea vivement à venir avec lui, me promettant, pour me déterminer, de me fournir les moyens de retourner à Oyapock par mer. Son ton de franchise et sa politesse me présageait un

voyage agréable et surtout les connaissances que j'étais à même d'obtenir sur cette partie de la Guyane, me firent accéder à ses propositions.

Retourner sur mes pas m'eût été très pénible, mon séjour dans le Haut-Oyapock devenait impraticable, manquant des objets nécessaires pour traiter avec les Indiens, était même inutile. Le but de ma mission était rempli en quelque sorte, puisque j'avais trouvé l'endroit propre à servir de centre à l'expédition dans une situation beaucoup plus propice que je n'eusse pu le créer moi-même. Les établissemens que j'ai signalés étant abondamment pourvus de vivres et des instrumens propres à les manipuler, M. Feireire n'attendait désormais que le chargement de ses canots pour descendre; son couac se trouvant prêt nous nous remîmes en route le 11. Son canot était très commode, j'étais surpris de la grandeur de cette embarcation et je ne pouvais concevoir qu'on pût la manier dans les sauts; mais bientôt je reconnus que les Brasiiliens n'avaient pas perdu leur ancienne méthode pour employer toute la force des Indiens. Un Indien est engagé pour tout le temps que doit durer une expédition sans préciser le terme. Le capitaine en répond et garde un de ses enfans en otage, il reçoit en marchandises la valeur d'un testoon par jour (11 s. et 1 l.) dont le tiers est affecté au capitaine qui est obligé de maintenir au complet le nombre d'individus engagés et de les remplacer, s'ils viennent à mourir, ou de payer leur journée à raison de la même quantité de salse, si c'est de la salse qu'ils récoltent ou de tout autre objet. Pendant le temps de son engagement l'Indien doit être exact à son service. Tous les engagés de M. Feireire étaient des environs de Mazagaon, il avait dans le bo's 90 personnes et il achetait,

en outre, de la salse des *Tamoconcos*, nation qui habite la rivière de *Carapanatouba* et la tête de *Moucourou*, où nous nous rendions. Nous descendions le *Jary* avec rapidité, partant à trois heures du matin, nous nous arrêtions à onze jusqu'à deux, et nous faisons de nouveau halte à quatre heures. La rivière est libre à quelques roches près, et varie du S. au S.-S.-E. S.-S.-O. S.-O. O.-S.-O. Le 15, nous arrivâmes à l'embouchure de *Jenipcho*. M. Feireire expédia ses canots chargés de couac et nous demeurâmes avec son embarcation et une petite pirogue de pêche. Cette rivière est habitée par les *Apamarigues*, nation qui défendit long-temps son indépendance et son territoire contre les Portugais. Obligés de céder ils s'étaient retirés en ces parages depuis environ quinze ans, et maintenant on ne connaissait ni leur nombre, que l'on présumait considérable, ni leur manière de vivre, personne ne s'aventurant chez eux, leurs voisins même ayant avec eux peu de fréquentation. Ce que M. Feireire m'avait appris de cette nation m'avait donné grande envie de la connaître; lui-même eût vivement désiré de la visiter, un motif plus puissant que la curiosité lui faisait désirer de reconnaître ces parages, il était décidé à y pénétrer avec une centaine d'individus, mais ce ne pouvait être cette année. Ayant vendu à M. Feireire un de mes fusils 100,000 reis (562 f. 50 c.) je lui demandai quelques marchandises, sa petite pirogue, deux de ses Indiens et je lui promis des renseignements certains sur les Apamarigues; j'espérais d'après ce qu'il m'en avait dit, être amplement dédommagé de mon voyage. Après m'avoir représenté tous les dangers que j'avais à courir chez une nation qui ne connaissait les blancs que par le mal qu'elle en avait reçu, il céda à mes desirs et me donna ce que je lui demandais; des

sabres, quelques tissus, miroirs, couteaux et verroterie qu'il me céda au prix que ces objets lui avaient coûté au Para. Orapoï, malade, ne put venir avec moi, je le laissai avec M. Feireire, qui me donna rendez-vous à Carapanatouba; il devait demeurer dans cette rivière jusqu'à la fin de mars et même si je n'étais pas de retour m'attendre jusqu'au 15 avril.

J'entrai dans *Génipocho* le 17. Les bords sont escarpés. Le 18 et le 19 nous fûmes assaillis d'une pluie continue, le 20, nous passâmes un saut considérable qui nous retint plus de vingt-quatre heures, depuis l'embouchure de la rivière qui est située O. S.-O. Elle varie du S.-O. à l'O.-N.-O. Le 21, les barres se multiplient; enfin nous faisons si peu de chemin le 23 que mes guides me proposèrent d'abandonner notre embarcation, m'assurant qu'en quatre ou cinq jours nous pourrions gagner un *établissement apamarigue*. Je laissai mon canot et nous marchâmes O. et O.-N.-O. Le 24 et le 25 nous traversâmes des terres arides et sablonneuses qui n'offraient qu'une pénible végétation et des montagnes élevées presque nues.

Le 26, nous commençâmes à trouver fréquemment des traces, mes guides m'assurèrent que nous n'étions pas éloignés d'un établissement. Le 27, nous gravîmes une haute montagne et je découvris de grandes savannes qui s'étendaient de l'O. à l'O.-N.-O. de notre position. Nous mîmes une journée entière à les traverser et nous y passâmes la nuit du 27 au 28.

Enfin le 1^{er} mars, d'une montagne assez élevée qui borne les savannes à l'O.-N.-O. nous aperçûmes une grande crique de l'autre côté de laquelle mes guides me dirent qu'était situé un établissement. Arrivés au bord de la crique qui était large et profonde ils signalèrent avec le

Tauhaubâa (espèce de flûte) pour qu'on vint nous chercher avec un canot. Des sons du Tauhaubâa qui se firent entendre de l'autre côté de la crique nous apprirent que l'on venait à nous. En effet, je fus surpris de me voir entouré par huit individus de haute taille, armés de flèches et de taumahawks. Ils interrogèrent mes guides dans une langue différente de celle des Oyampis; M. Feireire leur avait fait leur leçon que je leur avais renouvelée : ils devaient dire que nous venions de Cayenne et que le desir de connaître les Apamarigues, dont j'avais entendu parler par leurs voisins, m'amenait dans leur pays. Après un quart d'heure de conférence mes guides me dirent que ces individus s'opposaient à ce que j'allasse plus loin et qu'ils me tueraient si je persistais. Je demandai s'il y avait un chef parmi eux, ils répondirent que non, que l'établissement du chef était éloigné de plusieurs journées, mais qu'à l'Aldée il y avait un vieillard auquel ils obéissaient, et que, si je voulais, ils allaient le chercher. Ayant répondu affirmativement, un des Apamarigues se détacha et au bout d'un quart-d'heure, ils revinrent avec un homme âgé, d'une figure prévenante.

Je fis répéter au vieillard que j'étais Français, que je venais d'un pays où les blancs traitaient les Indiens en frères, que je n'avais aucun mauvais dessein, et que pour preuve j'allais lui remettre mes armes ; je mis en même temps mon fusil et mon sabre à ses pieds, je voulais, lui fis-je dire, voir le chef et, s'il se trouvait inquieté en ces parages, l'engager à se rapprocher du territoire français. Je lui tendis la main, il la secoua et la porta à sa bouche, j'en fis de même, il me fit dire de le suivre ; je laissai mes armes à un des Apamarigues. Ils me firent remonter environ une demi-heure le long de la crique et nous

la traversâmes, à mon grand étonnement, sur un pont composé de tronçons d'arbres industriellement empilés.

Je découvris alors plusieurs cases formant un demi-cercle; au centre était un vaste carbet, le vieillard me fit asseoir sur un banc et fit apporter des pipes et du tabac, il en alluma une qu'il me donna; après avoir aspiré quelques bouffées je lui rendis son calumet et nous nous le passâmes alternativement jusqu'à ce qu'il finît; on nous apporta alors dans des coupes de Sapoucaya (le Sapoucaya est l'arbre qui porte le coco (1) dont j'ai parlé dans mon précédent voyage) une liqueur noire assez agréable dont je bus pour la première fois; peu après des femmes servirent sur une natte des viandes bouillies et rôties dans des plats de terre rouge; le carbet était éclairé par des flambeaux faits de feuilles roulées et serrées comme des carottes de tabac dans lesquelles était renfermé de l'encens; le vieillard seul mangea avec moi, il envoya mes guides avec les autres Indiens. Après le repas il fit tendre mon hamac et apporter des pipes et du tabac. Appelant alors mes guides il recommença à les interroger sur le sujet et le but de mon voyage. Je lui fis toujours répondre dans le même sens.

L'habitation du chef, d'après son dire, était éloignée de plusieurs journées et sur la demande que je lui fis de m'y faire conduire il répondit que je devais attendre qu'il eût envoyé savoir si cela lui convenait. Enfin il me fit conduire dans une case derrière le carbet au centre de l'hémicycle; j'y trouvai mes bagages, mais mes armes n'y étaient pas, je ne parus pas m'en inquiéter; mes guides étaient très agités; ils me recommandèrent de ne point laisser connaître que j'eusse communiqué avec les

(1) Dans lequel sont renfermées des amandes.

Portugais, leur frayeur leur faisait oublier que la langue m'était inconnue, ils maudissaient la curiosité qui m'avait engagé dans un si grand péril et la faiblesse qu'ils avaient eue de m'accompagner. Ils ne doutaient pas que le chef ne nous fît tuer; nous étions observés, disaient-ils, il n'y avait aucun espoir de fuite. Quant à moi, je n'avais aucune appréhension, je me jetai dans mon hamac; et, animé au contraire par ce commencement d'aventure, je m'endormis en répétant :

.... *Tentanda via est quæ me quoque possius tollere humo ...
Exiguum nobis vitæ curriculum natura circumscipit,
Immensum gloriæ.*

Le 2, le vieillard monta dans mon carbet de bonne heure et me fit dire qu'il envoyait deux Indiens prévenir le chef de mon arrivée; je lui remis un pantalon, une chemise et un bonnet de soie brune, l'engageant à les envoyer au chef ainsi que mon sabre; il parut satisfait de ce procédé et j'achevai de le gagner en lui donnant deux brasses de rassades, une camisole et un pantalon. Je descendis dans le carbet de réception appelé touachi, Je n'y vis pas mon fusil, je ne m'en informai point; je fis demander à visiter les cases. Acrisia (c'est le nom du vieillard) m'y conduisit; elles sont au nombre de huit, élevées de terre de 18 à 20 pieds, mais différentes de celles des Oyampis, en ce que le bas est divisé en divers compartimens et entièrement revêtu d'écorces proprement jointes par des lianes; une natte d'aroumas très fin tressée dans le genre des Pagaras sert de revêtement au haut, et produit l'effet le plus élégant et le plus agréable à la vue; entre chaque, était un petit carbet servant de cuisine et de gragerie; je vis des haches de pierre, des couteaux, des pagaras et autres ouvrages d'aroumas parfaitement tressés; des ornemens en plumes travaillés

avec goût, les hamacs étaient grands et très fins, peints en rouge, en jaune et en bleu. Les femmes sont grandes, bien faites, blanches et portent un pagne de coton formant une espèce de jupon, d'autres se contentent d'un très petit caleçon qui dessine les formes des parties que la pudeur leur enseigne de voiler, une casaque, ou plutôt un corset renfermant la gorge et la tenant très serrée complète leur habillement ; dans les danses cependant, et même dans d'autres circonstances elles se servent encore d'une longue pièce d'étoffe de coton bigarrée de diverses couleurs qui me rappela le plaid écossais. Ces Indiens sont beaucoup mieux que les Oyampis et les Aoutas au physique et même au moral, d'autant du moins que j'ai pu en juger dans le peu de temps que j'ai demeuré parmi eux et où je ne me suis trouvé à même d'observer que quelques individus. Car quoique les Oyampis soient généralement assez bien, il est rare de trouver chez eux un individu auquel il ne manque pas plusieurs dents, ou une femme dont les seins ne soient pas tombés. De vastes abatis peu éloignés étaient plantés de patates de diverses espèces, d'une racine ressemblant assez à l'igname, mais d'un goût aigre, appelée Achourouï, que je n'ai point vue ailleurs ; de pistaches (moudoï) et d'une grande quantité de haricots ou plutôt de petites fèves très tendres et farineuses qu'ils savent faire grimper sur des appuis, ainsi qu'on le pratique en Europe.

Rentrés dans le Touachi, Acrisia fit apporter le déjeuner ; il était composé de patira (taytitou) bouilli, d'un paque rôti (apacou.) On servit des patates, des morceaux d'achourouï et une galette dont je ne pus d'abord deviner la composition. A la fin du repas on apporta une jatte de liqueur de Jenipa. Étonné de ne voir ni couac, ni cassave, j'en demandai la raison ; les Apamarigues ne

cultivent pas le manioc, mais seulement les patates, la racine d'achourouï et les pistaches dont ils font une pâte qui, cuite dans une sorte de four de terre, donne les galettes que j'avais mangées à déjeuner. A peu de distance de cet établissement, est situé un autre composé d'une centaine d'individus. J'y remarquai beaucoup d'activité: ce n'était plus cette nonchalance qui est le type des Indiens que j'ai observés dans les divers parages antécédemment parcourus; ceux-ci ont des tissus de coton, de la poterie, leurs coupes de sapoucaya feraient honneur à un ouvrier européen, et ils n'ont d'autres instrumens que ceux qu'ils peuvent fabriquer avec des os de mâchoires de divers animaux : aussi je ne sais lequel on doit le plus admirer de la délicatesse de l'ouvrage ou de l'adresse et de la patience de l'ouvrier. Je tâchai d'obtenir d'Acrisia des renseignemens sur sa nation; je conjecturai d'après ce que me transmirent mes guides, qu'il n'y a pas plus de 10 à 12 ans qu'elle est établie dans ces parages; dans son enfance elle habitait le Pacajá, rivière située à quelques journées de cet établissement dans l'O.-S.-O. Les Apamarigues furent obligés de l'abandonner après des guerres continuelles avec les Portugais qui y venaient chercher de l'or et qui voulaient les forcer à travailler à son extraction. Rapporter ici les cruautés commises sur ces malheureux serait trop long et trop pénible, je me contenterai de dire qu'on employait des chiens pour leur donner la chasse, qu'on jetait leur corps en travers sur les roches de la rivière et qu'on forçait les prisonniers à s'en servir comme des rouleaux pour hâler les embarcations. Réduits à un petit nombre, ils vinrent habiter le Jary; se trouvant trop à portée de leurs persécuteurs ils vinrent dans le Jenipoko et le remontant y furent assez long-temps errans. Ils se

sont enfin arrêtés se croyant protégés par les cataractes multipliées qui leur servent de remparts.

J'ai cru remarquer chez les Apamarigues quelques traces de religion ; toujours est-il qu'ils croient à une autre vie et à l'influence des morts sur les vivans. Ils invoquent leurs parens, dont ils prétendent que l'âme n'abandonne pas le lieu qui les a vus naître et dont ils deviennent les protecteurs. Différens encore en ce point des autres peuplades indiennes, la mort de leurs proches ne leur fait pas abandonner leurs demeures. Il paraît même, d'après ce que j'ai recueilli de mes guides, qu'à certain jour de l'année ils se rassemblent en grand nombre, de distances considérables, dans des lieux fixés pour cet usage où on célèbre des sortes de mystères dans lesquels les morts sont évoqués. Voici une cérémonie dont je fus témoin : le 5, il mourut une vieille femme. Toutes les femmes des deux établissemens et d'un troisième plus éloigné se rassemblèrent. En fait d'hommes il ne s'y trouvait que deux frères de la défunte, le corps fut enveloppé dans une grosse étoffe de coton et transporté à environ une lieue de là dans un endroit planté de sapoucayas. Avec des piquets aigus on fouilla une fosse d'environ dix pieds de profondeur sur quatre de largeur, quand la fouille fut finie. Les deux hommes fouillaient et les femmes jetaient à mesure la terre hors du trou ; une des plus âgées descendit dedans et avec un pilon et les pieds nivela bien la terre, et alors les autres y jetèrent quelques petites roches et chacune cracha dans le trou. On y jeta un perroquet vivant, quelques patates, un chien et par dessus quelques poignées de terre, assez pour les couvrir. Chacun cracha dessus de nouveau. Après cette opération, les deux hommes se saisirent du corps et le mirent debout dans le

trou; alors chacune des femmes jeta un grand cri, lançant sur le cadavre une poignée de terre, chacun des hommes l'appela quatre fois; alors tout le monde s'employant des pieds et des mains le trou fut comblé, et par dessus ils formèrent avec la terre qui restait une butte qui fut encore augmentée d'une certaine quantité de roches. En se retirant chacun posa sur la butte quelques patates, quelques morceaux de racine d'achourouï, des pistaches et des fruits.

En rentrant à la case, Acrisia m'invita à venir voir un animal qu'on venait de tuer à quelque distance. Il était de la taille d'un tigre, en avait la tête et les pattes, son poil était court et de couleur rousse; sur son cou était une courte crinière très rude : on l'appelle Tapiroussou et est, dit-on, d'une grande férocité. Il paraît qu'il est très commun en ces parages.

Je citerai un trait qui donnera une idée de l'adresse des Apamarigues; ils me fabriquèrent pour mettre des insectes, trois boîtes en bois de cèdre de quinze pouces de long sur trois de hauteur, légères et solides, parfaitement jointes. Certainement un menuisier de Cayenne n'eût pas mieux fait, je doute même qu'elles eussent été aussi bien, c'était pourtant uniquement avec des instrumens de pierre que l'arbre avait été abattu, fendu, dégrossi et réduit en planches de quatre à cinq lignes d'épaisseur, il me manquait encore des épingles, je parvins à y remédier en me servant de piquans de counana, (espèce de palmiste). J'eus à m'applaudir de mon acquisition : dans deux jours je recueillis 240 papillons et 80 coléoptères.

Le 8, Acrisia m'engagea à venir voir une chasse au singe-rouge. De grand matin, nous nous rendîmes sur une montagne assez élevée, à environ une lieue de l'éta-

blissement. Une vingtaine d'Indiens nous avaient précédés, imitant le cri du singe rouge. Ils en avaient rassemblé une bande dans un espace peu étendu. Ces animaux une fois cernés, se tiennent sur les arbres les plus élevés où ils sont à l'abri des flèches. Les cris ni les hurlemens ne peuvent les forcer à descendre; un Indien monte alors dans l'arbre et va les chasser; quand la bande est nombreuse, cette chasse est très amusante, du moins pour les spectateurs; car les chasseurs fatiguent beaucoup. Je tuai plusieurs de ces animaux, au grand contentement des Apamarigues; j'avais oublié de dire qu'Acrisia m'avait rendu mon fusil.

Je m'occupai jusqu'au 10, à rassembler des papillons; j'aurais désiré visiter les environs à quelque distance pour en connaître les productions, mais l'état de surveillance dans lequel j'étais ne me le permettait pas. Le 12, arrivèrent les envoyés partis le 2, ils m'apportaient de la part de leur chef un hamac, deux taumahawks, une corbeille remplie d'ouvrages de plumes et d'autres curiosités, ils me dirent qu'il avait reçu mes présens avec plaisir; mais qu'il ne voulait pas voir de blanc chez lui, qu'il était bien où il était et que ses gens n'étaient point accoutumés aux objets des blancs; que, pour cette raison, ils étaient libres et heureux, que s'ils commençaient avec les Français ou tous autres, qui leur apporteraient des outils, qui, à la vérité étaient plus commodes que les leurs, ils en deviendraient bientôt les esclaves; bref, qu'il voulait lui et les siens vivre et mourir comme avaient fait leurs ancêtres; que tant qu'à mes guides ils pouvaient retourner avec moi; mais que si eux ou quelqu'un des leurs remettaient le pied dans leur pays, avec ou sans blancs, ils seraient immédiatement mis à mort. Cependant, ajoutèrent-ils, si je voulais demeurer chez

eux pour n'en plus sortir, je serais adopté, on me donnerait une femme ; que je ne serais assujéti à aucun travail ; mais que, sous aucun prétexte, je ne pourrais me retirer par la suite. Du reste, ils ne sortirent en rien de ces instructions quoique je pusse alléguer.

Mes guides, qui ne croyaient pas en être quittes à si bon compte, me pressaient vivement de partir, je restai cependant jusqu'au 18. Pendant ce temps ce que j'observai encore de mes hôtes accrut mes regrets de ne pouvoir étudier les mœurs et les usages d'une peuplade si différente de celles que j'avais vues jusqu'alors. Nous mîmes cinq jours pour regagner notre canot. Je fus surpris de le trouver garni de bordages ou jomes ; on appelle jomer un canot, à Cayenne, y mettre un bordage en bois léger de cinq à six pouces, les Indiens savent les adapter sans clous en les fixant au moyen de lianes. Mon canot était chargé d'ignames, de viandes boucanées, de moudois et de divers fruits ; plusieurs Apamarigues nous avaient précédés chargés de ces présents. Ce procédé si étranger aux Indiens ajouta encore à la peine que j'éprouvais.

Le 22, nous arrivâmes à l'embouchure du *Jenipocha* où nous couchâmes.

Le 23, nous descendîmes *Rouapira*. A midi se présente à l'O. l'embouchure de *Pacanary*, route S.-S.-E. S.-S. 1¼ S.-O. Le 24, je partis à six heures. Le *Rouapira* se jette dans le *Topipocha*, rivière plus considérable qui se prolonge à une grande distance dans le N.-O. et dont les sources sont inconnues ; tout ce qu'en savaient mes guides c'est que cette rivière était habitée par une peuplade qu'ils disaient antropophage, route S. S.-S.-O. S.-O. O.-S.-O. O. O.-N.-O. S.-O. O.-O. N.-O. N.-O. N.

Le *Topipocha* varie considérablement et est parsemé

d'écueils. Le 25, la rivière, plus dégagée, ne varie que du S.-S.-E. au S. 1¼ S.-O. A trois heures, on découvre une triple chaîne de montagnes appelées *Seras de Tapio-caouas* s'étendant de l'un et l'autre bord de la rivière qui, alors courant S.-S.-E. est obstruée de cascades élevées. Depuis l'embouchure de Topipocho on est tourmenté par une espèce de cousins appelés Carapanos, plus grands que le maringoin de Cayenne, qui sont le fléau de la nuit, et le jour par un moustique appelé Pion, dont la piqure est très douloureuse; enfin par des maques (morossocos). Outre cela, dans le fort de la chaleur, on est encore assiégué par une multitude de taons.

Le 26, barrages continuels; route S.-S.-O. S.-O. O.-S.-O. 27, la rivière se répand dans un espace de plusieurs lieues. Depuis le matin jusqu'à deux heures je naviguai de passes en passes étroites, mais assez profondes, alors elle se resserre presque subitement barrée par des chaînes de montagnes appelées de *Caliassou*, reçoit en une seule branche toute l'eau des passes et se fraie un chemin au milieu de la chaîne la moins élevée. Parvenue à son sommet, elle se précipite et se répand encore sur un espace de terrain considérable formant une multitude d'îlots. Nous mîmes la fin de la journée et le lendemain jusqu'à trois heures pour hisser et descendre notre petite embarcation. Le 28, le Topipocho, divisé en passes considérables formant une multitude d'îlots, se réunit en une seule, un peu au dessus de l'embouchure de *Carapanatouba*, située S. S.-E. où nous arrivâmes à une heure. Là est situé l'établissement du capitaine des *Tamocomos* qui habitent cette rivière : c'est aussi en cet endroit que Topipocho prend le nom de *Jary* ou *Jary grande*. A l'embouchure de Carapanatouba, M. Feirière

m'avait donné rendez-vous ; il était en effet dans cette rivière et avait laissé des ordres pour me mener au lieu où il était, en cas que j'y arrivasse.

Le capitaine des Tamocomes s'appelle Oarapixi, il est établi en ce lieu depuis peu de temps ; et, environ un mois avant mon arrivée, il avait été baptisé sous le nom de Joaquim Manoël, par un missionnaire monté en ces parages. Je trouvai chez lui Orapoï, que j'avais laissé malade, avec les gens de M. Feireire, lors de mon entrée dans Jenipocho. Je fus fort étonné de le voir traiter le capitaine de cousin et encore plus d'obtenir là sur les Oyampis des renseignemens beaucoup plus étendus que ceux que j'avais recueillis dans l'Oyapock. En effet Oarapixi était de cette nation et avait été enlevé enfant par les Aoutas, peuplade que j'ai désignée comme habitant le *Cououva* et qui, à cette époque n'y était pas encore établie. Cette rivière était alors habitée par les Oyampis. Une partie émigra dans le N.-O. et vint se fixer sur une rivière appelée Iporague ; là des guerres continuelles avec les Roucouyennes les forcèrent à descendre jusque sur l'Oyapock, où ils se fixèrent d'abord près de ses sources. Bientôt ils descendirent plus bas et vinrent s'établir dans *Ipoussigue* affluent de la rive ouest. Ce fut là que madame Popineau vint les visiter avec M. Vermontois en 1816 ou 1817. Lors de leur première sortie, guidés par Wananicka d'Ipoussigue une partie descendit dans l'Oyapock jusqu'à l'embouchure de Moutoura ; l'autre, remontant dans le S.-E. furent habiter la crique *Acao*, où ils trouvèrent un grand nombre des leurs qu'ils avaient laissés sur le *Cououva*, qui étaient descendus dans le N.-E. jusque sur le *Mapari* et qui, chassés par les Coussaris s'étaient réfugiés d'abord sur l'*Arawari* et avaient continué de s'avancer au hasard en se rappro-

chant d'*Oyapock*. Voilà la route qu'ont faite les Oyampis en moins de vingt-cinq ans. On peut se faire par là une idée de l'insouciance de ces Indiens et du peu de cas qu'ils font de leurs établissemens. Je ne sais comment allier leur incroyable paresse avec les travaux que nécessitent des changemens si fréquens, et encore maintenant les voit-on tous les jours abandonner des établissemens en rapport pour aller s'établir plus haut ou plus bas sans aucun motif plausible.

Oarapixi fut, comme je l'ai dit, enlevé enfant par les Aoutas qui habitaient alors assez loin de Cououva. Il était fils du frère du père d'Orapoi; après l'émigration des Oyampis, les Aoutas vinrent s'établir en leur place où étaient cependant demeuré un petit nombre de ces premiers avec lesquels ils s'allièrent. Oarapixi, devenu homme, sur quelque mécontentement ou tout autre sujet descendit le Cououva et vint s'établir avec une vingtaine d'Oyampis dans *Piraouër*, affluent de la rive est de Rouapira; c'est dans une excursion par terre qu'il eut connaissance des *Tamocomas*, dont la langue n'est qu'un dialecte de l'Oyampi (1) et sur leur invitation il vint habiter parmi eux avec les siens; cette peuplade était alors en guerre avec les *Tampous*, peuplade antropophage; Oarapixi rendit des services à ses hôtes qui le nommèrent capitaine à la mort d'un de leurs chefs. Mon Indien était toujours malade et couvert de pians; cette maladie avait pour principe plusieurs malingres qu'il avait négligé de panser et que les Indiens appellent *méréous-sous*. Ne pouvant le mener avec moi, je le laissai chez

(1) L'oarapixi, ou mieux l'oyampi, est un dialecte du pamocamo, qui est la langue générale du Brésil.

son cousin, qui en avait grand soin et qui me promit de le rétablir en peu de temps.

Le 30, j'entrai dans le *Carapanatouba*, cette rivière est considérable mais obstruée de barres. Sur ses bords on trouve en quantité le *Tacuba*, bois dont les Brésiliens font leurs canots le plus ordinairement. Ça ne fut pas sans étonnement que je vis prendre dans cette rivière une énorme pirahiba (la torche de Cayenne). Il y en a à Oyapock, mais elles ne remontent pas les sauts; on me dit qu'elles étaient très communes en ces parages et même plus haut dans le Jary. Notre journée du 31 fut des plus pénibles; enfin nous arrivâmes, le 1^{er} avril à trois heures à l'endroit où s'était fixé M. Feignire. Sa surprise fut grande en me voyant et il fallut que je lui montrasse les objets que je rapportais de chez les *Apamaringues* pour le persuader que je les avais réellement visités; il m'avoua que, lors de mon départ, il était persuadé que, si je parvenais chez ces Indiens, j'y serais infailliblement massacré. Il doutait même qu'ils épargnassent mes guides.

Il partagea mes regrets de ce que je n'avais pu pénétrer plus avant, m'assurant néanmoins qu'il ne croyait pas possible d'obtenir des renseignements plus détaillés vu le peu de temps que j'avais séjourné. Il fallait être Français, ajouta-t-il, pour, dans la position équivoque où je me trouvais placé, songer à autre chose qu'aux moyens de conserver sa vie. Du reste mon arrivée l'arrangeait parfaitement. Des lettres de Mazagaon l'avaient déterminé à descendre, les troubles étaient plus violens que jamais, un chanoine nommé Baptista da *Ceá* s'y était formé un parti considérable sur le rio de Madeire où il avait été exilé; descendant vers Para il accroissait le nombre des siens de tous les gens de couleur aux-

quels il promettait la liberté. Cet homme, qui s'était montré dans tous les troubles du Brésil, était, disait-on, au moment de parvenir à son but qui était de se faire nommer président de la province, travaillant toujours pour parvenir à ce poste. Naguère il avait refusé l'archevêché de Bahia, peu de temps avant son exil. M. Feireire prétendait se rendre à Villanova, d'où il serait à même d'observer les choses, qui étaient parvenues à un point tel que cet état d'anarchie, d'une manière ou d'autre, ne pouvait durer long-temps. Son intention dans le cas où il n'eût point trouvé à faire agir ses partisans était de se rendre à Marajo, pour faire à Cayenne un envoi de bétail et, dans le cas où ce commerce lui eût paru avantageux, y établir une hutte. D'après son calcul le vil prix auquel se vend le bétail à Maxiana et Caviana devait lui faire obtenir des bénéfices considérables, il pensait aussi pouvoir approvisionner la colonie de Couac. M. Feireire avait déjà rassemblé 250 arrochées, elle ne se vend au Para que 8000 reis l'arrobe. Ses gens étaient répandus dans Carapanatouba et dans les serras de Sororoca qui borde les rives du Jary. Les Tamocomos, qui habitent cette première rivière qui n'est qu'une branche d'Imipocho, s'étendent sur ses rives jusqu'à une quarantaine de lieues que Carapanatouba est navigable, et dans une autre petite rivière affluent d'une du Jary appelée Moncourou; ses Indiens s'étendent avec les Oyampis et diffèrent peu de ces derniers. Les blancs n'ont de relations avec eux que depuis peu d'années. M. Feireire est le premier qui y soit venu avec une grande quantité de monde. Quoiqu'ils connaissent les blancs depuis bien peu de temps, les femmes ont déjà des jupes, des vareuses et des peignes dont elles relèvent leurs cheveux à la mode portugaise. Déjà ils

ont perdu la mode du roucou et du génipa; à moins de vingt cinq lieues dans l'Oyapock on trouve nos Indiens graissés de cette pommade dégoûtante et leurs femmes entièrement nues. Cependant des blancs y remontent tous les ans et plusieurs missionnaires y ont pénétré. Les Brésiliens même, en ne vexant pas les Indiens, s'en savent faire craindre et respecter, et chez nous, grâce à la conduite de quelques blancs, les Oyampis qui, à mon premier voyage, étaient obéissans, respectueux et de bonne foi, ont déjà presque perdu ces qualités. Dans toutes les occasions on a voulu les vexer, les agresseurs s'étant toujours conduits avec une lâcheté qui leur donnait toujours le dessous.

Le 3, laissant ses embarcations qui devaient le suivre de près, M. Feireire et moi nous nous embarquâmes dans un canot léger et descendîmes Carapanatouba. Nous arrivâmes de bonne heure à l'embouchure; le lendemain nous nous engageâmes dans des rapides et une multitude de barres toutes extrêmement dangereuses où chaque bord de la rivière est bordé par les chaînes élevées de Sororaea et forme des cascades à pic.

Le 5, chemin assez libre jusqu'à dix heures, la rivière variant du S.-O. à l'O. S.-O.

Le 6, nous arrivâmes en tête de la barre de Miquelline. Là se présente le spectacle le plus effrayant; l'eau répandue sur une étendue de plus de deux milles se précipite d'une hauteur de près de 80 pieds sur des écueils, et à une grande distance on n'aperçoit aucune passe. M. Feireire, prévoyant un grand retard si nous continuions notre voyage par eau, me proposa de faire par terre le trajet de Miquelline à Villanova. Le 7 au matin, nous nous mîmes en route avec quelques porteurs en prenant le S. S.-E. Nous arrivâmes à midi en tête de la

rivière *Warepou*. Le 8, nous arrivâmes sur les bords de la crique *Moutouara* où est situé le bourg de *Villanova* à environ six lieues plus haut dans le Jary. Sur la rive droite on voit la paroisse de *Fragoza*, aujourd'hui presque inhabitée. Nous allâmes loger chez M. Manoël Bente, homme d'affaires de M. Feireire. Villanova, jadis considérable, détruite à plusieurs époques et rebâtie dans le Jary, où l'un de ses affluens est maintenant peu de chose, possède une assez belle église, desservie par le Padre Antônio dos innocentos ; ce bourg ne possède que trois blancs, dont un juge-de-paix, quelques maisons couvertes en tuiles et le reste en paille, la population peut se monter à 12 ou 1500 Indiens qui périssent journellement. Une maladie contagieuse régnait au moment de mon arrivée et enlevait beaucoup de monde, les Portugais l'appellent Charampa, mot qu'ils traduisent en français par rougeole ; cependant je n'ai jamais vu chez les individus attaqués ou morts de cette maladie, les symptômes ni les apparences qui caractérisent cette dernière maladie. Arrivé à trois heures, M. Feireire se plaignit de douleurs de tête, ce que j'attribuai à la fatigue, il ne put rien prendre, et vers six heures il fut atteint d'une fièvre dont la violence s'accroissait rapidement ; il me déclara qu'il était atteint de la charampa dont il reconnaissait les symptômes, et me parlant avec beaucoup de sang-froid m'assura qu'il n'échapperait pas. Je voulus le dissuader de cette idée, mais m'engageant à parler d'autres choses, nous causâmes sur ses projets et divers sujets jusqu'à minuit ; le laissant alors j'allai me reposer. A quatre heures, M. Feireire me fit appeler, je fus frappé du changement et de la décomposition de sa figure. Il était très calme ; mais quoique j'eusse cherché à déguiser mon émotion il s'en aperçut

Hé bien, me dit-il, vous me disiez hier que je me frappais mal-à-propos, que direz-vous aujourd'hui? et découvrant son corps marqué de légères taches bleue-pâles, ces symptômes vous indiquent que je n'ai pas plus de deux heures à vivre. Il s'affaiblit un instant, les muscles étaient dans un violent état de contraction; mais revenant à lui il me parla de ses affaires, me remettait ce qu'il avait avec des instructions, il fit écrire quelques lettres, m'en dicta trois en particulier. Je lui proposai de faire venir le desservant dont il pourrait tirer quelques consolations; mais il s'y refusa, me répondant qu'il avait toujours professé pour la foi romaine un profond respect; que, mourant partout ailleurs et à portée d'un ministre éclairé, il l'eût fait venir et serait mort en recevant avec joie les secours de la religion dans laquelle il était né; mais qu'où il se trouvait et même dans la presque totalité du Brésil, il ne verrait qu'avec dégoût, à son heure dernière, un misérable qui, profanant le caractère sacré dont il était revêtu, et plongé journellement dans la débauche la plus ordurière, lui administrerait sans aucune difficulté, parce qu'il était riche, les derniers sacrements et lui donnerait en quelque sorte un laisser-passer pour le paradis comme on en délivre à la douane. Il se tut alors quelques instans me donna ensuite de nouvelles instructions et me priant de le laisser se recueillir, demeura sans parler ni se plaindre quoique violemment agité. A neuf heures, après une violente agonie, il passa entre mes bras.

Conjointement avec M. Manoël Bente, je fus trouver le desservant dont l'abord respectable me porta à croire que M. Férrière ne lui avait pas rendu justice; après quelques difficultés sur ce qu'il n'avait pas été appelé, il consentit cependant à l'inhumation qui devait avoir

lieu dans l'église ainsi qu'avait paru le désirer M. Feireire, sans cependant y attacher une grande importance. Le service eut lieu le lendemain 10, à six heures du matin. L'église était tendue de noir ; tout annonçait un jour de deuil et de recueillement. Je ressentis un sentiment indéfinissable en entendant célébrer l'office divin ; je l'écoutai avec un sentiment de respect, de douleur et de consolation en même temps ; je perdais dans un homme que je connaissais cependant depuis peu de temps, un véritable ami : un homme que j'avais compris dès le premier abord et qui m'avait compris de son côté. Cependant, au milieu de l'amertume de mes pensées, un rayon de consolation semblait venir les adoucir. L'homme civilisé, m'écriai-je, a seul une religion, seul il reconnaît un créateur et lui rend un hommage dans un culte quelconque, il cherche à élever son esprit jusqu'à lui. De combien de degrés ce fait seul le met au-dessus du sauvage qui n'en a aucune idée ! le nègre idolâtre même lui est supérieur. Le culte qu'il rend à des objets qui en sont indignes, à la vérité, prouve qu'il reconnaît une essence supérieure et c'est un acheminement à une connaissance plus épurée de la divinité, chez les uns, ou des traces d'une antique religion dont les rites se sont perdus par une longue suite de siècles d'ignorance et de malheurs chez les autres.

Le 11, vers dix heures, je quittai Villanova, je passai une barre considérable, et à une heure j'arrivai à l'*embouchure de Māzagaon*, crique sur laquelle est située la ville de ce nom ; en descendant sur le quai j'expédiai un des hommes de mon équipage avec une lettre de recommandation de M. Feireire qu'il m'avait donnée pour José Martinho da Penhã, bénéficiaire de cette paroisse, et moi je me fis conduire chez le commandant, le lieute-

nant-colonel Freixe (Frèche). Dans le trajet, suivi d'abord par quelques soldats demi ivres qui s'étaient trouvés à mon débarquement, je fus en peu d'instans environné par une foule nombreuse dont les vociférations me donnèrent quelques inquiétudes. C'est un Français venu par terre, entendais-je dire autour de moi et venu pour reconnaître la route, les Français veulent se venger de la prise de Cayenne, il n'y a point à hésiter, il faut le jeter à l'eau. J'arrivai cependant à la maison du commandant; mais ceux qui m'entouraient y entrèrent avec moi. Je le trouvai dans une salle basse où il était descendu attiré par les clameurs, et où il achevait de revêtir son uniforme; je lui présentai une lettre de M. Manoël Benta qui, en me recommandant à lui, lui donnait en même temps connaissance de mes liaisons avec M. Feireire. Pendant la lecture qu'il faisait de la lettre, l'emportement de la foule qui me suivait avait redoublé, l'exaltation était au comble : en vain chercha-t-il à apaiser les esprits; plusieurs poignards étaient dirigés sur moi et je voyais le moment où, craignant pour lui-même, il allait se retirer. Le moment de sa sortie eût été celui de ma mort. Commandant, lui dis-je, en appuyant mes pistolets sur sa poitrine, si vous ne pouvez ou ne voulez retenir vos gens, je ne périrai pas seul, j'allais lâcher la détente, quand paraît inopinément un prêtre qui, s'élançant un bâton à la main, renverse plusieurs de ceux qui, les plus proches de moi, allaient me frapper, et me saisissant par le bras s'écria : arrêtez, je suis Jozé Martinho, l'ami de Feireire; le commandant était plus mort que vif. M. José Martinho s'adressant alors à la soldatesque lui adressa une allocution vive et péremptoire dont l'effet fut de la dissiper en un instant. Je reconnus alors que, si toutes les autorités étaient méprisées, celle des prêtres avait

conservé son ascendant, M. Jozé Martinho m'offrit sa maison et ses services; pour me rendre chez lui je traversai les mêmes rues que j'avais parcourues peu d'instans auparavant; mais avec une sécurité que je n'avais pu éprouver en me rendant chez M. Frêche (Freixe.)

J'entravai dans peu de détails sur mon séjour à Mazagao, le temps ne me le permet pas. Je regrette cependant d'omettre des faits intéressans. Je me bornerai à dire que le temps que je passai chez M. Jozé Martinho, je fus traité avec l'hospitalité la plus généreuse. Je dois aussi faire mention de M. Antonio Barreite, des procédés duquel je me rappelle avec reconnaissance et de M. le colonel Geronimo Favia Gaye, commandant de Gumpá où je traversai, chez lequel je fus accueilli comme on pourrait l'être en France chez l'homme de la meilleure société. Je dirai seulement qu'élevé en Angleterre et ayant contracté les habitudes européennes, il me reçut dans son intérieur et m'admit à faire ma cour à ses dames. Il avait deux jeunes demoiselles (récemment arrivées de Londres), dont je ne pouvais m'empêcher de déplorer le sort. Leurs grâces et leurs talens les appelaient à faire l'ornement d'une société toute autre que celle que l'on peut trouver au Brésil; beaucoup d'offres me furent faites, des avances m'en furent proposées en cas que je voulusse me fixer dans une des villes de l'Amazone; dans toute circonstance autre que celle dans laquelle je me trouvais je les eusse acceptées; mais j'aurais cru abuser de la confiance que m'avait témoignée M. le gouverneur; et par la suite j'ai eu encore d'autant plus à m'approuver de ces refus que quelques-uns de mes ennemis avaient répandu le bruit que, passé au Brésil, je n'en reviendrais pas. Le 24 mai, je quittai cette ville hospitalière et des-

pendant le Jary jusqu'à l'Amazône, je gagnai le *rio de Cajary*, situé cinq lieues plus bas que je remontai pendant trois jours; je pris alors ma route par terre, pour gagner les sources de la rivière d'*Orapourou*; d'où, d'après les renseignemens que j'avais reçus, je pourrais me rendre à *Jenipocho* et de là facilement à *Oyapoch*. Mes guides étaient, l'un un mulâtre de Maragaon, Hilario Neto, le second un Taponye, Henrico, et le troisième un Indien, Gamella qui ne parlait point portugais et qu'Orapoi, qui était avec moi, ne comprenait pas non plus.

Le 19 au matin, en me réveillant, je vis que deux de mes guides me manquaient, et un coup d'œil jeté autour de moi me convainquit qu'ils m'avaient abandonné en m'enlevant la plus grande partie de mes bagages. J'étais résolu de retourner sur mes pas, mais l'Indien qui me restait s'y refusa; et quoique je n'entendisse pas son langage il me fit comprendre que nous n'étions pas loin d'un endroit habité. Ma boussole se trouvait dans un de mes catouzis qui m'avait été enlevé; je me décidai à le suivre; il me fit traverser des endroits impraticables et à la nuit, harassé de fatigue, ayant reçu toute la journée une pluie battante nous tendîmes nos hamacs à des pinots dans un marécage couvert de près d'un pied d'eau. Tombant d'inanition, je mangeai de jeunes pousses de balisier que mon guide me procura. Quoique j'eusse résolu de veiller, je ne pus résister au sommeil; dans un hamac mouillé je dormis jusqu'au jour et je me réveillai en sursaut; croyant me trouver seul avec Orapoi, je trouvai mon guide auprès de moi. Nous marchâmes jusqu'à midi dans des chemins semblables à ceux de la veille et nous mangeâmes encore des feuilles de balisier. A une

(1) Je donnerai l'histoire de cet Indien, qui m'a paru intéressante, et qui forme un article assez long.

heure je trouvai une crique assez considérable que nous longeâmes en la descendant jusqu'à trois heures, nous y trouvâmes un petit canot à moitié pourri dans lequel nous nous embarquâmes. Des espèces de pagaies ayant été promptement fabriquées, arrivant à cinq heures sur un établissement où se trouvait un vieillard qui en paraissait le chef, je fus agréablement surpris en le voyant m'adresser la parole en portugais. Dès lors je me jugeai sauvé; peindre les sentimens que j'éprouvais est impossible, il faudrait avoir été dans ma position pour les comprendre. Assuré qu'en descendant la rivière qui n'était autre que *Carapanatouba*, je trouverais de nombreux établissemens, je restai chez mon hôte qui s'appelait Dinizio Panama, jusqu'au 21. Le 22, j'arrivai sur une habitation où je trouvai le capitaine Joaquim Monoël qui faisait arracher de la salse; il me restait encore quelques objets, je l'engageai à me mener à Oyapock, lui offrant quelque chose d'abord et lui promettant une récompense considérable. Il me répondit que ses affaires ne lui permettaient pas de me mener jusqu'ou je desirais, mais que si je ne redoutais pas les mauvais chemins il me rendrait en deux jours sur la crique *Piraoueri* dont j'ai déjà parlé et que, la remontant trois journées, je pourrais, dans une autre, gagner l'établissement de *Waïcka* sur lequel j'avais passé le 28 décembre. En effet, quoiqu'il ne se montrât pas exigeant, je me dépoillai pour le contenter de ce qui me restait, tellement que, m'ayant conduit ainsi que nous en étions convenus jusqu'à une journée de l'établissement de *Waïcka*, j'y arrivai par un chemin tracé assez bon, n'ayant qu'un calimbet. De là je continuai sans m'arrêter, ma route par terre, jusque chez José Antonio faisant par jour plus du double de chemin de ce que je faisais en montant; mon Indien Orapoï avait

peine à me suivre. La surprise de José Antonio fut grande en me voyant, il croyait que j'avais péri. Je restai quelques jours à me reposer chez lui. Desopendant ensuite l'*Oyapook*, j'arrivai au pied du *Sant* le 26 juin.

EXTRAIT

De journal d'un voyage fait en 1811, chez les Indiens Osage, Pawnee, etc., par le capitaine G. Sibley, et adressé par lui au général W. Clarke. (1)

Le 11 mai 1811, le capitaine Sibley partit de Fort Osage, pour faire une excursion chez les Indiens. Sa suite se composait d'un interprète Osage, d'un interprète Pawnee, d'un domestique appelé *Sans-Oreille*, chef d'une tribu des Petits Osages, et de cinq guerriers et de cinq chasseurs de la même nation.

Le pays, jusqu'à la distance de 75 milles de Fort-Osage, n'est qu'une immense prairie, entrecoupée d'un grand nombre de rivières, criques ou ruisseaux, qui tous affluent dans l'Arkansas et l'Osage. Il offre un aspect qui peut intéresser le voyageur, mais ne présente aucune des conditions favorables à un établissement civilisé. Le 17, le capitaine arriva sur les bords de la rivière Kansas, qu'il traversa pour visiter le village indien du même nom, où il fut reçu de la manière la plus hospitalière. Il donne la description suivante de ce village :

« Ce bourg est situé sur le bras septentrional de la rivière Kansas, à 100 milles environ au dessus de sa jonction avec le Missouri, dans une charmante prairie de moyenne étendue, presque entièrement entourée par

(1) Ce manuscrit a été communiqué à M. Warden par M. le général Maion, alors chargé des affaires des Indiens.

on des bras de la rivière et une crique qui s'y décharge au nord. Au S.-O., elle est bornée par une chaîne de hautes collines presque nues. Ce village contient plus de cent vingt-cinq maisons ou cabets d'à-peu-près 60 pieds de long sur 25 de large, construites avec de fortes perches disposées en forme de berceau et couvertes de peaux, de nattes ou d'écorces. Ces cabanes sont commodés et rangées, sinon régulièrement, au moins avec une sorte de symétrie, et elles sont tenues avec une certaine propreté. Les plantations de maïs, de fèves et de courges environnent le village dans différentes directions, et la prairie-au-delà est couverte de chevaux et de mulets, dont plusieurs d'une très belle espèce. La largeur de la rivière, à cet endroit, est d'une centaine de verges et elle est navigable en tout temps, jusqu'à cette hauteur pour les bateaux à quille.

« Les Kansas sont certainement une branche des Osages, dont ils diffèrent très peu par le langage et les coutumes; leur tribu compte environ deux cent cinquante guerriers avec un nombre bien proportionné de femmes et d'enfans. Ils reconnaissent un chef, mais dont l'autorité est limitée par l'influence des vieillards et par l'ambition et la jalousie de quelques chefs secondaires. Les Kansas sont les plus braves et les plus entreprenans de tous les Indiens du voisinage; à l'exception des Osages, avec lesquels ils vivent dans une intime alliance; ils ont à se défendre continuellement contre les autres peuplades et savent maintenir courageusement leur indépendance.

« Le commerce avec les Kansas passe généralement pour peu avantageux, mais il offre cependant encore des chances : les trafiquans leur portent des couvertures, des étoffes de couleur, des chaudrons ou vases de cuivre,

des couteaux, des fusils, de la poudre, des balles, du tabac, etc.; ils reçoivent en échange des peaux d'ours, de castor, de loutre, de blaireau et de daim, de la graisse de buffle et quelques robes de ce dernier animal. Un seul voyageur, avec une pacotille d'une valeur de 3,000 livres sterling, ramassera sans peine vingt-cinq ballots de belles fourrures valant chacune 100 livres, outre une grande quantité de pelleteries inférieures, tandis qu'un autre qui ira sur ses traces, sera beaucoup moins heureux. »

Le capitaine Sibley décrit ensuite une séance du grand conseil, où il exposa l'objet de sa mission, qui était principalement d'établir avec les blancs des rapports plus intimes et d'amener une réconciliation entre ces Indiens et leurs voisins, avec lesquels ils étaient continuellement en guerre. Il réussit à les persuader, et cinq des principaux de la tribu consentirent à l'accompagner chez les Pawnees, pour traiter de la paix.

Le 22 mai, notre voyageur partit avec neuf Osages, sept Kansas, des interprètes et des domestiques, et arriva le 28, au village des Pawnees républicains, où ils furent conduits en grande cérémonie au grand chef *Cherittawib* et ensuite bien traités.

« Ce village, dit-il, est situé au milieu d'une belle prairie unie, sur le bord septentrional d'un affluent de la Plate appelé *Wolf-Fork*, à 100 milles environ de son embouchure. Il contient cent soixante et onze maisons construites de forme conique avec des poutres et des perches solidement assemblées, revêtues de nattes, de paille, etc., et couvertes avec de la terre; ce qui, à l'époque de la végétation, leur donne l'aspect de tertres de verdure. Ces cabets ont généralement 80 pieds de circonférence à leur base; la plupart sont commodes, et

confortables, bien garnis de nattes et de peaux ; et dans quelques-unes, on trouve des rideaux de lits en jonc. Du reste, ils sont plantés sans aucune espèce de régularité. Ce village est habité par trois tribus de Pawnees, vivant dans la plus parfaite harmonie sous l'autorité du vieux *Charitamb*, que M. Sibley représente comme un homme de très bon sens et supérieur de beaucoup en capacité à tous les autres chefs indiens qu'il a rencontrés.

A 10 milles au dessus, en remontant la rivière, est la ville des Pawnees Loups, ou *Skee-Neys*, qui paraissent en bonne intelligence avec les Pawnees républicains. Ces quatre tribus peuvent fournir ensemble un millier de combattans, avec femmes et enfans en proportion. Plusieurs branches de la même famille vivent sur quelques-uns des affluens de la rivière Rouge, à environ 1000 milles au dessus de Natchitoches, et une autre tribu de Pawnees, connus sous le nom de *Pickarees*, habite vers le Haut-Missouri.

Les Pawnees paraissent, en général, sobres et rangés ; moins belliqueux que les Osages et les Kansas, ils sont mieux faits et ont la physionomie plus agréable ; leurs femmes cependant sont laides et repoussantes, mais adroites et industrieuses. Ces Indiens sont en hostilité continuelle avec les *Hietans*, à qui ils dérobent une quantité immense de chevaux et de mulets et ils poussent quelquefois leurs excursions jusqu'à l'établissement de Sa. Fee. Les Loups en particulier, commirent de tels ravages il y a quelques années, que le gouverneur de ce district fut obligé de faire marcher contre eux un corps de milice à cheval, pour faire respecter son territoire.

Après avoir fait assembler le grand conseil de la nation pour recevoir les députés Osages et Kansas et trai-

ter de la paix, qui fut conclue sous ses auspices, le capitaine Sibley quitta les Pawnees, le 4 juin; et ayant retraversé la Plate à 140 milles au dessous de sa jonction avec le Missouri, il se dirigea à travers un pays riant et fertile vers les bords de l'Arkansaw. Dans sa route, il rencontra un camp de chasseurs Pawnees, où il s'arrêta en raison du bon accueil qu'on lui fit, et il se rendit ensuite sur l'Arkansaw, au rendez-vous de chasse des petits Osages, qui le reçurent également plutôt en compatriote qu'en étranger. Le capitaine se décida à séjourner dans leur camp pendant quelques jours et à les accompagner dans leurs courses. La rivière, à cet endroit, avait plus de deux cents verges de largeur, était rapide, basse et d'une couleur rougeâtre. Il est à remarquer que les affluens qui y coulent du N.-E. sont clairs et limpides et ont des rives assez bien boisées, tandis que ceux du côté opposé apportent une eau rougeâtre et n'offrent que très peu d'ombrage.

M. Sibley entre ensuite dans des détails sur les Osages de l'Arkansaw et dépeint le pays qui s'étend depuis cette rivière jusqu'à la *Grande Saline*, qui mérite une mention particulière et dont nous allons donner la description.

« Nous arrivâmes, dit le voyageur, sur une petite rivière qui se jette dans l'Arkansaw, en coulant rapidement du sud-ouest le long d'une plaine de sable rouge; ce ruisseau est partagé en trois branches, dont chacune a environ vingt verges de largeur. Après avoir atteint l'autre rive, nous nous trouvâmes à l'extrémité de cette plaine de sable, d'environ 30 milles de circuit, dont la surface était parfaitement unie et si dure, que les pieds des chevaux ne faisaient impression que sur la croûte de sel dont elle était entièrement imprégnée; cette croûte, généralement de l'épaisseur d'un pain à cacheter et du

double en quelques endroits, était le résultat de moins de vingt heures de soleil, interrompues par des intervalles nuageux, et l'ardeur des rayons étant réduite et tempérée par une brise du S.-O.

« . . . Si nous étions arrivés 12 jours plus tôt nous aurions vu toute la plaine couverte d'une belle couche de sel éclatant de blancheur, de deux à six pouces d'épaisseur, d'une qualité bien supérieure au sel grossier qu'on importe chez nous et prêt à être employé. Dans cet état, la Saline offre l'aspect d'un vaste champ couvert de neige et de verglas; lorsque la pluie arrive, le sel s'amoncelle en masse dans les petites excavations forées par l'eau et se dissout promptement.

« La grande Saline n'est guère éloignée que de 80 milles d'un point navigable de l'Arkansaw, et je suis convaincu qu'on pourrait établir facilement une route en ligne droite de l'une à l'autre, le pays étant généralement bien uni et des ponceaux pouvant être établis sans beaucoup de frais sur les cours d'eau. » M. Sibley pense que cette mine inépuisable de sel, manufacturée par les mains de la nature, pourrait être exploitée avantageusement par le commerce.

Notre voyageur résolut ensuite de visiter une production naturelle du même genre que la précédente et encore plus intéressante, le Rocher Salin (*Rock Saline*). « Tout le pays, dit-il, depuis le camp des Osages jusqu'à cette roche, dans une étendue de 50 milles, offre l'aspect le plus pittoresque. C'est un assemblage de collines escarpées, de prairies fertiles et de rians coteaux, jetés dans une confusion apparente et présentant le coup-d'œil le plus varié et le plus enchanteur. Après avoir marché quelques milles sur des coteaux élevés, on se trouve tout à-coup descendre par une pente ra-

pide et presque perpendiculaire formée par des masses calcaires et argileuses, dans des prairies verdoyantes, entrecoupées de ruisseaux et de touffes de cotonniers, d'ormes et de cèdres. Ces vallées sont séparées l'une de l'autre par des chaînons composés d'une argile rouge et d'énormes masses de gypse; et de distance en distance s'élève un monticule de sable, en forme de pyramide. » M. Sibley fait une description animée de ce paysage et raconte une chasse qu'il donna avec ses Indiens à des troupes de buffles (1), qui s'y trouvent en quantité innombrable. Il ne croit point exagérer en comptant jusqu'à dix mille le nombre de ces animaux rassemblés dans une vallée, où rien ne masquait la vue.

« C'est à 15 milles de l'extrémité S.-O. de la contrée qu'on vient de décrire que se trouve le Roc Salin, au milieu des montagnes de gypse et de sable argileux, à 60 milles S.-S.-O. de la Grande-Saline. Ce rocher forme, dans la partie supérieure, un plateau uni, dont le sol est un sable rougeâtre; il est coupé, dans sa longueur, qui est d'environ 500 acres, par un ruisseau qui se jette dans un bras de l'Arkansaw. Il est borné du S.-E. au N.-N.-O. par de hautes collines dont les versans, du côté de la Saline, sont pour la plupart perpendiculaires et présentent d'énormes blocs de gypse de toute espèce, mêlés d'argile rouge et de quelques parties siliceuses. D'innombrables troupes d'hirondelles font leurs nids dans les crevasses de ces rochers.

« De la base des collines qu'on vient de décrire, s'échappent beaucoup de sources d'eau salée qui parcourent une centaine d'acres du plateau, notamment la partie S.-E. et S.-O. du ruisseau qui le divise. Il y a lieu de

(1). Bos Bison de Gmel.

plètes et peuvent contenir quelque inexactitude topographique; les difficultés étaient d'ailleurs encore augmentées par les précautions de mes guides Indiens qui, se trouvant en pays ennemi, se tenaient continuellement sur leurs gardes et me forçaient à un grand nombre de détours et de contre-marches qu'il est impossible de retracer..... Mon récit, quoique non rigoureusement correct, peut cependant suffire pour donner une bonne idée de la route que j'ai suivie et de la nature des pays que j'ai traversés.

Le 11 juillet, le capitaine Sibley était de retour à Fort-Osage, sans avoir éprouvé aucun accident, après une tournée juste de deux mois.

DISCOURS

Prononcé devant les jeunes gens de la Société de Pensylvanie, le 24 octobre 1834, à l'église de Saint-Paul, à Philadelphie, par **M. Tysen**, suivi d'une notice sur les travaux de la Société, ainsi que sur la première expédition des émigrans de couleur pour fonder une nouvelle colonie à Bassa-Cove, sur la côte d'Afrique. — 63 p. in-8° impr. à Philadelphie pour la Société. 1834 avec une carte.

Cette Société fut organisée en avril 1834 par l'adoption d'une constitution, et l'élection de directeurs; 1° avec la certitude, qu'un appel fait à la bienveillance, au zèle chrétien des hommes les plus riches de l'état et de la capitale de Pensylvanie, ne manquerait pas d'exciter leur intérêt en faveur de l'établissement d'une nouvelle colonie sur les côtes d'Afrique.

2° La nécessité d'adopter de promptes mesures pour mettre à exécution le testament par lequel le docteur Aylett Hawes (de la Virginie) émancipe plus de cent es-

claves à condition qu'ils soient envoyés à Liberia.

Agissant comme auxiliaire de la Société principale de la ville de Washington, cette Société se propose d'établir dans la Colonie certains principes d'économie politique qui ne peuvent manquer d'obtenir l'approbation générale, et particulièrement d'encourager l'agriculture. La plupart des esclaves émancipés, membres de l'église Baptiste, sont industriels, et possèdent entre eux la connaissance de tous les arts utiles et de toutes les branches de l'industrie; plusieurs savent bien lire et écrire. Les frais de cette expédition montent à 8,000 dollars; savoir : 2,500 pour le fret du navire, et 5,500 pour l'approvisionnement.

Le docteur Hawes par son testament accorde 20 dollars par tête pour les frais. La liste totale des souscriptions et donations par les habitans de Philadelphie, s'est élevée à la somme de 7,680 dollars, 69 d.

Cette expédition partit le 28 octobre 1834 (jour anniversaire de la fondation de la Colonie de Pensylvanie par Guillaume Penn), de Norfolk, en Virginie, sur le navire le *Ninus* ayant à bord 126 émigrans de couleur.

La juridiction actuelle de la Colonie s'étend à 150 milles depuis le cap Mount jusqu'à Trade-Town. C'est entre ces deux points que se trouve *Bassa Cove*, ou colonie de Pensylvanie.

A quelques lieues au-delà de la ligne de démarcation du nord, se trouvent les limites de l'ancien établissement de Sierra Léone. A son extrémité sud se trouve le florissant établissement de cap Palmas.

Un regard jeté sur la carte ci-jointe nous découvre depuis le nord-ouest jusqu'au sud-est, une ligne continue de 500 milles de côtes parsemées d'établissmens chrétiens et florissans.

Le premier établissement de Liberia eut lieu en 1824. Maintenant il renferme plus de 10,000 citoyens soumis à un gouvernement régulier. Plusieurs milliers appartiennent aux tribus natives; plusieurs centaines des Africains récapturés, mis en liberté; le reste, des émigrés des Etats Unis.

L'horrible trafic, connu sous le nom de *Traite des Nègres*, existe encore malgré les lois et les traités faits pour le supprimer.

Au cap Mesurado avant l'établissement de la Colonie, 4, à 5,000 victimes furent enlevées de ce port.

Suivant l'ancien gouverneur Ashmun, entre cette ville et le cap Mount, la partie la plus peuplée de l'établissement, et qui comprend une distance de cinquante milles, deux mille personnes furent amenées en esclavage dans l'année 1823.

Le même gouverneur déclare aussi qu'en 1825, depuis Cap-Mount jusqu'à Trade-Town, qui comprend une distance de 150 milles, on ne peut citer un seul exemple de ce trafic, et que tous les compteurs sont détruits.

M. Tyson finit ainsi son discours.

Espérons que la navigation perfectionnée par le génie de *Fulton*, s'établira aussi sur les eaux du Nil et du Niger, que le luxe et les arts de l'Amérique iront fleurir en Afrique, que la superstition se dissipera à la lumière des sciences, que l'idolâtrie se convertira en un culte chrétien par l'éloquence inspirée des *Origène*, des *Tertullien*, des *Cyprien* et des *Augustin* (1).

W.

(1) Ces grands prédicateurs du christianisme étant Africains. Dans le cinquième siècle, il y avait environ quatre cents évêques catholiques en Afrique.

COPIE

*D'une lettre de M. ADAM DE BAUVE à M. le gouverneur de
la Guiane française.*

26 mars 1835.

Monsieur le gouverneur,

Ayant traversé de l'Urariguère sur l'Orénoque, j'ai perdu dans un naufrage mes embarcations brisées dans les cataractes du haut de cette rivière. Obligé de revenir par terre jusqu'au premier poste brésilien du rio Branco, j'ai, par divers portages, gagné l'Esséquébo et descendant ce fleuve je suis arrivé extrêmement malade à Demérari le 26 février où, grâces à vos recommandations, j'ai été accueilli par le gouverneur de cette colonie. Vous vous ferez difficilement une idée de la bienveillance et de l'empressement qu'ont mis et mettent encore à me visiter les autorités et les habitans les plus distingués. J'ai reçu principalement du fiscal, le premier personnage après le gouverneur, des témoignages d'une bienveillance marquée. Mon voyage semble si extraordinaire à ces messieurs qu'ils ne trouvent pas, disent-ils, d'expressions pour exprimer leur étonnement.

Je serais parti pour Surinam par cette occasion si j'étais rétabli. Déjà, par un navire qui quitta ce port le jour même de mon arrivée, j'ai écrit à M. le gouverneur de Surinam en le priant de vous informer de mon arrivée à Demérari.

N'ayant pas encore pu mettre en ordre mes documens et mon journal, je ne puis, monsieur le gouverneur, vous

l'envoyer. J'ose croire qu'il pourra exciter quelque intérêt. Le 6 avril, par un bâtiment quittant ce port, je me rendrai à Surinam. Je desirer remonter cette rivière pour gagner l'Oyapock et je crois que j'aurai réussi à exécuter dans les Guianes le voyage qui répandra le plus de lumières sur ces contrées.

Veuillez bien agréer, etc.

Signé: ADAM DE BAUVÉ.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 août 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'Académie royale des sciences de Berlin adressé à la Société de géographie le volume de ses Mémoires pour l'année 1833, où se fait remarquer par l'intérêt spécial qu'il offre à la Société, un mémoire de M. le docteur Ritter sur l'élément historique dans la géographie.

M. Lafond écrit à la Société qu'il est sur le point de terminer un Mémoire sur les Noirs des îles Philippines, et qu'il se propose d'en donner lecture dans les deux premières séances de la commission centrale.

M. Jomard communique 1° une lettre de M. Jubelin, gouverneur de la Guiane, où est annoncée l'arrivée de M. Adam de Bauve du Para à Demérari, après un voyage long et périlleux par les grands fleuves de l'intérieur; 2° une lettre d'Egypte, relative au projet de barrage à établir à Batn-el Bacara, à la pointe du Delta (ventre de la vache). Dans cette lettre on explique la nature de cette opération et les résultats que s'en promet le vice-roi d'Egypte.

Le même membre présente à la Société M. le docteur Hönighberger, de Transylvanie, qui a habité la Perse, l'Afghanistan, le Caboul, et a résidé pendant quatre années à Lahor, attaché comme médecin à Rundjet Singh,

roi du Pendjab. Cet intéressant voyageur a rapporté des monumens archéologiques fort remarquables, trouvés dans les tombeaux, notamment des médailles de quelques rois de la Bactriane, dont le nom même était ignoré jusqu'à présent. Il présente un portrait de Rundjet Singh, fait par un artiste mahométan du pays. Le dessin du palais impérial à Lahor, exécuté par un Italien, le seul Européen qui, depuis son départ et celui du général Allard, est resté dans le pays avec les généraux Court et Ventura : enfin une série de dessins de différens objets antiques trouvés dans les monumens.

M. Jomard demande que la Société veuille bien accorder sa bienveillance à M. le docteur Hönighberger et l'inviter à lui faire part de ses travaux géographiques ; il demande aussi qu'on l'invite à demander, pour la Société, à M. Court, la communication des cartes du Pendjab qu'a réunies cet officier-général.

M. le président, après avoir adressé, au nom de l'assemblée, des félicitations à M. Hönighberger, met aux voix ces diverses propositions qui sont adoptées.

M. d'Avezac annonce, d'après la nouvelle qui lui en a été transmise, qu'il se prépare en ce moment à Londres une carte du Kouâra par l'officier qui a fait la reconnaissance de ce fleuve lors du dernier voyage de Lander.

Le même membre fait connaître que l'expédition anglaise de la Guyane est maintenant rendue à Demérari et qu'elle remontera l'Esséquébo au mois de septembre, en restreignant toutefois ses travaux, pour cette année, aux limites de la Colonie.

M. d'Avezac lit ensuite une note sur le Belad-el-Géryd et des considérations sur l'itinéraire de sir Grenville Temple dans le Beylik de Tunis, pour faire suite aux

observations géographiques qu'il a déjà publiées sur l'Afrique septentrionale.

M. de Larenaudière communique une nouvelle lettre de M. Francisque Michel, relative à la découverte qu'il a faite dans la bibliothèque d'Oxford du manuscrit du voyage du moine Bernard à Jérusalem.

M. Noël Desvergers lit une notice géographique sur la Sicile considérée à diverses époques et particulièrement sous la domination des Arabes. Cette notice est renvoyée au comité du Bulletin. (Voy. p. 65.)

Le même membre est prié de rendre compte à la Société de l'*Aide-mémoire du voyageur*, par M. le colonel Jackson.

M. le président rend compte de la démarche faite au nom de la Commission centrale près de M. le général Pelet, vice-président de la Société de géographie. En apprenant que cet officier-général avait été grièvement blessé, lors du déplorable attentat du 28 juillet, le Président s'est rendu chez lui avec M. le secrétaire, pour lui exprimer les sentimens de douleur de la Société sur un si funeste événement.

Séance du 21 août.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. d'Avezac communique une lettre de M. Gaymard à M. le vicomte Ernest de Blosseville, datée du 6 juillet 1835, de Olaswick dans le golfe de Breidfiördur, en Islande. D'après les renseignemens contenus dans cette lettre, la *Lilloise* se serait probablement perdue sur les côtes du Groenland qui était le but des recherches de M. Jules de Blosseville. M. le capitaine Tréhouart, commandant de la dernière expédition, est parti le 25 juin pour Skutulsfiord, établissement le plus rapproché du

cap Nord. De là, il se rendra, si les glaces ne l'en empêchent pas, sur le point où il pourra espérer de recueillir quelques renseignements sur le sort de la *Lilloise*. Il terminera par l'exploration des glaces et fera son possible pour retrouver les traces des anciennes colonies danoises du Groenland.

M. Lamard rend compte des progrès rapides que font les jeunes Egyptiens élevés dans nos écoles : dix-sept viennent de subir avec beaucoup de succès leurs examens sur les différentes branches des sciences devant l'Ecole polytechnique, la Faculté des sciences et la Faculté de médecine.

Le même membre communique le programme de deux prix offerts pour l'amélioration de l'instruction primaire des deux sexes.

M. d'Avezac lit une analyse rédigée par M. Eugène Burat, l'un des traducteurs de l'*Erdkunde* du professeur Ritter, d'un mémoire de ce savant sur l'élément historique dans la géographie, publié dans le *Recueil de l'Académie royale des sciences de Berlin*.

M. le secrétaire lit ensuite pour M. Warden le précis d'un voyage fait en 1811 chez les Osages et les Pawnees par le capitaine Sibley et adressé par lui au général W. Clarke. — Renvoi au comité du Bulletin. (Voy. p. 109.)

M. G. Lafond lit la première partie d'un mémoire sur les noirs des Philippines et de quelques-unes des îles de la Malaisie et de l'Australie.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 21 août 1835.

M. GUIGNIAUT, directeur de l'Ecole normale.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 août.

Par l'Académie royale des sciences de Berlin : *Mémoires de cette Académie pour 1833*, 1 vol. in-4°. — *Über die Landerverwaltung unter dem Chalifat von J. de Hammer*, 1 vol. in-8°.

Par M. Albert-Montémont : 36^e livraison de la *Bibliothèque universelle des voyages*, tome XXII, 1^{er} volume de l'Afrique, comprenant les voyages antérieurs au dix-neuvième siècle, et les voyages d'Adanson, Geoffroy, Golberry, Lemprière, Shaw, Volney, et la relation de l'expédition d'Egypte.

Par M. Fresnel : *Introduction du voyage en France du Cheikh Refa'h*. (Traduit de l'Arabe.)

Séance du 21 août.

Par la famille : *Voyage de Victor Jacquemont dans l'Inde*, 4^e livr., in-4°.

Par M. Ambroise Tardieu : *Carte pour l'intelligence des voyages d'Alexandre Burnes à Lahor, Caboul, Balk, Boukhara, et à travers la Perse, en 1831, 1832 et 1833*, 1 feuille.

Par M. le docteur J. Mease : *Description des médailles qui sont en rapport avec les évènements importans de l'Amérique du Nord*, etc., in-8°. — *Notice sur l'Ohio*.

Par M. Jomard : *Programme de deux prix pour l'amélioration de l'instruction primaire des deux sexes*, in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 35^e à 41^e livraisons.

Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 21^e à 24^e livraisons.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce*, cahier de juillet.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier d'août de son Journal*.

Par MM. les directeurs : *Mémorial encyclopédique*, cahier de juillet, et numéros 68 à 72 de *l'Écho du monde savant*.

2. The second part of the document focuses on the role of communication in achieving organizational goals. It highlights the importance of clear and concise communication, both internally and externally. The text provides guidelines for effective communication, such as using appropriate language, listening actively, and providing feedback. It also discusses the benefits of open communication and how it can foster a collaborative work environment.

3. The third part of the document addresses the challenges of managing resources and personnel. It discusses the importance of efficient resource allocation and the need for a skilled and motivated workforce. The text provides strategies for managing personnel, including recruitment, training, and performance evaluation. It also mentions the importance of maintaining a positive work culture and providing opportunities for professional development.

CONCLUSION

In conclusion, the document emphasizes the importance of maintaining accurate records, effective communication, and efficient resource management. It provides a comprehensive overview of these topics and offers practical advice for implementing best practices. The text concludes by stating that these principles are essential for the success of any organization and that they should be applied consistently across all levels of the organization.



Lith. de P. Binetean, Rue des Mathurins S^t.J. N^o 18.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT

*Adressé à M. le ministre de la marine par M. TRÉHOUART,
lieutenant de vaisseau, commandant la corvette la Recherche.*

Amiral,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des recherches infructueuses que j'ai faites sur les côtes occidentales d'Islande et sur l'accore des glaces qui bordent la côte orientale du Groënland, pour y trouver le brick *la Lilloise*, commandé par M. de Blossville, lieutenant de vaisseau.

Parti de Cherbourg le 27 avril, à sept heures du matin, je fus pris, dès la première nuit, par un coup de vent d'est, qui me décida à passer à l'ouest des îles britan-

niques. Le 7 mai, j'eus connaissance de la côte méridionale d'Islande, et le 11, je mouillai à Reikiavög. Cette traversée, qui fut une suite de mauvais temps, me mit à même d'éprouver la bonté de l'équipage et du bâtiment que Votre Excellence avait bien voulu me confier.

Le gouverneur d'Islande, M. de Krieger, était absent depuis quelques mois; je fus reçu de la manière la plus cordiale par son remplaçant, M. Finsen, grand-juge de la colonie; il mit beaucoup de complaisance à me donner les renseignemens que je lui demandai sur *la Lilloise*. J'ai eu l'honneur de vous adresser, dans un précédent rapport, la lettre qu'il m'écrivit à ce sujet; vous y aurez vu combien peu il devait me rester d'espoir de trouver quelque chose de plus précis dans le golfe de Brede-Bugt. L'évêque eut aussi la bonté de me donner une lettre de recommandation pour le ministre de la religion, habitant Dire-Fiord, qui, l'année dernière, donna des renseignemens au capitaine Dutailis. 1011

Je quittai Reikiavög le 18, et après avoir passé quelques jours au milieu des bâtimens de pêche que je rencontrai en grand nombre sous le cap Staalbiërg, je me rendis à Dire-Fiord, où je trouvai facilement le ministre. Il s'empessa de me donner les renseignemens qu'il avait eus; j'ai eu l'honneur de vous adresser deux notes, l'une en danois, l'autre en latin, qu'il me remit. Votre Excellence y aura remarqué que ce n'était plus, comme l'année dernière, un capitaine hollandais qui avait vu périr *la Lilloise*, mais bien un capitaine de cette nation, qui avait entendu dire à un matelot de Dunkerque que ce bâtiment avait dû périr dans le golfe de Brede-Bugt, ou dans les glaces.

Je ne dus pas m'arrêter plus long-temps à un document aussi vague, et je fis route pour Onundarfiord, où

j'obtins de M. Sevenden, négociant danois, une note qui pouvait me donner l'espoir de découvrir les traces que je cherchais. Elle était conçue en ces termes, et j'ai l'honneur d'en mettre sous vos yeux la traduction littérale.

« Le seul rapport apporté ici, sur cette place, de Lusbaië, apporté là par un bâtiment pêcheur hollandais, est que le bâtiment dont on vient de parler, en même temps qu'il faisait sa pêche au cap Nord dans les premiers jours de septembre 1833, a vu le bâtiment français sur lequel on demande des renseignemens couler bas à quelques milles au large, sans pouvoir, à cause de la force du vent, assister son malheureux équipage. »

M. Sevenden ne pouvant se rappeler le nom de la personne de laquelle il tenait ce renseignement, ni l'époque à laquelle il l'avait obtenu, je fis route pour Lusbaië, espérant y obtenir quelque chose de plus positif, mais mon espoir fut trompé. Le jizelleman de cette baie me déclara de la manière la plus formelle que jamais renseignement pareil n'y était parvenu ; que lui, chef de la baie, visitait tous les bâtimens qui y entraient ; que, faisant le commerce avec les Hollandais, il connaissait les capitaines du petit nombre de bâtimens de cette nation qui fréquentent ces côtes ; et qu'il ne leur avait jamais entendu parler de ce naufrage. Il écrivit même à M. Sevenden pour le défier de nommer la personne de Lusbaië de laquelle il tenait cette nouvelle ; je lui fis porter cette lettre, mais le dernier ne put rien ajouter à ce qu'il m'avait dit précédemment.

Le hasard me fit rencontrer à la même époque sept des bâtimens hollandais qui font ordinairement la pêche en Islande. Je les fis visiter, et n'obtins rien d'eux qui pût me donner à penser que ce renseignement eût quel-

que fondement : ils sont tous d'un petit port de la Meuse nommé Vlardengen , et m'assurèrent que si un de leurs camarades avait eu connaissance du fait mentionné , il se serait empressé de leur en faire part et d'en instruire son gouvernement.

Toutes ces courses faites sous un temps affreux, suite d'un hiver extrêmement rigoureux, où il faut souvent louvoyer des journées entières pour attraper le mouillage, m'avaient conduit au 15 juin. C'était l'époque favorable pour visiter le golfe de Brede-Bugt, et aussi celle que j'avais assignée à M. Gaimard pour nous retrouver à Grounefiord. Je quittai en conséquence Onnundarfiord le 16, et me présentai le 20 devant Olasvåg, où je comptais prendre des informations ; mais au moment qu'à petite distance de la place j'attendais un pilote pour entrer, M. Clausen, négociant du lieu, eut la bonté de venir à bord, et en m'annonçant qu'il ne savait rien sur le sort de *la Lilloise*, il m'engagea à ne pas mouiller sur la rade, qui n'est pas bonne ; je me rendis le soir même à Grounefiord, et n'obtins rien sur cette place de plus satisfaisant qu'à Olasvåg, où je me rendis ensuite par terre. Les renseignemens que je pus recueillir s'accordèrent tous avec ceux que j'avais obtenus du gouverneur ; ils furent de nature, ainsi que les derniers, à prouver, d'une manière positive, l'impossibilité du naufrage de *la Lilloise* dans le golfe, sans qu'on en eût eu connaissance. Les plus petites roches étant fréquentées, en été, par les pêcheurs, et aussi par les bateaux qui recueillent les œufs d'oiseaux de mer, les négocians ne doutaient pas qu'ils en eussent trouvé quelques débris, si ce malheur était arrivé sur ce point.

Je priai M. Gaimard, qui m'avait rejoint, et qui devait, en continuant son voyage, explorer une grande

partie du littoral de ce golfe, d'y prendre des informations, et je quittai Grounefiord le 25, bien convaincu de l'inutilité de plus longues recherches sur ce point; car s'il m'était resté le moindre doute, j'aurais pu facilement le détruire, en frétant, et à peu de frais, un bateau ponté du pays, que j'aurais fait armer par un officier et quelques matelots de *la Recherche*, et avec lequel j'aurais fait visiter les écueils du golfe, mais les renseignements que je reçus furent si précis, que je ne dus pas m'arrêter à cette mesure qui ne pouvait mener à aucun résultat.

Je me dirigeai sur Stneuts-Fiord, point le plus nord, habité par un négociant; j'y mouillai le 27, et n'ayant rien trouvé qui pût m'intéresser, j'en repartis le 28 pour me rendre à Ofn-Bugt. J'atteignis cette baie dans la nuit du 30. Je la trouvai encore encombrée de glaçons qui, quelques jours auparavant, en rendaient l'abord impraticable. Cette baie, formée au Nord par le cap Nord lui-même, était précisément celle d'où, d'après le rapport du négociant d'Anundar-Fiord, *la Lilloise* aurait été vue couler bas. Le peu d'habitans que j'y trouvai, et qui ne l'habitent que pendant l'été, m'affirmèrent tous sous serment n'avoir jamais eu connaissance de *la Lilloise*, ni de son naufrage.

Je m'en assurai d'une manière encore plus positive en examinant avec le plus grand soin une grande quantité de morceaux de bois que la mer jette constamment sur le rivage de cette baie. Parmi un grand nombre de pins portant encore racines, et plus ou moins défigurés par le frottement prolongé des glaces, il me fut impossible de rien découvrir qui pût avoir servi à la construction d'un bâtiment. Je ne doute cependant pas que, si *la Lilloise* eût péri à quelques milles au large, beaucoup de

débris ne fussent venus à la côte, et dans ce cas, je les y aurais trouvés, car les habitans ne s'en servent pas pour le chauffage.

Cette dernière tentative démontrait l'impossibilité de constater le naufrage de *la Lilloise* sur cette côte; j'avais épuisé toutes les chances qui pouvaient m'y conduire, et il m'était maintenant bien prouvé que si ce malheur lui était arrivé, personne n'en avait eu connaissance, et qu'il me serait désormais impossible d'en acquérir la certitude.

En conséquence, je pensai à mettre à exécution l'autre partie des instructions de Votre Excellence qui me prescrivent l'exploration des glaces qui bordent la côte orientale du Groënland. Avant de l'entreprendre, je dus me tracer un plan de conduite, et voilà sur quelles probabilités je le basai.

Le 29 juillet 1833, M. de Blossville, après avoir atteint 68° 30' de latitude, et 28° de longitude, s'engagea d'une lieue dans les glaces, aperçut la côte du Groënland, et fut forcé ensuite par le mauvais temps de revenir à Vapnafjord, réparer les avaries de son beaupré. Le 4 août, il quitta cette baie, et en écrivant au ministre, il annonçait à S. Exe. l'intention où il était de retourner au point qu'il avait quitté le 29, afin de continuer ses découvertes vers le sud.

Nous avons été à même, le capitaine Dutailis et moi, de constater l'arrivée des glaces sur toute la côte nord d'Islande, du 5 au 9 août, et aussi la présence non douteuse de *la Lilloise*, les 13 et 14 août de la même année, par le travers et à petite distance d'Onundarfjord.

Le dernier de ces faits prouvant, à mes yeux, jusqu'à l'évidence que M. de Blossville, surpris par l'arrivée inopinée des glaces, avait dû se trouver dans l'impossi-

bilité d'effectuer son projet, et même s'estimer heureux de doubler le cap Nord, avant que le passage n'en fût tout-à-fait impraticable, je fus à même d'en déduire que si, à une époque aussi avancée que celle du 14 août, il n'avait pas encore renoncé à faire des découvertes, il avait dû se borner à l'essayer entre le point le plus nord qu'il pouvait atteindre, c'est à-dire à-peu-près la parallèle du cap Nord, et celui des terres les plus nord découvertes récemment par le lieutenant de la marine danoise Graah. Dans cette supposition, je me décidai à porter mes recherches entre les deux parallèles, et sortis à cet effet de la baie d'Ofn-Bugt le 1^{er} juillet, à deux heures du matin.

Je fis valoir la route au N.-N.-E., et, après avoir fait six lieues dans cette direction, je rencontrai d'abord des glaçons détachés que je traversai, et bientôt après la banquise serrée. Elle s'étendait, à toute vue, dans l'E.-S.-E., et semblait joindre la terre à quelques milles du cap Nord. Le temps était brumeux, par intervalles, la brise faible et variable du N.-O. au N. Je pris la bordée de l'ouest et prolongai les glaces à petite distance, mettant en panne toutes les fois que la brume ne me permettait pas de voir bien distinctement dans l'intérieur de la banquise. Le soir, à sept heures, je me trouvai dans le fond d'un golfe, où je crus apercevoir un espace libre; la brume ne me permettant pas de bien distinguer, je me dirigeai sur ce point pour m'en assurer. Je rencontrai d'abord un grand nombre de morceaux détachés qui étaient assez espacés pour laisser un libre passage à la corvette; mais bientôt ils devinrent tellement serrés qu'il me fut impossible de les éviter tous, et d'empêcher *la Recherche* de s'échouer assez rudement sur l'un d'eux. Dans cette position, le bâtiment se trouva déjaugeé, de

plus de trois pieds devant, mais, la glace cédant sous le poids, il n'y resta que quelques minutes. A partir de ce moment, je ne fus plus maître des mouvemens du bâtiment, les glaçons se trouvant si rapprochés que, pendant l'espace d'une demi-heure, il ne fit que passer de l'un à l'autre, amortissant sur chacun le peu d'air qu'il avait pu prendre avant d'y arriver. J'allais l'amarrer sur un glaçon, et me servir des ancres à glace pour sortir de ce mauvais pas, lorsqu'un passage s'ouvrant, j'en profitai pour m'éloigner.

Dans la soirée, les vents passant à l'est-sud-est, bon frais, et la brume devenant épaisse, je fus forcé de prendre le large. Dans la matinée du 2, le temps étant redevenu beau, je repris la banquise à petite distance de l'endroit où je l'avais quittée la veille, et continuai à la prolonger, m'en tenant toujours à moins de deux milles, et traversant souvent des morceaux détachés. A l'exception de quelques heures de brume, de vents contraires ou de calmes, à partir de ce moment, jusqu'au 8, je fus favorisé par un temps constamment beau et par des vents d'est, variables au nord, qui me permirent de prolonger la banquise de très près. Je la trouvai partout compacte et serrée, quelquefois encombrée de glaçons à plus de trois milles au large, souvent aussi elle était accore, de manière à ce qu'on pût la suivre à quelques encablures. Elle formait un grand nombre de golfes, plus ou moins larges, dont le fond était presque toujours encombré d'énormes glaçons.

Pendant cette exploration, qu'un concours de circonstances favorables me permit de faire avec un soin tout particulier, je ne vis rien qui pût me faire présumer le naufrage de *la Lilloise* dans ces parages. Cependant du haut des mâts, il fut presque toujours possible de dis-

tinguer à six lieues dans l'intérieur de la banquise.

Il ne m'a pas été possible d'approcher la terre du Groënland à plus de seize lieues, et, quoique le temps fût souvent favorable, je ne l'ai jamais aperçue. Je regrette aussi de n'avoir point été témoin de ces phénomènes de réfraction si curieux, et cités par plusieurs navigateurs; ainsi que de ces mouvemens de glaces, qui font qu'en moins de quelques heures de calme, un bâtiment s'en trouve entouré et n'a plus qu'elles pour horizon. Je les trouvai sans mouvement apparent, d'une hauteur moyenne de 5 à 6 mètres, à l'exception de quelques montagnes qui se trouvaient dans l'intérieur de la banquise, et que j'estimai pouvoir être élevées de 50 à 60 mètres.

Le thermomètre se maintint constamment entre 0° et 5° au-dessus, suivant que la direction de la brise était plus ou moins rapprochée de la perpendiculaire aux glaces.

Dans la nuit du 8 au 9, le temps cessa d'être beau, le vent d'E. S.-E. amena une brume très épaisse, je fus obligé de me tenir à bonne distance de la banquise. Dans la journée du 9, j'eus encore connaissance des glaces dans quelques éclaircies, mais pas assez pour bien juger de leur direction. Dans la soirée, le vent devint très frais, la mer grosse et la brume très épaisse; je dus prendre le large, pour ne pas risquer de me trouver engolfé avec des vents perpendiculaires à la direction de la banquise.

Dans cette position, j'avais atteint le but que je m'étais proposé, puisque j'avais dépassé de vingt lieues la latitude des terres découvertes par Graah, et que, servi par les circonstances, il m'avait été possible d'explorer les cent trente lieues de glaces qui joignent le cap Nord d'Islande au point où j'étais parvenu avec une exacti-

tude sur laquelle je n'avais pas osé compter. Le mauvais temps qui s'annonçait rendant d'ailleurs une plus longue reconnaissance des glaces impossible pour le moment, il me fallut opter entre deux partis, celui de retourner de suite en Islande, en abandonnant tout espoir de retrouver *la Lilloise*, et celui de tâcher d'atteindre les établissemens danois situés sur la côte S.-O. du Groënland, où, d'après la note de la Société de Géographie, il n'était pas tout-à fait hors de possibilité d'obtenir quelques renseignemens. Je me décidai pour ce dernier parti, car j'avais à cœur d'épuiser toutes les chances, telles faibles qu'elles fussent, qui pouvaient me conduire au résultat que je cherchais depuis trois mois; et quoique cette dernière tentative ne me fut pas prescrite dans mes instructions, j'espérais que Votre Excellence voudrait bien l'approuver en raison du motif qui me la faisait entreprendre.

En prenant cette détermination, je ne me dissimulai pas les difficultés qui allaient s'offrir; je ne possédais aucun document sur la navigation de ces parages, si souvent encombrés de glaces et obscurcis par les brumes, j'avais seulement appris d'un négociant islandais que Friedrichstal était le point le moins difficile d'accès; que cependant, comme les autres, il se passait souvent des années sans qu'il fût possible d'y aborder. La carte que je possédais était à si petits points qu'elle ne faisait qu'indiquer les positions, sans donner les moindres détails. C'était donc presque un voyage de découverte que j'allais entreprendre; je n'en voyais pas la réussite assurée, mais j'étais bien décidé, tout en agissant avec prudence, à ne céder qu'à l'impossible bien reconnu.

Du 9 au 13, le vent continua à être brumeux et le vent d'est très frais; je fis une route parallèle à la direction

présumée de la banquise, pour me mettre en latitude du cap Farewell. Dans la soirée du 12, j'avais atteint cette position; le vent avait passé au N. N.-E. en mollissant; mais la brume, qui ne se dissipait que par courts momens, ne me permit de faire route à l'ouest qu'avec beaucoup de circonspection. Le 13, j'eus connaissance des glaces, mais la brume ne me permettait pas de distinguer si c'était banquise ou morceaux détachés; je fus obligé de mettre en travers. L'après-midi du 14 fut assez clair; je reconnus de bonne heure la banquise; elle me sembla courir du sud au nord. Je fis valoir cette dernière route pour la prolonger à trois milles de distance, et m'assurer qu'il ne se trouvait pas un passage plus nord qui pût me conduire directement au cap Farewell. A cinq heures, la brume reprit plus épaisse que jamais; à six heures et demie, j'allais prendre le large, lorsque j'eus tout-à-coup connaissance de la banquise de l'avant et sous le vent; je virai de suite et me trouvai au fond d'un golfe formé par les glaces, dont le vent de sud-est, qui régnait alors, ne me permettait de doubler sur aucun bord les pointes avancées; je fus obligé, pour en sortir, de louvoyer à petits bords, appréhendant à chaque instant de rencontrer des glaces flottantes, qu'une obscurité très profonde, occasionée par un peu de nuit et une brume très épaisse, m'aurait bien difficilement permis d'éviter.

A onze heures, j'étais hors de danger et je me dirigeai vers le sud, afin d'y chercher un passage. La journée du 15, à quelques momens d'éclaircies près, fut entièrement perdue; le 16, dès le matin, le temps devint assez beau; je pus faire route, et à sept heures j'avais reconnu la banquise que je prolongeai quelques heures vers le sud; à onze heures j'en trouvai l'extrémité; elle

était située par 58 degrés 30 minutes de latitude et 45 degrés 20 minutes de longitude.

Dans l'après-midi, les vents ayant passé au nord-ouest, je fus contraint de louvoyer, et fus à même de m'assurer que la banquise n'avait pas à son extrémité plus de dix milles de largeur. La journée du 27 fut belle jusqu'au soir; je continuai à louvoyer pour atteindre le méridien de Friedrichsthal, et rencontraï quelques grosses glaces flottantes à grande distance au large. A cinq heures, la brume reprit de nouveau, je m'estimais à plus de vingt lieues de terre, et par conséquent encore bien loin de la banquise que je ne supposais pas devoir s'en éloigner beaucoup, lorsqu'à six heures j'eus connaissance de glaçons très gros sur lesquels le bâtiment était prêt à donner; virer vent devant ne fut heureusement que l'affaire d'un moment. Alors l'éclaircie occasionée par la réverbération des glaces, lorsqu'on en approche de très près, me fit découvrir la banquise sans me permettre de bien juger de sa direction. Cette rencontre inopinée à plus de vingt lieues de terre, et si près de l'endroit que je voulais atteindre, me fit craindre de ne pouvoir y aborder. Je continuai néanmoins à louvoyer, et le 18, j'étais parvenu à dix-neuf lieues dans l'ouest, du point où j'avais aperçu les glaces la veille. Ayant dépassé la longitude de Friedrichsthal de plusieurs milles, je faisais bonne route au nord-nord-est avec des vents portans et un temps superbe, pour tâcher d'y arriver avant la nuit, lorsqu'à une heure la vigie annonça les glaces; et bientôt après je me trouvai au pied d'une banquise composée d'énormes morceaux, dont on n'apercevait pas la limite en largeur, et dont la direction s'étendait de l'est à l'ouest à toute vue.

Cette direction qui, d'ailleurs, s'accordait avec celle

que je devais lui assigner, d'après la position où je me trouvais, et celle où j'avais rencontré les glaces la veille, me fit juger qu'au lieu d'avoir une direction au moins parallèle à la côte, la banquise s'en écartait à mesure qu'elle se prolongeait dans l'ouest, et qu'il ne me serait même pas permis d'atteindre le cap de la Désolation, après lequel j'ignorais absolument s'il se trouvait des établissemens, et au-delà duquel ma carte ne s'étendait pas.

Je fus donc forcé de conclure que j'étais arrivé dans un de ces momens si fréquens où les ports de ces côtes sont inabordables, et je me décidai à grand regret à abandonner une tentative à laquelle je n'attachais pas une grande importance relativement au sujet de ma mission, mais que dix jours d'une navigation très pénible, et souvent dangereuse, m'avaient rendu désireux de voir réussir.

Dans l'après-midi du 18, je me décidai à revenir en Islande, et, favorisé par des vents d'ouest, j'atteignis le cap Nord dans la soirée du 24. J'y trouvai nos bâtimens pêcheurs en grand nombre, aucun d'eux n'avait pu doubler le cap Danganess; et dans ce moment les glaces que j'allai reconnaître joignaient la terre à quelques milles dans le S.-E. du cap Nord; ainsi, encore cette année, comme l'année dernière, la communication entre l'est et l'ouest, par le nord de l'île, aura été impossible, à moins qu'elle ne le soit devenue à la fin de la belle saison.

Du 25 au 30, de forts vents d'ouest ayant contraint nos bâtimens à rallier le travers des baies du N.-O., j'en profitai, et relâchai à Dire-Fiord, afin d'y réparer quelques avaries, et de procurer quelques jours de repos et de vivres frais à mon équipage; un long usage de salpi-

sons, joint à la grande humidité, avaient fait déclarer quelques symptômes de scorbut.

Je repris la mer le 15 août, et séjournai jusqu'au 21 au milieu des pêcheurs; à cette époque, leur nombre ayant considérablement diminué, je me rendis à Reikiavåg, où je trouvai M. Gaimard, qui venait d'y arriver. Cet infatigable naturaliste, après avoir secouru à Reikiavåg le capitaine du navire naufragé *l'Harmonie*, visita toute la partie occidentale d'Islande, et acquit, dans le fond du golfe de Brede-Bugt, et sur la côte septentrionale, la conviction que *la Lilloise* n'avait pas naufragé dans ces parages. Il apprit qu'en mai 1828, un navire baleinier anglais, nommé *l'Actif*, armé en Ecosse, capitaine Hutchinson, se perdit dans l'est du cap Nord. M. Gaimard est fondé, ainsi que moi, à croire que M. Seven-den, d'Onundarfjord, aura confondu ce naufrage avec celui de *la Lilloise*.

Les collections d'histoire naturelle faites par MM. Gaimard et Robert sont très considérables; elles consistent dans une quarantaine de barriques ou caisses contenant un très grand nombre d'animaux, de plantes et de minéraux.

La Recherche, partie de Reikiavåg, le 1^{er} septembre, a mouillé le 13 à Cherbourg, après une traversée qui n'offre rien de remarquable.

Je vous adresse ci-joint une carte sur laquelle sont tracées les routes de *la Recherche*, du 1^{er} au 25 juillet, avec la position de la banquise telle que je l'ai trouvée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nota. Pendant que M. Tréhouard visitait sur *la Recherche* les côtes d'Islande, M. Gaimard parcourait l'intérieur de cette île. Il y a acquis la conviction que *la Lilloise* n'a point péri sur le littoral de l'Islande.

Voici les autres résultats de l'expédition terrestre de M. Gaimard et de son compagnon de voyage, M. Robert.

40 *barriques* ou *caisses* contenant, surtout dans l'alcool, un nombre extrêmement considérable d'animaux divers : mammifères, oiseaux, mollusques, insectes et zoophytes ;

5 à 600 *plantes* ;

Environ 3,000 *échantillons géologiques* ;

191 *planches de dessin* de zoologie, botanique, géologie, paysages, costumes, instrumens, etc.

11 *animaux vivans*, tels que chevaux, chiens, moutons, renards, aigles et faucons ;

Un grand nombre de *livres islandais*, pour la Bibliothèque royale ;

Des vêtemens, des instrumens, des ornemens de prix, des objets de curiosité, etc. pour le Musée naval.

MÉMOIRES

Sur l'ancienne géographie historique des pays voisins de la Méditerranée,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Lus à la Société de Géographie, dans ses séances du 6 mai
et du 8 mai 1835.

La race humaine qui couvre aujourd'hui les différentes contrées du globe n'en occupa dans les temps les plus anciens qu'une faible partie. Nous allons suivre ses

premiers pas sur la terre, et apprendre à connaître successivement les régions qu'elle a parcourues.

Les traditions historiques de presque tous les peuples les font remonter à une seule famille; soit qu'ils admettent que le genre humain a ainsi commencé, soit qu'ils reconnaissent que quelques hommes seulement ont échappé aux dernières catastrophes du globe, et qu'une barque sauvée a été le berceau de tous les empires.

Si les peuples ont varié sur la situation des lieux de leur origine, du moins ils les placent toujours sur les montagnes, et le fond de leur croyance est le même. Nous suivrons ici la tradition qui fait sortir des hauteurs de l'Arménie nos communs ancêtres, et nous observerons la marche de leurs descendans autour du bassin de la Méditerranée. On s'est réglé, dans les grandes divisions de l'ancien monde, sur la situation géographique des différens rivages de cette mer intérieure : toutes les contrées septentrionales sont devenues l'Europe ; les contrées méridionales sont l'Afrique ; et l'on a compris sous le nom d'Asie toutes les régions qui se trouvaient à l'Orient.

Les nations répandues dans les trois parties du continent, que borne également la Méditerranée, n'ont connu pendant long-temps avec certitude que ce grand bassin maritime, et une partie de celui des autres mers qui en étaient le moins éloignées, telles que le Pont-Euxin, la Mer-Rouge, le golfe Persique, la mer Caspienne, et quelques parties de l'Océan indien et de l'Océan atlantique. Toutes les régions, plus avancées vers le Nord, l'Orient ou le Midi, leur étaient inconnues ; et de sauvages forêts, des déserts, des sables brûlans les dérobaient à leurs recherches. On se bornait aux parties du monde que l'on avait à sa portée : on y pénétrait ; on les océu-

paît de proche en proche; et l'homme ne pouvait soulever que par degrés le voile étendu sur la terre.

Ce grand bassin géographique, dont la Méditerranée n'occupe que les profonds abîmes, est couronné, dans une grande partie de son enceinte, par de hautes montagnes, qui le séparent des autres régions du continent. Au Midi de ses rivages, les monts Atlas s'étendent d'Orient en Occident sous différens noms : l'un de leurs embranchemens part des montagnes de la Haute-Egypte et de la Nubie, l'autre s'élève du milieu des sables de la Lybie : tous deux se rejoignent ensuite, et se prolongent jusqu'aux rives de l'Océan. Au Nord du bassin de la Méditerranée s'étendent les Pyrénées et les Alpes : d'autres chaînes de montagnes d'un ordre inférieur dominent aussi les mêmes rivages ; les unes partent du détroit de Gibraltar et remontent vers les Pyrénées ; les autres se prolongent au Nord-Est, à travers la Gaule. Les Alpes, dont elles se rapprochent, vont elles-mêmes se réunir vers l'Orient aux longues sommités du mont Hémus : cette chaîne n'est séparée de celle du Taurus que par le Bosphore ; et le boulevard des monts Libans, qui s'étend du Nord au Midi entre le Taurus et les premiers rochers de l'Arabie, forme la limite orientale du bassin de la Méditerranée.

Ajoutez à cette première enceinte géographique quelques-unes des régions voisines : joignez-y, vers l'Orient, celles qui s'étendent entre le Caucase, la mer Caspienne et l'Indus ; vers le Nord, le bassin formé par le Danube et par ses affluens ; à l'Occident tous les versans des fleuves, depuis l'Elbe jusqu'au Guadalquivir, et vous aurez dans presque toute son étendue le monde connu des anciens, celui du moins où l'on a vu briller et disparaître leurs plus florissans empires.

Les contrées situées vers l'Orient de la Méditerranée ont été réunies les premières en grands corps de nations; et les annales des Assyriens, des Phéniciens, des Egyptiens, sont les plus anciennes dont l'Occident ait reçu la tradition. Nos premières notions géographiques tiennent à leur histoire; elles nous font connaître l'étendue de leurs empires, les expéditions qu'ils ont tentées, les noms et la situation des peuples avec lesquels ils ont entretenu des relations.

Les mêmes contrées orientales ont plusieurs fois changé de noms : chaque peuple conquérant leur a imposé le sien : l'empire des Assyriens est successivement devenu celui des Mèdes et celui des Perses : tout l'Orient a été un instant l'empire d'Alexandre ; et le vaste héritage de ce roi s'est ensuite partagé entre ses successeurs. Ces variations, dont nous nous bornons à citer quelques exemples, montrent que la géographie politique a toujours changé. La seule qui soit immuable est celle qui se fonde sur les grandes proportions de la terre, et sur la configuration et les limites invariables de ses diverses contrées.

Mais la connaissance de cette géographie naturelle et physique ne s'est développée que lentement. La plupart des régions du globe n'ont d'abord cessé d'être ignorées que pour être mal connues, et les erreurs sont devenues plus difficiles à combattre que l'ignorance même, car elles s'appuyaient souvent de l'autorité d'un grand nom, ou de celle d'une longue tradition.

Ne soyons pas surpris de l'imperfection des connaissances géographiques de l'antiquité. Quand les peuples civilisés étaient en petit nombre, ils avaient avec les autres pays peu de communications : entourés de nations sauvages ou de régions inhabitées, ils regardaient les

unes comme ennemies, les autres comme stériles; et ces contrées formaient, autour des premiers empires, une barrière que la guerre seule franchissait quelquefois : les peuples ne se cherchaient que pour se combattre.

Cependant en attaquant un pays, on apprenait à le connaître : on était averti du cours des fleuves, de la direction des montagnes, des vallées qu'il fallait suivre, des défilés à éviter, et de tous les accidens de terrain qui arrêtent ou favorisent les expéditions militaires. C'est par la description de différentes guerres que nous avons d'abord connu la topographie de ces contrées d'Orient où nos plus grands empires ont commencé.

La chaîne du Caucase en était la limite septentrionale : elle s'étend entre la Mer-Noire et la mer Caspienne, et ses embranchemens vont gagner, à travers l'Arménie où s'élève le mont Ararat, la double chaîne du Taurus qui traverse d'Orient en Occident toute l'Asie-Mineure. Au Midi de la mer Caspienne se prolonge un embranchement du Taurus. Il va se perdre ensuite vers le sud-est, dans ces groupes de montagnes gigantesques qui forment la barrière septentrionale de l'Inde, et qui passent pour les sommets de la terre les plus élevés. Ces montagnes couronnaient les limites du monde ancien : l'Indus et le Gange y cachaient leurs sources, et allaient au Midi se perdre dans la mer des Indes : l'Oxus y commençait également son cours, et il portait ses eaux dans la mer d'Aral, qui avait elle-même une communication avec la mer Caspienne.

Les deux plus grands fleuves qui traversaient l'Asie, entre cette limite orientale et les monts Libans étaient le Tigre et l'Euphrate : tous deux prennent leur source dans les montagnes d'Arménie, et vont réunir leurs

eaux au-delà des ruines de Babylone, pour les verser ensuite dans le golfe Persique.

Ce nom de Babylone rappelle un grand empire, de somptueux monumens, et des peuples que le monde a vus tour-à-tour puissans et dans la servitude. Ecbatane et Suze fleurirent dans les mêmes régions : elles ont disparu comme la reine des cités, pour faire place à d'autres conquérans, qui ont élevé sur d'anciennes ruines des cités nouvelles, destinées à tomber à leur tour.

Au-delà des contrées orientales que nous venons d'indiquer, les limites du monde connu des anciens n'étaient tracées qu'au hasard : dans la mer des Indes l'île Taprobane était le terme ordinaire de leurs navigations : elles ne s'étendaient le long des côtes orientales de l'Afrique que jusqu'au port d'Ophir; et comme les voyageurs n'avaient pas pénétré vers le centre d'une contrée qu'on regardait alors comme inhabitable, on ignorait les limites méridionales de toutes ces régions que les anciens ont désignées sous le nom général p'Éthiopie. Les uns les croyaient bornées par l'Océan; d'autres supposaient que leurs rivages se repliaient vers l'Orient, et qu'ils allaient se réunir par un long circuit aux rives orientales de l'Asie, qu'ainsi la mer des Indes était une mer intérieure dont la terre embrassait toute l'enceinte. Des îles nombreuses y étaient dispersées; mais on n'en connaissait avec exactitude ni la situation ni l'étendue.

Les anciens, en nous laissant leurs conjectures sur la forme de la terre, nous ont imposé l'obligation de les rectifier; et comme la fable se mêlait à la vérité dans la plupart de leurs descriptions, il a fallu, pour les séparer l'une de l'autre, recommencer partout les découvertes.

Palestine.

On trouve près du Liban, dès le premier berceau des sociétés, un peuple dont les annales sont devenues célèbres par son antiquité et son origine, par les événemens religieux mêlés à son histoire et par la naissance du christianisme, qui prit la place de l'ancienne loi. Son territoire ne s'étend que de la Phénicie jusqu'à l'Égypte : il n'est traversé dans sa longueur du Nord au Midi que par les eaux du Jourdain, par le lac Génézareth ou de Tibériade et par le lac Asphaltite ; mais le nom impérissable de Jérusalem, consacré par d'augustes traditions, conserve à travers les siècles sa haute renommée.

Abraham, considéré comme le père de cette nation, naquit près de deux mille ans avant Jésus-Christ. Il était chef d'une de ces tribus de pasteurs qui occupaient la Mésopotamie, et il vint s'établir avec ses troupeaux à l'Occident du Jourdain. Son cortège se composait de plus de trois cents serviteurs armés ; et l'on peut juger, par les guerres qu'il eut à soutenir contre différens rois ou chefs de tribus, que d'autres peuplades indépendantes étaient établies dans cette contrée avant les Hébreux. Ceux-ci furent ainsi nommés, parce qu'ils résidèrent dans la vallée d'Hébron, située à l'Occident du lac Asphaltite ; et la Palestine reçut son nom des Philistins, qui occupaient, vers la Méditerranée, une partie de la terre de Chanaan.

Toutes les régions que nous allons parcourir étaient bornées, à l'Orient, par le pays des Auranites et des Ammonites ; elles l'étaient, au Midi, par le pays des Moabites et des Iduméens, nations d'Arabie chez lesquelles la vie patriarcale avait commencé, et où ses anciennes habitudes se conservent encore. Puisque les mœurs pri-

mitives n'y ont pas changé, il faut que la nature les ait marquées de son propre sceau, et que le climat, la stérilité du sol, la nécessité même les ait consacrées. Là commencent les sables du désert : les troupeaux en sont la seule richesse ; mais pour les nourrir il faut changer de lieux : d'arides pâturages sont promptement épuisés. On a vu plusieurs fois des conquérans s'élever au milieu de ces tribus errantes, les rassembler momentanément et se répandre dans les contrées voisines ; mais ils ne pouvaient point en emprunter les mœurs et les rapporter dans leur pays natal. Les populations, pour devenir permanentes, ont besoin de moyens de subsistance qui soient à leur portée : d'immenses plaines sablonneuses, bouleversées par les vents, et brûlées par les ardeurs du Midi, n'auront jamais que des peuples nomades.

La postérité d'Abraham se divisa en deux branches, celle d'Isaac et celle d'Ismaël. La première hérita des troupeaux de son père ; elle se livra aussi à l'agriculture, et s'étendit vers le sud dans les plaines de l'Idumée : la seconde branche s'enrichit par le commerce ; elle se répandit dans l'Arabie-Pétrée, et ses caravanes parcoururent le désert.

Isaac eut deux fils, Esaü et Jacob qui fut ensuite nommé Israël : la postérité d'Esaü ou Edom resta dans l'Idumée ; et les enfans de Jacob le suivirent bientôt en Egypte, où Joseph, l'un de ses fils, d'abord vendu et transporté comme esclave, était ensuite devenu ministre de Pharaon. Les douze fils du patriarche furent les chefs des douze tribus, auxquelles on assigna pour séjour la terre de Gossen, située entre la branche tanitique du Nil et l'isthme de Suez : ils passèrent plus de deux cents ans en Egypte, et ils s'y multiplièrent tellement que leur nombre porta ombrage aux Pharaons.

Les Israélites furent opprimés, soumis à des lois cruelles, accablés des plus durs travaux; et Moïse conçut le projet de délivrer ses frères, et de les ramener dans la terre de leurs aïeux.

Nous ne peindrons pas les merveilles qui précédèrent et accompagnèrent le départ de Moïse. Il quitta l'Egypte, à la tête d'un peuple de six cent mille âmes, passa la Mer-Rouge vers l'extrémité de la baie occidentale où elle se termine, et pénétra dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, où cette nation vécut pendant quarante ans sous un gouvernement théocratique, tantôt fidèle à l'arche d'alliance, où les tables de la loi étaient renfermées, tantôt s'abandonnant au culte des idoles. C'est dans la péninsule formée au Nord de cette mer, entre les golfes Elanite et Héroopolite, que s'élèvent les montagnes d'Horeb et de Sināi, où le législateur des Hébreux accomplit son auguste mission.

Moïse mourut dans la contrée des Moabites, où il avait enfin conduit le peuple de Dieu; et ce ne fut qu'après sa mort que Josué pénétra dans le pays de Chanaan, dans cette terre promise dont il fit la conquête. Elle occupait les deux rives du Jourdain, et l'on en fit le partage entre les tribus d'Israël : cependant celle de Lévi n'y fut point comprise; elle était consacrée au service et à la garde du tabernacle. Cette tribu, et celle de Joseph, qui était mort en Egypte, furent remplacées dans la distribution du territoire par les deux tribus d'Éphraïm et de Manassé, qui, l'un et l'autre, étaient fils de Joseph. La tribu de Ruben, celle de Gad et la moitié de la tribu de Manassé, furent établies à l'Orient du Jourdain; les autres le furent à l'Occident du même fleuve.

Ici commence le gouvernement des juges qui, pendant trois siècles, régissent les douze tribus. Leurs guerres

avec les Ammonites, les Moabites, les Philistins, firent successivement éclater le courage de Débora, de Gédéon, de Jephthé, encore plus connu par son vœu et son funeste sacrifice : on vit aussi le vainqueur des Philistins, oubliant sa vertu près de Dalila, tomber au pouvoir de ses ennemis, ébranler le temple où ils le gardaient et s'ensevelir avec eux sous des ruines. Samuël, le dernier des juges, changea la forme du gouvernement, sur la demande expresse des Israélites ; et Saül, nommé roi par le peuple, reçut l'onction de Samuël.

Les victoires de David contre les Philistins, les Amalécites, les Jébuséens, les Moabites, les Iduméens, agrandirent ses états, qui se prolongèrent alors vers le Midi jusqu'au voisinage de la Mer-Rouge, et vers le Nord jusqu'au royaume de Tyr. David prophétisa comme Samuël ; il s'éleva dans ses *Cantiques* aux plus sublimes accens de la poésie, fit fleurir le commerce chez un peuple qui n'était qu'agriculteur, et laissa à Salomon un trône dont ce nouveau roi devait encore relever l'éclat. Salomon fonda la ville de Palmyre ; il ouvrit aux Iduméens la navigation de la Mer-Rouge, au fond de laquelle il possédait les ports d'Elath et d'Asiongaber ; et son commerce maritime le long des côtes de l'Afrique et de l'Asie s'étendit vers le Sud jusqu'à Ophir, connu sous le nom de Sofala, et vers l'Orient jusque dans les parages des Indes et de la Taprobane. Hiram, roi de Tyr, lui envoya les plus habiles ouvriers pour la construction du temple qu'il éleva sur la montagne de Sion. Ce temple était le seul qu'on eût érigé dans toute la terre d'Israël : l'arche d'alliance y était déposée dans le sanctuaire, à l'entrée duquel on avait placé l'autel des holocaustes.

La Phénicie, dont le royaume de Tyr faisait alors

partie, occupait les doubles chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, séparées l'une de l'autre par la longue vallée où coule le Léontès. Des forêts de cèdres couvraient les pentes de ces montagnes ; et l'on venait les exploiter , pour en former la charpente des principaux édifices de l'Orient. Tyr, Sidon, Beryte, Biblos étaient les principaux ports de la Phénicie, devenue célèbre par l'étendue de son commerce maritime. Ce peuple fonda de nombreuses colonies dans la Méditerranée : la plus remarquable de toutes fut celle de Carthage, qui devait à son tour étendre sur les côtes de cette mer et sur celles de l'Océan son commerce et sa domination.

Après la mort de Salomon, les états de ce prince furent divisés en deux monarchies. Le royaume de Roboam son fils ne se composait que des tribus de Juda et de Benjamin, bornées à l'Orient par le lac Asphaltite, et désignées, depuis cette époque, sous le nom de Judée : Jéroboam, serviteur de Salomon, s'était emparé du reste de son héritage, et il fonda le royaume d'Israël qui comprenait les dix autres tribus. Ce second royaume porta aussi le nom d'Ephraïm qui en était la principale tribu, et le nom de Samarie qui en devint la capitale : il dura deux siècles et demi, et fut détruit l'an 721 avant l'ère chrétienne, par Salmanazar, roi d'Assyrie. Les dix tribus d'Israël qui furent emmenées en esclavage furent dispersées dans les vastes états du conquérant ; elles n'étaient plus destinées à se réunir en corps de nation.

Le royaume de Juda, dont les souverains résidaient à Jérusalem, survécut plus d'un siècle à celui d'Israël : il semblait défendu par une puissance invisible, et l'on y croyait le Peuple de Dieu placé plus immédiatement sous la protection du Ciel. Une armée de Sennachérib périt sous les murs de Jérusalem, dont elle était venue

faire le siège : Nabuchodonosor y perdit une autre armée ; et enfin un second roi, du même nom, parvint à détruire le royaume de Juda : il s'empara deux fois de la capitale, et, après avoir emmené en servitude une partie de ses habitants, il vint l'assiéger encore sous le règne de Sédécias : la ville et le temple furent alors réduits en cendre, et l'on conduisit à Babylone le reste des tribus captives.

Pendant la durée des royaumes d'Israël et de Juda, on y avait vu souvent paraître des prophètes, hommes inspirés, qui attiraient par une vie austère le respect des peuples, et qui cherchaient à les retenir dans la religion de leurs pères. Jérémie avait prédit aux Hébreux leur captivité : on entrevoyait dans les prophéties d'Isaïe la mission d'un rédempteur : les miracles d'Hélie et d'Elisée étaient cités dans les annales de cette nation : on ajoutait même qu'Hélie avait couronné sa carrière en s'élevant au ciel dans un char enflammé, éclatant prodige, dont Hénocch avait donné le spectacle à la terre, plus de deux mille ans avant lui.

D'autres prophètes, parmi lesquels on remarque Ezéchiel et Daniel, parurent au milieu des Juifs durant la captivité de Babylone : ils soutinrent leur foi, consolèrent leurs maux, ranimèrent leurs espérances.

Quand Cyrus, vainqueur des Mèdes et conquérant de Babylone, eut permis à Zorobabel, chef de la tribu de Juda, de ramener les Juifs en Palestine, ils étaient réduits à moins de cinquante mille âmes ; ils bâtirent un second temple. On obtint sous Artaxerce-Longuemain la permission de relever les murailles de Jérusalem, et les Pontifes qui se succédèrent eurent une grande part à l'administration.

La Judée, enlevée aux Perses par Alexandre, qui res-

pecta les lois et les autels de ses habitans ; quoiqu'ils eussent refusé de contribuer à son expédition contre Darius, éprouva de nouvelles vicissitudes après la mort du conquérant, et fut disputée entre ses successeurs, de même que les autres parties de son héritage. Tour-à-tour elle fut soumise à Séleucus-Nicator, roi de Syrie, et à Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Egypte : un successeur de Séleucus reprit possession de la Judée, pilla le temple, voulut changer la religion des Juifs, et les tint dans l'oppression, jusqu'au moment où ce peuple fut relevé par le courage des Asmonéens, Judas, Jonathan et Simon Macchabée. Le nouveau royaume du Peuple de Dieu commença, et la principauté fut jointe au sacerdoce. Jean-Hyrchan, fils de Simon, régna avec gloire ; il s'empara de Sichem et de Samarie, détruisit le temple de Garitzim, deux cents ans après sa fondation, fut protégé par les Romains, qui lui firent restituer les villes dont les Syriens l'avaient dépouillé, et laissa la couronne à ses enfans Aristobule et Alexandre-Jannée, qui régnèrent successivement : Hyrcan II gouverna après eux, et il fut remplacé par Hérode, qui occupait le trône à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Ce précis historique montre que la géographie politique de la terre de Chanaan changea plusieurs fois depuis le temps des patriarches. La Phénicie en occupe le Nord, et une chaîne de montagnes, qui s'attache à l'extrémité de l'Anti-Liban, traverse, en se dirigeant vers le Sud, toute la Galilée : une autre chaîne, liée au promontoire et à la cime du mont Carmel, parcourt dans la même direction toute la Palestine : elle projette dans toute sa longueur de nombreux embranchemens vers l'Est et vers l'Ouest ; et c'est dans ces vallées latérales qu'un grand nombre de torrens et de rivières prennent

leur source, les uns pour se diriger vers le Jourdain et les lacs Asphaltite ou Tibériade, les autres pour verser leurs eaux dans la Méditerranée. La plupart des noms de lieux de cette région sont devenus célèbres dans la géographie sacrée : l'histoire profane ne les a pas tous retenus ; mais on en trouve plusieurs dont la mémoire est ineffaçable : nous avons placé à leur tête Jérusalem, souvent opprimée et toujours illustre. Tyr fut pendant plusieurs siècles la plus puissante cité de l'Orient : elle a des rois avant l'époque de David et de Salomon ; elle résiste pendant cinq ans à Salmanazar, roi d'Assyrie ; elle ne se rend qu'au bout de trois ans à Nabuchodonosor, et soutient un siège de sept mois contre Alexandre. Samarie est pendant long-temps la capitale d'une monarchie : Jéricho, Tibériade s'élèvent dans la vallée du Jourdain : les ports de Gaza, d'Ascalon, de Joppé ouvrent les communications de ce pays avec l'Occident.

Ainsi une contrée peu étendue jouit d'une vaste renommée. Les annales de l'histoire négligent les nations qui n'ont fait que passer sur la terre : elles s'attachent aux pays que de mémorables évènements ont consacrés, où de grands législateurs parurent, où fut proclamée une religion qui devait un jour parcourir le monde.

De l'Égypte.

Les annales de la Palestine viennent de nous mettre en contact avec l'ancienne Égypte. Nous avons vu les descendans de Jacob quitter les rives du Nil pour rentrer dans la terre de Chanaan, et retomber, après une souveraineté de quelques siècles, sous la domination des Lagides, comme ils avaient été sous celle des Pharaons.

L'antiquité profane des Égyptiens remonte, comme celle des Hébreux, aux siècles les plus reculés ; mais il est un terme au-delà duquel nous perdons la trace des traditions historiques. Toutes les premières dynasties des rois d'Égypte n'ont laissé dans la mémoire des hommes que leurs noms et le souvenir confus de leur passage, jusqu'à l'époque où s'est établie la dynastie des rois thébains. Les villes de Memphis et de Sais furent, comme Thèbes, au rang des capitales : l'Égypte entière n'était pas encore réunie sous un même chef, et l'on doit admettre qu'elle eut à-la-fois plusieurs familles régnantes, si en effet il en a existé quinze séries différentes entre Misraïm et la dynastie de Thèbes, intervalle qui n'est que de cent cinquante ans.

L'Égypte historique ne commence pour nous qu'à la seizième dynastie et vers le siècle d'Abraham ; mais, dès le temps où elle nous apparaît, les monumens de sa grandeur nous frappent d'admiration : ses plus anciens édifices sont les plus majestueux et les plus parfaits, et, depuis le centre de la Nubie jusqu'à la plaine de Memphis, les temples, les palais, les pyramides, les obélisques, érigés par les vieux Pharaons, attestent encore la gloire et les merveilles de leurs règnes.

Les monumens de la Nubie remontent jusqu'au temps d'Osortasen, qui appartenait à la seizième dynastie : on y trouve de vastes temples creusés dans les rochers, et ils renferment des statues d'Horus, fils d'Aménophis-Memnon, de Touthmosis III, de Rhamsès-le-Grand, dont les triomphes en Éthiopie sont consacrés par ces monumens. D'autres temples de Rhamsès ornaient les rives du Nil, au Midi de la cataracte de Syène ; et les rochers, à travers lesquels se précipitent les cascades du fleuve, sont couverts d'inscriptions historiques du

support aux bascules dont on fait usage pour puiser l'eau des lacs ou des sources, et pour en faire la dérivation : ces tiges, qui ne sont que des roseaux, seraient faibles isolément ; on les joint ensemble pour leur donner de la force, et on les serre de distance en distance avec des liens, comme les faisceaux des anciens lioteurs. Les colonnes ainsi formées rappellent complètement, par leurs cannelures en relief et par leurs ligatures, le type que l'on s'est proposé de suivre. Il serait étranger à notre plan d'insister ici sur ce principe d'imitation, qui pourra recevoir quelques développemens dans un autre écrit.

Nous devons citer, parmi les travaux les plus remarquables des Pharaons, ce canal que Thoutmosis III fit creuser entre le Nil et le lac Moeris, pour régler et modérer les inondations du fleuve. C'était dans ce canal que se versaient les plus hautes eaux du Nil, lorsqu'elles dépassaient le niveau le plus favorable à la fécondité de l'Égypte : ce canal les conduisait au lac Moeris, qui avait à-la-fois pour destination de dégorger le Nil et de recueillir une grande quantité d'eau douce, dans une contrée brûlée par les ardeurs du Midi.

Quelques savans ont pensé qu'en recevant dans un lac sans issue une partie des eaux du Nil, on ne pouvait pas en arrêter l'inondation, parce que de nouvelles eaux lui étaient incessamment ramenées par son lit supérieur et par ses affluens. Mais si la crue du Nil a une cause accidentelle et passagère, si elle est due aux pluies qui tombent dans une seule saison et qui cessent ensuite, si enfin l'on attend, pour dériver une partie des eaux du fleuve, le moment où la masse de celles qui s'écoulaient ne se renouvelle plus avec la même abondance, on peut effectivement parvenir à limiter la hauteur de l'i-

ondation , en donnant à ses dernières couches un écoulement séparé. Est-il d'ailleurs constant que le lac Mœris n'ait eu aucun débouché vers la Méditerranée, et ne communiquait-il pas avec elle par cette longue vallée que l'on nomme le fleuve sans eau , et qui peut avoir été autrefois arrosée par l'écoulement du lac Mœris ? Ce lac avait sans doute été commencé par la nature , mais il avait été achevé par le travail des hommes , et il avait reçu d'eux les digues nécessaires pour retenir le volume des eaux. L'Orient offre de nombreux exemples de ce genre de travaux : on y a converti en lacs d'humides vallées , en élevant à leur entrée une puissante barrière.

Près des ruines de Memphis s'élèvent les pyramides, majestueux monumens érigés sur les tombeaux des Pharaons : la magnificence de ces monarques éclata jusque dans les palais qu'ils devaient habiter après leur mort. Les corps qui n'étaient pas déposés sous les pyramides l'étaient dans les nécropoles , vastes édifices où venaient se ranger les dépouilles des générations. Les débris de la nécropole de Saïs laissent encore à découvert quelques inscriptions qui remontent au temps des anciens Pharaons.

En parcourant de Syène à Memphis la longue région du Nil , on a vu la florissante partie de l'Égypte : elle se borne à la vallée que le fleuve inonde et fertilise. A l'Occident commencent les sables de Lybie ; à l'Orient sont d'immenses déserts , semblables à ceux des plaines de l'Arabie.

Le Nil et la Mer-Rouge n'avaient de communications que par les routes de Coptos à Bérénice , d'Antinoë à Myos-Ormos , et par un canal entre Héliopolis et Arsinoë , situé à l'extrémité de cette mer. Au nord d'Héliopolis , la fécondité de l'Égypte commence à s'étendre

d'Occident en Orient : les eaux du Nil se partagent en plusieurs canaux, et s'épanchent sur un vaste territoire : le nombre des villes se multiplie, entre la bouche de Canope et celle de Péluse, qui toutes deux terminent le Delta. Thanis, Bubaste, Saïs, furent pendant long-temps les villes les plus considérables : chaque cité a ses dieux particuliers : le panthéon de l'Égypte est le plus nombreux de tous, et l'on y admet, sous le sceptre d'Osiris et d'Isis, un peuple entier de déités inférieures.

Remarquons ici que cette contrée de l'Égypte, qui en est devenue la partie la plus féconde, ne se compose que de terres d'alluvion. Le Delta, successivement agrandi par les dépôts de limon que le Nil a formés vers son embouchure, a été conquis sur la mer; il en repousse les bornes devant lui, et promet aux générations à venir de plus vastes domaines. Le soin d'entretenir la fécondité de cette région occupa toujours le gouvernement : l'irrigation y était distribuée sur tous les points : on y ramenait même quelquefois les eaux tenues en réserve dans le lac Mœris, lorsque l'inondation du Nil était insuffisante : c'était une nouvelle ressource ménagée aux habitans de la Basse-Égypte par la prévoyance des Pharaons.

Les époques remarquables de leur histoire, celles qu'on peut appeler triomphales et monumentales, sont les règnes de Sésostris et de Rhamsès-le-Grand : les Éthiopiens, que ces deux rois avaient vaincus, deviennent à leur tour conquérans de l'Égypte, sous Sabacon, qui commence la vingt-cinquième dynastie. Nous voyons Néchos étendre le commerce maritime, et faire entreprendre sur les côtes d'Afrique de longues navigations. Psammétique II est défait par Cambyse, et l'Égypte obéit aux rois de Perse ; mais elle se soulève plus d'une

fois contre ses maîtres : elle reprend son indépendance sous le règne d'Amyrthée, pour la perdre encore sous celui de Nectanèbe II, et ce pays redevient une province de l'empire des Perses, jusqu'au temps où il est conquis par Alexandre. C'est alors que s'élève la ville qui porte son nom : elle est destinée par son fondateur à devenir l'entrepôt du commerce du monde.

OBSERVATIONS

DE M. FRÉDÉRIC CAÏLLIAUD

Sur le voyage de M. Hoskins en Éthiopie.

Les plans et quelques vues des monumens de l'Éthiopie, dans mon voyage à Méroé, offrent des différences plus ou moins marquantes avec les mêmes dessins de l'ouvrage de M. Hoskins. Sûr comme je le suis de son erreur, je crois pouvoir faire observer que ces différences sont à mon avantage.

La planche 5 de l'ouvrage anglais représente un plan général des pyramides de Méroé près Assour. Les monumens, quoique à une très petite échelle, auraient pu néanmoins être mieux proportionnés : le groupe de l'ouest n'est pas orienté convenablement, et il devrait être écarté des autres de plus de 1200 toises. Cette topographie, représentée dans la planche xxxi de mon ouvrage, a l'avantage de donner tout l'ensemble des ruines de Méroé, l'emplacement de cette ville, et tous les débris d'édifices qui avoisinent le fleuve : ici sont de faibles

restes d'un grand temple (fig. 6) que le voyageur anglais n'a pas vus ; car je ne suppose pas comme lui que ces débris eussent pu être recouverts par les sables.

La planche 6 de l'ouvrage anglais donne en grand le principal groupe des pyramides de la planche ci-dessus. Ces monumens à vue d'oiseau sont tous représentés de la même manière, sans aucun des détails si curieux de leur construction. La pyramide A, sans doute pour être contenue dans le format voulu, a été rapprochée des autres de plus de deux cents pieds ; vingt-deux des principaux monumens de cette topographie sont représentés dans la planche xxxv de mon Voyage à leur état de dégradation ; leurs bordures sur les angles y sont indiquées avec précision, détails qui n'existent pas dans les pyramides d'Égypte.

La planche 8 est sans doute une des meilleures de l'ouvrage ; si elle a été faite sur les lieux, elle a du moins été finie, pour ses détails, sur la planche xxxvi de mon ouvrage.

Dans la planche 9, le principal monument porte vers son extrémité un simple trou que l'on dirait être produit par le manque d'une pierre. C'est une erreur, car cette ouverture a une saillie qui l'entoure ; elle est surmontée d'une petite corniche pour simuler une ouverture qui est censée donner le jour à l'intérieur de la pyramide (mon Voyage, pl. xl (1)).

Ce qui me persuade que M. Hoskins et son compagnon de voyage M. Bandoni n'ont pas toujours porté toute l'attention désirable sur ces monumens, c'est

(1) Dans la vue particulière de cette pyramide, on n'a pas indiqué les sculptures sur le pylone, mais elles sont dessinées en grand pl. xlv, fig. 4.

qu'ils n'ont pas vu dans les sculptures qui ornent le pylone du sanctuaire de cette pyramide les riches détails des vêtemens et les groupes des petites figures de captifs qui complètent ce sujet. Pl. XLVI, fig. 4 de mon Voyage, et le sujet fig. 1 de la même planche, représentant des femmes armées qui percent de leurs lances des captifs. Ce sujet si curieux s'est trouvé, comme le précédent, invisible au voyageur anglais, qui, étonné de le voir avec tant de détails dans mon ouvrage, pense qu'il n'existe pas ainsi; car certainement, dit-il, je l'eusse dessiné.

Les planches 10, 11 et 12 de l'ouvrage anglais donnent des détails de sculpture que je considère comme peu exacts.

La planche 13 représente le grand plan des ruines d'El-Meçaourat, relevé par M. Bandoni. Il est rempli d'inexactitudes. L'auteur place à tort ces ruines dans un carré parfait, et les constructions sont beaucoup trop parallèles et écarées. Dans la planche XXII de mon ouvrage, les temples *a*, *b*, *c*, portent les caractères du tor et d'un carré placé sur les angles, détails entièrement méconnus dans l'ouvrage anglais, où le temple *b* est inexactement rendu, et où le sanctuaire E n'existe pas. Si l'auteur de ce plan a porté si peu d'attention sur ces principaux monumens, il ne faut pas s'étonner si la plus grande partie des constructions qui les avoisinent se trouvent également inexacts.

La planche 15 d'El-Meçaourat offre de remarquable deux colonnes. La plus grosse est trop renflée vers sa base; l'autre ne peut donner qu'une fausse idée par le rétrécissement de sa base que M. Hoskins a restaurée ainsi, car le bas de cette colonne est miné et détruit à sa superficie. J'ai porté le plus grand soin aux détails de

cette colonne singulière dont les ornemens diffèrent beaucoup du dessin anglais. Pl. xxx, fig. 4 de mon ouvrage.

A la page 114 est une petite topographie des ruines de Naga, près du fleuve; elle n'est pas orientée convenablement. Un reste de muraille en pierre de 50 mètres d'étendue n'existe pas sur ce dessin, où il y a si peu de choses à voir. Page 112, le même auteur donne en vignette l'élévation de deux piliers d'un typhonium de ces ruines. Les détails d'ornement, de coiffure et autres, manquent totalement. Voir les pl. de Naga, 10 et 11. (1)

La planche 17 est une topographie des ruines de Barkal. Quoique les plans soient environ d'un tiers plus grands que ceux de ma topographie pl. XLIX, on remarquera des différences considérables. Pour les pyramides, elles sont toujours toutes représentées de la même manière : ainsi on les croit toutes au même état de conservation et de construction : ce sont des points noirs sans aucun détail, quoique d'un tiers plus grandes que celles de mon plan. Est-ce pour contenir ce plan dans son format que M. Hoskins a rapproché les pyramides de la montagne de plus de 200 mètres?

La planche 18 de M. Hoskins donne une vue générale de la montagne de Barkal. Cet auteur dit qu'il y a bien de la différence entre sa vue et la mienne pl. L. La comparaison des deux vues prouve que mon point est pris beaucoup à l'est des ruines, tandis que le sien est pris à l'ouest. Est-ce dans les monumens qui ont ici quelques lignes d'élévation, que l'auteur anglais trouve

(1) Ici le voyageur retourne sur ses pas, sans visiter les belles et nombreuses ruines de Naga, situées dans le désert (pl. xi à xxi de mon ouvrage).

des différences? Celles qui peuvent exister sont, je le crois, à mon avantage; j'ajouterai même que l'aspect de la montagne en grès avec ses décombres est mieux rendu dans ma planche.

Les planches 19 et 20 sont bonnes dans leur ensemble, mais le caractère des statues de typhon, celui des chapiteaux disproportionnés dans leurs détails, sont très incorrects. Encore ici trop de ruptures, du vague, enfin des ébauches pour éviter les détails difficiles : c'est ce que l'on observe dans toutes les planches des monuments de la Haute-Nubie que donne M. Hoskins. Pour comparaison de ces deux vues, voyez pl. LXVII de mon Voyage.

La planche 21 donne le plan du Typhonium rempli d'erreurs. Voyez mon plan, planche LXVII.

Dans l'ouvrage anglais, tous les piliers de l'allée du milieu seraient formés de 14 typhons, tandis qu'il ne doit y en avoir que 8; ils sont dans l'enceinte du temple, qui doit être séparé par un mur très distinct et qui cependant n'a pas été reconnu par l'auteur, qui y substitue deux colonnes et deux typhons; cette seconde pièce était soutenue par 8 colonnes, et non avec des piliers de typhon comme l'indique l'ouvrage anglais, où, également par erreur, on a indiqué comme des murs des parties qui sont coupées et réservées dans la montagne; enfin le sanctuaire doit communiquer avec une petite pièce marquée M sur mon plan. Nous devons croire que le pylône portait comme de coutume le tor égyptiens sur ses angles. L'auteur anglais aurait donc dû représenter ces parties ruinées telles qu'elles sont, car, arrêter les angles comme il l'a fait, c'est assurer qu'il n'y en a jamais eu.

La planche 22 coupe de ce typhonium, où une co-

lonne doit être remplacée par un mur, pl. LXVIII de mon ouvrage. Les figures d'Ator des chapiteaux sont toujours plus larges que hautes : c'est tout le contraire dans le dessin anglais, les ornemens supérieurs indiquent une façade de temple avec sa corniche et autres ornemens : tous sont dépourvus du vrai caractère égyptien qui leur est propre ; il en est de même pour les deux typhons de cette coupe ; enfin les bases des colonnes restaurées n'appartiennent point à ces colonnes, et l'auteur, en rétablissant le pylone, aurait dû y placer sa corniche.

La planche 24 de l'ouvrage anglais donne le plan du grand temple de Barkal. Je n'entreprendrai point de faire remarquer les nombreuses différences qui existent avec mon plan LXIV. Si les appartemens marqués L sur mon plan n'ont pas été aperçus par l'auteur, il n'est pas étonnant qu'une foule de détails de construction de ce grand édifice lui soient échappés (1), de même qu'il n'a vu qu'une seule porte pour entrer et sortir d'un monument de plus de 472 pieds de longueur. Ici subsiste la même erreur qu'à Barkal, les extrémités des pylones devraient être rompues.

Page 149 sont répétées les pyramides de Barkal. Pourquoi sont-elles encore toutes représentées dans le même état de conservation ? Une seule des pyramides du sud possède encore sa base ; toutes les autres ne peuvent être mesurées que d'une manière bien vague.

Les vues 26 et 27 manquent encore des détails de construction que l'on veut reconnaître dans ces monumens : chaque assise présente une saillie par laquelle on monte ; plusieurs de ces pyramides ont leur sommet

(1) Les parties que j'ai restaurées de mon plan sont reconnaissables par une teinte plus claire.

achevé; dans cet état, les faces sont aplanies, et les bordures carrées sont transformées dans le tor égyptien. On chercherait en vain ces détails dans les deux dessins de M. Hoskins. Ce sont des vues éloignées, me dira-t-on; et pourquoi toujours des vues trop éloignées, lorsqu'elles nous privent des détails que nous avons besoin de connaître? Encore ici M. Hoskins *évite le besoin de trop finir*. Pyramides de Barkal, pl. LI et LII de mon ouvrage.

Pl. 29 sont des détails de sculpture d'un sanctuaire à Barkal. J'ai dessiné ce sujet pl. LIII; le dessin anglais n'est qu'une ébauche.

La pl. 52 donne en plan les pyramides de Nouri. Je fais encore ici le même reproche à l'auteur, c'est de figurer comme des pyramides intactes vingt de ces monumens qui ne représentent plus que des tas de débris informes. La pyramide principale, qui présente à son intérieur le sommet d'une pyramide plus petite figurée dans mon plan XLVII, présente cependant une singularité remarquable; l'auteur du plan ne l'a pas indiquée, et a dû faire erreur dans les mesures de plusieurs de ces pyramides.

Les planches 33 et 34 ne représentent que des ébauches sans caractère des deux colosses d'Argo. Pl. III et IV de mon ouvrage.

La planche 35 de ces deux colosses restaurés n'est pas exacte dans ses détails d'ornemens. Pl. XI de mon Voyage.

La planche 40, plan du temple de Soleb, diffère du mien, d'abord par six grosses colonnes que je n'aurais pas vues, renfermées dans la petite enceinte qui le précède; je les considère comme une restauration de l'auteur. Les bases des colonnes qui sont encore dans la

place Hypostile, et que j'ai indiquées sur mon plan (pl. XIII) par une teinte plus foncée, n'auraient pas été vues par l'auteur, qui réserve un espace au milieu de cette salle. La partie postérieure de mon plan est également plus complète; les murs latéraux restaurés dans toute leur étendue par le nouveau voyageur, ne permettent encore ici aucune issue dans ces parties. Deux colonnes restaurées de ce temple (page 247) ne sont pas exactes; la partie supérieure du profil du chapiteau en palmier n'est pas dans le style voulu; cette colonne, dans la vue même de M. Hoskins (pl. 43), ferait reconnaître cette erreur; la base est également inexacte, ainsi que celle de l'autre colonne, qui est de plus ornée de feuilles qui se répètent aux chapiteaux. Pl. XIII, fig. 2 et 3 de mon ouvrage.

La planche 41 de M. Hoskins est prise au même point de vue que ma planche XII. Les feuilles sont toujours oubliées aux bases et aux chapiteaux des colonnes; les dés et un sophyte en place doivent être sculptés; un montant de porte remarquable est parfaitement uni et couvert de sculptures: s'en douterait-on en voyant ce même pilier dans la vue de M. Hoskins, affectant toujours de ruiner davantage les parties qu'il ne veut pas voir? Cette vue est cependant une des meilleures de son ouvrage.

La planche 42 du même monument, quoique bonne, manque encore de précision dans les formes d'architecture; les planches 42 et 43 sont remplacées dans mon ouvrage par les planches X et XI.

La planche 55 donne les détails de deux faces de l'autel en granite du temple de Barkal. Les quatre figures doivent supporter une ligne d'étoiles: elles manquent dans le dessin anglais, où quelques signes hiéroglyphiques sont changés. La seconde face présente également des diffé-

rences, surtout dans les fleurs. Les cannelures des corniches sont trop larges et mal indiquées, ainsi que plusieurs lignes d'hiéroglyphes qui ne sont pas à leur vraie place ; mais ce que l'on ne peut méconnaître, c'est le style pur pyramidal de cet autel : il a été méconnu par l'auteur, et le dessin des figures laisse beaucoup à désirer. Voyez pl. LXX et LXVI de mon ouvrage.

Mes observations seront peut-être trouvées longues ; je finirai donc en faisant remarquer que le cours du Nil dans l'ouvrage anglais que M. Hoskins *nomme sa carte*, est purement un calque réduit de la carte en dix feuilles de mon ouvrage. Mes observations doivent suffire à toute personne impartiale qui voudra bien comparer mes planches avec celles de M. Hoskins, pour faire reconnaître à l'évidence les nombreuses erreurs de l'ouvrage anglais. Si M. Hoskins eût eu avec lui mon Voyage, il eût vu bien différemment ; mais à son retour, en le consultant, il y aura vu les nombreuses différences *dans les plans*, et il a voulu en profiter à son avantage, je dirai même sans certitude aucune de sa part, puisque ses plans ne portent pas son nom, et qu'ils sont l'ouvrage d'une personne qui l'accompagnait.

Je regrette néanmoins que M. Hoskins n'ait pas imité à mon égard ses compatriotes, qui, après avoir parcouru comme moi les mêmes pays, couru les mêmes dangers, ont toujours, de bonne foi, un vrai plaisir à se voir. Jouissant pour la seconde fois, à Londres, de cet avantage au mois de mai dernier, époque où M. Hoskins allait livrer son ouvrage au public, j'ai cherché à le rencontrer : il n'a pu me recevoir pour cause d'indisposition ; je lui en témoigne ici mes regrets.

DE L'ÉLÉMENT HISTORIQUE

DANS LA GÉOGRAPHIE.

Par K. RITTER.

(Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin.)

La géographie ne peut pas renoncer à l'élément historique si elle veut être une science réelle des rapports de notre globe avec l'espace, de même que l'histoire, s'occupant de la succession des évènements dans le temps, a besoin d'un théâtre où s'accomplissent les faits qu'elle raconte.

Une nouvelle école (Buache, Gatterer) a voulu bannir l'histoire de la géographie, et se borner à la géographie purement physique ou naturelle.

D'autres, ennuyés de la sécheresse de ces travaux revinrent à l'élément historique et en firent l'objet principal de la géographie.

L'objet de la géographie est l'étude de la surface de la terre; mais elle ne mériterait pas le nom de science si elle se bornait à étudier les formes matérielles, les accidens qui la couvrent: la surface de la terre est le théâtre de l'activité de l'homme; elle se modifie sous son action, elle est avec lui dans un éternel rapport: tous les évènements dont elle a été le théâtre ne lui appartiennent pas, mais il en est dont on ne saurait la séparer: les migrations des peuples, les découvertes qui rapprochent les espaces les plus éloignés, les plantes et les animaux qui servent à la vie de l'homme, transportés par lui d'une contrée à l'autre; les élémens soumis à sa puissance, la terre se

couvrant de villes sous sa main féconde, les fleuves dirigés, contenus, et souvent prenant le cours que leur a tracé le peuple qui habite ses rives, tout cela appartient à l'histoire, mais tout cela appartient aussi à la géographie, car ces phénomènes ont un rapport immédiat avec l'espace puisqu'ils ont exercé sur lui une influence.

La civilisation apprend partout à seconder la nature : nous voyons les plantes sauvages se retirer devant les plantes cultivées, les eaux, confusément amassées, prendre peu-à-peu leur cours, les forêts tomber pour faire place à des champs cultivés ; et quand les rapports *cosmiques* restent toujours immuables, les rapports *telluriques* changent et se modifient avec les temps. Bannir l'histoire de la géographie, c'est donc rétrécir la science et manquer son objet.

L'influence de la nature sur le développement personnel des peuples s'est peu-à-peu retirée, à mesure qu'ils ont avancé dans la vie : l'humanité civilisée se dégage peu-à-peu, comme l'homme individuel, des liens puissans de la nature et du lieu qu'il habite.

Nous en avons de frappans exemples : l'Égypte... Dans les premiers siècles de Jésus-Christ une barrière presque infranchissable, séparait le midi civilisé de l'Europe des Barbares du Nord ; aujourd'hui, cette chaîne des Alpes est facilement accessible, peuplée, cultivée ; au-delà, les forêts ont disparu, le climat s'est adouci, et, sur la pente septentrionale, la vie est aussi facile, aussi douce que sur la pente méridionale.

Il en est de même de l'Oural : depuis Pierre-le-Grand, il commence à devenir un lieu de passage, et il n'est plus un obstacle aux communications des peuples.

Les progrès de la navigation ont mis dans un rapport

tout nouveau entre eux, les peuples, les continents et les îles.

Les parties de la terre sont rapprochées : l'Océan Atlantique n'est plus qu'un bras de mer que l'on traverse en seize à vingt-cinq jours.

La vapeur a jeté des ponts sur les détroits, les golfes et les mers intérieures.

Dans les régions des *calmes* sur les océans, la navigation à voiles était inutile : la vapeur a brisé complètement cette chaîne.

Les rapports physiques des espaces de la terre ne se présentent dans leur véritable lumière que quand on les saisit dans leur réaction sur l'homme et sur toute la marche de l'histoire. Sans l'histoire, il est impossible d'embrasser la variété des phénomènes de notre planète.

Ainsi ce n'est pas seulement arbitrairement et pour égayer un sujet aride que l'histoire vient se mêler à la géographie, mais c'est nécessairement comme partie intégrante dont l'absence laisserait cette science inintelligible et incomplète.

EXTRAIT

*De quelques lettres de M. JEAN FRÉDÉRIC WALDECK
à M. le docteur FRANCESCO CORROY, à Tabasco.*

Palenqué, 5 décembre 1832.

Monsieur,

J'ai fait la découverte de trois nouvelles maisons, dont une très curieuse renfermant une seule petite pièce parfaitement carrée. Au centre est un animal quadrupède d'une pierre de qualité différente de celle qui a servi à la construction; cet animal paraît vouloir défendre l'entrée d'un escalier qui conduit à une pièce souterraine. Mes travaux actuels ne me permettant pas de la déblayer pour en dresser le plan, j'emploie mon temps à dessiner des objets d'histoire naturelle jusqu'à ce que je puisse reprendre mes occupations principales.

27 janvier 1833.

J'ai fait une reconnaissance avec le maire don Domingo, droit au sud, ouvrant un sentier à travers les bois jusqu'à la rivière de Chacamaz, quatre lieues au dessous des ruines; nous avons découvert une rue très droite dirigée du nord au sud, et plusieurs maisons particulières, toutes présentant leurs façades aux vents cardinaux. Ayant pris les distances par de longs angles, j'ai estimé que la partie connue jusqu'ici embrassait dix lieues de circuit, c'est-à-dire quatre lieues de surface, mais il en reste beaucoup plus à reconnaître. Tout ce que nous avons visité est rempli de ruines qui longent le Chacamaz à l'orient.

21 février 1833.

J'ai profité du bon temps pour former une triangulation générale. J'ai parcouru et mesuré les chemins, les rivières, les bois et les ruines sur un espace de quatre lieues de l'est à l'ouest, et une lieue du nord au sud. Il ne me reste plus qu'à dresser le plan général du grand plateau des ruines, mais cela demande beaucoup de temps, car chaque jour je découvre de nouvelles maisons que je considérais auparavant comme de simples monticules qui, déblayés des arbres et de la végétation qui les couvrent, laissent voir d'anciennes ruines.

20 mars 1833.

L'eau forte est indispensable pour nettoyer les reliefs ; celle que j'avais été employée avec succès au même usage : c'est par ce moyen que j'ai pu lire beaucoup de caractères que les siècles et le temps avaient presque effacés sur la pierre, et que l'on pouvait à peine distinguer.

Je dois à cet acide une victoire : c'est la découverte du sépulcre ou mausolée, soit de Mox, d'Ofir ou de Votan, ou de son fils qui mourut à 14 ou 15 ans : mais je manque ici des livres nécessaires pour m'assurer qui des trois ce peut être, et ma tête n'est pas une bibliothèque ; mais si Votan signifie cœur en quelque langue de ces contrées, j'aurai la solution du fondateur de l'ancien Palenqué, et de la langue que parlaient alors ses habitants. Dans le cas où Votan signifierait cœur, ce ne pourrait être le Thol Pusickha.

Je travaille avec ardeur à copier un relief beaucoup plus intéressant que la croix supposée, mais il est si compliqué que je crois ne pas pouvoir finir mon dessin en un mois ; je le fais seulement au crayon, car il y a

huit figures avec multitude d'ornemens, et cent quinze caractères hiéroglyphiques qui exigent beaucoup de travail, autant que ceux de la maison de pierres (Casas de las Laxas) ou Teopan du Joulitciltl.

J'ai adopté le système de ne pas abandonner un monument jusqu'à ce qu'il soit entièrement fini dans tous ses plus grands détails, tant des écritures que des plans, coupes, sections, élévations et dessins : c'est vraiment le seul moyen de le faire connaître au public. Chaque édifice a au moins dix tables.

Je suis la triangulation des ruines et trente-quatre cases sont relevées et placées sur le plan. Depuis que je suis seul; grâce à Dieu, j'ai fait plus en une semaine qu'auparavant en un mois. Je vois tout par moi-même et je puis répondre de ce que je fais.

4 avril.

Du haut de la tour du Teopan, de la Croix, j'étais à dessiner lorsqu'on m'apporta des lettres de l'ami Pieper et une de vous. J'attends le plâtre avec impatience, et si j'avais la certitude de son arrivée prochaine, je ne me donnerais pas autant de peine à copier des hiéroglyphes d'une manière très incommode, ce qui me fait perdre beaucoup de temps; je m'occuperais des plans et des vues pittoresques qui ne contribuent pas peu à faire connaître des lieux qui sont attrayans et offrent un aspect plein d'une sauvage majesté; c'est une nature neuve pour le public européen. Depuis que je vous ai écrit ma dernière, j'ai découvert que les ruines s'étendent à l'ouest, mais j'ai reconnu que ce ne sont que des maisons particulières sans ornemens ni figures; quelques-unes sont encore entières, d'autres sont en ruines; la plus grande n'a pas plus de neuf vares espa-

gnoles carrées, et environ cinq de hauteur (1); elles sont parfois d'une seule pièce et parfois de deux. Quoiqu'il n'y ait aucune règle de symétrie entre les distances des monumens, j'ai observé que toutes les maisons sont orientées d'après les vents cardinaux; quelques fragmens dans plusieurs édifices m'ont fait connaître que les anciens habitans du Palenqué étaient de bons maçons, car ils faisaient usage de la règle, du niveau, plâtre ou truelle à aplanir. Les angles ou coins sont toujours très exacts et très délicats; j'ai vu une fenêtre avec son cadre à doubles moulures parfaitement égales et aussi correctes que si elles étaient de bois, et faites par un bon menuisier; les couleurs sont très fraîches et bien conservées; tout annonce que ce que nous croyons dilapidé aujourd'hui, et qui nous paraît irrégulier, fut très symétrique dans son temps.

24 mai 1833.

Je ne puis abandonner les ruines, surtout sachant que MM. Pourtalès et Letrop y viennent, et je vais écrire au général Santa-Anna, auquel j'ai été recommandé par le roi d'Angleterre, par le canal de son ministre. On m'a déjà honoré du titre de Champollion mexicain; je m'efforcerai de mériter ce titre par le soin que je mets à mon ouvrage. Il est indispensable que vous veniez ici avec du bon plâtre, et que vous laissiez à votre fils le soin de vous envoyer le reste; il n'y a pas de temps à perdre, il faut que nous partions pour Londres quand ce serait avec le relief de la Croix et celui de la reine; 104 livres de plâtre me donnent une surface de 208 pieds,

(1) La vara espagnole, ou aune de Castille, vaut 3 pieds espagnols = 0,847965 de France.

La vara carrée vaut 9 pieds carrés d'Espagne = 7m,90446 mètres français carrés.

vous avez les mesures par écrit. Calculez ce que nous pouvons mouler ; mais n'oubliez pas l'huile de lin et l'eau-forte.

Je fais tous les jours de nouvelles découvertes très intéressantes ; entre autres choses, j'ai trouvé deux figures gigantesques de profils européens, de quatorze pieds de haut et d'une seule pièce. Les géans des escaliers du grand palais que j'ai déblayés jusqu'aux pieds sont des enfans en comparaison. J'ai beaucoup travaillé sous le rapport architectural ; et sans argent je suis arrivé à vaincre de grandes difficultés. Mon ouvrage présente plus de 100 planches et 500 feuilles de texte. Malgré la saison des pluies qui ne tardera pas à s'établir, j'ai de quoi travailler dans ma cabane au moins pour trois mois ; il ne pleut pas toujours, et ce qu'il y a de bon, je suis sur une hauteur d'où l'eau s'échappe aussitôt qu'elle tombe.

Je viens d'éprouver les deux qualités de plâtre ; l'un est le véritable, l'autre est du mica pour faire du stuc, il n'est bon à rien pour notre opération.

Si d'autres voyageurs viennent ici, et s'ils veulent faire plus que moi, il leur faut au moins dépenses 4,000 piastres, et ne connaissant peut-être ni la langue, ni les usages, ils feront très peu avec beaucoup ; ce qui m'est arrivé à moi-même en commençant ; à la fin, cependant, j'ai pu faire beaucoup avec rien. Mais il m'a fallu porter sur le dos table, chaise et instrumens, et dans des chemins qui, comme vous le savez, ne sont guère commodes, il faut être endurci à la fatigue. Il y a un an que je visite les ruines, trois mois que j'y couche, je crois être identifié avec elles, et je découvre tous les jours du neuf.

J. F. WALDECK.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 septembre 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire de l'Académie royale des sciences de Turin, écrit à M. le président pour le remercier de l'envoi qu'il lui a fait des deux derniers volumes du Bulletin. L'Académie se félicite des relations qu'elle entretient avec la Société de Géographie, et elle saisira toutes les occasions de les multiplier davantage.

M. Lafond écrit que son absence de Paris ne lui permettra pas de lire, dans la séance du 4 septembre, ainsi qu'il l'avait espéré, la suite de son Mémoire sur les Noirs des archipels Malaisiens et Polynésiens. Il s'occupe de revoir et de compléter son travail, dont il continuera la lecture dans une des réunions ultérieures de la Commission centrale.

M. Jomard communique une lettre qui lui a été adressée par M. le baron de Hammer, et dans laquelle ce savant orientaliste présente quelques remarques sur l'intéressant voyage de M. le capitaine Callier en Syrie.
— Cette lettre est renvoyée au comité du Bulletin.

Le même membre fait lecture d'une série d'observations rédigées par M. Cailliaud sur la relation du voyage en Éthiopie qui vient d'être publiée à Londres par M. Hoskins. Ces observations sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. le président annonce à la Commission centrale la mort de M. Klaproth : il rappelle ses nombreux travaux sur l'histoire, la géographie et les langues de l'Asie centrale, et il mentionne spécialement le commentaire que ce savant avait préparé sur les voyages de Marco-Polo, et qui était destiné à faire partie des Mémoires de la Société.

M. Jouannin dépose sur le bureau la proposition de nommer au nombre des membres adjoints de la Commission centrale M. de Cadalvène, qui s'occupe de la publication de son dernier voyage en Égypte, en Nubie, en Syrie et dans l'Asie-Mineure : la Commission centrale décide que le nom de ce candidat sera placé sur la liste de présentation, et qu'elle nommera, dans une de ses prochaines séances, à deux places de membres adjoints.

M. d'Avezac lit un résumé des notions géographiques et historiques recueillies par les voyageurs sur le pays de Benin, depuis sa découverte jusqu'à nos jours.

Séance du 18 septembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron de Humboldt adresse à la Société la dixième livraison de l'Atlas physique du voyage aux régions équinoxiales, et MM. les éditeurs des Antiquités mexicaines envoient les neuvième et dixième livraisons de cet ouvrage.

M. Cailliaud dépose sur le bureau les cartes géographiques de son voyage à Méroé et au fleuve Blanc.

M. d'Avezac annonce le retour de M. le capitaine Tréhouart, commandant de l'expédition envoyée à la recherche de *la Lilloise*. Cet officier, qui a visité les côtes de l'Islande pendant que M. Gaimard en parcourait l'intérieur, n'a pu se procurer aucun renseignement positif sur le sort de M. de Blosserville ; mais il a acquis la certitude que *la Lilloise* n'avait point péri sur le littoral de cette île, et il a fait, pour pénétrer à travers les glaces qui bordaient la côte du Groënland, un grand nombre de recherches et de tentatives dont il a rendu compte à M. le ministre de la marine dans un rapport qui sera inséré au Bulletin. (Voy. page 129).

M. Albert-Montémont lit plusieurs fragmens d'une introduction aux voyages entrepris pour découvrir un passage maritime de l'Atlantique au Grand-Océan par le nord-ouest.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 septembre.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage autour du monde de la corvette la Favorite* : tomes III et IV et dernier ; 11^e et 12^e et dernière livraisons de l'album historique.

Par M. Albert-Montémont : 37^e livraison de la *Bibliothèque universelle des voyages*, 14^e volume d'Amérique, comprenant les voyages de Bulloch, Watterton, Head et Basil-Hall.

Par M. Warden : *Annual report of the Regents of the University of the state of New-York*, 1 vol. in-8^o.

(183)

Par M. Morin : *Mémoire sur les encombrements des ports de mer*, broch. in-8°.

Par la Société royale d'agriculture de Seine-et-Oise : *Mémoires de cette Société pour 1835*, 1 vol. in-8°.

Par l'Institut historique : *Onzième livraison de son Journal*.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahiers de juillet et août.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de juillet.

Séance du 18 septembre.

Par M. le baron de Humboldt : *Dixième livraison de l'atlas géographique et physique du voyage aux Régions équinoxiales*, in-folio.

Par M. Frédéric Cailliaud : *Cartes géographiques du voyage à Meroë et au fleuve Blanc*, fait dans les années 1819 à 1822, in-folio.

Par M. Ansart : *Atlas présentant en aperçu, dans une suite de cartes et de tableaux, l'histoire de tous les états européens depuis leur origine jusqu'à nos jours*, traduit de l'allemand de Chr. et Fr. Kruse par MM. Ansart et Lebas, 4^e livraison, in-folio.

Par MM. les auteurs et éditeurs : *Antiquités mexicaines*, 9^e et 10^e livraisons.

Par M. Bottin : *Rapport sur un ouvrage intitulé : De l'agriculture dans les Vosges et de ses progrès depuis un siècle*, par M. Marc, broch. in-8°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier d'août.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce et de l'industrie agricole et manufacturière*, cahier d'août.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 42^e à 47^e livraisons.

Par M. le directeur : *Bibliothèque universelle de Genève*, cahier de mai.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de juillet et août.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier d'août.

Par M. le directeur : *L'Écho du monde savant*, nos 74 à 77.



ANNONCES.

Abulfedæ tabulæ quædam geographicæ : nunc primum Arabice edidit, latine vertit, notis illustravit H. F. Wustenfeld philosoph. doctor. accedunt excerpta ex Jacuto, Ibn-Schohba, Ibn Khāllicān, etc. Gottingæ 1834. In-8°.

Voyage of the United-States fregate Potomac, by Reynolds. New-York, 1835. In-8° Prix, 27 fr.

« La frégate de guerre américaine le *Potomac* a parcouru, pendant les années 1831-34, l'archipel des Moluques, les mers de la Chine, les îles de la mer du Sud et les côtes de l'Amérique. »

Excursions in the Mediterranean, Algiers and Tunis, by major sir Grenville T. Temple. In two volumes in-8°. London, 1835. Saunders and Ottey.

Topography of Thebes and general view of Egypt, by J. G. Wilkinson. London, 1835. In-8°. John Murray.

Journal of a residence in China and the neighbouring countries from 1830-1833, by D. Abeel. London, 1835. In-12.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTIONS

SUR LE ROYAUME DE FEZZAN

Et sur la route qui y conduit en partant de Tripoli de Barbarie.

Par M. VENTURE.

M. Bianchi a communiqué à la Société la notice suivante sur le Fezzan, qu'il a extraite des archives du ministère des affaires étrangères. Quoique cette notice rédigée par M. Venture, en 1788, soit déjà ancienne, cependant la réputation si justement méritée de son auteur, célèbre par d'importants travaux sur la géographie du nord de l'Afrique, et particulièrement par son dictionnaire et sa grammaire de la langue Berbère, lui donne un intérêt, qui ne peut manquer, même aujourd'hui, d'en rendre la publication utile et la lecture intéressante.

Les caravanes se rendent au Fezzan par trois routes différentes : par les montagnes de Garian, qui sont au

sud-ouest de Tripoli; par Mesratah, ville maritime située à la pointe occidentale du golfe de la Sidre; et enfin par les montagnes de Ben-Oulid, qui sont au sud de Tripoli. Cette dernière route est la plus difficile, et celle qui offre le moins de ressources pour les hommes et pour les animaux.

La route que l'on préfère est celle de Mesratah; mais, lorsqu'il y a des troubles parmi les Arabes nommés Voled-Soliman, qui campent dans le fond et sur les bords du golfe de la Sidre, alors on prend la route du Garian, qui est beaucoup plus pénible à cause des montées et des descentes.

Ces montagnes du Garian, éloignées de trois journées (1) de Tripoli, sont très peuplées et couvertes d'oliviers. Elles paient une légère redevance au pacha. Mais le peuple, sous le gouvernement particulier de ses cheiks, vit libre et tranquille, à l'abri de toutes vexations. Dans l'Asie et dans l'Afrique, toutes les fois qu'on aperçoit une montagne, on peut dire : Les gens qui y habitent sont rebelles, ou très peu soumis au gouvernement.

Le safran est une des productions particulières des montagnes du Garian; il est apporté à Tripoli, d'où il se répand sur la côte et dans les échelles de Turquie.

En quittant ces montagnes, on s'achemine vers le sud, et le premier lieu qu'on rencontre après trois jours de marche, pendant lesquels on ne trouve pas d'eau, ni bonne ni mauvaise, est un endroit nommé *Al-Gharié*, où quelques colonnes renversées et des restes de tours annoncent l'emplacement d'une ancienne ville. On y

(1) Il faut évaluer la journée d'une caravane à sept ou huit lieues au plus. Les Orientaux ne désignent les distances, que par journées.

trouve des puits où l'on renouvelle sa provision d'eau.

D'Algharié on se rend , en trois jours , dans une contrée nommée *Mezdah*. On n'y trouve que de l'eau saumâtre, dont on est forcé de se contenter.

De *Mezdah*, on se rend , en deux jours , à *Soukna*, la première ville de la dépendance du Fezzan, qu'on rencontre par cette route. Elle est peuplée de blancs et de noirs , tous mahométans , et sa population est évaluée à quatre mille âmes.

Mais avant de pénétrer plus avant dans le royaume du Fezzan, traçons la route de *Mesratak*.

Mesratak est éloignée de trois à quatre journées de Tripoli. Plusieurs bourgs séparés les uns des autres formeraient, s'ils étaient réunis, une ville très considérable. Les dattiers et les figuiers sont les seuls arbres de la campagne. On y cultive des grains, et on y entretient de nombreux troupeaux dont les toisons sont employées à faire des tapis grossiers, des couvertures et des étoffes dont les Arabes se couvrent. Nos bâtimens caravaniers font annuellement, à *Mesratak*, soit pour leur compte, soit pour le compte des marchands qui les nolisent , quelques chargemens de laine et de dattes.

Mesratak n'est qu'une rade ouverte, à l'abri seulement des vents du sud. Lorsque les navires marchands y sont surpris par la tempête, occasionée par tout autre vent que le nord , ils s'enfoncent dans le golfe de la Sidre , que les Arabes nomment *Joun-el-Kibrit*, c'est-à-dire le Golfe du soufre, probablement à cause de quelque mine de soufre qui doit se trouver dans le fond du golfe.

On n'en connaît point la profondeur. Les navires marchands s'avancent jusqu'à trente ou trente-cinq lieues. Les deux côtes sont également bonnes pour y mouiller, mais on n'y trouve aucun port. Le nord seul

est à craindre , parce qu'il les jetterait dans le fond du golfe.

M. le comte de Chabert , à ce qu'on prétend , ne s'est point avancé plus avant ; il serait cependant très important pour la navigation de connaître ce golfe en long et en large ; il en coûterait bien peu de frais au roi : une tartane armée de vingt-cinq hommes et de six canons , ayant à sa suite une felouque de huit paires de rames , pourrait faire tranquillement ses observations , depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'octobre , surtout si l'on avait l'attention d'acheter la protection du cheik arabe , campant au fond du golfe , par un présent de quinze ou dix-huit cents livres.

A cinq lieues à l'est de Mesratah , on trouve plusieurs mines de sel gemme , à la profondeur de deux ou trois pieds seulement dans la terre. Ces couches de sel , qui ont au plus un demi-pied d'épaisseur ; sont formées par des sources qui coulent en dessous. Si l'on étanche ou si l'on détourne ces sources , on trouve encore une couche de sel.

Toute la côte , depuis le golfe de la Sidre jusqu'au Benghazi , est remplie de mines de sel gemme. Ce sel est beaucoup meilleur que celui de Zoara , qui se forme dans des lieux bas où se rassemblent les eaux de la pluie que le soleil dessèche ensuite peu-à-peu.

Le sel de Zoara et celui des environs de Girbé , île précieuse de la dépendance de Tunis , n'est point propre à la salaison de la viande et du poisson ; il est trop corrosif. Pour saler les thons que l'on prend à la tonare de Biserte , on fait venir du sel des côtes de la Sardaigne.

Mais reprenons la route du Fezzan , que cette digression nous a fait perdre un moment de vue.

De Mesratah , en tirant vers le sud , on se rend en douze

jours à Vaddàn, la première ville appartenant au Fezzan qu'on rencontre de ce côté. Lorsque l'hiver a été pluvieux, on trouve dans cet espace beaucoup de pâturages pour les chameaux et les mules, les seuls animaux qui soient capables d'endurer la fatigue des déserts : mais dans les temps de sécheresse, cette route devient plus pénible, et il faut alors porter de l'orge, du son et des dattes pour nourrir les animaux.

On ne rencontre aucun fleuve dans ces contrées. Dans les vallées, où passent des torrens qui vont se jeter dans le golfe de la Sidre, on voit des arbres de haute-futaie qu'on nomme *talk*. Cet arbre ne produit ni fruit ni gomme. Sa fleur est jaune et répand une odeur suave. Le *talk* est très épineux, comme presque tous les arbres du désert. Les chameaux n'en mangent point les feuilles, parce qu'elles sont trop amères. C'est, au reste, le seul arbre qu'on trouve sur cette route, et c'est une rencontre bien précieuse pour des voyageurs qui marchent à travers des sables aussi brûlants que le soleil.

De *Vaddàn*, on fait six journées sans trouver une goutte d'eau, ni bonne ni mauvaise; et le soir du sixième jour, on arrive à une petite ville nommée *Zighan*. De *Zighan*, on se rend en un jour à *Tamerhend*.

De *Tamerhend*, on se rend en un jour à *Sebâa*, ville de trois ou quatre mille âmes de population. De *Sebâa*, on se rend en deux jours à *Telim*, et de *Telim*, en un jour à *Fezzan*, la métropole du royaume.

Cette route n'est que de vingt-sept à vingt-huit jours de marche, mais on y emploie ordinairement quarante et même quarante-cinq jours, à cause des stations que l'on fait dans les lieux où on trouve de l'eau, des vivres, et du pâturage.

Les petites villes qu'on rencontre sur cette route sont,

murées et gouvernées par un caïd qu'y nomme le sultan.

Leurs marchés, ainsi que les marchés du Fezzan, fournissent des cannes à sucre, des dattes, du blé, de l'orge, du dourra, du maïs, des grenades, des figues, des concombres, des melons d'eau, des haricots et des oignons.

Comme à quinze journées de la mer il n'y a jamais de pluie, et comme aussi il n'y a aucun ruisseau ni aucune rivière dans toute cette contrée, ce n'est que par le moyen des pourzaragues et de l'arrosage à la main qu'on fait prospérer les plantes.

En général, la meilleure eau est toujours un peu saumâtre, et les étrangers doivent se méfier des fruits, qui sont malsains et fiévreux.

On cultive, dans quelques endroits, des treilles qui donnent du très bon raisin; on ne l'emploie jamais à faire du vin; on supplée à cette liqueur par la *laqbi*, qui est une eau douceâtre qu'on tire du palmier pendant neuf mois de l'année, par le moyen d'une incision. La sève de cet arbre précieux ne cesse d'être en fermentation que pendant trois mois de l'an. Chaque palmier peut rendre trente à quarante livres pesant de laqbi, mais il faut ensuite le laisser reposer deux ans. Le laqbi fermenté donne une liqueur spiritueuse et épi-vrante, et on distille des dattes une eau-de-vie très forte.

La ville de Fezzan, qui donne son nom à tout le royaume, est murée, et elle a sept portes. On estime sa population à environ trente mille âmes. C'est un mélange de blancs et de noirs, comme toutes les villes qui sont au nord du Fezzan. On ne professe partout que la religion musulmane.

Le sultan qui y commande est puissant et respecté. Il est de couleur noire et de la même race de ces schérifs,

qui sont répandus dans les états de Maroc. La succession au trône est invariable, c'est toujours l'aîné des enfans qui succède au père.

Le sultan de Fezzan entretient un corps de troupes considérable ; il règne le meilleur ordre dans les villes de son royaume, et les routes sont très sûres.

Il a une musique guerrière composée, comme celles de l'Orient, de gros tambours qu'on bat des deux côtés, de timbales, de clarinettes, de trompettes, etc. Cette musique joue dans la cour de son palais tous les jours à l'assero, c'est-à-dire au point qui partage le midi d'avec le coucher du soleil.

Il ne paie point de redevance au pacha de Tripoli ; mais, comme il lui convient de vivre en bonne intelligence avec lui, à cause des avantages que ses sujets retirent de leurs liaisons de commerce avec Tripoli, il est en usage d'envoyer de temps en temps quelques présents au pacha.

Dans les marchés des villes du Fezzan, on trouve toujours de la viande de mouton et quelquefois de la viande de chameau (1), mais elle se vend à un prix trop haut pour que les pauvres puissent en manger : elle revient à raison de quinze ou seize sous la livre ; elle ne se vend pas au poids, mais par morceaux, comme à Paris la raie, le saumon, etc.

Les moutons qui fournissent cette viande ne sont point originaires du Fezzan ; ce sont les Arabes qui les

(1) Il ne convient point de tuer un chameau pour en dévorer la viande. Dans aucune ville d'Arabie, d'Afrique et d'Égypte, on n'égorge le chameau que lorsqu'il s'est rompu quelque membre en tombant avec sa charge. Les Orientaux en mangent cependant très volontiers la chair.

portent des montagnes du Garian , ainsi que l'huile d'olives et le beurre.

Les moutons qu'on nomme moutons du Fezzan viennent de l'intérieur de l'Afrique ; ils sont sans laine et couverts d'un poil semblable à celui de la chèvre, dont ils ne diffèrent presque que par les cornes. On est obligé, faute de pâturages, de nourrir ces moutons avec du son, de l'orge et des dattes.

Les poules sont très abondantes au Fezzan, et point chères; elles sont très fécondes:

Les esclaves nègres qu'on trouve au Fezzan y sont apportés par des marchands de *Bournou*, qui les tirent eux-mêmes de *Cachenah*, ville nègre à l'est (ouest) de Bournou et à vingt journées de chemin de la capitale de ce royaume. Ils portent aussi de la poudre d'or et des dents d'éléphant, qu'ils vont chercher à *Goungé*, contrée située au nord de la Guinée.

Les caravanes de Bournou emploient trente-cinq à quarante jours pour se rendre au Fezzan. Cette route n'est point très pénible. Tous les deux ou trois jours, elles trouvent des villes nègres où elles rafraîchissent leurs provisions.

4 juillet 1788. — Mehemed-Aga, l'envoyé de Tripoli, qui va maintenant en Hollande, m'a dit que le sultan de Fezzan avait envoyé pour son ambassadeur auprès du roi de Bournou, il y a deux ans, un de ses proches parents, qui y est encore.

Les caravanes de Bournou emportent de Fezzan, en échange de leurs nègres, de leur poudre d'or et de leurs dents d'éléphant, du papier, des draps, des étoffes de soie, des contaries de Venise et des quincailleries, que les Tripolitins et les gens d'Augela y apportent.

Augela est une contrée située à l'ouest des Elouahât

et à huit journées de Bengazi, sur la côte de Tripoli. Ils sont en concurrence avec les marchands de Tripoli pour tous les articles d'importation et d'exportation ; ils enlèvent même la plus grande partie des esclaves noirs, toute la poudre d'or et toutes les dents d'éléphant ; ils les portent au Caire en prenant la route de Siouth, par le chemin des Elouahât.

Les marchands de Tripoli n'emportent annuellement du Fezzan, en diverses caravanes, que sept à huit cents esclaves noirs, tant mâles que femelles, des plumes d'autruche, du séné, du natroun, et quelques parties d'alun. Ils ont été obligés de renoncer à la poudre d'or ; parce que le Pacha de Tripoli s'en emparait, et la payait au prix et de la manière qu'il lui plaisait.

Le Pacha, et Hassan bey surtout, le fils aîné du pacha, sont intéressés dans presque tout le commerce qui se fait entre Tripoli et le Fezzan.

De Tripoli en envoie ordinairement les esclaves noirs à Constantinople, et dans les principales échelles de la Turquie. Les femelles s'y vendent à raison de mille livres, de douze cents livres, et même de quinze cents livres, suivant leur beauté. Les mâles sont beaucoup moins chers.

Les plumes d'autruche sont enlevées par les Juifs, qui les envoient à Livourne, d'où elles viennent ensuite en grande partie à Paris. Il est bien étonnant que les Français n'aient jamais su, ni à Tripoli, ni à Tunis, ni à Maroc, ni au Caire, se mêler directement de ce commerce. C'est cependant la France qui fait la plus grande consommation des plumes d'autruche, et la plus grande partie même de celles qui passent en Angleterre, sont blanchies à Paris.

Le Natroun, que les Tripolitins apportent du Fezzan,

se répand dans la Barbarie, où on s'en sert pour la préparation des maroquins, pour le blanchissage des toiles et des étoffes de laine, etc. On en emploie aussi beaucoup dans le tabac rapé, pour lui donner du piquant. Les cuisiniers, en Egypte, se servent aussi du Natroun, pour ramollir les viandes, mais il m'a paru très échauffant.

Les lacs de Terrané en fournissent une très grande quantité à l'Égypte, mais j'ai de la peine à comprendre comment se forme le Natroun dans le Fezzan, puisqu'il n'y pleut jamais et que le pays n'est arrosé par aucune rivière. C'est une difficulté que les gens de l'envoyé de Tripoli n'ont pas su me résoudre.

Le séné qu'on apporte du Fezzan, se consomme en Barbarie, et il en passe aussi quelque partie à Livourne. Celui du Caire est d'une meilleure qualité, ou plutôt plus propre et plus pur. C'est celui qu'on demande en France.

Il n'y a aucune relation de commerce entre Fezzan et Tomboctou. Seulement les pèlerins qui, de cette dernière ville vont à la Mecque, passent à Fezzan, et traversant le pays d'Augela et les Elouahât, ils vont s'embarquer à Cossair sur la Mer-Rouge, pour se rendre à Yanboï et de là à Gedda. Il n'y a que des Arabes ou des nègres, qui soient en état d'endurer les fatigues d'une aussi longue route.

Voici en général quelles sont les provisions de voyage d'un marchand, même riche. Une petite tente à champignon, soutenue par un seul bâton et des piquets, un petit tapis, un coussin, quelques outres d'eau, un sac de biscuit, un peu de fromage, et une outre remplie d'une farine d'orge ou de froment, pétrie avec de l'huile ou des dattes. On l'appelle *zommeitah*. Une poignée de cette pâte et deux tasses d'eau lui suffisent pour passer

toute une journée. Dans les lieux habités, il achète du lait, du beurre frais, des poules, des œufs, etc., et il rafraîchit ses provisions.

Les animaux sauvages qu'on rencontre sur la route de Tripoli à Fezzan, sont la gazelle, le mehar, une autre espèce de gazelle plus renforcée et sans cornes, l'autruche, le bœuf sauvage, le lièvre, le habarah, la perdrix, la caille en quantité, l'hyène, le tigre, le chat sauvage, le loup et le chacal.

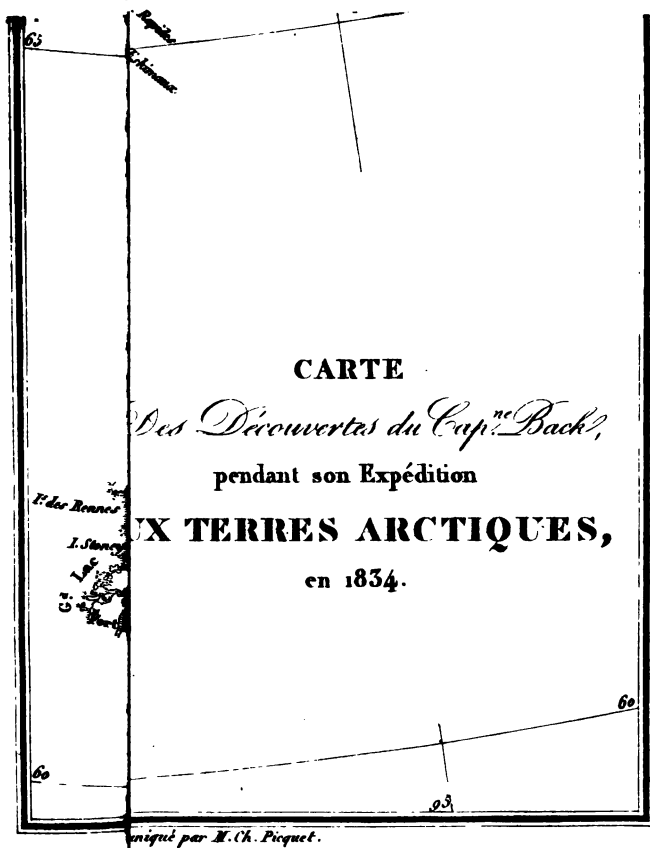
Les Arabes chassent l'autruche, au moment que la chaleur est la plus forte; ils ne poursuivent jamais la vieille autruche, leur peine serait inutile. La jeune autruche s'épuise en courant, et dès qu'elle a fait deux ou trois courses, elle se laisse prendre en vie. La chair de la jeune autruche est très bonne à manger. L'autruche pond soixante à quatre-vingts œufs à-la-fois. Le mâle les couve pendant le jour, et la femelle pendant la nuit. La chair de la gazelle, du mehar, et du bœuf sauvage est aussi très bonne, mais on ne peut se procurer ces animaux qu'avec le fusil, ou en leur tendant des pièges. Tout le Sakra est rempli de bœufs sauvages qui se rassemblent dans les lieux où ils trouvent de l'eau et des pâturages.

SUR LE VOYAGE DU CAPITAINE BACK.

(Extrait du *Nautical Magazine*.)

Le retour de cet officier, parti pour aller à la recherche du capitaine Ross est déjà connu de nos lecteurs; nous allons donner ici un aperçu de ses travaux de découvertes; car la nouvelle que le capitaine Ross était de retour en Angleterre lui était arrivée avant qu'il eût quitté ses quartiers d'hiver. Il partit donc du fort Reliance le 7 juin 1834, et fut occupé pendant un mois à transporter ses bagages et ses bateaux par le moyen de rouleaux à travers un pays de deux cents milles d'étendue, afin de s'embarquer sur la Thleweechodezeth, rivière qu'il espérait devoir le conduire à la mer dans le golfe de Bathurst. Ce ne fut que le 7 juillet qu'il s'embarqua sur cette rivière avec M. King, chirurgien de l'expédition et huit Européens, et prit congé du reste de l'expédition.

Le capitaine Back dit que le courant était d'abord profond et interrompu par des rapides, parce qu'il traversait perpendiculairement une chaîne de montagnes qui court E. et O.; mais au-delà de cette chaîne il se dirige vers le nord avec peu d'interruption, jusque par 65° 40' de latitude N. et 106° 35' de longitude O. Alors il tourna tout d'un coup vers l'est, détruisant ainsi l'espoir qu'on avait eu jusqu'alors d'arriver à la mer auprès du golfe



de Bathurst. La rivière devint large, formant une succession de petits lacs, et enfin un si grand, que dans plusieurs directions on n'apercevait pas d'autre terre à l'horizon ; l'expédition fut ici très embarrassée par les glaces, de sorte que pendant un espace de plus de 20 milles, elle ne put avancer qu'avec la plus grande peine. Lorsqu'on se retrouva enfin dans l'eau libre, le courant se rétrécit rapidement, se dirigeant encore vers l'E. et même vers le S.-E., interrompu souvent par des rapides et des cascades, jusqu'à ce qu'enfin par 65° 54' de latitude N. et 98° 10 de longitude O. (non loin par conséquent du fond de la baie de Wager), il se précipita avec une grande violence entre quatre montagnes de granit et coula ensuite de là assez directement vers le N. Il commence aussi en cet endroit à devenir très large (de 1½ mille à 1 mille) et est plus souvent que dans son cours précédent, interrompu par des rapides et des tournans d'eau ; le pays environnant est aussi montagneux et déchiré.

La veille du jour où l'expédition atteignit la mer, on rencontra pour la première fois quelques Eskimaux occupés à pêcher au pied d'une chute. Ces gens se mirent aussitôt en défense, mais le capitaine Back s'étant approché d'eux sans armes, il regagna sur-le-champ leur confiance et ils aidèrent ensuite à porter le canot et les effets dans le portage qu'on fut obligé de faire. Ils dirent que la mer était peu éloignée de là, et en effet le 29 juillet, le capitaine Back eut la satisfaction de la trouver par 67° 7' N. et 94° 40' O.

La vue de l'embouchure de la rivière était bornée de chaque côté par un passage étroit rempli d'écueils et de bancs de sable, un promontoire peu élevé (qui reçut le nom de la Victoire), l'interceptait en partie. Ce cap te-

nait aux montagnes de l'Est. Les côtes, à partir de l'embouchure s'écartaient de chaque côté, celles de l'ouest se dirigeaient vers le N.-O., tandis que celles de l'Est allaient vers l'Est et le N.-E.

Un jour entier de travail et d'essais convainquit le capitaine Back qu'il tenterait inutilement de suivre la côte orientale; en conséquence il se dirigea vers l'autre côté. Satisfait de se trouver à l'est du point nommé, Ross Pillar (ou James Ross Furthest de la carte de l'amirauté), il chercha à s'en approcher le plus possible, et pénétra jusque par $68^{\circ} 45'$ N. et $96^{\circ} 22'$ O. avec beaucoup de difficultés, en raison du mouvement des glaces qui venaient à la côte et des violents coups de vent qui les agitaient. De ce point, un horizon très clair s'étendait vers le N. N.-O. Deux grands points bleus qui paraissaient droit au N. furent supposés par le capitaine Back être des îles. Dans le N.-E. on ne voyait que l'eau, les glaces et le ciel. Vers l'est, la mer était libre avec une petite île distante d'environ 20 milles. A l'est 114 S.-E. et au sud de l'est jusqu'à la côte orientale la mer était libre. Le capitaine Back trouva aussi qu'en ce point le courant venait de la partie entre le N. et l'O. et il trouva quelques pins d'une espèce commune sur les bords de la rivière de Mackenzie, ce qui rend probable qu'ils venaient de cette rivière.

Ayant terminé ses observations, et un voyage difficile lui restant à faire pour retourner à son quartier d'hiver, le capitaine Back se décida à quitter ce point le 15 août. Cependant avant de se mettre en route, il monta sur le point le plus élevé qui fût aux environs, afin d'avoir une vue aussi étendue que possible, et il trouva avec plaisir que ce que les Eskimaux lui avaient dit était exact. Nous revenons donc maintenant à notre propre opinion

que la terre découverte par le capitaine Ross n'est autre chose qu'une île et non pas l'extrémité N.-E. de l'Amérique. Tant de circonstances viennent fortifier cette opinion qu'on peut dire qu'elle est à présent à-peu-près générale.

Le départ du capitaine Back et de ses compagnons pour revenir n'avait pas été prématuré, car déjà la glace formée sur la Thleweechodezeth était si forte qu'ils furent obligés d'abandonner leur canot qui avait beaucoup souffert et de se confier à leurs souliers à neiges. Un bon supplément de provisions leur donna la force de supporter cette fatigue additionnelle, et ils arrivèrent au fort Reliance le 27 septembre après une absence de trois mois. Le capitaine Back ne perdit pas de temps pour gagner New-York et revenir en Angleterre, et ses gens s'étant dirigés sur la baie d'Hudson seront de retour vers le milieu de novembre, époque de l'arrivée des premiers bâtimens appartenant à la Compagnie.

Nous pouvons maintenant résumer en peu de mots le résultat de cette expédition, qui a excité plutôt que satisfait notre curiosité; nous renvoyons nos lecteurs à la carte polaire que nous avons donnée pour suivre nos explications (1). La position de l'embouchure de la rivière déterminée par le capitaine Back étant droit au sud de l'Isthme de Booth, il est évident que la mer s'étend plus à l'ouest que cela n'est marqué d'après le capitaine Ross; et il est probable que toute la côte depuis le cap Turnagain est liée avec la rive sud du Prince Régent Inlet. Les positions rapportées par le capitaine Back, dans cette dernière expédition, occupent à-peu-

(1) Voir, à la page 425 du premier volume de la seconde série, la carte où sont tracées les découvertes du capitaine Ross.

près le milieu de cet espace. La côte étant ainsi réunie au sud de la terre du capitaine Ross, et la mer étant trouvée avoir une marée venant de l'ouest. Il est évident que ce que cet officier a vu n'était qu'un groupe d'îles. Cela est encore prouvé par le fait que, quand le capitaine Ross atteignit la partie de côte nommée Ross's Furthest, il fut obligé de traverser un détroit laissant au sud ou à sa gauche des îles qui pourraient bien être celles que le capitaine Back a vu au nord de sa dernière position. Nous devons cependant attendre le récit du capitaine Back, et nous croyons que nous n'aurons pas besoin d'une longue patience. Il est impossible, au reste de réfléchir sur le résultat général de cette recherche et de considérer l'importance des additions que nos connaissances géographiques ont obtenue dans cette intéressante partie des régions boréales par de si faibles moyens, sans exprimer nos vœux qu'une petite expédition (c'est-à-dire sur une petite écbelle) soit faite l'année prochaine pour nous apprendre ce que les possessions britanniques de l'Amérique septentrionale ont perdu par cette immense invasion de la mer trouvée si inopinément là où tout le monde supposait qu'on devait jouir de la sécurité de la terre ferme. Nous ne prétendons pas tracer ici la route, mais si une couple de bateaux était portée à la baie de Repulse et transportée par dessus l'Isthme ; que l'un dirigeât sa course à l'O. le long de la côte du sud du Prince Régent Inlet, et l'autre suivît la côte ouest de la presqu'île Melville jusqu'au détroit de la Furie nous pensons que peu de semaines suffiraient pour déterminer entièrement la configuration de cette partie de l'Amérique, et à qui pourrait-on confier une telle expédition, si ce n'est aux capitaines Back et James Ross ?

VOYAGE

AUX COLONIES RUSSES DE L'AMÉRIQUE,

Fait à bord du sloop de guerre *l'Apollon*, pendant les années 1821,
1822 et 1823, par ACHILLE SCHABELSKI.

À la suite de l'Oukase promulgué en septembre 1821, relativement au commerce des colonies russes de la côte N. O. d'Amérique, on équipa le sloop *l'Apollon* de 32 canons, et le brick *l'Ajazz* de 16 canons, pour se rendre dans ces parages. Employé dans cette expédition et prévoyant y recueillir des notions intéressantes, M. A. Schabelski tint un journal exact de ses observations.

La rareté des renseignements sur ces contrées si peu connues, nous engage malgré l'époque déjà ancienne de ce voyage à en extraire ce qui nous paraîtra propre à jeter quelques clartés nouvelles sur leur géographie, les mœurs des peuples et l'état des sociétés naissantes.

Partie de Cronstadt, le 10 octobre 1821, l'expédition contrariée par des vents contraires fut forcée de s'arrêter à Elseneur, à Deal et à Portsmouth; elle ne put repartir de ce dernier port que le 8 janvier 1822; *l'Ajazz* ayant échoué près des côtes de la Hollande ne put continuer sa route.

L'Apollon relâche à Rio-Janeiro du 15 février au 13 mars; M. Schabelski emploie son temps à visiter la

ville et ses environs, il en donne une courte description qui n'ajoute rien aux connaissances acquises sur cette ville visitée par tant de voyageurs.

Le 15 avril, étant sous le méridien du Cap de Bonne-Espérance, l'expédition perdit son commandant, le capitaine Toulonbieff, qui fut remplacé par M. Kroutchhoff. Le 8 juin, l'*Apollon* mouilla dans le port Jackson et en repartit le 25. Le 14 juillet de grand matin, on aperçut l'île Mitre découverte, en 1791, par Edwards, capitaine de la *Pandore*. Cette île est composée de deux montagnes jointes par un promontoire; à sa partie N.O. on voit s'élever deux roches coniques; l'une d'elles présente un phénomène assez rare; l'air et l'eau, en exerçant sur cette roche leurs forces destructives, l'ont effilée à son sommet et minée à sa base de manière à lui donner la forme d'une mitre.

La partie de cette île exposée directement à l'influence des vents est aride et dépourvue de verdure; mais le reste de l'île est couvert de la plus riche végétation. Quand le navire fut, par son travers, à un demi-mille nautique, on vit distinctement que la mer brise avec force contre toute sa partie orientale et que les vagues ont creusé dans la côte de profondes cavernes.

A huit milles de l'île Mitre, on aperçut l'île Cherry, qui n'est point, comme Mitre, inhabitée; forcé d'arriver au Kamtekatka, le capitaine de l'*Apollon* ne put aborder à cette île qui semblait promettre une intéressante et agréable relâche; mais il mit en panne à deux milles de l'île en voyant venir à lui quatorze sauvages dans deux pirogues à balancier; ils approchèrent du vaisseau avec la plus grande confiance, et quand ils furent montés à bord on vit en eux des hommes de la plus haute stature, bien proportionnés, et dont les traits extrêmement ré-

guliers annonçaient un excellent naturel. Tous les objets qui frappaient leurs regards leur causaient un grand étonnement, et quand ils désiraient faire quelque échange contre leurs noix de cocos, ils en demandaient la permission à celui d'entre eux qui paraissait leur chef.

On essaya d'abord de leur parler à l'aide d'un dictionnaire de la langue des Nouvelles Hébrides, sans en être compris; mais lorsqu'on se servit du dictionnaire de la langue des îles des Amis (*Tonga*), recueilli par D'Entrecasteaux, alors ils répondirent parfaitement aux questions qui leur furent faites, et indiquèrent *Anouta* comme le nom de leur île.

A en juger par l'ignorance où ils sont de l'usage de nos ustensiles les plus usuels, tels que couteaux, etc., on peut supposer qu'ils n'ont eu que de très rares communications avec les Européens. Tous ces sauvages avaient la peau de couleur cuivrée et les cheveux noirs; l'habitude qu'ils ont de les peindre les a rendus jaunes. Ils étaient nus et n'avaient de ceinture qu'autour des reins; en général, ils n'avaient de tatoué que le haut de la poitrine, bien peu l'étaient au visage et le chef seul avait un tatouage qui s'étendait le long du ventre en une bande verte.

Quelques-uns portaient pour ornemens de petits anneaux d'écaille de tortue passés dans leurs oreilles. Il a tout lieu de croire qu'ils sont originaires des îles des Amis.

La position de ces deux îles a été déterminée ainsi :

Ile Mitre ou Fataka.

Par le cap ^e Edwards.	11° 49' lat. S. —	168° 22' long. E. de Paris.
Par le cap ^e d'Urville.	11° 55' 25"	167° 48' 25".
Par le cap ^e de l' <i>Apollon</i> .	11 55' "	168° " "

Ile Cherry ou Anouta.

Par le cap ^e Edwards.	11° 37' 30"	167° 35' 30".
Par le cap ^e d'Urville.	11° 37' 12"	167° 27' 10".
Par le cap ^e de l' <i>Apollon</i> .	11° 45' "	167° 40' 45".

Une roche, liée à l'île Anouta par un récif où la lame se brise, s'étend à un mille dans le S. O. de cette île.

M. le capitaine d'Urville a passé, en mars 1828, entre ces deux îles, à douze milles de distance de chacune d'elles.

L'expédition passa l'équateur le 23 juillet, et eut alors quelques jours de calme, le vent alizé de l'hémisphère boréal souffla avec constance jusqu'au 32° de latitude N.; avec la perte de ce vent le beau temps disparut aussi, et en approchant des côtes du Kamtchatka, le navire fut enveloppé d'un brouillard épais pendant plus de huit jours.

Ce n'est que le 25 août que l'atmosphère s'étant éclaircie, l'*Apollon* put entrer dans la baie d'Avatcha. Cette côte présente le plus imposant spectacle; des masses de montagnes superposées sur d'autres masses forment du côté de l'Océan une immense digue, que la fureur des vents et des flots a rendue raide et escarpée; au-dessus s'élèvent majestueusement d'énormes pics (la plupart volcans), dont les cimes sont couronnées de neige et les flancs environnés de nuages. En opposition à ce magnifique tableau, l'aspect misérable du port de Saint-Pierre et Saint-Paul, composé de quelques chaumières mal bâties dont les fenêtres étaient garnies de mica au lieu de vitres, détruisait bientôt les sensations d'enthousiasme inspirées par ces grandes créations de la nature.

Pendant un mois de séjour dans ce port, M. Schabelski tenta une ascension au sommet du volcan d'Avatcha, mais arrivé à 1,260 toises d'élévation, et n'ayant

plus que 300 toises environ à parcourir pour atteindre les bords du cratère, un furieux vent du N. E. accompagné de neige, de brouillard et d'un froid de 15°, le força de renoncer à son dessein.

Ce volcan ne tient dans la presqu'île que le second rang, après celui de Kliutchi, qui eut une éruption considérable, en 1819.

L'expédition remit à la voile le 26 septembre, une violente tempête tourmenta le navire lorsqu'il eut atteint le méridien de la presqu'île d'Ataska; à midi, le 18 octobre, on aperçut le pic Edgumbe, appelé Saint-Lazare par les Russes; ce pic, qui est un volcan éteint, est escarpé et profondément sillonné du côté de la mer, mais d'une pente plus douce du côté de la terre. On ne doit pas trop s'approcher du cap qu'il forme, car il existe dans son voisinage un courant considérable qui entraîne les navires vers la côte; le 22 octobre, l'*Apollon* entra dans le Norfolk-Sound. L'entrée de cette baie est très dangereuse; si par malheur on s'y trouve pris par des calmes ou des vents contraires, on ne sait où jeter l'ancre; du côté du cap Edgumbe, le fond est rocailleux; du côté opposé, il n'y a qu'un endroit par de là l'île Biorke, où l'on puisse s'ancrer; mais on ne s'y décide que dans un cas urgent, le fond y étant très inégal.

Le port de Nouvel-Arkhangel ou Sitka, qui est la capitale de toutes les colonies russes aux côtes N. O. de l'Amérique, se trouve par 57° 3' de latitude N. et 222° 22' de longitude à l'E. de Paris, ou 137° 38' à l'O. Sa position présente un coup d'œil pittoresque, la forteresse, armée de 40 canons, renferme dans son enceinte la maison du gouverneur, construite avec une élégance qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans ces affreux

climats. Cette maison contient une riche bibliothèque et une belle collection d'objets curieux. Les habitations des particuliers sont bâties hors de la forteresse ; on remarque avec intérêt que l'hôpital est entretenu dans la plus grande propreté.

Maintenant nous laisserons parler M. Schabelski ; les détails qu'il donne sur les mœurs des naturels nous paraissant tous dignes d'intérêt.

« Ces peuplades des côtes nord-ouest de l'Amérique sont extrêmement divisées entre elles, et se distinguent par les devises qu'elles prennent : il y a les tribus de l'aigle, du loup, du corbeau, de l'ours et d'autres animaux ; en entrant dans un village, on reconnaît bientôt à quelle peuplade il appartient, car au haut de la cabane du chef, il y a toujours une devise, consistant en un animal peint avec différentes couleurs. Je n'ai pu savoir si c'est une prérogative que d'avoir la devise de sa tribu au haut de sa hutte ; il semble que c'est assez indifférent pour eux. En allant à la guerre, ils portent quelquefois des espèces de casques surmontés de leur signe protecteur, pour se reconnaître dans la mêlée.

« Le pouvoir de leurs chefs ou, comme ils les appellent Ankaü, est illimité ; quelquefois il punit de mort son subalterne ; dans d'autres occasions, personne ne l'écoute, et son influence dépend totalement de ses qualités personnelles.

« Avant le temps de leur communication avec les nations civilisées, c'étaient l'ancienneté des ancêtres et le nombre des parens qui décidaient de l'estime dont un chef jouissait parmi ses subalternes ; mais actuellement le commerce, en introduisant parmi eux le luxe, en rapproché les classes, et un chasseur adroit, quoique d'une basse extraction, est quelquefois plus estimé

qu'un ankaü qui ne possède pas des objets de commerce.

« Le pouvoir du chef est héréditaire, et passe non à ses enfans, mais au neveu, le fils de sa sœur.

« Ce sont les schamans (1) ou prêtres qui tiennent le second rang dans ces peuplades; leur influence ne s'étend que sur des vieillards, des femmes, des enfans ou des hommes que la faiblesse du corps ou de l'esprit a privés de l'emploi de la saine raison. Toute la science des schamans consiste à savoir de vieilles chansons que le peuple comprend à peine, et à prédire l'avenir. Les gens du peuple ne sont pas reçus indistinctement dans cette classe; ils initient dans ces grossiers mystères leurs propres enfans et ceux qui se distinguent par leurs talens.

« Quand un schaman est questionné sur quelques graves circonstances, alors, avant de commencer la cérémonie, il se bande les yeux, se revêt d'un habit extraordinaire et s'avance à pas lents; après avoir chanté quelque temps de vieilles chansons, les yeux bandés, il se met à danser au son d'un petit tambourin; peu-à-peu il se met en extase, jusqu'à ce qu'enfin il tombe en convulsions, et c'est dans ces momens de crise qu'il prédit l'avenir.

« Les peuplades des côtes nord-ouest de l'Amérique, divisées en tribus et douées d'un esprit belliqueux, se font des guerres continuelles. La vanité des chefs et le vol des provisions sont ordinairement les principales causes pour entreprendre la guerre; elle se fait avec une grande animosité, et consiste à tomber à l'impro-

(1) Mot emprunté des Mogols et transporté par les Russes en Amérique.

viste, pendant la nuit, sur le village et à en massacrer les habitans.

« Ces sauvages sont très adonnés au cérémonial ; pendant la paix, ils s'envoient réciproquement des ambassades ; quand ils envoyaient quelqu'un pour complimenter notre vaisseau, il arrivait toujours avec une grande suite et habillé de ses vêtemens les plus magnifiques ; son canot était suivi de quelques autres ; après avoir fait trois fois le tour du vaisseau, il s'en approchait et nous haranguait avant de monter à bord ; son discours consistait en protestations d'amitié, et pendant qu'il le prononçait, un de ses principaux officiers arrachait les plumes de l'aile d'un aigle et les dispersait dans l'air, ce qui est un signe de paix chez eux ; c'est aussi un des attributs du cérémonial que toutes les personnes faisant partie de l'ambassade doivent être poudrées des plumes de cet oiseau ; en montant à bord, il faisait encore une courte harangue et puis il procédait à son affaire.

« Quand une peuplade déclare la guerre à une autre, ses guerriers, pour inspirer plus de terreur, se peignent tout le corps en noir et surmontent leur tête de crânes ou de casques avec la devise de leur tribu.

« C'est un cas très rare chez eux que de se battre en plein champ ; leur point d'honneur consiste à attendre son ennemi avec la plus grande patience et à tomber sur lui à l'improviste. La même chose s'observe quand ils attaquent un village : aussitôt qu'ils s'en rendent maîtres, les habitans échappés au carnage sont faits prisonniers, et depuis ce temps ils sont regardés comme des esclaves ; ainsi les suites de la guerre introduisirent chez eux le plus dur esclavage, car les malheureux prisonniers passent leur temps dans les plus rudes travaux, et le moindre caprice du maître suffit pour leur ôter la vie.

« Un ankaü, en abandonnant pour quelque cause son habitation, avant que de construire une nouvelle cabane, égorge son esclave et arrose de son sang l'emplacement où doit avoir lieu son domicile.

« A la mort d'un chef, ses funérailles se font avec beaucoup de cérémonies, et leur magnificence est estimée d'après le nombre des esclaves sacrifiés à son ombre. Sitôt qu'un homme distingué parmi eux rend son âme, on construit un grand bûcher avec beaucoup de soin et de régularité, et on y pose le cadavre; tous ses amis et parens se rendent pour assister à la cérémonie; les principaux chefs sont armés, en pareil cas, d'espèces de lances sans pointe de fer, et presque tous les assistans sont peints en noir; le plus proche parent met le feu au bûcher et y verse de l'huile de baleine; après cela, un orateur s'avance au milieu de l'assemblée et prononce un discours à la louange du défunt; alors, si ce dernier était un homme riche et possédait quelques esclaves, on lie mains et pieds à ces malheureux et on les jette sur le bûcher pour être brûlés avec leur maître; c'est la persuasion que ces esclaves ainsi morts serviront à leur maître dans l'autre monde, qui porte les sauvages à une pareille barbarie. Pendant toute la durée des cérémonies, on fait retentir l'air d'affreux hurlemens, et ce sont surtout les femmes qui excellent alors.

« Ayant eu l'occasion d'assister aux funérailles des indigènes de Sitka, j'ai remarqué qu'à mon approche les parens, et particulièrement les femmes, redoublaient leurs sanglots et hurlemens; du moins la vanité, qui est la source de la feinte tristesse de ces sauvages, n'est pas si préjudiciable aux yeux de l'observateur que l'appât d'un gain sordide qui faisait couler les larmes aux pleureuses des anciens.

femme née en esclavage ne peut porter cette marque de distinction.

« C'est cette mutilation qui rend le beau sexe de ces contrées horriblement laid ; mais les traits du visage sont assez réguliers, la peau bien blanche, et j'y ai vu de ces femmes tant à Sitka que dans l'Archipel du prince de Galles que l'on pourrait appeler des beautés. Si Jean-Jacques avait à décrire l'histoire de quelque Héloïse de ces pays, il serait délivré du travail de rechercher les expressions les plus brillantes pour peindre les charmes d'un baiser, entièrement inconnu aux côtes nord-ouest de l'Amérique.

« Le poisson, que l'on trouve en grande quantité dans toutes les baies des côtes nord-ouest de l'Amérique, est avec les coquillages la base de la subsistance de leurs habitans ; les pêches les plus abondantes se font au printemps à l'aide de l'hameçon. Les sauvages apprêtent les poissons de deux manières ; on les fait sécher tant au soleil qu'à l'aide du feu, ou on les enfouit dans la terre ; ce dernier moyen est extrêmement dégoûtant.

« Parmi les Kamtchadales, les Aléoutes et les indigènes de cette partie de l'Amérique, la tête du poisson cru, ainsi que l'huile de baleine sont regardées comme les mets les plus exquis.

« Quand les sauvages aperçoivent que le poisson devient rare et qu'ils en ont fait une ample provision, ils se rassemblent et choisissent quelques chefs, auxquels ils confient leurs provisions d'hiver pour qu'ils les cachent dans la terre ; ces chefs doivent garder le secret inviolablement, car au milieu de l'hiver la famine fait parmi eux de grands ravages, et les peuplades se font des vols réciproques, qui produisent des dissensions.

« Aussitôt qu'ils deviennent libres des soins domesti-

ques, ce qui arrive vers l'automne, ils s'envoient des ambassades et passent leur temps à chanter et à danser; il est bien surprenant de voir un peuple en même temps si belliqueux et si adonné à des plaisirs qui semblent plutôt appartenir aux femmes; leurs danses se divisent en guerrières et pacifiques; quelquefois elles représentent la chasse ou autres occupations de la vie.

« C'est avec une ardeur égale à celle des nations civilisées qu'ils s'occupent à s'orner le corps; ils se peignent le visage de couleur rouge et noire et souvent ils les entremêlent; ils sont portés à se peindre par leur passion pour les ornemens, et non pas pour préserver le corps de la morsure des mouches; leurs cheveux, qui sont ainsi que les yeux de couleur noire, ne se défigurent jamais par une matière colorante, et chacun les arrange à sa volonté; ils attachent différens objets au nez et à l'oreille; souvent ils font trois ou quatre ouvertures à l'oreille pour y faire passer des fils de laine rouge. Les vieillards seulement portent la barbe; les jeunes gens se l'arrachent avec des coquilles ou des pincettes.

Leur habillement consiste en peaux d'animaux, et presque tous ont maintenant des couvertures de laine, qu'ils portent à la manière des toges romaines. Il est étonnant jusqu'à quel degré ils peuvent supporter le froid; souvent au cœur de l'hiver on les voit se promener tout nus; dès qu'un enfant commence à marcher, sa mère lui fait quitter la hutte pendant les plus grands froids, et par un exercice forcé, l'accoutume à toutes les rigueurs de l'hiver.

Les indigènes des côtes N.-O. de l'Amérique, courageux, fiers de leur indépendance et entourés de hautes montagnes et d'impénétrables forêts, sont bien loin de reconnaître la domination des étrangers; le seul moyen

que l'on puisse employer pour les tenir en quelque dépendance, est de les accoutumer aux objets de luxe, qui, devenus pour eux des objets de nécessité, les forceront à avoir de fréquentes communications avec les nations civilisées.

« Une expérience de plusieurs années a démontré aux Russes que Lapérouse avait tort de soupçonner les sauvages de ces contrées d'être antropophages.

« Un contraste assez frappant semble exister entre les Aléoutes et les indigènes de Sitka; les Russes, en conquérant les îles Aléoutiennes, en trouvèrent les habitants disposés en villages, éloignés des montagnes et ne connaissant nullement les armes à feu; il leur fut bien facile d'assujétir les insulaires; depuis ce temps ces derniers sont d'une timidité qui s'approche de la poltronnerie.

« Les baïdares sont de la plus grande utilité pour les Aléoutes; elles se font de peaux d'animaux marins et peuvent contenir trois hommes; les canots des indigènes de Sitka se font de troncs d'arbres, sont plus grands, non pontés et contiennent quelquefois jusqu'à trente personnes; c'est surtout en temps de guerre qu'ils emploient les grands canots; l'usage veut que la femme dirige le gouvernail pendant l'action.

« Avant l'apparition des étrangers, on employait les peaux de phoca cabina pour les baïdares; la difficulté attachée à ce genre de construction, à cause de la rareté de l'animal, faisait qu'il n'y avait que des gens aisés ou adroits, qui fussent en état d'avoir des baïdares; ceux qui ne pouvaient se les procurer, étaient obligés de se louer aux possesseurs; ce qui introduisit parmi eux un certain esclavage, que les Russes abolirent entièrement en mettant tout de niveau.

« Leur domination aux îles Aléoutiennes eut la plus

grande influence sur ces habitans ; elle produisit des changemens, qui firent oublier aux insulaires leurs anciens usages et leurs préjugés.

« Tels sont les résultats de mes recherches sur les mœurs des indigènes des côtes nord-ouest de l'Amérique; chaque année les voit s'altérer, à cause des fréquentes communications des sauvages avec les nations civilisées. Il serait extrêmement difficile de décider, si ces changemens aboutissent à les rendre plus heureux ; du moins le commerce, en leur procurant quelques-unes des jouissances de la vie, sert à les tirer de leur première barbarie. »

Plusieurs circonstances empêchant *l'Apollon* d'hiverner à Sitka, force fut au capitaine de se rendre sur la côte de Californie, au port de San-Francisco. Pendant un séjour de quatre mois dans cette contrée, M. Schabelski, ayant eu occasion de parcourir le pays entre San-Francisco et Monte Rey, de passer un mois dans la mission de Santa-Clara et de faire une excursion au port Bodéga, put faire sur sa situation politique et morale d'intéressantes observations, dont nous extrayons les plus saillantes :

Les changemens politiques qui détachèrent la Californie de l'Espagne, comme toutes ses autres possessions du continent américain, n'y ont point altéré sensiblement l'ancien ordre de choses ; comme auparavant, elle est divisée en presidios ou établissemens militaires et en missions. Les premiers sont habités seulement par des soldats commandés par les officiers militaires, et les missions sont peuplées par les Indiens, sous l'inspection de moines franciscains.

Un gouverneur, dépendant du gouvernement mexicain, réside à Monte-Rey et tient sous sa juridiction la

Nouvelle Californie. Une junte, dont les députés sont choisis parmi les habitans, est présidée par le gouverneur.

La manière employée dans les missions pour faire de nouveaux prosélytes à la religion catholique, ou plutôt pour fournir des esclaves à l'avarice des moines, mérite d'être rapportée : quand les missionnaires veulent augmenter le nombre de leurs convertis, ils demandent au chef du presidio voisin un détachement de soldats, qui, guidés par des Indiens attachés depuis long-temps à la mission, vont la nuit surprendre quelques villages indiens, qu'ils attaquent à coups de fusil; les indigènes, craintifs à l'excès, cherchent alors leur salut dans la fuite; les Espagnols les poursuivent, leur jettent des lacets comme aux animaux sauvages, les entraînent ainsi enlacés au grand galop de leur cheval, jusqu'à ce qu'affaibli par la perte de son sang chaque malheureux Indien puisse être lié et conduit à l'établissement. Les sauvages ainsi entraînés s'accoutument, à force de punitions, à tous les travaux qui composent leur nouvelle manière de vivre.

Chaque mission renferme une église, une maison pour les religieux, une caserne pour les soldats, et une espèce de couvent, dans lequel les pères renferment à l'approche de la nuit toutes les femmes indiennes qui ne sont pas mariées; le village toujours séparé de ces édifices par un emplacement au milieu duquel s'élève une grande croix, consiste en plusieurs maisons carrées, construites en terre cuite, dont chaque chambre est occupée par une famille.

Deux moines et quatre soldats suffisent pour surveiller et maintenir dans l'ordre, une mission contenant quelquefois plus de mille Indiens.

La vie de ces hommes est des plus uniformes; aussitôt

leur lever ils se rendent à l'église, entendent la messe qu'ils ne comprennent point, puis s'assemblent sur la place publique où on leur distribue un léger déjeuner, qui est suivi de pénibles travaux jusqu'à midi; à cette heure ils doivent cesser le travail, se jeter à genoux et paraître dans un profond recueillement. Après cet acte de dévotion, chacun d'eux, une corbeille à la main, se rend à la cuisine générale, où il reçoit son dîner consistant en farine de blé rôti qu'on fait bouillir dans l'eau; ces corbeilles sont faites de racines d'arbres et avec tant d'art que l'eau ne peut passer à travers. Des coquilles servent de cuillers. Le dîner fini, les travaux reprennent jusqu'au coucher du soleil; on se rend de nouveau à l'église, puis à la cuisine, et l'on se disperse ensuite dans les maisons.

Les Indiens, continuellement assujétis à ces pénibles travaux, ne possèdent aucune propriété; rarement on trouve chez eux un peu de sel et quelques graines. Une chemise et une couverture de laine qu'ils se passent autour du corps, sont les seuls vêtemens qu'ils reçoivent des pères, et encore sont-ils fabriqués par eux-mêmes.

Depuis que le roi d'Espagne n'envoie plus d'argent pour l'entretien des troupes, les moines sont obligés de partager avec les militaires le produit de la culture et du commerce. Une telle administration a les suites les plus funestes; les Indiens ne travaillent que par force et sont misérables, les soldats et leurs officiers vivent dans la paresse et dans un état voisin de la misère; on se croirait au milieu des Espagnols conduits par Cortez ou Pizarre. Les habitations, les habillemens, les armes, les meubles, les opinions, les préjugés, tout chez eux rappelle le seizième siècle. Ce pays, doué d'une belle température et d'une extrême fertilité, reste inculte pour ainsi dire

sans qu'on songe à tirer parti de son heureuse position.

Les forts de San-Francisco et de Monte-Rey tombent en ruines et sont garnis de canons montés sur de vieux affûts qui se briseraient à la première décharge à boulet. Il en est à San-Francisco qui datent de 1740. Pour défendre Monte-Rey, il faudrait établir beaucoup de fortifications; mais San-Francisco pourrait facilement être défendu contre des forces supérieures; à l'entrée du port qui est extrêmement étroit, on pourrait construire des batteries de chaque côté.

Il n'existe aucune école dans ces presidios, qui ne possèdent qu'un seul médecin fort ignorant. Des eaux thermales, fortement imprégnées d'hydrogène sulfuré, existent près de la mission de San-José, sans qu'il soit venu à l'esprit des religieux de les utiliser comme moyen de guérison dans beaucoup de cas.

C'est à tort que Vancouver a décrit ces Indiens comme dépourvus d'intelligence; ils sont au contraire propres à tous les travaux de l'agriculture et deviennent avec le temps de bons artisans.

L'opinion de M. Schabelski est qu'il faudrait abolir en Californie le gouvernement militaire, retirer le commerce des mains des moines, encourager le travail chez les Indiens en leur procurant les moyens d'acquérir des propriétés, et surtout chercher à perfectionner et répandre chez eux le goût de l'agriculture. Ce pays deviendrait alors un des plus florissans du Nouveau-Mondé.

L'établissement russe, proche le port Bodéga, visité par notre voyageur, se compose d'une forteresse de forme carrée, fortifiée par quatre bastions armés de vingt-quatre canons; elle renferme dans son enceinte la maison du commandant, les magasins et un puits,

bien qu'un ruisseau coule à quelques pas. Éloignées de neuf lieues du port Bodéga, cette colonie ne possède aucune baie pour recevoir les vaisseaux; elle n'a été établie par les Russes que pour faciliter leurs liaisons avec les Espagnols de la Californie, qui d'abord n'ont pas vu sans mécontentement ni sans réclamations cet empiètement sur les droits qu'ils prétendent avoir sur toutes les côtes de l'Amérique, depuis la terre de Feu jusqu'au détroit de Béring; mais une possession non interrompue de plusieurs années, ayant légitimé l'occupation de Bodéga par les Russes, les Espagnols sont devenus pour eux de fidèles et bons alliés.

A portée de canon de la forteresse, les indigènes de la Nouvelle-Albion ont bâti un village; ils y vivent paisiblement; les plus légers services qu'ils rendent aux Russes sont généreusement récompensés, et jamais ceux-ci n'ont cherché à les soumettre à leur domination. Les huttes de ces sauvages, construites en joncs, sont disposées avec assez d'ordre et ont une forme conique. Leur nourriture habituelle est la farine de gland; rarement ils s'occupent de chasse ou de pêche; ils ne portent presque aucun vêtement, et très peu parmi eux sont tatoués.

Le port Bodéga ne peut recevoir que de petits bâtimens, les Russes y ont bâti une maison et un bain. La baie de sir Francis Drake, près le port San-Francisco est peu propre à l'ancrage.

En retournant à Sitka, en avril 1823, M. Schabelsky visita le port Cordova de l'archipel du prince de Galles, les indigènes le nomment Caigane. Ce port, qui tient le premier rang parmi les places où les citoyens des États-Unis trafiquent avec les sauvages, est vaste et très peuplé. On ne saurait trop admirer le courage des Amé-

ricains qui viennent commercer sur ces côtes avec des naturels braves et entreprenans, qui guettent toujours le moment favorable pour surprendre un vaisseau, massacrer l'équipage et le piller. Les profits qu'on retire de ce commerce sont énormes, surtout en échangeant à Canton les pelleteries qu'on y ramasse, contre les productions de la Chine.

Il serait bien nécessaire qu'une nation civilisée eût dans cette partie de l'Amérique quelques établissemens fortifiés, pour tenir en respect les indigènes et offrir un asile aux vaisseaux qui auraient besoin de secours.

AMBROISE TARDIEU.

LETTRE

Ecrit par M. le vicomte DE SANTAREN, membre de l'Académie royale des sciences de Madrid, au président de cette académie, D. MARTIN FERNANDEZ DE NAVARETTE, sur les voyages d'Améric Vespuce en 1501 et 1503.

Avant-propos.

M. de Navarette, savant Espagnol, très connu par d'importans ouvrages qui lui valurent les suffrages les plus honorables du monde savant, se trouvant à la tête de l'Académie de Madrid, et étant sur le point de faire paraître le troisième tome de son ouvrage intitulé : *Collección de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo xv*, etc. etc.,

eut la bonté de me demander mon opinion sur le Florentin Vespuce, et les renseignemens qui se trouveraient à ce sujet dans les archives royales de la Torre do Tombo, dont alors j'étais le directeur.

J'ai un vif regret de n'avoir point maintenant en ma possession la lettre pleine d'intérêt que m'écrivit M. de Navarette, datée du 24 mai 1826; c'est un document très précieux, non-seulement en ce qui regarde les travaux de cet écrivain sur les voyages des Espagnols, mais encore, à cause de ses opinions sur les découvertes. (1)

Le 15 juillet de la même année, j'envoyai au savant président de l'Académie espagnole toutes les notions que je pus recueillir au sujet d'Améric Vespuce, et je lui communiquai mon opinion à l'égard de cet Italien. M. de Navarette ayant regardé les notions que je lui remis comme très propres à jeter quelques lumières sur ce sujet, les crut dignes d'être publiées et inséra ma lettre à la page 303, du cinquième tome de son ouvrage après en avoir parlé dans son introduction de la manière la plus flatteuse.

Comme l'ouvrage de cet estimable écrivain est volumineux et écrit en espagnol, et que pour cette raison il n'est pas très répandu, surtout dans le Nord de l'Europe, j'ai cru qu'il ne serait pas sans utilité de livrer à la connaissance d'un plus grand nombre de lecteurs le court travail que j'envoyai à M. de Navarette, pensant qu'il pourrait donner un plus grand jour à quelques ouvrages publiés en Allemagne, et surtout à celui de M. Rotteck publié en 1823, sous le titre d'Histoire générale des temps modernes. • Allgemeine Geschichte Neuverzeiten. •

(1). J'ai sa lettre originale parmi mes manuscrits à Lisbonne.

Dans l'espoir de rendre un faible service à la science, j'offre à la critique des historiens modernes la traduction française de ma lettre au président de l'Académie espagnole, accompagnée de quelques légères réflexions.

Paris, le 4 mars 1835.

Lettre.

Monsieur,

J'ai eu le plaisir de recevoir la lettre du 24 mai dernier que vous avez eu la bonté de m'adresser pour me demander de vous communiquer les documens que je trouverais dans les archives de la Torre do Tombo sur Americ Vespuce, et la découverte de la Nouvelle-Hollande. Je ne puis, monsieur, pour le moment répondre qu'à la première demande de votre lettre, en ce peu de lignes que je trace à la hâte.

Ni dans les chancelleries originales, *Chancellarias originaes* du roi D. Manoel depuis 1495, jusqu'en 1503, inclusivement, ni dans les 82,902 documens du corps chronologique, *Corpo chronologico*, ni dans les 6,095 du corps des caisses, *Corpo das gavetas* (1), ni dans les nombreux paquets de lettres missives des rois, princes et autres personnages, lettres déposées aux archives royales, je n'ai trouvé en aucune manière cité le nom de Vespuce, ni ceux de *Juliao del Giocondo* et de *Bartholomeo del Giocondo*.

Jedois ajouter que je n'ai jamais rencontré le nom de

(1) Ces deux corps de documens sont ainsi appelés depuis qu'on a changé le dépôt des archives après le tremblement de terre de 1775. Ils contiennent tous les papiers épars qui, avant ce désastre, étaient au château de Lisbonne.

Vespuce dans la précieuse collection des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris que j'ai examinés pendant mon séjour dans cette capitale, et où j'ai recueilli quelques documens qui m'ont fourni matière à des mémoires critiques publiés dans les tomes 12, 13 et 15 des Annales des sciences et dont Balbi fait mention dans le tome 2 de son *Essai statistique*, partie des archives littéraires; je n'ai pas non plus vu son nom cité dans le manuscrit 10,023, intitulé : *Journal des voyages des Portugais, depuis l'an 1497 jusqu'à 1632*, manuscrit qui a été composé par un Portugais, et primitivement écrit en cette langue, et qui, par l'orthographe qui y est suivie et les lettres doubles qu'on y voit, indique évidemment qu'il est extrait de quelques mémoires anciens.

On doit donc regarder comme très suspectes les prétentions de Vespuce, et ajouter peu de foi à tout ce qu'il dit dans ses lettres à *Pedro Soderini*, lettres qui ont été traduites en portugais et publiées en 1812, par l'Académie royale des sciences de Lisbonne, dans la *Collection de renseignemens pour servir à l'histoire et à la géographie des peuples d'outre-mer*. Mes idées là-dessus, n'ont pas changé malgré ce qu'en pense le savant éditeur portugais qui prétend, « que Pedro Alvares Cabral, revenant en Portugal où il arriva en 1501 rencontra à son passage au cap Vert, une flotte de trois vaisseaux sur laquelle se trouvait Vespuce, et qu'il lui parla. » On peut conjecturer que l'éditeur a extrait ces lignes d'un passage du chapitre 21 d'un mémoire fait sur le voyage de Pedro Alvares Cabral par un pilote portugais, mémoire qui se trouve au n° 3 du 2^e vol. de la collection précitée. Voici ce passage : « Nous arrivâmes
« au cap Bonne-Espérance le jour de Pâques-fleuries,
« le vent nous étant favorable, nous doublâmes ce cap »

« et touchâmes à un pays près du cap Vert, qu'on appelle Besenègue, où nous trouvâmes trois vaisseaux que le roi de Portugal envoyait reconnaître la terre nouvelle que nous avions découverte en allant à Calicut. »

Comment peut-on croire que le nom de Vespuce fût si obscur que le pilote portugais n'en parle pas dans sa relation ? Parce que Cabral rencontra ces trois vaisseaux, s'ensuit-il que ce soit l'expédition supposée de Vespuce, malgré la coïncidence de sa première lettre avec le passage que nous citons ? Vouloir en tirer une conséquence affirmative en faveur de Vespuce, n'est-ce point arriver à des inductions forcées et peu concluan-tes ? Selon moi, ce passage n'est point une preuve assez forte pour suppléer au manque de documens et nous faire ajouter foi entière aux lettres à *Pedro Soderini*.

D'un autre côté il est incroyable que l'historien portugais le plus instruit et le plus digne de foi, *Damiao de Goes*, vivant au temps de ces découvertes et de ces voyages, rempli de vastes connaissances, ayant voyagé dans toute l'Europe, devenu chef des Archives royales de la Torre do Tombo, où il a puisé tous ses renseignemens pour composer la chronique du roi don Manoel; il est, dis-je, incroyable que *Damiao de Goes* n'ait pas oublié de parler dans le chapitre 62 de la première partie de son ouvrage de *Pierre Pascoaligo*, ambassadeur de Venise à Lisbonne, et qu'il ait justement omis le nom d'un Italien aussi célèbre qu'il était Vespuce, tandis qu'il parle à chaque page de personnes très indifférentes, et que parlant dans le chapitre 60 de la première partie de sa chronique, du retour de *Pedro Alvares Cabral*, et de son arrivée au cap Vert, il ne dise que ces mots : « Et de là, il (Cabral) se rendit au cap Vert, où il ren-
« contra *Pedro Dias* qui s'était séparé de lui, dans son

« voyage pour les Indes, comme nous l'avons dit plus haut. » Comment peut-on supposer que cet historien ignorât la prétendue rencontre de Cabral et de Vespuce ?

Damiao de Goes, durant son séjour à Padoue eut de très intimes relations avec *Julio Sprone* et d'autres personnages instruits ; il s'occupait beaucoup des voyages que les Portugais entreprenaient alors, et se trouvait tellement au fait de tout ce qui se passait à ce sujet, qu'étant parti pour la Hollande, ses amis d'Italie ne cessèrent de le consulter et que ce fut lui qui envoya à *Ramusio* l'ouvrage manuscrit du Père *Luiz Alvares*. Je ne peux non plus croire que ce savant historien portugais, qui n'ignorait aucune circonstance des voyages de *Cadamosto*, comme on le voit dans le chapitre 8 de la chronique du prince don Joaô, quoiqu'il ne fût pas son contemporain, ignorât justement l'expédition de Vespuce.

Comment peut-on supposer que Damiao de Goes n'eût rien su des découvertes que Vespuce s'attribue dans ses lettres à *Pedro Soderini*, lui qui ayant été à Milan, au royaume de Lombardie, à Rome, à Ferrare, à Venise, connut dans tous ces lieux un grand nombre de sayans et lia des correspondances littéraires avec les cardinaux, *Benbo*, *Bonanico*, *Sodaletto*, *Christovão*, *Madruzio*, *Joaô Magno*, son frère *Olaô Magno* et beaucoup d'autres personnes distinguées.

De retour en Portugal, Damiao de Goes, par une ordonnance du 3 juin 1548 (1) signée de don Joaô III, fut nommé, en récompense de ses services, chef des archives royales de la Torre do Tombo (une des premières charges de la monarchie). Alors il s'occupa avec un

(1) Chancellerie du roi D. Joao III, liv. 60. f. 43.

grand zèle à réunir tous les matériaux nécessaires pour faire les chroniques qu'il publia, et à mettre en ordre tous les documens de ces archives; pouvait-il donc ignorer le voyage de Vespuce et la renommée de cet Italien, si son voyage avait réellement eu lieu 45 ans auparavant ? Est-il permis de croire que Damiao de Goes n'eût rien rencontré touchant les voyages ? Comment peut-on encore penser que Damiao de Goes, qui avait recueilli, dans le cours de ses voyages, un grand nombre de manuscrits et de documens rares qu'il avait envoyés à l'infant don Fernando, duc de Guarda, fils du roi don Manoel, n'en eût point trouvé un seul relatif à Vespuce ?

Qu'on ne nous dise pas que Damiao de Goes, prévenu en faveur de ses compatriotes, ait gardé le silence pour obscurcir la gloire de Vespuce, parce qu'il était étranger ; car le Portugal avait déjà la gloire de cette découverte, faite par Pedro Alvares Cabral, l'année avant le prétendu voyage de Vespuce, d'autant plus que cet historien très véridique a écrit avec la plus grande impartialité la relation du voyage de *Cadamosto*, étranger comme l'était Vespuce.

Serait-il possible que le chef des archives royales de la Torre do Tombo n'eût point connu les livres et les papiers de Vespuce, puisqu'à la fin de son sommaire ce dernier dit : qu'à peine arrivé en Portugal, il mit entre les mains du roi don Manoel, ses livres et ses papiers, que ce roi voulut voir et examiner ? (1)

(1) Comment peut-on croire que le roi don Manoel qui s'était occupé de la réforme des documens des archives avec tant de zèle qu'il s'y rendait même en personne ; qui avait déposé dans ces archives beaucoup de documens tirés de la bibliothèque dite d'Alphonse V ; comment, dis-je, peut-on croire que ce prince aurait oublié de re-

Je dois aussi faire remarquer que dans une lettre que j'ai vu moi-même, écrite par *Pedro Pascoaligo*, ambassadeur de Venise à Lisbonne, à ses frères en Italie, datée du 23 octobre 1501, année où l'on dit avoir eu lieu ce prétendu voyage de Vespuce, cet ambassadeur parle du *voyage de Corte Real*, et ne dit pas un seul mot de Vespuce, quoiqu'il fût Italien.

En outre, j'ai examiné avec attention les sections de *mon corps de droit public* diplomatique du Portugal, qui traitent de nos relations avec l'Espagne et l'Italie, et je n'y ai rien rencontré sur Vespuce. *Ruy de Sande*, ministre du roi don Manoel en Espagne, dans ses dépêches de 1500 et 1501, années où Vespuce a fait ses prétendues découvertes, ne dit pas un mot de ce Florentin, ni *Joao Mudes de Vasconcellos* dans sa correspondance officielle de l'année 1502 et suivantes. (1)

Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris que j'ai cité, ainsi que Goes, ne parlent d'aucune expédition importante en 1501, quoiqu'ils fassent mention d'un voyage fait en cette même année par *Joao da Nova*, navigateur très insignifiant auprès de Vespuce, ce qui est une nouvelle raison pour douter du voyage et des découvertes de ce dernier.

cueillir les livres et les papiers dont parle Vespuce, et d'en faire tirer des copies, lorsqu'ils traitaient d'une affaire aussi importante pour son règne, si en effet de tels livres et de tels papiers eussent existé ?

(1) J'ajouterai qu'à cette époque, nos rois avaient l'habitude, soit directement, soit par l'entremise des ambassadeurs, de communiquer tous les évènements remarquables aux monarques étrangers, et surtout à celui d'Espagne, à cause des liens de famille. Dans les correspondances de cette époque, je n'ai rien trouvé sur Vespuce et ses découvertes, ce qui nous porte encore plus à douter des relations de ce Florentin.

Quant au second voyage, Damiao de Goes garde sur lui un silence complet, et les autres écrivains varient beaucoup dans leurs relations. *Pedro de Mariz* dans son cinquième dialogue, dit, sans désigner l'année : « que le roi don Manoel envoya une flotte composée de six voiles et commandée par *Gonçalo Coelho* ; que ce capitaine ayant perdu deux vaisseaux revint avec quatre en Portugal, où il arriva après la mort du roi. »

Le père Simao de Vasconcellos et plusieurs autres chroniqueurs répètent la même chose ; mais Damiao de Goes, dans sa chronique, dit en termes précis que *Gonçalo Coelho* partit avec six vaisseaux le 10 juin 1503. — Nous pourrions avoir des notions exactes sur le voyage de Coelho, et savoir si Vespuce faisait ou non partie de cette expédition, si nous avions l'ouvrage que ce capitaine portugais publia sur l'Amérique, après avoir tout vérifié de ses yeux, quand il écrivait par ordre du roi. — Malheureusement cet ouvrage se perdit, et tout ce que la tradition nous a appris, c'est que son auteur l'offrit au roi don Joao III. (1)

J'ai aussi examiné dans les archives royales de la *Torre do Tombo*, tous les documens concernant *Gonçalo Coelho*, et les mémoires généalogiques de la famille de ce navigateur, et je n'y ai rien trouvé sur Vespuce.

Je dois encore ajouter que Vespuce parlant, dans sa première lettre, de son arrivée au port de *Bésénègue* après du cap Vert, ne dit pas un seul mot de la rencontre qu'il fit de *Pedro Alvares Cabral*.

(1) Mais supposons que Vespuce fit partie de cette expédition, est-ce que le seul fait de voir *Gonçalo Coelho* chargé du commandement et faisant la relation de son voyage, ne détruit pas les prétentions exclusives de Vespuce, aux découvertes qu'il s'attribue, et à la gloire de donner son nom à ces régions ?

Tout ce qui vient d'être dit démontre que les prétentions de Vespuce ont peu de fondement et que beaucoup d'historiens et de géographes ont été à son égard induits en erreur ; mais on pourrait le démontrer d'une manière encore plus évidente en rapprochant divers passages de ses écrits. N'y a-t-il pas contradiction, lorsqu'après avoir décrit, dans sa première lettre, son voyage de 750 lieues de côtes, il dit : « que n'ayant trouvé dans ce pays aucune mine, » etc. etc., et finit, parlant toujours d'une manière collective. « *Et on le résolut ainsi, me chargeant entièrement du commandement de la flotte* » d'où on conclut que la première fois qu'il sortit de Lisbonne, il ne commandait pas.

Plus bas il dit : « Nous convinmes avec le premier capitaine de faire des signaux à la flotte, » etc., etc.

Après cet exposé et d'après les documens que les Italiens ont publiés sur Vespuce, je crois que les découvertes qu'il s'attribue sont peu fondées, ou du moins très douteuses ; pour ajouter foi pleine et entière à un fait, la critique de nos jours exige des preuves dont on ne puisse révoquer en doute la vérité, elle ne trouve plus suffisantes de simples traditions ; elle repousse des documens qui portent un caractère d'in vraisemblance. Toutefois, sans un examen plus mûr et plus approfondi, je ne me hasarde pas à dire que Vespuce ne se soit trouvé en quelque une de ces expéditions, comme un des hommes les plus instruits dans la cosmographie et la navigation, et, malgré toutes les relations qu'il a écrites, je penche beaucoup vers l'opinion du savant *Muñoz*. Enfin je croirais même (si nous regardons ses lettres comme authentiques) je croirais même, dis-je, qu'il a fait partie des deux expéditions, mais comme subalterne, et alors nous ne devons pas nous étonner qu'il ait fait au Portugal et

à l'égard des voyages de 1501 et 1503 ce qu'il fit avec les relations de *Hojeda*. (1)

Pour avoir une opinion plus arrêtée sur cette question, j'aurais désiré pouvoir consulter un ouvrage publié en 1823, en Allemagne, intitulé *Allgemeine Geschichte neuerer Zeiten*, etc. par M. Rotteck. — *Histoire générale des temps modernes*. Je ne connais de cet ouvrage que quelques extraits, et je remarque que l'auteur, recherchant si l'Amérique a été connue ou visitée avant Christophe Colomb, parle beaucoup de Vespuce, et de la grande part que quelques écrivains lui ont donnée à cette découverte, et dit ces mots remarquables : « Ce qui attaque encore davantage la gloire de Colomb, ce sont les prétentions de Vespuce, » etc., etc.; de ce passage on peut conclure que M. Rotteck n'a pas ajouté grande foi aux relations de Vespuce.

Voilà pour le moment, monsieur, ce que je puis vous dire sur ce sujet; je diffère de vous répondre sur les documens relatifs à la découverte de la Nouvelle-Hollande, faite par ordre du vice-roi des Indes en 1600 et 1601 selon l'atlas manuscrit de Teixeira du *xvii^e* siècle,

(1) Il est prouvé que Vespuce s'est emparé des relations d'*Hojeda* et les produisit comme siennes. Koch, dans son tableau des révolutions de l'Europe, tome 1^{er}, page 298 dit : « Un négociant florentin nommé Améric Vespuce, suivit de près les traces du navigateur génois, sous la conduite d'un capitaine espagnol nommé Alphonse d'*Hojeda*; il fit plusieurs voyages dans le Nouveau-Monde; différentes côtes du continent de l'Amérique méridionale furent visitées par lui; et dans les cartes qu'il dressa de ses découvertes, il usurpa une gloire qui ne lui était pas due, en appliquant son nom au nouveau continent d'où il arriva que ce nom, celui d'Amérique, y resta depuis constamment attaché. » Wid-Fozen, cité par Koch dans la quatrième note, du même volume, et de la page précitée.

jusqu'à ce que j'aie examiné les autres documens et les soixante livres qui sont venus en 1778 du département des Indes établi à Goa, pour être placés dans les archives de la Torre do Tombo et dont j'ai déjà fait les extraits concernant les dix-neuf premiers.

NOTICE

*Communiquée par M. le colonel GALINDO, de Guatemala,
sur l'Amérique centrale.*

Les États de cette confédération sont Costarica, Nicaragua, Honduras, le Salvador et Guatemala : le siège de son gouvernement national est San-Salvador, ville de 15,000 âmes, située près de l'Océan Pacifique, dans un district qui s'étend vers l'intérieur, et qui a huit à dix lieues de longueur et de largeur.

Les ports principaux de l'Amérique centrale sur le golfe d'Honduras sont Isabal, Omoa et Truxillo : dans la mer des Caraïbes, San-Juan de Nicaragua, Matina et Boca del Toro ; et sur l'Océan Pacifique Calderas, Concordia, Realejo, l'Union, Libertad, Acajutla et Istapa.

Les lacs sont remarquables et nombreux, le plus renommé est celui de Nicaragua, par lequel doit s'ouvrir dans peu un canal pour la navigation des bâtimens de mer d'un Océan à l'autre.

Le grand fleuve Usumasinta, sur les eaux duquel se trouvent les fameuses ruines de Palenque, tombe dans le golfe de Campêche. Le Hondo qui sépare le Yucatan de l'Amérique centrale; le Bélize ou Mopan; le Savon, le

Sarstoon, le Polochic, le Motagua, l'Ulua, l'Aguan, le Tinto et le Guayape tombent dans le golfe d'Honduras. Le Wanx et le San-Juan qui décharge les eaux du lac de Nicaragua, se jette dans la mer des Caraïbes. Le Lempa qui baigne l'état du Salvador est le plus grand des tributaires de la mer Pacifique : le Motagua forme le beau lac d'Amatitan près de la ville de Guatemala et tombe dans l'Océan au port d'Istapa.

Des volcans se trouvent tout le long des côtes du Midi; celui de Cosiguina, au mois de janvier passé, a étonné une immense section de cet hémisphère par le bruit de ses éruptions et par les pluies de cendres qu'il a jetées, sans pourtant faire beaucoup de mal dans son voisinage.

Le climat de l'intérieur du pays est délicieux; dans la ville de Guatemala le thermomètre de Fahrenheit se maintient presque toujours à 60°.

Les exportations principales de l'Amérique centrale sont l'or et l'argent, l'indigo, la cochenille, la salsepareille, les cuirs, baumes, acajou, bois de teinture, etc. Aucune partie de l'Amérique n'a comparativement une si grande abondance d'exportations de valeur; elles égalent presque les importations, sans même qu'on y comprenne les métaux précieux. Le fer des mines du Salvador est estimé comme le meilleur. L'industrie des habitants est toujours croissante.

La population de la fédération est un peu au-dessous de deux millions : il ne se trouve presque pas de nègres. Les Américains du centre n'ont pas de fanatisme; la tolérance religieuse est expressément proclamée dans la constitution et se trouve gravée dans les cœurs; point d'évêques au centre de l'Amérique; les ordres religieux ont été entièrement abolis pour les hommes; et le peu

de couvens de religieuses qui restent ne peuvent obliger leurs membres à y rester contre leur gré.

L'indépendance de l'Amérique centrale fut finalement atteinte le 1^{er} juillet 1823 et une constitution analogue à celle des Etats-Unis fut adoptée; cependant un parti anti-libéral s'efforça long-temps de régner, et le dernier drapeau espagnol qui flottait sur ce continent fut abaissé à Omoa le 12 septembre 1832. Le président, général Morasan, vient d'être réélu pour un second terme de quatre années; le prestige de son nom et son respect pour les institutions du pays promettent une période de prospérité tranquille; enfin on peut espérer que les troubles intérieurs de l'Amérique centrale ont cessé pour toujours; ils ont été bien contraires à l'avancement des États de Nicaragua et de Salvador, mais les trois autres États ont marché avec rapidité dans la carrière de l'industrie et de la prospérité: celui de Guatemala, grâce à la tranquillité dont il a joui depuis plusieurs années, à la bonne intelligence de ses principaux citoyens, à l'activité et aux vues étendues de son chef, M. Mariano Galves (qui a aussi été réélu), prend les devans dans le cours des améliorations; un code a été rédigé; il abolit toutes les lois espagnoles; l'éducation est protégée de toutes manières et la sécurité et la bonne foi se manifestent dans les affaires de son gouvernement, qui peut se comparer aux meilleurs du monde.

La nation n'a presque pas de dette extérieure et ses droits de douane sont des plus modérés.

Rio-Mopan, le 13 avril 1835.

ANTIQUITÉS MEXICAINES.

Extrait d'une lettre de M. J. F. WALDECK.

Mérida , 4 juillet 1835.

J'ai été forcé d'abandonner mes recherches dans l'intérieur de Yucatan, par la saison des pluies ; et je suis maintenant à Mérida où je mets au net mes dessins et mes observations. Vous savez que j'ai vécu deux ans sur les ruines de Palenqué, et que, par conséquent, j'ai pu les étudier avec fruit, quoiqu'il me restât beaucoup à faire, quand je les quittai; elles étaient, jusqu'à cette époque, regardées comme les plus belles et les plus considérables des Etats mexicains ; mais, depuis mon dernier voyage, elles ont perdu ce titre à mes yeux, et auront le même sort aux yeux du public, quand j'aurai publié les ruines de Yucatan, et en particulier celles de Ytzalane, près de Uchémal. Tout ce que peut produire le luxe asiatique et la patience des peuples esclaves, est là déployé au plus haut degré. Un seul édifice construit tout en *politus lapis* (et ils sont tous ainsi), le plus petit n'ayant que quatre-vingt-sept pieds huit pouces de long et dix-sept pieds sept pouces de haut, m'a tenu trente-cinq jours pour le dessiner. J'ai envoyé à milord Kingsborough un calque de la dixième partie de ce monument curieux, et auquel j'ai donné son nom, puisque, sans lui, il n'eût peut-être jamais été connu : il est élevé sur une pyramide dont l'escalier est de cent marches d'un

pied de haut et de cinq pouces de large, ce qui en ferait des assises, si elles faisaient le tour. La plate-forme, du côté opposé à l'escalier, et sur laquelle on sacrifiait, s'avance de quarante pieds devant la porte principale de l'édifice, et tombe perpendiculairement jusqu'au bas : c'est de là qu'on précipitait les victimes, après les avoir immolées; les côtés et la face de cette saillie sont, du haut en bas, chargés d'ornemens et d'hiéroglyphes d'une complication qui pourrait défier la patience du plus patient des hommes : je crois pouvoir me donner ce titre par ce que j'ai déjà fait. En face de cette pyramide, il y a une grande place fermée par quatre grands corps de bâtimens emblématiques des quatre âges : les deux plus grands ont 227 pieds de long, et les deux petits 172. Le pavé de cette place est composé de carapaces de Chéloniens (*Test. geometrica* L. ou *marginata*); très bien sculptés sur des pierres carrées d'un pied, ce qui donne 56,946 pieds de superficie à la place, et dénote le nombre des carapaces qu'il y avait ; car la plupart ont été enlevés pour servir à des constructions modernes. Les quatre coins des deux plus grands corps sont ornés de trois têtes d'éléphants symboliques, et l'une sur l'autre, dont les trompes au couchant, sont baissées, et, à l'orient, sont en l'air. Entrer dans un détail de la sculpture des façades serait inutile et impossible : une d'elles, dont deux serpens à sonnettes entrelacés formaient les cadres des tableaux qui couvrent cette façade, m'a donné quarante jours de travail pour mettre au trait. Le temple du soleil lui fait face, et l'édifice du catastérisme Calli est situé au sud ; celui du nord est très ruiné ; mais je parviendrai à en rétablir une partie par les décombres qui sont restés sur place. L'édifice aux Callis porte son âge par la répétition

intentionnelle de ce signe , et donne 832 ans. On sait que cent ans avant la conquête, ils furent abandonnés par les Indiens qui passèrent à Peten, et prirent le nom d'Ytzaex, et cette ville existait déjà l'an 587 de J.-C. Mais cette date est bien jeune, comparée avec les Katunes de Tixhualajtun. Ce sont des pierres carrées, disposées en damier, et dont chacune vaut chronologiquement vingt ans, et toutes les fois que ce temps était révolu, on en plaçait une autre dans l'ordre décrit, et c'était une grande cérémonie. Une partie du mur, très petite, il est vrai, de ces archives monumentales s'est écroulée; mais il en manque peu : les Katunes restans sont au nombre de 117 (1)...

Voilà, monsieur, ce dont il m'importait beaucoup de vous informer , persuadé que vous prendrez quelque intérêt à trouver le nouveau monde presque aussi vieux que l'ancien. J'ai envoyé tous ces détails en Angleterre où ils seront peut-être publiés. Mais je crois que si vous en faites part à l'Institut , il ne dédaignera pas le fruit de travaux qui m'ont coûté bien des peines.

L'étendue de la ville de Ytzalane est de dix lieues, sur deux de large ; du moins il y a des édifices sur toute cette superficie, et à peu de distance l'un de l'autre. Durant la saison pluvieuse, je fais abattre la forêt, pour y mettre le feu en février, et recommencer mes travaux au mois de mars. Dans mon premier voyage, je n'ai visité que quinze édifices, et n'ai pu lever les plans et les dessins que de quatre. J'en découvris avec mon télescope une grande quantité du haut de la pyramide dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir ; mais les aller visiter était une perte de temps, ce qu'il faut éviter quand les voyages sont coûteux. J'ai préféré d'abord faire le travail de

(1) Suivant des calculs trop hypothétiques pour trouver place ici.

ce qui était à ma portée; encore n'ai-je pu l'achever. Les Indiens m'ont parlé d'un labyrinthe où ils n'osent pas entrer, par la raison que ceux qui ont eu cette curiosité, n'en sont plus ressortis. Comme ces ruines n'ont jamais été visitées par aucun étranger, j'ai un vaste champ de découvertes devant moi. Les habitans n'en font aucun cas, depuis qu'ils n'ont plus besoin de pierres pour bâtir leurs fermes. Je n'ai encore vu que des statues isomètres dont les proportions sont justes, mais le dessin lourd. Les hiéroglyphes et les ornemens seuls sont en relief, mais bien plus saillans que ceux de Palenqué.

Il paraît que le culte d'Ytzalane était celui du Lingham matériellement figuré, ce qu'on reconnaît dans les statues qui existent encore, quoique mutilées. Si le Taut est prouvé être l'emblème de Phallus, c'est alors, à Palenqué qu'existait le Boudhisme épuré. Mayapan n'est plus qu'un amas de décombres; elle était déjà ruinée et rasée par les Indiens mêmes, cent ans avant la conquête. J'ai perdu mon temps à vouloir y trouver quelque chose. Il y a plus d'édifices antiques dans le Yucatan qu'un seul homme n'en pourrait dessiner dans sa vie, et qui ne le cèdent en rien pour la richesse des détails à ceux d'Uchémal. L'application que j'ai mise aux langues anciennes du pays, me fait faire, tous les jours, de nouvelles découvertes, et j'espère que mon voyage à Yucatan sera non-seulement apprécié des savans, mais aussi du public; car, ici, les modernes ne sont pas moins curieux que les anciens, et le pays que je décris ne ressemble à aucun autre.

TREMBLEMENT DE TERRE

A L'ÎLE DE JUAN FERNANDEZ.

Le tremblement de terre qui a détruit, le 20 février dernier, presque entièrement la ville de la Conception au Chili s'est fait ressentir aussi avec une grande violence à l'île de Juan Fernandez, ainsi qu'on peut le voir par l'extrait suivant d'une lettre écrite de cette île en date du 28 février 1835.

« Le navire *le Cyrus*, capitaine B. R. Hussey, ayant mouillé ici pour faire de l'eau, je profite de cette occasion pour vous envoyer cette lettre et pour vous faire connaître les grands malheurs arrivés dans cette île par le tremblement de terre du 20 de ce mois, qui donna lieu à une irruption de la mer qui a entièrement englouti les habitations du port. Trois seulement ont échappé à ce désastre parce qu'elles étaient bâties sur un lieu élevé, heureusement une de ces maisons est le magasin, en sorte que les provisions n'ont point été perdues. Lorsque la mer commença à s'élever j'étais sur les murs du fort occupé à diriger quelques ouvriers employés à construire une baraque pour ma troupe, j'aperçus de là que le môle était presque tout couvert par l'eau. Comme cela n'était jamais arrivé auparavant, je descendis du fort et donnai ordre de retirer les bateaux. Pendant qu'on était occupé à cela, la mer commença à se retirer avec une grande rapidité jusqu'à la distance

d'environ 200 verges, laissant la plus grande partie de la baie à sec, j'entendis alors une explosion terrible, et le sol fut violemment ébranlé. Je fis aussitôt sonner la cloche d'alarme, et je parvins à faire tirer les bateaux jusqu'au pied du fort ; lorsque la mer revint, en peu d'instans elle couvrit la ville et en se retirant elle entraîna avec elle maisons, arbres, animaux, ainsi qu'un homme et une femme, il ne resta aucun vestige d'habitations, excepté les trois maisons dont j'ai parlé ci-dessus, le toit de ma maison et de celle du commandant des troupes. Peu de temps après l'explosion, je vis une large colonne de fumée s'élever rapidement et des éruptions volcaniques furent aperçues à différens intervalles dans la même direction. Après que la mer fut devenue calme, je fis mettre le bateau à l'eau et fus assez heureux pour sauver la vie des deux individus qui avaient été entraînés ; ils avaient pu se tenir sur l'eau au moyen de quelques charpentes qui flottaient, mais ils étaient très blessés. Je recueillis aussi quelques effets, mais presque tout fut perdu ; grâce à Dieu cependant tout ne fut pas au pire, car si cet événement fût arrivé pendant la nuit, à peine si une seule personne en eût échappé. J'ai examiné l'endroit où le volcan avait été vu, je n'y trouvai aucun changement, et ne pus pas y avoir le fond.

Signé : T. SURCELLE.

EXTRAIT

D'une lettre de **ARTIN EFFENDI**, *sous-directeur de l'Ecole
d'administration civile.*

Le Caire, le 15 août 1635.

Le Cheikh Refa'h est de retour de la Haute-Egypte, il a fini la traduction du troisième volume de Malte-Brun. Il vient aussi d'être nommé directeur d'une école nouvelle de traducteurs; il va partir pour la Haute-Egypte afin de choisir cinquante enfans de douze à dix-huit ans qui seront réunis dans l'ancien palais du Defterdar bey.

Ces élèves auront deux professeurs de langue française, deux de langue arabe, un de géographie et un de mathématiques.

La bibliothèque de Kasr-el-Ain recevra de l'extension, et sera transportée à l'école du Cheikh Refa'h qui en sera le conservateur; c'est dans ce même palais que S. A. a ordonné la formation d'un musée où seront réunies toutes les antiquités qu'on pourra trouver en Egypte et qui seraient susceptibles d'être transportées au Caire, et des réparations seront faites pour conserver celles qui ne pourraient y être transportées et pour empêcher leur détérioration. Le grand conseil vient aussi d'arrêter qu'à l'avenir aucun objet d'antiquité ne pourra sortir de l'Égypte. Des ordres très précis viennent d'être donnés partout à cet égard.

Hier, S. E. Mouktar bey, assisté de Stephan Effendi, du Cheikh Refa'h, de Khosrof, de moi et de plusieurs

autres de nos camarades , a passé l'examen des élèves de l'école d'administration. Nous avons été on ne peut pas plus contents de cet examen : sur les trente élèves , neuf ont fini toute la grammaire et font des traductions avec l'analyse logique , et sont très avancés en langues turque , arabe et persane , et en géographie.

S. A. qui a été informée des progrès des élèves a été on ne peut pas plus satisfaite , et je vous assure que je m'enorgueillis moi-même d'être à la tête de cet établissement.

Signé : ARTIN EFFENDI.

EXTRAIT d'une lettre de M. A. PARTARRIEU.

Saint-Louis , le 1^{er} juillet 1835.

M. Heudelot est très bien avec moi ; il vient de faire un voyage en Gambie , où il s'est procuré des plantes jusqu'à ce jour inconnues ; j'ai bon espoir que ce voyageur étant aidé par la Société de géographie parviendra à faire quelque chose de bon. Je le recommande à votre bienveillance et à celle de la Société ; qu'on l'encourage et qu'on lui donne un bon instrument pour déterminer , sinon la longitude , au moins la latitude des lieux qu'il parcourrait , et ce serait un grand point pour la géographie.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 octobre 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. les membres du conseil de l'Institut historique adressent à la Commission centrale une lettre d'invitation pour assister au congrès européen qui doit s'ouvrir, à l'Hôtel-de-ville, le 15 novembre prochain.

M. Coulier fait hommage à la Société d'un exemplaire de la nouvelle édition de son ouvrage sur les phares. La Commission centrale apprend avec intérêt qu'il l'a enrichie de la description de près de cent établissemens nouveaux et qu'il se propose de donner également chaque année des additions semblables.

M. Barbié du Bocage communique l'extrait d'une lettre de M. Ch. Ed. Guys, consul de France à Salonique, contenant quelques observations sur la source et le cours du Nahr-el-Kelb, mentionné par M. le capitaine Callier dans la notice qu'il a publiée sur ses voyages en Syrie. M. Guys annonce qu'il a déjà parcouru une partie de la Macédoine, et qu'il compte visiter bientôt la Thessalie : son projet est de publier ensuite un mémoire sur ces deux provinces.

M. Warden communique l'extrait d'une lettre de M. Duponceau relative à la langue des Ottomis, une des anciennes nations d'Anahuac.

M. le colonel Juan Galindo, de Guatemala, qui vient d'arriver à Londres, adresse à la Société une Notice sur l'Amérique centrale, et il communique quelques observations du père Garcia Pelaez sur *Votan*, l'une des anciennes divinités du pays.

M. le vicomte de Santarem, membre de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, adresse à la Société, par l'entremise de M. C. Moreau, la traduction d'une lettre qu'il a écrite en 1826, à M. de Navarette sur les voyages d'Améric Vespuce, et qui a été insérée dans le cinquième volume de la Collection des voyageurs espagnols. Cette communication donne lieu à diverses observations de M. Roux sur les circonstances qui firent donner au nouveau-monde le nom de ce voyageur, quoique Colomb l'eût précédé, et à d'autres observations de M. d'Avezao sur les voyages des Dieppois qui paraissent avoir précédé les Portugais sur les côtes occidentales d'Afrique. (Voy. page 220.)

M. Roux de Rochelle donne lecture d'un mémoire sur la géographie astronomique.

Ces diverses communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

Séance du 16 octobre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le conseiller de Macédo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, adresse à la Société, au nom de cette Académie, la collection complète de ses Mémoires, et il fait hommage, en son propre nom, de la collection des Notices pour servir à l'histoire et à la géographie des nations qui habitent les possessions portugaises, ainsi que d'un Mémoire qu'il a

publié pour servir à l'histoire des navigations et découvertes des Portugais.

La Commission centrale vote des remerciemens à l'Académie royale de Lisbonne, et elle décide que la collection de ses Mémoires et de son Bulletin sera offerte à cette Académie comme un témoignage de sa vive gratitude et de sa haute estime.

La Commission offre aussi des remerciemens à M. de Macédo pour l'envoi qu'il a bien voulu lui faire.

On n'avait d'abord adressé aux différentes académies que la seconde série des Bulletins de la Société. La commission centrale décide, sur la proposition qui en est faite par M. le Président, que la première série des Bulletins leur sera également envoyée.

M. de Navarette, président de l'Académie royale des Sciences de Madrid et directeur du dépôt hydrographique de cette ville, remercie la Commission de l'envoi des derniers volumes du Bulletin et il se félicite de ses relations avec la Société à laquelle il appartient à titre de correspondant étranger. La Commission centrale apprend avec intérêt que M. de Navarette, au milieu de ses hautes fonctions, continue de se livrer à ses travaux scientifiques, et qu'il s'occupe de la publication des tomes quatre et cinq de sa Collection des voyageurs espagnols dont la Société possède les trois premiers volumes.

M. le professeur Reinganum, correspondant étranger de la Société, à Berlin, annonce qu'il s'occupe de rédiger, d'après les travaux des écrivains grecs et romains, un Mémoire sur les îles qui se sont élevées dans la mer à différentes époques, et qu'il s'empressera de l'adresser à la Société.

M. le colonel Jackson, membre de la Société à Saint-Petersbourg, adresse quelques observations relatives à

l'opinion que M. le secrétaire général a émise sur son *Aide-Mémoire du voyageur* dans la notice annuelle des travaux de la Société de Géographie. Le même membre fait hommage d'un exemplaire du voyage de M. Schabelski dans les colonies russes de l'Amérique.

M. Daussy communique une note sur les résultats du voyage du capitaine Back dans le nord de l'Amérique. (Voy. page 196.)

M. Eyriès offre de la part des auteurs, MM. Beer et Maedler, la troisième feuille de la carte de la lune dont les deux premières feuilles ont déjà été présentées à la Société.

M. Jomard lit plusieurs extraits de sa correspondance d'Egypte, et communique de nouveaux détails sur les recherches de M. Waldeck dans le Yucatan. Ces documents sont renvoyés au comité du Bulletin.

Le même membre communique une lettre de M. Partrier, qui réside à Saint-Louis du Sénégal, sur le voyage M. Heudelot dans la Gambie et sur l'intérêt que les travaux de ce voyageur doivent inspirer à la Société.

M. Albert-Montémont lit un fragment traduit de l'anglais du voyage de Lister Maw sur le Marañon en 1827 et 1828.

M. Eyriès présente à l'assemblée M. le docteur Siebold, connu par son voyage au Japon. M. le président adresse à ce célèbre voyageur les félicitations de la Société et il lui témoigne l'empressement avec lequel elle attend la publication de ses importants travaux. L'assemblée apprend avec une vive satisfaction qu'il en paraîtra une traduction française. D'intéressantes communications lui sont faites sur le plan et les différentes parties de ce voyage, sur l'analogie de quelques monumens, élevés autrefois dans l'Asie orientale et en Amérique, sur

les progrès de la géographie au Japon , et sur le séjour que l'auteur a fait dans cette contrée. Toutes ces observations de M. Siebold captivent l'attention de la Société.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 16 octobre 1835.

M. le docteur HUN, de Philadelphie.

M. le vicomte DE SANTAREM, membre des Académies royales des Sciences de Lisbonne et de Madrid.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 2 et 16 octobre.

Par l'Académie royale des Sciences de Lisbonne : *Historia e Memorias da Academia real das Sciencias*. Lisboa, 1797 à 1831. 11 vol. in-4°.

Par M. de Macedo : *Collecção de Noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas , que vivem nos dominios portuguezes ou lhes são visinhas publicada de la Academia real das Sciencias de Lisboa*. Lisboa, 1812 à 1826. 4 vol. in-8°. — *Memorias para a historia das navegações e descobrimentos dos Portuguezes*, par Joaquim Jose da Costa de Macedo. Broch. in-4°.

Par MM. Beer et Maedler : *Mappa selenographica*, troisième feuille.

Par M. Arthus Bertrand : *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balkh et à Boukhara, et retour par la Perse*, pendant les années 1831-1833, par M. Alexandre Burnes, traduits par J.-B. B. Eyriès; t. III

et atlas. — *Mémoires de John Tanner, ou trente ans dans les déserts de l'Amérique du Nord*, traduits de l'édition originale par M. Ernest de Blosseville. 2 vol. in-8°.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 38^e livraison, comprenant les voyages de Ross, Parry et Franklin.

Par M. Coulier : *Description générale des phares et fanaux*, troisième édition. 1 vol. in-8°.

Par M. le colonel Jackson : *Voyages aux colonies russes de l'Amérique*, par Ach. Schabelsky. Saint-Petersbourg, 1826. 1 vol. in-8°.

Par M. d'Orbigny : *Carte topographique du lac de Titicaca ou Chucuito et d'une partie du grand plateau des Andes* (Bolivia et Pérou), dressée sur les lieux en 1833, par A. d'Orbigny, une feuille.

Par M. Hersant : *Notes sur le Mexique et la colonie de Waliz*, 1 vol. in-8°.

Par M. Jomard : *Rapport sur le globe terrestre en relief construit par M. Hochstetter*. Broch. in-4°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de septembre.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de septembre.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce et de l'industrie agricole et manufacturière*, cahier de septembre.

Par M. César Moreau : *L'Univers maçonnique*, première et deuxième livraisons.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'août.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 48^e à 54^e livraisons.

Par MM. les éditeurs : *Voyage pittoresque en Amérique*. 28^e à 30^e livraisons.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de septembre.

Par M. Demonville : *Petit cours d'Astronomie*, 1 vol. in-8°.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers de mai - août de son Bulletin*.

Par la Société de Géologie : *Feuilles 12-14 du tome VI de son Bulletin*.

Par l'Institut historique : *Douzième livraison de son Journal*.

Par la Société Asiatique : *Cahier d'août de son Journal*.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de septembre de son Journal*. — *Onzième rapport sur les travaux de cette Société*.

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Recueil de cette Société*, trimestre de juillet.

Par MM. les rédacteurs : Plusieurs numéros du *Moniteur ottoman*, du *Journal de Smyrne*, du *Journal du Caire* et de *l'Écho du monde savant*.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE 1835.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DU 27 NOVEMBRE 1835.

DISCOURS D'OUVERTURE
PRONONCÉ PAR M. AMÉDÉE JAUBERT,
Vice-Président de la Société.

Messieurs,

Circonscriit par des études spéciales dans le cercle d'une géographie et d'une histoire qui ne forment qu'une faible partie de la science à laquelle vous consacrez vos efforts, il me serait difficile d'exprimer ici d'autres pensées, un sentiment autre que celui de ma profonde reconnaissance pour la bienveillante indulgence avec laquelle vous encouragez mes travaux.

Cette indulgence, je la dois sans doute à votre amour éclairé des monumens géographiques, fruits de la patience et du zèle de nos pères; au souvenir des Arabes

NOTICE
DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ET DU PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
PENDANT L'ANNÉE 1835,

PAR M. D'AVEZAC,
Secrétaire général de la Commission centrale,

Messieurs,

Une année de plus est venue s'ajouter à celles que vous marquez par de constants efforts pour l'avancement des sciences géographiques; et pour la quatorzième fois le secrétaire général de votre Commission centrale est appelé à exposer devant vous le tableau de leur progrès: votre indulgence habituelle ne saurait abandonner, dans l'accomplissement d'une tâche qui n'est pas sans épines, celui que vos suffrages itératifs ont chargé encore de ce fardeau, moins lourd à son zèle qu'à son insuffisance.

A mesure que vous avancez dans la carrière où votre association s'est la première engagée, vous voyez grossir l'imposant cortège de corporations savantes, de maîtres, de disciples, empressés de se rallier à votre œuvre et de concourir aux succès de vos travaux, soit en mar-

chant directement avec vous vers un but commun, soit en accumulant des résultats spéciaux qui profitent à la géographie, soit même en se bornant à témoigner, par un simple hommage de courtoisie, de la haute estime qui entoure au loin notre modeste réunion. Aussi, plus longue chaque fois est l'énumération de tous les auxiliaires que vous avez acquis et dont les communications viennent spontanément centraliser en vos mains une abondante moisson de richesses géographiques.

Depuis la séance solennelle qu'à pareil jour vous avez tenue l'année dernière, la Société géographique de Londres a ajouté aux publications dont elle nous avait déjà gratifiés deux demi-volumes remplis de mémoires et de notices du plus haut intérêt; un demi-volume encore, complément du tome cinquième, nous était annoncé pour le mois qui s'achève; et ne saurait tarder à nous parvenir. Celle de Berlin n'a pas de publications collectives, mais le savant professeur Ritter, qui la préside, nous a adressé le deuxième compte annuel des travaux de cette docte compagnie, et nous a mis ainsi en mesure d'apprécier toute l'importance des contributions individuelles que ses membres ont versées au trésor commun de la science. Quant à la Société géographique de Bombay, son éloignement est un regrettable obstacle à la promptitude des communications que nous espérons d'elle; mais il accroît d'autant la valeur des documens qu'elle aura rassemblés sur place pour le perfectionnement des notions acquises sur cette Asie orientale qui constitue à elle seule un monde tout entier.

Le Lycée naval des Etats-Unis nous a également fait espérer des communications qui prendront sans doute un cours régulier lorsque cette institution, récente encore, sera parvenue à un complet développement: une

place lui est réservée à côté du Bureau des longitudes et des Dépôts généraux de la Marine et de la Guerre, qui nous enrichissent avec une généreuse exactitude des éphémérides, des mémoires et des cartes qu'ils publient. Les corporations académiques étrangères avec lesquelles nos liaisons sont déjà anciennes, ne se sont point départies de cette continuité de relations mutuellement profitables dont nous renouvelons chaque année l'inventaire ; c'est ainsi que de Saint-Petersbourg, de Berlin, de Londres, d'Edinburgh, de Turin, de Boston, de Philadelphie, nous recevons les membres des corps scientifiques les plus distingués. L'Académie royale des sciences de Lisbonne est venue tout récemment s'inscrire à côté d'eux sur notre liste, et vous voyez étalés devant vous les dix volumes in-folio ainsi que la première moitié du tome xi de ses Mémoires, avec plusieurs volumes encore, publiés à ses frais, sur l'histoire et la géographie des peuples d'outre-mer, et sur les navigations et découvertes des Portugais, par M. de Macedo, secrétaire perpétuel de cette illustre compagnie. Le tome premier des Transactions de la Société géologique de Pensylvanie vous est pareillement arrivé par les soins de notre correspondant le lieutenant-colonel Long, l'un des fondateurs de cette association nouvelle. Et parmi les institutions nationales dont les matières scientifiques constituent également le programme, je conserverai la première place à la Société de géologie de Paris, si active dans ses travaux, si riche de matériaux destinés à être fondus au creuset du géographe ; puis je rappellerai les noms des académies de Caen, de Dijon, de Rouen ; saluerai les sociétés de Lille, de Valenciennes, d'Evreux, d'Abbeville, du Jura ; et je placerai sur cette liste encore un

nom de plus, celui de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

L'heureuse idée de réunir en vastes congrès périodiques des savans appelés de tous les points d'un royaume et même de tous les grands foyers scientifiques de l'Europe, pour conférer en commun des plus hauts intérêts de la science, cette idée libérale dont l'Angleterre eut le germe, a poussé des racines sur le continent; et pendant que l'Association britannique nous fait parvenir le rapport de son assemblée d'Edinburgh, pendant que les journaux anglais nous révèlent les résultats successifs de l'assemblée tenue cette année à Dublin, les journaux de l'Allemagne nous ont rapporté les conférences du congrès des naturalistes réunis à Stuttgard, et bientôt ils nous rendront compte des travaux de l'assemblée de Bonn. Au milieu de nous aussi les sciences historiques ont convoqué un congrès dont les séances durent encore au voisinage de cette enceinte. Dans tous, la géographie a offert quelque sujet à traiter, quelque question à résoudre : car l'événement qui se raconte non plus que le phénomène terrestre qui se constate ne sont indépendans l'un ni l'autre du théâtre sur lequel ils s'accomplissent ou se sont jadis accomplis.

Les sociétés Asiatiques ne nous ont point oubliés. Celles de Paris et de Londres nous transmettent exactement leurs recueils ; celle de Calcutta, en nous faisant parvenir le xviii^e volume des *Asiatic researches*, dont nous regrettons l'année dernière le retard prolongé, y a joint le tome xvii^e et la table alphabétique qui complètent ce précieux recueil, auquel a succédé un journal mensuel.

Bien d'autres sociétés savantes nous gratifient de leurs publications et veulent être rappelées en cet inventaire de nos rapports extérieurs : l'Institut histori-

que, la Société royale des antiquaires du Nord, la Société de statistique, l'Académie de l'industrie, la Société d'instruction élémentaire, les sociétés départementales de Troyes, de Versailles, de Rouen, de Caen, d'Angoulême; et dans cette énumération encore doit être inscrite une institution nouvelle, la Société polytechnique polonaise de Paris.

Quant à la Société des Missions évangéliques, elle continue de prêter à l'avancement de la géographie le double concours de ses publications et de l'admirable dévouement de ses missionnaires.

Après cette aride nomenclature des travaux collectifs dont les résultats viennent à-la-fois constituer le plus bel ornement de notre bibliothèque et fournir à divers titres quelques traits plus ou moins saillans au tableau général des acquisitions de la science, je dois vous signaler à leur tour les tributs individuels qui versent à la masse commune de si précieux élémens.

Les Annales des voyages, les Annales maritimes et coloniales, la Bibliothèque Universelle de Genève, le Mémorial Encyclopédique, l'Institut, l'Echo du Monde savant, le Recueil Polytechnique, les Archives du Commerce et de l'Industrie, le Journal général de la littérature française et étrangère, le Moniteur Ottoman et celui d'Alger, le Journal de Smyrne et celui du Caire, nous sont toujours envoyés par les éditeurs avec la même libéralité et la même exactitude. (Je n'ai point à parler ici de quelques recueils périodiques étrangers tels que la *Literary gazette*, l'*Asiatic journal*, le *Missionary register*, etc., dont votre bibliothèque se fournit par les voies ordinaires de la librairie; mais il n'est pas inutile de rappeler incidemment que la Commission

centrale n'a point négligé ce moyen subsidiaire d'information.)

Les publications détachées dont il a été fait hommage à la Société n'ont pas été moins nombreuses que de coutume, et je serais embarrassé de rappeler ici les noms de tous ceux à qui votre gratitude est acquise à ce titre; mais il en est dont l'illustration scientifique commande une mention spéciale, et à la tête d'eux tous nous aimons à inscrire l'un de nos fondateurs, M. de Humboldt, après lequel je citerai encore, parmi les étrangers, MM. de Hammer, Scholz, Papen, Beer et Mædler, Jackson, Slowaczinski, Gråberg de Hemsö, de Serristori, Bertolotti, Cassella, de Nervo, de Macado, Vandermaelen et Meisser, Dunmore Lang, Fairholme, Beaufoy, Mease, Raffinesque, Tanner, Baerd, Francis Lavallée. Parmi les donateurs nationaux, la première place est dès long-temps acquise aux ministres de la Marine, de la Guerre, des Affaires étrangères, et de l'Instruction publique. A leur suite se pressent mille noms, que je voudrais rappeler tous, mais dont je ne peux songer à dérouler ici le long et aride catalogue; quel besoin, au surplus, de vous redire ces noms que votre mémoire ne peut oublier, et qui doivent se reproduire à divers titres en ce compte rendu de vos travaux; qu'il me suffise d'indiquer, parmi ceux qui appartiennent plus particulièrement à cette catégorie, MM. Baradère, Jacquemont, de Blosseville, de la Renaudière, Lecoinge de Laveau, Manet, Marcel, David, Hersent, Leroux et Reynaud, Arthus-Bertrand, Audot, Coulier, Hellert, Fresnel, Huzard, de Pommeuse, Vialar, Morin, Boué, Roguet, Oudinot, Rey, de Montvéran, Roger....

Puis, arrivant aux documens et nouvelles géographiques qui nous sont transmis par la correspondance,

je me trouve encore en présence d'une longue série de noms propres tous dignes d'être mentionnés, mais dont le nombre me force à négliger tous ceux dont les rapports avec la Société de Géographie se sont reproduits sous d'autres formes, et qui, pour ce motif, ont déjà trouvé place dans les pages qui précèdent, sans qu'ils aient à craindre, au surplus, que votre mémoire soit infidèle à les suppléer chaque fois sur les listes où ils auraient droit de figurer de nouveau : je me borne donc à désigner ici MM. Maconochie, Chesney, Ainsworth, Wright, Rafn, Derfelden de Hinderstein, Reumont, Sakakini, Fabreguettes, Guys, Artyn-Effendi, Scheykh Refa'h, Bové, Pallégoix, Goudot, Partarrieu, Dufresne de Saint-Léon, Gay, Jubelin, Adam de Batue, Corroy, Waldeck, Galindo, Gaimard, Désaugiers, Delessert.

Les communications orales qui ont procuré à nos séances leur plus puissant intérêt, viennent à leur tour me dicter une énumération nouvelle, soit que j'aie à vous citer les voyageurs qui vous ont entretenus de leurs pérégrinations, tels que MM. Burnes, Cailliet, Moerenhout, Lafond, Hönigberger, Grenville Temple, soit que je veuille rappeler ceux d'entre vous dont les rapports ou les lectures ont captivé l'attention de la Commission centrale, tels que MM. Eyriès, Jomard, Boblaye, Daussey, Roux de Rochefle, Warden, Desvergers, de la Roquette, Cailliaud, Dubuc. Je me garderais d'ajouter à cette liste un nom de plus, si l'indulgence avec laquelle vous avez tant de fois accueilli mon tribut personnel ne m'imposait le devoir d'en rendre aujourd'hui ce public témoignage.

Entre tant de personnes successivement proclamées devant vous, il en est, Messieurs, qui se font remarquer par leur absence même, car on était accoutumé à les

retrouver dans cette récapitulation annuelle des services rendus aux sciences géographiques : Alexandre Barbié du Bocage, l'un des plus jeunes d'entre nous, le vénérable Cadet de Metz, notre doyen d'âge, et Klaproth, tout brillant d'une célébrité européenne (si bien caractérisée par M. de la Renaudière), sont indistinctement descendus dans la tombe; je n'ai point à renouveler ici l'expression des regrets payés à leur mémoire par nous tous qui les avons connus et appréciés; mais le souvenir de leur perte ne pouvait manquer de se réveiller douloureusement, à cet appel où ils ne figurent plus.

C'est au moyen des sources variées d'information que je viens de passer en revue, que la Commission centrale peut tenir constamment à jour le grand livre des acquisitions de la Géographie; elle a néanmoins pensé qu'il y avait lieu de stimuler le zèle de nos correspondans étrangers, de rétablir sur tous les points la fréquence et l'activité des relations que les grandes préoccupations politiques de notre temps avaient pu ralentir ou interrompre; et déjà plusieurs d'entre eux nous ont annoncé l'envoi d'intéressans mémoires, la continuation d'importans travaux. La Société a jugé opportun aussi d'élargir le cadre de ces auxiliaires spéciaux, tout en exigeant une extrême réserve dans la distribution des douze places nouvellement créées, et en imposant la condition d'un délai de trois années au moins pour les remplir toutes: deux noms seulement ont été inscrits, à la faveur de cette disposition, sur le tableau de nos correspondans étrangers: sir John Barrow, qui occupe en Angleterre un rang si distingué parmi les voyageurs et parmi les géographes, et le capitaine de vaisseau Alexandre Macconochie, secrétaire de la Société Géographique de

Londres, ont été ainsi rattachés à nous par un lien plus intime ; et nous pourrons, à l'échéance successive des termes fixés pour de nouveaux choix, décerner également une place parmi nous aux illustrations géographiques dont s'enorgueillit l'étranger.

Mais il est temps que de l'énumération des sources collectives ou individuelles qui versent leurs produits au centre commun où vous les recueillez avec un si constant intérêt, il est temps que nous passions à l'inventaire rapide des résultats dont elles ont, cette année, enrichi le domaine de la géographie.

C'est à la théorie générale des Sciences qu'il appartient de déterminer l'étendue de ce domaine, si vaste et si varié, dont les sciences connexes revendiquent parfois de notables parties. S'élevant à un point de vue si haut, que toutes les connaissances humaines lui apparaissent à-la-fois, comme les parties d'un système unique coordonnées entre elles dans une merveilleuse harmonie, M. Ampère a tenté de leur assigner une classification philosophique, de les grouper par familles à l'aide d'une puissante synthèse : et le profond savoir de l'illustre académicien donne à son œuvre une haute autorité. Mais les sciences géographiques peuvent-elles souscrire à un arrangement qui les scinde entre plusieurs groupes éloignés ? Tantôt, en effet, sous le nom de *Géologie* dépouillée de sa spécialisation vulgaire pour être rendu à la généralité de sa signification radicale, on voit classées en un premier faisceau, d'abord la *géographie physique* avec toutes ses ramifications, d'orographie, hydrographie, météorologie, magnétisme, habitat des êtres naturels, jusques et y compris la géognosie vulgaire ; en second lieu, la *minéralogie* ou étude détaillée des élémens terrestres ;

puis la *géonomie* ou recherche des lois qui président à la disposition relative de ces élémens, ce qui fait le sujet de la *géologie* vulgaire; et enfin la *théorie de la terre* ou explication de l'origine et des causes des variations subies ou à subir par notre globe; l'autor, sous le nom d'*Étymologie*, on trouve réunies dans un nouveau groupe l'*ethnographie*, la *toporistique*, la *géographie comparée* et l'*ethnogénie*, lesquelles considèrent tour-à-tour les races humaines sous les quatre aspects divers (autoptique, cryptoristique, trononmique et cryptologique) qui constituent l'argument fondamental de toute la classification; une coupure profonde sépare ces deux groupes entre le règne des sciences cosmologiques ou du monde matériel, et celui des sciences noologiques ou du monde intellectuel.

Évidemment la géographie ne saurait consentir à cet éparpillement de ses diverses parties; elle a un droit d'autant plus légitime à réclamer un cadre unique pour se produire, que la Terre qui lui sert de type dans son ensemble ne peut offrir ainsi qu'un seul tout à considérer : c'est cette vue d'ensemble qui forme le caractère constitutif de la géographie; là où ce caractère disparaît devant la spécialisation, là commence aussitôt le domaine d'une science distincte; et réciproquement.

Ainsi se trouvent comprises dans le cycle des sciences géographiques la *physique générale du globe*, qui considère dans leur ensemble les phénomènes dont l'observation abstraite appartient à la physique spéciale; la *géodésie*, qui emprunte à la géométrie ses méthodes pour les appliquer à la détermination des formes terrestres; la *géonomie*, qui étudie notre sphère sous l'empire des lois qui la meuvent dans l'espace et le temps, lois que la mécanique céleste a seule mission d'expliquer; de

même, les sciences naturelles cèdent à la géographie l'étude, en grandes masses corrélatives, aux superficies qu'elles couvrent, des êtres naturels qu'elles seules ont attribution de considérer dans leur individualité : et c'est à ce titre que la géologie se sépare de la minéralogie, la géographie des plantes de la botanique, la géographie des animaux de la zoologie : l'ethnographie tout entière se détache pareillement de la physiologie humaine ; et enfin, l'histoire rentre elle-même dans notre domaine dès qu'elle considère les peuples et les évènements dans leur rapport avec le sol, ou lorsqu'elle prend soin de constater les progrès des sciences géographiques, nous fournissant ainsi tour à tour la *géographie historique* et l'*histoire de la géographie*. Le savant docteur Ritter a inséré, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, un éloquent plaidoyer en faveur de l'importance à donner à l'élément historique dans la géographie.

Passons rapidement en revue ce que l'année qui vient de s'écouler nous a procuré de documens à classer dans chacune des subdivisions que je viens d'indiquer.

Les travaux de Fourier et de Laplace sur la chaleur de la terre ont été résumés pour les gens du monde, avec un bonheur d'expression remarquable, par M. Emile Littré, dans un de nos recueils périodiques : il serait à désirer que toutes les grandes questions de la science fussent ainsi exposées sous ces formes attrayantes de langage qui en introduiraient la connaissance dans la circulation commune.

M. Poisson a lu à l'Académie des sciences une note sur les inégalités diurnes et annuelles de la température du globe correspondantes à celles de la chaleur solaire. Des observations se collectent de toutes parts à l'effet

de déterminer les températures moyennes comparées de l'air, du sol et des mers, à diverses profondeurs et sous divers climats; on peut mentionner plus spécialement celles de M. de Humboldt dans la Baltique, de M. Phillips dans des mines de charbon de terre profondes d'environ 1,450 pieds, celles de M. Rudberg en Suède, de M. Herschell au Cap de Bonne-Espérance, de M. Sykes dans l'Inde, etc. Le professeur Schoon, de Wurzburg, s'est occupé de vérifier la loi du décroissement des températures moyennes corrélativement à l'élévation progressive des latitudes, à la différence des longitudes, et à l'accroissement des altitudes; cette dernière coordonnée lui a offert une constante de $1^{\circ}, 2$ par cent toises. Des observations météorologiques horaires faites à Salzûflen, par le docteur Brandes, ont fourni tout nouvellement à M. Arago l'occasion de constater ce principe, déjà entrevu par M. de Humboldt, que les températures moyennes diurnes sont obtenues avec une exactitude presque complète au moyen de deux observations prises à douze heures de distance, surtout à huit heures du matin et huit heures du soir. L'illustre académicien a pareillement eu occasion de remarquer la justesse des idées précédemment énoncées par le célèbre voyageur, quant à la plus grande élévation de température sur les côtes occidentales des continents que aux leurs côtes orientales, et quant à l'infériorité de température de l'hémisphère austral, même à des distances de l'équateur moindres que celles qui, avaient jusqu'alors été comparées. L'application faite par MM. Becquerel et Peltier des couples thermo-électriques à la détermination des températures de milieux fort éloignés offre une précieuse ressource pour l'exploration des températures sous-marines, que M. Becquerel

a trouvé ainsi le moyen d'observer jusqu'à une profondeur de mille pieds.

Le même procédé est d'ailleurs fécond en applications météorologiques, et M. Peltier l'a employé à étudier les variations relatives d'électricité entre l'atmosphère et le sol.

Je ne saurais avoir la prétention de vous signaler tous les travaux remarquables qui se rattachent à la physique générale du globe; mais je dois constater ici que de toutes parts des efforts sont dirigés vers le perfectionnement de cette branche importante de la science : les observations se multiplient et les théories s'améliorent. M. Davies a entretenu la Société royale de Londres de recherches géométriques sur le magnétisme terrestre; M. Morlet a continué d'exposer ici à l'Académie des Sciences le résultat de ses méditations sur le même sujet; et à Koenigsberg, le professeur Moser a tenté de déterminer les équations de l'inclinaison et de l'intensité en fonction de la latitude magnétique et de la température. Notre confrère, M. Duperrey, donnant suite à ses travaux sur la disposition des lignes magnétiques à la surface de la terre, a construit la carte des méridiens ou lignes de déclinaison moyenne, en employant les observations directes de variation, toujours plus aisées et conséquemment plus sûres que celles d'intensité; cette carte, gravée au Dépôt de la marine, est destinée à une publication prochaine. Pendant que la convergence des méridiens y signale l'emplacement approximatif du pôle magnétique sud, M. Rudge s'est livré, devant la Société royale de Londres, à des investigations sur la position conjecturale de ce point d'après les phénomènes remarquables en 1642 et 1643, par Abel Tasman, dans l'Océan austral, et il en conclut une détermination

qui le placerait dans le sud-est de Madagascar, vers le 43° degré de latitude. Mais M. Hansteen a pensé que la disposition des lignes magnétiques soit d'intensité, soit d'inclinaison, soit de variation, ne pouvait être bien expliquée que par l'existence de deux axes magnétiques d'inégale puissance, ayant dès-lors quatre pôles correspondant deux à deux ; il place ceux du nord, le plus fort à l'emplacement vérifié par le capitaine James Ross, l'autre au nord de la Sibérie, en un point, qu'il est allé vérifier lui-même ; dit-on, avec un plein succès ; quant aux pôles méridionaux, il suppose l'un au sud de l'Australie, l'autre au S. S. E. de la Nouvelle-Zélande : le capitaine Beechey paraît avoir mission d'effectuer prochainement en ces parages des vérifications précises à cet égard. L'expédition de la corvette française *la Bonite*, occasionnée par quelques mutations parmi nos agens consulaires d'outre-mer, sera aussi mise à profit dans l'intérêt des observations magnétiques et autres, dont le soin est confié à M. Darondeau, l'un de nos ingénieurs hydrographes ; l'embarquement d'un officier de ce corps distingué est toujours une bonne fortune pour la science, car elle compte alors sur une précision de résultats que les hommes spéciaux peuvent seuls atteindre.

Les marées continuent de faire le sujet d'observations suivies : on a senti l'indispensable nécessité d'en asseoir la théorie sur une masse imposante de faits observés et comparables : la France, l'Angleterre, la Belgique, se sont associées pour recueillir les observations d'après un système uniforme. La direction du flot pendant les marées avait fait l'objet d'études spéciales de la part de M. Whewell ; M. Monnier, ingénieur hydrographe de la marine française, a traité le même sujet dans un mémoire favorablement accueilli par l'Académie des Scien-

ces ; la Société géographique de Londres a publié une petite carte des Iles-Vierges, où M. Schomburgk a représenté à l'œil la direction de ces courans de flux et reflux. De même que la mer, l'atmosphère est soumise à des fluctuations périodiques, et M. Sykes s'est livré, dans l'Inde, à des observations suivies de ce phénomène au temps de la mousson.

La géographie mathématique a sa part de travaux parmi ceux de l'année qui s'achève. M. Francœur a résumé dans un seul volume in-8°, sous le titre de *Géodésie*, les traités de *Topographie* et de *Géodésie* de notre savant confrère M. Puissant, auxquels il a ajouté une section spéciale pour la navigation ; aux garanties que présentaient ses guides et son propre savoir, le docte professeur en a voulu joindre une nouvelle, et il a proclamé lui-même tout ce qu'il doit à l'amitié et à l'expérience de notre confrère M. Corabœuf, à qui il avait demandé une révision générale de son livre. M. Robson, en Angleterre, a rendu service aux hydrographes en publiant un traité des relèvemens nautiques : il y a sujet à quelque surprise de voir que la France, qui sert de modèle au monde entier par la supériorité des travaux hydrographiques dont elle a perfectionné les méthodes, n'ait encore produit aucun manuel où ces méthodes se trouvent condensées en un corps de doctrine.

Les instrumens d'observation ne peuvent être oubliés dans l'inventaire des progrès auxquels ils sont destinés à contribuer d'une manière si directe : diverses améliorations du télescope ont été essayées en Angleterre, et M. Sheepshanks a montré à la Société astronomique de Londres un instrument de cette nature, applicable avec un égal avantage aux observations géonomiques et aux relèvemens géodésiques ; à Stuttgart, le pro-

fesseur Marx, de Braunschweig, avait présenté à la réunion des naturalistes allemands une lunette achromatique d'un grand effet, pour l'objectif de laquelle avait été employée la créosote; à Dublin M. Grobe est parvenu à construire avec une grande économie des télescopes à réflexion de la plus forte dimension; à Edinbourg, M. Adam a entretenu l'Association britannique d'un sextant-télescope, muni d'un niveau à bulle d'air fixé au tube de l'oculaire, et procurant directement les angles de hauteur sans le secours de l'horizon soit réel soit artificiel; d'un autre côté le lieutenant de vaisseau Becher aurait, dit-on, réussi à construire un horizon artificiel susceptible d'être employé en mer, et dont l'expérience aurait confirmé le commode usage. Pour la mesure des variations de pression atmosphérique, M. Adie d'Edinbourg a construit un nouveau sympiesomètre ou baromètre à air comprimé, dont les dimensions réduites promettent un instrument beaucoup moins embarrassant pour les voyageurs que celui de Toricelli, lorsque des améliorations ultérieures lui auront procuré une solidité plus grande; et dans l'Inde le lieutenant colonel Sykes a employé avec avantage le thermomètre ordinaire à la mesure des hauteurs, ce qui fournit un nouveau moyen de suppléer au baromètre dans les observations hypsométriques qui n'exigent point une exactitude rigoureuse.

De même que les comptes rendus de nos doctes confrères, MM. Boué et Boblaye nous ont offert, pour l'année passée, un résumé fidèle des progrès de la Géologie, cultivée maintenant avec tant d'ardeur dans tout le monde savant; de même nous avons, pour cette année, le dernier rapport fait à la Société géologique de Paris, par le capitaine d'état-major Rozet. Je

mentionnerai, en outre, comme digne d'une attention spéciale, la vérification faite sur l'orographie et la géognosie comparées de Wurtemberg, par M. Schwarz, de Botenheim, que les formes du terrain sont constamment corrélatives à leur constitution géognostique, ce qui fournit une nouvelle preuve d'une vérité déjà aperçue et signalée, l'inséparable liaison des études orographiques et géognostiques; elle ressortira plus nette encore sans doute du beau monument que nos ingénieurs des mines s'occupent d'élever à la géologie sous la direction de MM. Brochant de Villiers et Élie de Beaumont, la grande *carte géognostique de la France*. J'indiquerai aussi un travail communiqué à la réunion de Stuttgart par le professeur Zeune, de Berlin, sur le sol formant le fond des mers en général et des mers d'Europe en particulier. Enfin, je ne dois point oublier que M. Fairholme nous a fait envoi d'un mémoire sur les *positions géologiques en vérification directe de la chronologie de la Bible*.

Quelques publications de flores locales continuent d'ajouter de nouveaux matériaux à ceux dont la géographie doit tenir note comme éléments à faire entrer dans le tableau comparé des richesses végétatives qui caractérisent les différentes régions terrestres.

Les faunes sont dans le même cas; mais cette année a vu paraître un ouvrage qui nous intéresse d'une manière plus immédiate : c'est la *Géographie des animaux* publiée à Londres par M. Swainson, et dans laquelle l'auteur fait vivement ressortir une corrélation primordiale et ineffaçable des espèces animales, y compris l'homme lui-même, avec les parties du globe où elles sont cantonnées.

Avec cette géographie phytologique et zoologique

se trouve intimement liée celle qu'on pourrait appeler géographie palæontologique, traitant de la distribution des végétaux et animaux fossiles dans les strates de l'écorce terrestre où ils sont enfouis : de nombreuses descriptions locales se publient en Russie, en Allemagne, en Angleterre, mais surtout en Belgique, où les provinces d'Anvers, de Liège et de Luxembourg possèdent déjà des chorographies de ce genre : il est remarquable que les cavernes de la province de Liège ont présenté au docteur Schmerling, parmi des ossemens appartenant à des espèces éteintes, des ossemens humains, à l'état fossile comme les premiers, notamment un crâne bien conservé, dont les formes s'éloignent du type européen, et accusent une civilisation peu avancée : et ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que M. Pentland a signalé à l'Association britannique, comme existant dans des tombeaux antiques au milieu des Andes péruviennes et boliviennes, des squelettes appartenant à une race autre que celle des habitans actuels du pays, et dont le crâne affecte précisément les formes décrites par M. Schmerling d'après le crâne fossile de la caverne d'Engis.

C'est aux études palæontologiques qu'est due la théorie rationnelle des révolutions physiques qui ont successivement changé la face de la terre : notre association s'enorgueillit d'avoir compté parmi ses fondateurs le savant illustre qui a jeté les bases de cette science nouvelle. Les Anglais viennent de traduire le petit volume où le docteur Bertrand avait exposé avec une élégante clarté les grands traits de ces époques primordiales du globe reconstituées par le génie de Cuvier ; et M. Émile Littré a inséré, dans une de nos revues mensuelles, un résumé plein, élégant et concis, destiné à

populariser ces grands résultats de la science, trop ignorés du vulgaire.

Des révolutions empreintes sur le sol ; passons à celles dont la mémoire des hommes a conservé le souvenir : c'est le domaine de la géographie historique. M. Roux de Rochelle vous a communiqué, à diverses reprises, de nouveaux fragmens de ses intéressantes études sur les phases géographiques qu'ont successivement présentées, dans les temps anciens ; les pays voisins de la Méditerranée ; M. Ansart continue la publication de son édition révisée de l'atlas de Kruse ; M. Desvergers vous a lu une notice sur les anciennes divisions géographiques de la Sicile ; M. Gallier, que j'aurai à citer encore, vous a signalé, avec toute l'autorité d'une exploration personnelle des lieux, les correspondances que la géographie historique peut revendiquer dans la topographie actuelle de la Syrie et de l'Anatolie ; vous avez reçu de M. de Hammer et de M. Charles Girys des observations intéressantes à ce sujet, et votre sollicitude accompagne M. Texier dans les investigations archéologiques qu'il poursuit en Asie-Mineure ; enfin la *Correspondance d'Orient* de MM. Michaud et Poujoulat résume complètement toute la géographie des croisades. M. Quatremère a inséré dans le *Journal asiatique* un curieux mémoire sur les Nabathéens, où la géographie historique trouvera des lumières à s'approprier. Dans un mémoire lu à la Société géographique de Londres, M. Bird s'est livré à des rapprochemens entre la géographie ancienne et l'état moderne de la côte méridionale d'Arabie et du littoral de la Mer-Rouge. M. Dureau de la Malle vient de publier un volume de recherches sur la topographie de Carthage, avec de curieuses annotations de M. Dugate, qui a fait de cette partie du sol africain

une étude si consciencieuse et si complète ; un autre volume, publié par le Département de la guerre, a été rédigé par M. de la Malle au nom de la commission spéciale de l'Institut chargée de faire des recherches sur la géographie ancienne des pays correspondans à la régence d'Alger, et sur la colonisation de cette contrée par les Romains : c'est un précieux relevé de toutes les indications éparses dans les auteurs anciens sur la géographie de cette région, et quelques correspondances contestables n'ôtent rien de sa valeur à cet important travail. Nous espérons que cette année verrait s'achever l'édition tant attendue des itinéraires et périple anciens, préparée par M. de Fortia avec le concours de MM. Hase et Guérard ; la carte en neuf feuilles rédigée par notre confrère M. Lapie, pour accompagner ces textes, est maintenant terminée. Et si nous tournons les yeux vers des résultats ultérieurs, nous trouvons encore à annoter les promesses de M. Guys pour une exploration archéologique de la Macédoine, plus complète que celle de Cousinéry ; et les travaux de M. Poullain de Bossay sur les contrées que Carthage réunissait sous son sceptre au temps de sa splendeur.

Quant à l'histoire de la géographie, elle s'enrichit d'une œuvre remarquable dont vous accueillez avec un zèle empressé les livraisons successives : le nom de M. de Humboldt est sur vos lèvres, et je n'ai pas besoin de vous citer son *Examen critique de la géographie ancienne du Nouveau-Monde*. M. de Santarem a traité, dans une lettre à M. de Navarrette, la question des titres d'Améric Vespuce à imposer son nom au continent qui le porte encore aujourd'hui. Nous annoterions ici avec joie, si elle ne nous paraissait malheureusement apocryphe, la nouvelle de la découverte qui aurait été faite

à Trèves de la première feuille, réputée perdue, de la fameuse table peutingérienne. Et doit-on ajouter plus de foi à la découverte annoncée d'une traduction grecque des Antiquités phéniciennes de Sanchoniaton, dont le manuscrit aurait été retrouvé à Lisbonne? Honnis soient ceux dont la légèreté se jouerait ainsi des honorables sollicitudes des amis de la science !

La géographie moderne doit maintenant nous occuper tout entiers, et je commencerai par les atlas généraux. M. Ansart nous a remis une nouvelle édition de celui qu'il a rédigé pour l'instruction élémentaire; M. Bégat continue de donner ses soins et la garantie d'un nom connu dans la science, à une collection de bonnes cartes à grande échelle, consacrées à la même destination; M. Lapie a annoncé, de son côté, une édition nouvelle de son grand atlas, et M. Picquet, devenu propriétaire de celui de Brué, s'occupe avec un soin particulier d'y faire des améliorations qui le rendront et plus exact encore et plus complet. M. Cassella a mis sous vos yeux les premières feuilles d'un nouvel atlas qu'on peut considérer comme une édition italienne, bien que non servile, de celui de Brué. M. Joseph Arrowsmith vient d'en publier un à Londres, d'une grande beauté.

M. Denaix a repris ses publications de géographie méthodique et comparative, successivement consacrées à des études sur le globe, sur l'Europe, sur la France, sur les environs de Paris, de manière à conduire par échelons des considérations les plus générales à la théorie spéciale du terrain; à son bel atlas physique, politique et historique de l'Europe, l'auteur fait succéder aujourd'hui un atlas de la France rédigé dans le même système, et dont la première livraison est sous vos

yeux ; la partie la plus importante du travail de notre savant confrère, le texte destiné à exposer la doctrine dont il fait la base de tout enseignement géographique, ne tardera point à être mis au jour, et le premier volume, comprenant la Géographie générale, est près d'être terminé.

L'*Erdkunde* de Ritter se produit sous d'autres auspices : ce n'est point un livre d'enseignement, mais de méditation et de philosophie ; c'est une œuvre littéraire, critique, raisonnée plus encore que descriptive, étalant tous les trésors de la plus vaste érudition ; le vœu que nous émettions ici, l'année dernière, de voir la France dotée d'une bonne traduction de cet important ouvrage, ce vœu est rempli : MM. Buret et Desor ont entrepris de mettre ce beau livre à notre portée, et deux volumes déjà sont devant vous ; le troisième, presque achevé, complétera prochainement l'Afrique, et pourra être enrichi des améliorations que l'auteur aura insérées dans sa troisième édition, qui est sous presse à Berlin. Le savant professeur vient de publier en même temps son quatrième volume de l'Asie, comprenant l'Inde.

L'*univers pittoresque*, édité par M. Firmin Didot, doit être compté parmi les ouvrages généraux de géographie ; la science gagne beaucoup en popularité par l'émission de tels livres ; entre les parties terminées qui ont paru cet année, vous avez distingué l'Abyssinie, rédigée avec beaucoup de soin et de talent par notre confrère M. Noël Desvergers ; plusieurs d'entre vous prêtent, au surplus, à cette utile entreprise, le secours de leur nom et d'une collaboration effective.

MM. Leroux et Reynaud vous ont adressé le second volume, presque achevé, de l'*Encyclopédie nouvelle* qui

se rédige sous leur direction, et qui fait une large part à la géographie.

M. Albert Montémont poursuit avec une étonnante activité la publication de sa *Bibliothèque universelle des Voyages* : quatorze volumes ont été livrés dans l'année! sous trois mois, les quarante-cinq volumes de cette collection auront vu le jour, ainsi que l'atlas qui doit les accompagner.

Il est temps que, voyageur à mon tour, je parcoure les continents et les îles pour vous signaler les conquêtes que la géographie a faites cette année sur les uns et les autres.

Notre Europe, si vieille pour nous, ne peut nous offrir de ces nouveautés inattendues qui piquent si vivement la curiosité : noterai-je la Géographie militaire en tableaux du lieutenant-colonel allemand de Rudorffen, l'Italie du général Oudinot, la Vendée militaire du commandant Roguet : on sent que l'art militaire y domine la géographie. Vous ferai-je l'énumération de toutes les publications pittoresque détachées qui font passer sous nos yeux l'Écosse, la Suisse, ou l'Italie? ou bien, préférant les topographies spéciales, vous rappellerai-je *Londres* de M. Montémont, ou *Moscou* de M. Lecoq, ou *Lavan*, ou *Rome* de sir William Gell, ou *Constantinople* de M. Auldjo? Je me bornerai en définitive à vous désigner quelques volumes que divers motifs recommandent plus particulièrement à votre intérêt; tel est l'ouvrage consciencieux et si plein de curieux détails sur la Russie, la Pologne et la Finlande, par M. Schnitzler; tels encore le Dictionnaire géographique de la Pologne par M. Slowaczinski, celui de la province belge de Limbourg par M. Vander-Maelen, la *Ligurie maritime* de M. Bertolotti, le *Tour en Sicile* de M. Gonzalve

de Nervo. Je ne saurais oublier non plus le voyage en Islande de M. John Barrow junior, d'autant plus intéressant pour nous, que notre attention a été rappelée sur l'Islande par l'exploration qu'a récemment faite dans cette île notre confrère M. Gaimard, qui nous en a promis un compte détaillé.

Quant aux publications cartographiques, l'envoi que vous a fait M. le lieutenant Papen, des premières feuilles de sa grande carte de Hanovre, réclame ici une mention toute spéciale de cette œuvre remarquable. Les opérations géodésiques extérieures de nos officiers d'état-major, auxquels nous devons déjà un si beau travail sur la Morée, se sont continuées cette année, sous les ordres du capitaine Petiet, sur l'Attique, la Livadie et Négrepont. Quant à la grande carte de France, dix nouvelles feuilles ont porté le nombre des levés à soixante-sept; et en ce qui concerne la gravure, outre les vingt-quatre déjà parues, vingt-huit feuilles sont en train, dont douze seront achevées et publiées avant la fin de l'année. On s'occupe en même temps, au Dépôt de la Guerre, de terminer de grandes cartes de l'ancienne province de Guyenne, des anciens départemens réunis, de la Bavière, et de la Silésie. Nos ingénieurs hydrographes poursuivent de leur côté, sous les ordres de M. Beautemps-Beaupré, le relèvement hydrographique des côtes de la Manche; et les graveurs du Dépôt de la Marine sont aussi occupés à diverses cartes destinées à remplacer celles qui ont vieilli: c'est peut-être ici le lieu de dire combien, pour la plupart, sont injustes les plaintes trop fréquemment élevées par les navigateurs commerçans contre l'inexactitude prétendue de nos cartes marines: certes, avec le seul planisphère d'une feuille unique, rédigé au Dépôt par M. Gressier,

le baleinier américain qui vient d'imposer si étourdiment le nom de *Wolf* à une île oubliée sur ses routiers, n'aurait point ignoré que l'île *Clarence* git précisément à l'endroit où ses observations géonomiques placent sa prétendue découverte, si rapidement proclamée par tous nos journaux.

Abordons en Afrique, champ immense qu'affectionne l'ardeur des découvertes, et qu'entament à peine les explorations les plus étendues. Comme l'année dernière, je prends terre à Alger : tous les yeux sont fixés en ce moment sur cette province conquise, où l'héritier du trône est allé encourager de sa présence et consolider de son épée le développement de l'entreprise coloniale à laquelle semble attachée désormais la cause de la civilisation. MM. Bérard et Dortet de Tesson viennent de terminer leurs cartes des côtes algériennes, dont la gravure se poursuit avec activité ; et dans l'intérieur, les capitaines d'état-major Saint-Hypolite, Delcambre et Bernier de Maligny, continuent, suivant les temps et les lieux, des levés topographiques, des reconnaissances militaires, ou un simple collectement d'informations, qui viennent s'encadrer d'une manière plus ou moins assurée sur la carte générale qui se prépare au Dépôt de la Guerre ; nous avons vu une carte de la province d'Oran entre Ma'sharah et la mer, rédigée sur les lieux par M. Saint-Hypolite, et lithographiée récemment à Alger pour le service de l'armée.

Le major sir Grenville Temple, après avoir visité Alger et Bone, est allé faire dans le Beylik de Tunis une excursion du plus haut intérêt, qui sera encore mieux appréciée quand il aura remplacé, par la carte détaillée qu'il nous a annoncé avoir levée sur les lieux, l'imparfaite esquisse qui accompagne sa relation. A Tu-

mis aussi se trouve le professeur badois Hanneger, qui a recueilli dans la Régence les matériaux d'un ouvrage statistique et descriptif très considérable ; mais ce qui mérite à ce zélé voyageur une attention toute particulière, c'est la résolution hardie d'effectuer prochainement la traversée complète de l'Afrique suivant son plus grand axe, entre Tunis et le cap de Bonne-Espérance.

Le gouvernement français se dispose à faire continuer depuis les îles des Gja'faryn jusqu'au Cap Spartel, le relèvement hydrographique de la côte septentrionale, pour laquelle nous n'avions, en cette partie, que le travail douteusement exact de Tofiño. De son côté l'amirauté anglaise s'occupe activement de publier la côte occidentale depuis le cap Spartel jusqu'au cap Blanc, y compris les quatre îles de Lanzarota, Canaria, Agranza et Fuerteventura, relevées avec un grand détail par le lieutenant de vaisseau Arlett.

Il est à regretter que Ténériffe ne soit point comprise dans ce beau travail : un canevas satisfaisant a manqué à M. Berthelot pour asseoir les levés de détail qu'il a soigneusement recueillis sur les lieux ; et en voulant éviter quelques imperfections qui lui étaient apparues dans les tracés de Borda et de M. Léopold de Buch, il a malheureusement accordé trop de confiance aux délimitations defectueuses conservées aux archives hydrographiques de cette île ; mais l'inexactitude d'une carte, qui d'ailleurs n'est qu'accessoire dans l'ouvrage, et peut dans tous les cas être remplacée, n'ôtera rien de son prix à *l'histoire naturelle des Canaries* qu'ont entreprise MM. Berthelot et Webb.

L'amirauté anglaise possède depuis quatre ans les relèvements du capitaine Belcher, destinés à remplir la

lacune laissée par les travaux d'Owen et de Boteler entre les Bisagots et les îles de Loss ; espérons que cette partie sera également bientôt mise au jour.

Une publication qui se prépare encore à l'*Hydrographical office* de Londres , et qui ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt , c'est la reconnaissance hydrographique , exécutée par le lieutenant de vaisseau Allen, du cours inférieur du Niger, avec une partie du Tchad-dah , et de nombreuses vues du grand fleuve ainsi que de ses bords. Une nouvelle expédition commerciale est d'ailleurs partie, dit-on, de Greenock , pour continuer les tentatives d'exploration intérieure qui ont coûté la vie à Richard Lander.

L'Amérique , de son côté , envoie ses missionnaires élever des établissemens nouveaux sur la plage africaine, et M. Warden vous a rendu compte de la fondation récente , par la Société coloniale de Pensylvanie , d'une ville nouvelle au Grand-Bassa , vers le milieu de la côte de Libéria qui s'étend aujourd'hui depuis le cap Monte jusqu'à celui des Palmes.

Sur l'Afrique australe, la presse anglaise nous a fourni les livres de Moodie et de Steedman , intéressans tous deux , mais surtout le dernier , qui est accompagné d'une carte rédigée à Londres sur les matériaux rassemblés au *Colonial office*. Nous avons aussi une carte de cette contrée dressée sur les lieux par le missionnaire français Lemaue. On peut se promettre , des explorations du docteur Smith et du capitaine Alexander , des améliorations notables à la géographie , si imparfaite , de cette région. Mais les journaux de Londres annoncent un projet de voyage d'une importance bien supérieure , puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'effectuer la traversée entière de l'Afrique , entre le cap de Bonne-

Espérance et la Méditerranée, par Lattakou et le lac Tchâd, faisant ainsi du Sud au Nord la route que le professeur Hanneger annonce vouloir suivre du Nord au Sud en partant de Tunis ; une souscription est ouverte pour cet objet sous le patronage de plusieurs hauts barons de la Grande-Bretagne.

Le récit des navigations du capitaine Boteler à la côte orientale du même continent, est une simple contre-preuve du livre que le capitaine Owen avait publié l'année précédente sur le même sujet. Nous attendons sur cette région les lumières nouvelles que M. Goudot nous a promis de recueillir en conformité des instructions qu'il nous a demandées.

Nous voici arrivés à Socotra, nouvelle acquisition de l'Angleterre, qui y a établi un dépôt de charbon pour le service de la navigation à la vapeur entre Soueys et Bombay : le lieutenant de vaisseau Wellsted, qui avait concouru en 1833 au relèvement exécuté sous les ordres du lieutenant Haines, a fourni à la Société asiatique de Calcuta ; ainsi qu'à la Société géographique de Londres, un mémoire fort étendu sur cette île et sur sa population.

M. Hoskins a récemment donné, en un beau volume in-4°, ses voyages en Ethiopie au-dessus de la seconde cataracte du Nil, avec de nombreuses planches représentant les ruines des monumens les plus remarquables de l'ancien empire de Méroé ; mais loin de faire oublier les dessins qu'en avait déjà publiés notre confrère M. Caillaud, ils servent à mieux faire ressortir la scrupuleuse exactitude du voyageur français.

Entrons en Asie, et nous trouverons les contrées que borde la Méditerranée sillonnées par les nombreuses

lignes de route de nos compatriotes MM. Léon de Laborde, Callier, Texier ; le premier a publié la relation de son voyage avec un luxe qui restreint dans un très petit cercle de personnes la circulation de ce monument des arts graphiques ; mais il n'a ainsi donné que la fleur de son travail ; une autre partie, plus nourrie de faits et d'observations scientifiques, doit être publiée sous une forme plus modeste et plus commode ; M. Callier s'occupe avec beaucoup d'assiduité de la construction à grand point, des cartes dont il a recueilli les matériaux ; vous avez vu, messieurs, les levés originaux qu'il a rapportés, et qui doivent s'encadrer dans un canevas où de nombreux repères ont été fixés par des observations géonomiques ; vous connaissez aussi l'ensemble des lignes parcourues par notre zélé confrère depuis l'Égypte jusqu'à Constantinople, et quel haut intérêt doit présenter le tracé détaillé de tant de routes soigneusement relevées par un homme du métier ; plusieurs d'entre vous sont allés voir les feuilles de la Syrie déjà terminées, et ont pu suivre sur un dessin consciencieux tous les mouvemens du terrain exploré : je ne suis que votre interprète en exprimant ici le vœu que ce beau travail soit mené à complète fin, et qu'il fasse l'objet d'une publication spéciale, à laquelle la géographie est vivement intéressée. Quant à M. Texier il est encore sur un champ où il recueille les moissons les plus riches, et nos vœux l'accompagnent partout où il promène ses investigations. Un autre voyageur français, notre confrère M. de Cadalvène, est aussi allé visiter en antiquaire l'Égypte, la Nubie, la Syrie et l'Asie-Mineure ; l'impression de sa relation est déjà fort avancée, et nous ne pouvons tarder à en jouir. M. Vère Monro a, de son côté, imprimé à Londres sa *promenade d'été d'Alep à*

Constantinople, dont le titre n'annonce point des prétentions que le livre n'aurait pas tenues.

MM. Chesney et Ainsworth, long-temps retardés dans leur expédition sur l'*Euphrate* par des embarras politiques, viennent enfin, dit-on, d'obtenir les firmans nécessaires pour l'exécution de leur entreprise, et il y a lieu d'espérer que les instructions que, sur leur demande, vous leur avez adressées, nous procureront la solution de divers problèmes géographiques. Je ne mentionnerai guère que pour ordre les *quelques considérations sur l'état politique des pays situés entre la Perse et l'Inde*, tout récemment publiées à Londres par M. Edouard Stirling : ce sont des questions de guerre ou de paix plutôt que de géographie ; nous avons, sur ces pays la relation de Burnes, dont la traduction, par M. Eyriès, a vu le jour cette année ; aux détails que son livre et lui-même nous avaient donnés, à ceux que le général Alhard a rapportés, sont venus se joindre ceux que vous avez recueillis de la bouche du docteur Hœnighberger ; l'*Asiatic Journal* nous fournit, d'autre part, une relation du voyage de Moorcroft dans cette région. La publication des matériaux amassés dans l'Inde par Victor Jacquemont a été entreprise par les soins de sa famille : c'est un monument qu'on élève à-la-fois à la mémoire du voyageur et aux sciences qu'il a si bien servies. M. Pallegoix nous a fait parvenir de Siam une notice du Laos, rédigée sur les lieux. M. Siebold est venu au milieu de nous, et nous a entretenus de sa longue résidence au Japon : MM. Eyriès et Landresse nous ont promis une traduction du voyage du savant hollandais ; ses compatriotes, MM. Fischer et Maylan ont déjà publié sur le même pays d'intéressantes esquisses, mais on a lieu d'attendre du docteur Siebold un ouvrage beau-

coup plus nourri, grâce à la multiplicité et à la richesse des matériaux qu'il a recueillis : la géographie y trouvera, au jugement du savant amiral de Krusenstern, des documens d'une haute valeur pour remplir certaines lacunes de nos meilleures cartes.

Du continent gagnons les îles : le capitaine Lafond nous a, dans ses communications successives, conduit avec lui aux Philippines et aux îles Soulou ; Bornéo a été visité en 1834 par M. Georges Earl, qui a communiqué à la Société asiatique de Londres un compte-rendu de son voyage ; la même Société a récemment inséré dans son *Journal* une note qui lui avait été adressée dès 1833 par M. le capitaine James Low, sur la race des Battas de Sumatra.

Dans la grande terre d'Australie, la colonie anglaise de la rivière des Cygnes prend une grande consistance ; dès 1833, le gouverneur James Stirling avait publié un volume accompagné d'une carte des explorations faites autour de l'établissement jusqu'à des distances considérables ; son successeur, le capitaine Chidley Irwin, vient de publier à son tour un *état et situation de l'Australie occidentale*.

Le révérend William Yate a tout récemment mis au jour une relation de la Nouvelle-Zélande, où la Société des Missions anglicanes de Londres a formé un établissement très florissant, qu'elle vient de doter d'une imprimerie.

En continuant notre course à travers l'Océan pour gagner l'Amérique, nous croisons la route suivie par la *Favorite* dont le voyage, écrit avec autant de goût que d'esprit, a maintenant complètement paru et se fait lire avec empressement ; puis la route de la frégate américaine *Potomac*, qui a parcouru ces mers de 1831 à 1834

sous les ordres du commodore Downes, et dont le voyage, rédigé par M. Reynolds, vient d'être publié à New-York; et encore la route du vaisseau prussien *la Princesse Louise*, commandé par le capitaine Wendt, qui avait à son bord le docteur Mayen, historien de l'expédition, dont l'œuvre a paru à Berlin en deux volumes in-4°. Je ne saurais non plus passer sous silence les intéressantes communications orales que vous avez reçues de M. Moerenhout, ni le livre de M. Dunimore Lang sur la diffusion de la population polynésienne, ni surtout la carte de l'Océanie que prépare depuis plusieurs années M. Derfelden de Hinderstein. Et puis-je oublier encore ce Voyage pittoresque autour du Monde tout près d'être terminé, ce voyage imaginaire qui n'a rien que de vrai et qui porte sur son titre pour garantie le nom de d'Urville; livre de fiction que la science elle-même avoue et recommande, parce qu'en la présentant sous de pittoresques dehors il contribue à la faire aimer.

Maintenant j'arrive dans l'Amérique méridionale, et le nom de M. d'Orbigny s'offre à son tour en garantie d'un Voyage pittoresque dans ce continent; puissent toujours les publications de cette nature avoir de telles cautions. A côté du voyage feint nous avons aussi le voyage réel de M. d'Orbigny, dont les livraisons viennent successivement prendre place dans vos collections : c'est un beau récit d'un beau voyage. Je mentionnerai aussi particulièrement celui d'Edouard Poeppig au Chili, au Pérou et au fleuve des Amazones, de 1827 à 1832, lequel a été imprimé à Leipzig en deux volumes in-4°. La Société géographique de Londres a inséré dans son *Journal* un intéressant mémoire de M. Pentland sur l'aspect général et la disposition physique des Andes Boliviennes, ainsi que sur la limite inférieure des neiges perpétuelles sur

ces montagnes entre 15 et 20° de latitude méridionale ; puis la traduction de documens espagnols relatifs à la navigation des affluens de la rive droite de l'Amazone. Avant de m'abandonner au courant du grand fleuve, je jette un regard encore sur la côte occidentale, pour annoter la venue prochaine du capitaine Becchey, qui fera le relèvement hydrographique de cette côte depuis le point où l'a laissé King. Je porte ensuite les yeux vers la Guiane, et je me hâte de vous citer les noms d'Adam de Bauve qui, après avoir traversé de l'Oyapock à l'Amazone, est revenu par le rio Branco et l'Essequebo à Demerari ; de M. Leprieur qui, muni d'instrumens d'observation, va tenter de refaire une route semblable avec plus de profit pour la géographie ; de Schomburgk qui se prépare à l'exploration de la Guiane anglaise, sous les auspices de la Société géographique de Londres ; et du docteur Hancock, qui vient de publier une brochure sur le climat, le sol et les productions de cette contrée.

Les antiquités de l'Amérique centrale ont été le sujet d'intéressantes communications de la part de MM. Galindo et Waldek.

Avant de passer dans l'Amérique du Nord, je ne dois point oublier Cuba, d'où M. Francis Lavallée vient de nous faire parvenir une notice manuscrite fort étendue sur cette île importante ; le nom de M. David, consul de France à Santiago, se lie pour nous à-la-fois à cette île et aux côtes voisines, dont nous lui devons divers plans.

M. Rafinesque nous a fait parvenir de Philadelphie une analyse sommaire de divers voyages faits, de 1824 à 1833, par des trafiquans et des trapeurs américains, dans le Nouveau Mexique, la Haute Californie et l'Orégon ; la Société géographique de Londres a consigné

dans ses mémoires une notice du docteur Coulter sur la Haute Californie. Nous nous trouvons ainsi aux confins des colonies russes d'Amérique, sur lesquelles notre zélé correspondant, le colonel Jackson, nous a adressé de Saint-Petersbourg un voyage de M. Schabelsky. En revenant vers l'est, nous trouvons les déserts où Schoolcraft est allé chercher les sources du Mississipi, où John Tanner a erré parmi les sauvages pendant trente années; M. Warden nous a lu une analyse de la relation du premier, M. Ernest de Blosseville a traduit et annoté celle du second. Descendant au sud, nous arrivons chez les Osages et les Pânis, visités par le capitaine américain Sibley, dont la relation inédite vous a été communiquée en substance par M. Warden, si exact à nous tenir au courant de tout ce qui intéresse la géographie de sa chère Amérique: c'est encore sur le même théâtre que M. John Irving a pris le sujet de ses *Esquisses indiennes* qui ont naguère paru à Londres. Entrons aux Etats-Unis: je ne veux vous citer aucun de ces *tours* si nombreux dont l'Angleterre se plaint d'être inondée; je n'ai même pas le droit de donner place ici aux livres si instructifs, si populaires de MM. de Beaumont et de Tocqueville; mais la traduction française des Voyages du capitaine Basil-Hall me permet de vous citer les piquans récits de ce spirituel écrivain, qui a fait fortune parmi nous. Si je viens ensuite vous rappeler le voyage de Ross, que Paris a réimprimé et traduit, c'est pour vous conduire à sa recherche sur les traces de Bäck qui, du lac de l'Esclave, est remonté au nord-est jusqu'au voisinage de la presqu'île de Boothia, à travers une multitude de lacs et de rivières; cet intéressant itinéraire, que M. Picquet s'occupe de rapporter sur la grande carte de l'Amérique de Brue, vous sera bientôt

mieux connu par la publication qui se prépare de la relation de cet intrépide voyageur : ses découvertes se poursuivront probablement l'année prochaine, et l'on pense que le capitaine James Clark Ross sera chargé de la conduite de l'expédition.

En deçà de ces terres explorées avec tant de persévérance, gît le Groenland, dont Jules de Blosseville avait voulu compléter le relevement hydrographique; le capitaine Tréhouart a tenté de se frayer une issue à travers les glaces pour aller interroger la côte désolée sur le sort du courageux explorateur; mais les glaces lui ont inexorablement refusé le passage, et les côtes n'ont pu lui répéter le nom de Blosseville.

Parmi tant de noms qui tous rappellent des services géographiques, il en est que vous avez distingués d'une manière spéciale et que j'ai à proclamer de nouveau comme lauréats du concours que vous tenez toujours ouvert en faveur des progrès de la géographie; votre grande médaille annuelle a été décernée à M. d'Orbigny, pour son exploration de la Bolivie; vous avez fait remettre la médaille d'argent à M. Burnes à raison de son beau voyage à Bokharah; et votre médaille de bronze est allée au fond de l'Inde montrer à M. Conolly que, plus justes envers lui que la Compagnie souveraine au service de laquelle il est attaché, nous avons su apprécier l'importance de son voyage à travers le Turkestan, la Perse et l'Afghanistan; les missionnaires français de l'Afrique australe, M. Moerenhout, M. Berthelot et M. Gay ont été respectivement jugés dignes d'une honorable mention.

Vous avez réservé les droits de M. Callier pour l'année qui va s'ouvrir; il ne peut m'appartenir de préjuger vos faveurs, je veux dire votre justice future, mais le nom de Back vient s'inscrire de lui-même sur la

liste des voyageurs dont vous aurez à pondérer les titres.

Il me reste à vous entretenir de vos publications : le quatrième volume de votre *Recueil de Voyages et de Mémoires*, que nous avons l'espoir de terminer dans l'année, a subi des retards qui profiteront à la science : après le voyage de Jourdain de Séverac, après celui d'un anonyme que nous savons aujourd'hui être don José Andia y Varela, après les vocabulaires recueillis en Egypte par M. Kœnig, devait venir la relation de Rubruk, collationnée sur quatre manuscrits de Londres et de Cambridge; cet ordre n'a point été changé, mais ce n'est plus Rubruk seul qui prendra place dans votre volume : il sera suivi du texte complet de la relation de Jean Du Plan Carpin, qu'on ne possédait encore que mutilé; puis du texte entier du pèlerinage de Jérusalem fait au neuvième siècle par le moine français Bernard, texte dont une notable partie était perdue, et qui a été retrouvé à Oxford, par M. Francisque Michel; et enfin du texte encore inédit d'un semblable pèlerinage fait dans le siècle suivant par le moine anglo-saxon Sæwulf, et qui nous a été procuré par M. Thomas Wright, de Cambridge. Le texte de Rubruk acquerra d'ailleurs un nouveau prix par sa collation avec un cinquième manuscrit appartenant à bibliothèque de l'université de Leyde et que M. le professeur Geel, premier bibliothécaire, a mis à notre disposition avec la plus courtoise libéralité. C'est le même manuscrit qui nous a mis à portée de publier enfin dans son entier la curieuse relation de Carpin.

Le volume consacré à la Géographie de l'Edrissy avance lentement; le manque de manuscrits plus nombreux rend extrêmement épineuse la rectification des textes lorsqu'ils sont défectueux, et des embarras de lecture viennent apporter au traducteur des difficultés

que de longues et opiniâtres recherches parviennent seules à vaincre.

Vous aviez en outre décidé l'impression de deux nouveaux volumes, dont l'un sera consacré à une version française de la Géographie d'Aboulfédâ, que M. Reinard, de l'Académie des Inscriptions, a bien voulu se charger de faire pour nous sur le texte épuré qu'il fait imprimer de concert avec M. de Slane, au compte de la Société asiatique de Paris. L'autre devait contenir un commentaire sur les voyages de Marco-Polo, par M. Klapproth : malheureusement la mort prématurée de ce savant orientaliste est venue frustrer la Société de Géographie d'un précieux travail, dont la majeure partie n'était encore élaborée que dans sa tête, et cette perte vient ajouter encore à nos regrets.

Quant à notre Bulletin, les tentatives d'amélioration dont il a été l'objet n'ont peut-être point porté tous les fruits que nous avons à souhaiter : des améliorations encore y sont désirables et désirées : ayons espoir que nous parviendrons graduellement à les obtenir. Je ne dois point oublier de payer à MM. Tardieu et Selves le tribut habituel de gratitude que nous leur devons chaque année pour l'empressement désintéressé qu'ils mettent à faire exécuter, dans leurs ateliers de gravure et de lithographie, les cartes qui sont jointes à nos volumes.

J'arrive enfin, messieurs, au terme de ma tâche ; elle est plus longue chaque fois, et pourtant les faits se présentent accumulés sans aucun intervalle dans ce compte-rendu, incomplet peut-être encore, des récoltes géographiques de l'année : puissé-je, en énumérant ainsi devant vous vos propres richesses, n'avoir point encouru le reproche de m'en être constitué comptable trop fidèle.

COUP-D'OEIL

SUR LA CHOROGRAPHIE DES ÎLES FORTUNÉES.

PAR M. S. BERTHELOT. (1)

*Nos manet Oceanus circumvagus; arva, beata
Petamus arva, divites et insulas, etc.*

Horace. *Epod.* lib. 5. od. 11.

Les premières notions sur la chorographie des îles Fortunées se perdent au milieu des allégories des temps fabuleux : les dialogues de Platon, en fixant l'attention de l'antiquité sur la fameuse Atlantide, n'ont fait qu'ajouter une fiction de plus aux vieilles annales de notre globe. Un de nos devanciers dans l'histoire de l'Archipel que nous allons décrire (2), remontant jusqu'aux siècles les plus reculés, a tâché de reconstruire ce monde que le philosophe grec semblait n'avoir créé que pour l'abîmer sous les flots. Sans nous arrêter aux conjectures que l'on peut déduire de cette grande catastrophe, nous

(1) Ce fragment inédit doit faire partie de l'Histoire naturelle des îles Canaries, publiée par MM. Webb et Berthelot. La première livraison de cet ouvrage vient d'être mise en vente à Paris, chez Béchune.

(2) M. Bory de Saint-Vincent, auteur des *Essais sur les îles Fortunées*. Paris, an xi.

Gaules, une autre, guidée par le génie d'Hannon, redescend l'Atlantique et revient après cinq ans déposer son périple dans le temple de Saturne (435 ans avant Jésus Christ).

Euthimène, l'émule et le compatriote de Pythoas, part de l'antique Massalie, longe les côtes de l'Afrique occidentale et parvient, dit-on, jusqu'à l'équateur.

Ainsi, dès ces temps reculés, l'attention se trouva portée vers les îles voisines de cette vieille terre d'Atlas, déjà célèbre par tant de traditions ; les Hespérides, dont l'imagination des peuples d'Orient exagérait les merveilles, ces îles fortunées, qu'on disait situées à l'extrémité du monde (1), durent être visitées plusieurs fois dans ces premières explorations, et quoique les documents historiques nous manquent, nous ne pouvons douter que ces contrées ne fussent bien connues des Carthaginois établis à Gadira (2); mais peut-être, comme l'observe Diodore, entraînait-il dans la politique de cette nation ambitieuse de cacher au monde ses relations commerciales afin de se réserver un monopole exclusif. (3)

Après la troisième guerre punique, lorsque l'orgueilleuse Carthage vit crouler sa puissance devant Rome victorieuse, l'attention du monde se tourna vers d'autres conquêtes, et les îles d'occident restèrent oubliées pendant plusieurs siècles. Quatre-vingt-deux ans environ avant notre ère, l'histoire fait de nouveau mention de cet archipel, sous le nom d'îles Fortunées, et une nou-

(1) Hesiod. *Les travaux en les jours*, V. 170 et 171.

Ultima tellus.. Ovid. *Métamorp.* lib. iv, fab. xvii.

(2) Cadix.

(3) Diod. lib. v. cap. xvi.

velle série d'explorations et d'événemens établit la seconde époque chorographique.

Les armées romaines étaient en Espagne, où les dissensions politiques les avaient divisées en deux camps : Sertorius, qui fuyait devant Sylla, attendait aux bouches du Betis un destin plus prospère, lorsque des marins lusitaniens qui retournaient des îles Atlantiques, lui parlèrent de ces heureuses contrées dont Plutarque nous a laissé la description (1). C'est la première fois que la situation des îles Fortunées se trouve indiquée relativement à leur distance de l'Afrique ; mais d'après le biographe grec, il paraît que les navigateurs dont il est fait mention ne reconnurent que deux îles du groupe.

« Elles sont séparées l'une de l'autre, dit-il, par un petit bras de mer, et éloignées de mille stades de la côte occidentale d'Afrique. » Le rapprochement de ces deux îles et leur distance du continent voisin paraîtraient indiquer Lancerotte et Fortaventure (2). Le

(1) « Ces îles s'appellent Fortunées ; elles sont rafraîchies par des vents agréables et arrosées par des pluies périodiques ; leur sol fécond pourvoit abondamment aux besoins d'un peuple qui passe sa vie dans une douce oisiveté. Rien n'altère dans ce climat la tranquillité de l'atmosphère ; le vent du midi, en arrivant dans ces heureuses contrées, y est déjà amorti par le vaste espace qu'il a parcouru, et malgré que les brises de mer y apportent des nuages, la terre est seulement humectée par une rosée bienfaisante. On assure que ces îles sont les champs Elyséens, séjour des âmes heureuses qu'Homère a tant célébré dans ses vers, et cette opinion s'est répandue même parmi les nations les plus barbares. »

Plutarque *De Sert.*

(2) M. Bory de Saint-Vincent a cru reconnaître Madère et Porto Santo dans les deux îles de Plutarque.

récit séduisant des Lusitaniens sur la fertilité du sol et de la douceur du climat de cet heureux pays, firent désirer à Sertorius d'y chercher un refuge contre la mauvaise fortune, mais les circonstances l'empêchèrent de réaliser ce projet. Ainsi, ces îles, par leur ancienne renommée, semblaient promettre le bonheur même à ceux que le sort avait trahis; les Romains avaient adopté les croyances religieuses des Grecs, et ce beau nom de Fortunées, qui avait traversé les siècles, parlait aussi à leur imagination.

Vingt ans après la mort de Sertorius, Statius Sebosus vint donner quelques nouveaux renseignemens sur des contrées dont il ne parla que sur le rapport des navigateurs de son temps. « Ses erreurs, dit Gosselin (1) ont influé pendant plus de quatorze siècles sur la situation des côtes occidentales d'Afrique. » On peut ajouter qu'elles ont contribué aussi à rendre presque inintelligible l'itinéraire qu'il a relaté.

Sebosus situait les Hespérides à un jour de navigation du promontoire du couchant (le cap de Nun); on y arrivait, en partant des Gorgones, après quarante jours de trajet le long de l'Atlas. Ces îles étaient au nombre de cinq, savoir : *Junonia* à 750 m. p. de Gades (*Cadix*), puis *Pluvialia* et *Capraria* à 750 m. p. à l'ouest de la première; à 250 m. p. plus loin, sur la gauche de la Mauritanie, et vers la neuvième heure du soleil, on rencontrait les grandes Fortunées, l'une appelée *Convallis* et l'autre *Planaria*, à cause de leur configuration. Il ajoute que *Convallis* avait 300 m. p. de circonférence, et que *Pluvialia* n'avait d'autre eau que celle des pluies (2).

(1) *Recher. sur la géog. syst. des anc.*, tome, p. 146.

(2) Statius Sebosus, *apud Plin.* lib. vi, cap. xxxvii.

Nous ne tâcherons pas d'interpréter cet itinéraire, dont probablement tous les points sont fautifs; cette navigation de quarante jours le long de l'Atlas est aussi incompréhensible que les distances relatives des îles désignées par le narrateur. Cependant l'illustre auteur des recherches sur la géographie systématique des anciens a voulu faire coïncider ces données avec des mesures réelles, en combinant les distances de l'allée et celles du retour. Malgré l'érudition du commentateur, nous ne sommes pas peut-être les seuls que ses opinions n'ont pu convaincre. Tout ce qu'on peut déduire de certain de cet itinéraire, c'est que du temps de Sebosus, cinq îles du groupe des Fortunées avaient déjà reçu des noms distincts. La situation des Hespérides de Sebosus paraît signaler encore Lancerotte et Fortaventure; ainsi nous retrouverions avec ces deux îles tout l'archipel des Canaries. Gosselin a prétendu que la Junonia était le petit îlot de Graciosa, mais nous ne saurions admettre cette hypothèse en voyant reparaitre plus tard ce même nom dans un autre itinéraire, qui ne laisse plus aucun doute sur la dénomination particulière de chaque île et sur leur position relative. Il serait donc inutile de nous arrêter davantage aux indications trop vagues de Sebosus : hâtons-nous d'arriver aux renseignements les plus précis que nous ait laissés l'antiquité, ceux des explorateurs du roi Juba, qui nous ont été aussi transmis par Pline.

Le Juba dont il est ici question était fils du roi de Mauritanie du même nom, qui vit son empire envahi par les armées romaines; Strabon et Tacite en parlent comme d'un des princes les plus instruits de son siècle, et son savoir, dit Pline, lui acquit plus de respect que

son diadème (1). Il passa sa jeunesse à Rome, dans les études et la méditation; rentré dans ses états par la protection d'Auguste, il mit à profit ses connaissances géographiques, en envoyant une expédition pour visiter les îles Fortunées, voisines de son royaume. Au retour des explorateurs, ce prince écrivit la relation de ce voyage et la dédia à l'empereur; malheureusement cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous, le léger fragment que Pline nous a transmis est tout ce qui nous en reste; le naturaliste romain s'exprime à-peu-près en ces termes :

« Les îles Fortunées sont situées au sud-ouest à 625
 « m. p. des Purpuraires : pour y aller de ces dernières,
 « on navigua d'abord l'espace de 250 m. p. vers l'occi-
 « dent et ensuite 75 m. p. à l'orient. La première s'ap-
 « pelle *Ombrios* et n'a aucun vestige d'édifices; elle
 « possède un étang au milieu des monts, et des arbres
 « semblables à des fêrûles..... La seconde se nomme *Ju-*
 « *nonia*, et renferme un petit temple en pierre brute;
 « auprès de celle-ci, il en existe une autre plus petite et
 « du même nom; ensuite vient *Capraria*, remplie de
 « grands lézards. En face de ces îles est située *Nivaria*,
 « dont le nom provient de la neige et des brouillards
 « qui la couvrent sans cesse; non loin de *Nivaria* se pré-
 « sente *Canaria*, ainsi appelée à cause de ses chiens
 « nombreux et de grande taille, dont deux furent ap-
 « portés à Juba. On trouve dans cette dernière des ves-
 « tiges d'édifices. Toutes ces îles abondent en pommes

(1) Ce prince mourut l'an 776 de Rome; il se concilia durant sa vie l'affection de tous ses sujets par sa sagesse et sa modération, et fut mis au rang des dieux après sa mort. (Voy. la savante dissertation de l'abbé Sevin sur la vie et les écrits de Juba.)

« et en oiseaux de tout genre, en palmiers couverts de dattes, etc. » (1)

Les trois premiers noms de Sebosus reparaissent dans cette relation avec une légère modification qu'on peut considérer comme une synonymie, car *Ombrios* n'est qu'un équivalent de *Pluvialia*; les deux dernières îles seulement ont changé de dénomination, *Convallis* est devenue *Nivaria*, et l'on peut croire, par induction, que *Planaria* a été remplacé par *Canaria*, nom qui fut pris par la suite, dans un sens collectif, pour désigner tout l'archipel. Quant à la petite île que Pline signale auprès de *Junonia*, et dont Sebosus n'a pas parlé, nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui veulent que ce soit *Graciosa*, îlot voisin de Lancerotte. La narration est trop explicite pour qu'on puisse admettre un pareil gisement; le groupe d'îles auquel la *Junonia minor* paraît avoir appartenu est indiqué dans l'itinéraire comme entièrement séparé des Purpuraires, et celles-ci, que nous croyons les Hespérides de Sebosus, ne peuvent être que Lancerotte et Fortaventure, puisque les envoyés de Juba les placent à l'orient des Fortunées. Cependant l'îlot voisin de la grande *Junonia* de Pline, une des îles du groupe occidental, ne se retrouve plus aujourd'hui; ce rocher, produit par quelque éruption volcanique, aura disparu peut-être dans une nouvelle catastrophe, et ce doute acquiert plus de fondement lorsqu'on a égard aux révolutions physiques qui ont bouleversé l'archipel à différentes époques.

Mais à quelles îles doit-on rapporter chacun des noms de Pline? Cette question a été plus d'une fois débattue, et pourtant elle est encore loin d'être éclaircie. Gosselin

(1) Plin. lib. vi, cap. xxxii.

qui l'a traitée d'une manière spéciale, est entré dans une longue dissertation sur les distances de l'itinéraire des explorateurs Mauritanien, et ne pouvant se rendre raison de cette route qui les porta d'abord à l'Occident, puis ensuite vers l'Orient, il a pensé que les distances émises étaient fondées sur une combinaison de route semblable à celle qu'il avait cru reconnaître dans l'itinéraire de Sebosus. Dès-lors, il lui a fallu trouver une erreur dans le texte, afin d'interpréter la navigation des envoyés de Juba dans un autre sens que celui de la relation. C'est ainsi que, s'appuyant d'une correction rapportée en marge d'une édition de Pline (1), il a rétabli par un chiffre cet accord de nombre dont il avait besoin pour cumuler ses distances et confirmer son opinion (2). Pour nous, le premier texte nous a semblé mieux expliquer l'itinéraire que la variante, et nous avons préféré nous en tenir à son énoncé.

Nous ne discuterons pas sur les 625 mille pas, que Gosselin a considérés comme une distance absolue exprimant un double trajet, nous passerons de suite aux deux autres mesures qui paraissent indiquer des distances relatives. En effet, les explorateurs en quittant les Purpuraires, c'est-à-dire, Lancerotte et Fortaventure, se dirigent d'abord à l'Occident en parcourant un espace de 250 m. p. (*Sicut CCL supra occasum navigatur*), et la première île qu'ils nomment est celle d'Ombrios. Or, l'île de ce nom ne peut être qu'une des plus occidentales du groupe, puisqu'il est hors de doute que les noms de Nivaria et de Canaria se rapportent aux deux grandes îles du centre. D'après la relation, l'Ombries se

(1) Plin. varior., tome 1, p. 383.

(2) Gosselin, *Recher. sur la géogr. syst. des anc.*, tome 1, p. 151 et 152.

distingue des autres par un étang au milieu des Monts : à ce caractère on doit reconnaître l'île de Palma et sa fameuse Caldera. Gomère et l'Île-de-Fer n'offrent, ni l'une ni l'autre, aucune localité qui puisse faire soupçonner l'existence d'un ancien lac, tandis que dans l'île de Palma des indices irrécusables viennent attester que des eaux stagnantes ont occupé le fond de la vallée centrale. Cette enceinte volcanique qu'entourent de hautes montagnes a éprouvé plus d'un bouleversement, et la dernière débâcle y a laissé des traces profondes. Les sources qui jaillissent de toutes parts du fond de cet immense gouffre, s'échappent par le ravin de Las Angustias, qu'on peut considérer comme une vallée d'érosion. Cette masse d'eau va alimenter aujourd'hui les sucreries d'Argual et de Tazacorte : lorsque le centre de l'île était plus boisé, ce torrent devait être bien plus considérable, à en juger surtout par les grands attérissemens qu'il a laissés sur ses rives ; les énormes fragmens de rocher qui barrent maintenant le Thalweg, attestent encore la débâcle qui eut lieu à l'époque où les eaux concentrées dans la Caldera s'ouvrirent tout-à-coup un passage. L'espace parcouru par les explorateurs de Juba, depuis les Purpuraires jusqu'à Ombrios, peut encore fournir une autre induction pour la détermination de cette île, puisque les 250 m. p. qui représentent cette route équivalent à 66 lieues $\frac{2}{3}$ ou à la distance comprise entre la côte occidentale de Fortaventure et un des caps de l'île de Palma (*Puntallana*.)

Après avoir reconnu Ombrios, les envoyés mauritaniens nomment les autres îles du groupe d'occident qu'ils durent visiter successivement comme les plus voisines ; d'abord Junonia, la plus rapprochée d'Ombrios, et que nous retrouvons dans l'île de Gomère. Ce nom

de Junonia, déjà donné par Sebosus, date sans doute d'une époque plus reculée, et pourrait bien avoir été imposé à cette île par les Carthaginois, en l'honneur de Junon, leur déesse protectrice. Le petit temple en pierre brute, dont parle Pline, semblerait appuyer cette opinion.

Capraria est la troisième île citée par les explorateurs de Subar, et ils la désignent comme remplie de grands lézards. Si l'ordre de l'itinéraire n'indiquait déjà l'île de Fer, nous la retrouverions encore à ce second caractère; en effet, les reptiles du genre *lacerta* y sont très nombreux, et leurs dimensions dépassent de beaucoup celles des espèces d'Europe. Les chapelains de Bethencourt, qui visitèrent l'île de Fer en 1402, ont constaté les premiers le fait énoncé par Pline. « *Il y a des lézards grandes comme des chats, disent-ils dans leur vieux style, mais elles ne font nul mal et sont bien hideuses à regarder* (1). » Nous ajouterons que ce nom de Capraria, dérivé sans doute du grand nombre de chèvres qu'on trouva dans cette île, peut aussi servir d'indication, et qu'il ne serait pas étonnant qu'il eût été imposé de préférence à l'Île-de-Fer, où les chèvres étaient en grand nombre, lorsque les aventuriers normands envahirent le pays en 1412.

Après avoir parcouru cette partie, la plus occidentale de l'archipel, les navigateurs font route vers l'est, en franchissant un espace de trente lieues (*deinde LXXV m. passuum ortus petatur*), et abordent à Nivaria, située en face des trois îles qu'ils viennent d'explorer (*in conspectu earum*), puis de là ils passent à Canaria qu'ils

(1) Bontier et le Verrier, *Hist. de la prem. découv. et conquest. des Can.*, p. 122.

nomment la dernière. La nébuleuse Nivaria, cette terre au sommet couvert de neige (1), ne peut être que Ténériffe, et son pic dominant les vapeurs qui voilent sa base. Canaria a conservé, avec son nom romain, ses chiens de grande taille (2). Ses monumens ont entièrement disparu, mais l'on retrouve la preuve d'anciennes constructions dans l'histoire de la conquête de cette île. Bontier et le Verrier citent les villes de *Telde*, d'*Argonz* et d'*Arguyneguy* (3); le palais du Guanarteme de Galdar existait encore vers la fin du dernier siècle.

Cette navigation des Purpuraires aux Fortunées paraîtra peut-être trop hardie pour une époque où l'art nautique avait fait encore peu de progrès; on objectera que sans le secours de la boussole les envoyés de Juba ne pouvaient perdre impunément la côte de vue et s'aventurer ainsi dans la haute mer; on s'étonnera même que, dans ce trajet, ils n'aient pas eu connaissance de Canaria et du Pic de Ténériffe avant d'aborder aux îles situées à l'extrémité de l'archipel. Nous répondons à ces objections par des observations déduites de la position relative des îles, de l'influence des vents régnans, et de quelques autres circonstances locales.

Si l'on s'en tient au texte de Pline, Juba voulant se procurer, sur les îles Fortunées, des renseignements

(1) « *A perpetua nive nebulosiss.* » Plin. lib. vi, cap. xxxii.

(2) « *Proximam et Canariam vocant à multitudinis canum: idemque magnitudinis, ex quibus producti sunt juba duo.* » Plin. vi, cap. xxxii.

(3) « A demi-lieue près de la mer, du côté du nord-est, sont deux villes à deux lieues l'une de l'autre, l'une nommée Telde, et l'autre Argonz, assises sur ruisseaux courans. Et à vingt-cinq milles de là du côté du sud-est, si est une autre ville sur la mer.... laquelle se nomme Arguyneguy. » (Bontier et le Verrier, *Hist. de la prem. découv. de Can.*, p. 128.)

moins vagues que ceux qu'on avait eus jusqu'alors, envoya reconnaître cet archipel. L'expédition exécutée sous les auspices de ce prince fut un voyage de découvertes, et les explorateurs durent partir des Purpuraires sans direction arrêtée, car tout porte à croire que les notions des Phéniciens et des Carthaginois sur les îles Atlantiques n'étaient pas parvenues jusqu'à eux. Ils ne purent donc se diriger de suite sur Canaria qu'ils ne connaissaient pas, puisque, malgré la proximité de cette île, on ne l'aperçoit pas même de la pointe la plus méridionale de Fortaventure, qui n'en est pourtant éloignée que de dix-sept lieues. Ce fut probablement en suivant l'impulsion des vents alizés que les vaisseaux mauritaniens furent entraînés vers l'ouest et atterrirent sur les dernières îles du groupe. Cette route dut les faire passer au nord de l'archipel, et à une assez grande distance des deux principales îles du centre (Canaria et Nivaria); pour qu'elles leur restassent cachées par les nuages qui d'ordinaire s'amoncellent sur ces hautes montagnes (1). A la pratique près, les marins canariens ne sont guère plus avancés aujourd'hui en navigation que les envoyés de Juba. Les bâtimens pêcheurs qui fréquentent la côte d'Afrique ne se guident que sur une routine souvent sujette à erreur; aussi leur arrive-t-il bien des fois de manquer l'île sur laquelle ils se dirigent à leur retour; et si par cas leur route les porte trop au nord, ils dépassent l'archipel et remettent le cap à l'est pour réparer leur fausse estime, heureux quand, dans ce second trajet, ils tombent sur l'île qu'ils cherchent,

(1) Les montagnes, étant alors plus boisées, devaient augmenter cette masse de vapeur.

sans être obligés de retourner à la côte pour rectifier leur point de départ.

L'interprétation que nous venons de faire de l'itinéraire des envoyés de Juba nous semble d'accord avec l'esprit du texte, puisque ce dénombrement des îles en sens inverse de leur proximité du continent, prouve qu'on a voulu les indiquer dans l'ordre de leur exploration; et quoique notre manière d'expliquer les distances énoncées par Pline s'écarte de celle de Gosselin, nous différons peu cependant sur l'application des noms latins (1). Quant aux Purpuraires, nous partageons l'opinion de ce savant commentateur qui, à l'exemple de d'Anville (2), a rapporté cette ancienne dénomination à Lancerotte et à Fortaventure. Pline nous apprend que le nom de *Purpurariae*, imposé à ces îles, provenait des établissemens que le roi Juba y avait fondés pour la teinture en pourpre (3), Gosselin n'a pas manqué de citer ce fait et s'est appuyé de l'autorité de d'Argenville (4), qui

(1) Gosselin a fait l'application suivante des noms anciens aux différentes îles du groupe des Canaries. Ombrios=Fér. Junonia=Palma. Capraria=Gomer. Nivaria=Ténériffe. Canaria=Canarie. Purpuraria=Lancerotte et Fortaventure. Junonia minor=Graciosa (*Rec. sur la géog. syst. des anciens.*)

M. Léopold de Buch a interprété ces noms ainsi qu'il suit : Ombrios=Lancerotte. Junonia magna=Fortaventure. Junonia minor=Canarie. Capraria=Fér. Canaria=Palma. Nivaria=Ténériffe.

On voit, d'après cette répartition de noms, que Gomete se trouve oublié; M. de Buch pense que cette île a pu rester inconnue ou être prise seulement pour une portion de Ténériffe. (*Physical. Beschreib. der Can. Insel. Berlin 1825.*)

(2) D'Anville, *Géogr. anc. abrég.*, tome 1, pag. 117.

(3) Plin., *lib. vi, chap. xxxvi.*

(4) D'Argenv. *Conchyolog.*, p. 82.

pensait que la couleur si estimée des anciens était extraite d'une espèce de coquille du genre *murex*, très abondante dans ces parages. Ce n'est pas ici le cas d'entrer dans une dissertation sur ce sujet, du reste déjà bien éclairci ; les savantes recherches de Lister (1), Templeman (2), Duhamel (3) et autres ont suffisamment démontré que l'humeur lymphatique contenue, en si petite quantité, dans les mollusques soumis à leurs expériences, était loin de produire cette couleur brillante que le naturaliste romain a caractérisée par cette phrase :

Lans purpuræ summa, in colore sanguinis concreti, nigricans aspectu, idemque suspectu refulgens. Unde et Homero purpureus dicitur sanguinis. (4)

M. Bory de Saint-Vincent, qui a cru reconnaître les Purpuraires dans Madère et Porto-Santo, pense que la matière colorante, qu'on allait chercher dans ces îles ne peut être que l'orseille (lichen *roccella* L.), si estimée pour la teinture (5). L'abondance de cette plante dans les îles de Lancerotte et Fortaventure semblerait confirmer les assertions de M. Bory. L'emploi de l'orseille est connu de temps immémorial : sa préparation fut d'abord un mystère, mais devenue d'un usage général, cette plante prit rang alors parmi les productions les plus importantes des îles Fortunées. Les Phéniciens, les Carthaginois et les Massaliotes, qui fréquentèrent les premiers les Archipels d'occident, eurent successivement le monopole de l'orseille ; ce commerce dut passer

(1) *Transact. Philos.* n° 197. an. 1691.

(2) Templeman, *Dissert. sur la pourpre des anciens.*

(3) *Mémoire de l'Académ.*, p. 6, an. 1736.

(4) *Plin.* liv. ix, ch. xxxviii.

(5) *Essai sur les îles Fortunées*, pag. 377 et 378.

plus tard aux Romains par l'intermédiaire des marchands Mauritanien ; mais abandonné ensuite pendant près de quatorze cents ans pour n'être plus exploité que par quelques aventuriers, ce trafic ne reprit faveur qu'au commencement du xv^e siècle, lorsque Bethencourt et ses compagnons s'emparèrent de Fortaventure. (1)

Les notions que Ptolémée nous a transmises sur la situation des îles Fortunées, n'ont guère illustré les renseignements de Pline : ses tables et ses cartes, reproduites dans divers ouvrages (2), d'après les manuscrits grecs et latins, nous ont fourni les premiers documens graphiques sur les Archipels de l'Afrique occidentale ; mais les projections dressées par ce géographe, d'après les données de Marin de Tyr, sont souvent inexactes, et le gisement des Canaries est tout-à-fait faux. Ptolémée plaça ces îles presque sous un même méridien, au terme le plus occidental de la terre connue (3), quelques-uns des noms de Sebosus et de Pline, qu'il adopta, ont été altérés par les copistes et rapportés dans l'ordre suivant :

Apropositos, Hera seu Junonia, Pluitana, Casperia, Canaria et Pintuarria (4). La singulière disposition des îles du

(1) « Il y a une graine qui vaut beaucoup et qu'on appelle orselle, elle sert à teindre drap ou autre chose, et si cette île (Fortaventure) est une fois conquise et mise à la foi chrétienne, icelle graine sera de grand valeur au sieur du pays. » (*Bont. et le Ferr., conquest. des Can.,* pag. 130.

(2) Ptolém. *Géogr. Edit. princ. Venise 1486,*

Bourdoue Isolario....

Gosselin, *Recher. sur la géogr., etc.* tome 1, etc.

(3) Ptolém., *Géogr. lib. 1, cap. 11, pag. 13.*

(4) Ptolém., *Géogr., cap. vi, tab. 14.*

Nord au Sud (1), d'après la carte de Ptolémée, prouve que l'astronome d'Alexandrie n'eut pas connaissance de la relation de Pline, car l'itinéraire des envoyés de Juba l'eût empêché de commettre une pareille erreur. Gosse-
lin croit qu'Aprositos représente Fortaventure, mais cette épithète d'inaccessible, ne saurait guère s'appli-
quer à une île basse et facilement abordable. Il en est
probablement d'Aprositos comme des autres, les opi-
nions qu'on pourrait adopter à cet égard ne seraient que
des hypothèses.

Les Fortunées perdues et retrouvées à plusieurs épo-
ques, ces îles que Juba avait décrites et que Ptolémée

(1) « Les îles Fortunées sont dans toutes nos éditions latines, et
« dans la plupart des manuscrits grecs ou latins, sous un même
« méridien à un degré de longitude. Nous pensons que c'est une
« erreur que les copistes ont introduite dans le texte de Ptolémée.
« Cet auteur plaçait les Fortunées au terme le plus occidental de la
« terre connue; il fallait donc que les plus reculées dans l'ouest
« fussent, selon lui, sous le premier méridien; sans quoi toutes les
« longitudes de ses tables seraient fausses. Nous ayons d'ailleurs à
« l'appui de notre opinion, le texte grec des éditions, qui fixe quatre
« de ces îles à zéro de longitude, c'est-à-dire sous le premier mé-
« ridien, et deux seulement à un degré moins à l'ouest. » (Gosselin,
Recher. sur la géogr. des anciens, tome 1, pag. 158.)

A cette observation importante nous ajouterons le tableau com-
paratif des latitudes et longitudes de Ptolémée, telles qu'elles ont
été copiées dans le texte grec et les éditions latines.

	Texte grec.	Editions latines.
Aprositos.	16° 0' lat. 0° 0' long.	1° 16' de long.
Jumonia	15 15. . . 1 0. . .	1 15 1/4 "
Pluitanaou Pluriala..	15 15. . . 0 0. . .	1 14 1/4 "
Casperia ou Capraria.	12 30. . . 0 0. . .	1 12 1/2 "
Canaria	11 0 . . . 1 0. . .	1 11 "
Pintuarua ou Nivaria ?	11 0 . . . 0 0. . .	1 10 1/2 "

venait de signaler, restèrent encore oubliées pendant treize siècles; l'invasion des barbares en détruisant l'empire romain, replongea l'Europe dans l'ignorance et fit rétrograder la civilisation. Mais le génie des grandes découvertes devait se réveiller un jour dans Christophe Colomb et Vasco de Gama, et les Canaries, par leur heureuse situation étaient destinées à devenir une échelle importante pour la navigation des deux Indes. L'histoire ne nous apprend pas si vers l'an 800 les conquêtes des Normands s'étendirent jusqu'aux archipels atlantiques; nous savons seulement qu'en 1170 le Sherif-el-Edrys, surnommé le géographe de Nubie, fit mention de trois îles de l'Afrique occidentale. Cet auteur raconte (1) que des aventuriers partis de Medina Alisbona (Lisbonne) furent portés par les vents vers les îles de *Shierraham* et *Sciarram*, séparées des côtes de la Mauritanie par un petit bras de mer et peu distantes de *Capraria*, l'île des Chèvres. On présume que cette expédition eut lieu au commencement du xiii^e siècle : dans ce temps-là les Arabes conquérans étaient seuls dépositaires des sciences, Benhonain leur avait traduit l'Almageste, et les Maures d'Espagne avaient eu connaissance des îles Fortunées, qu'ils appelaient *Al Jazir al Khaledat*. Mais ces notions appartiennent déjà à la troisième époque chorographique que nous nous sommes réservés de traiter séparément.

(1) Voy. les compilations de Joseph Conde sur les auteurs arabes (tome 1, cap. cix, p. 526), et le livre du Scherif-el-Edrys traduit en espagnol sous le titre d'*El descoso de peregrinar la tierra*.

DESCRIPTION

DES HABITANS PRIMITIFS DES PHILIPPINES

OU DES NOIRS DE L'INTÉRIEUR APPARTENANT A QUELQUES-UNES DES ILES
DE CE GROUPE.

Fragment des voyages inédits de GABRIEL LAFONT.

Mon arrivée aux Philippines, lors du deuxième voyage que je fis dans l'Inde, tombe au mois de février 1820; je ne m'y arrêtai que huit jours, et je m'embarquai comme officier sur un brick qui devait faire un voyage à Madras. Mais ce navire ayant touché en sortant de la baie sur le banc de la côte de Marivelles, nous fûmes obligés de le dégréer, et de porter, faute d'embarcations convenables, nos apparaux sur un radeau à terre. Je passai dans cette circonstance les nuits dans une tente faite avec nos voiles, et ce fut là que je vis pour la première fois les petits noirs des montagnes.

Je pourrais me dispenser d'entrer dans tous les détails de la première apparition des noirs; comme je crois cependant que ces détails donneront non-seulement quelque intérêt à mon récit, mais qu'ils feront encore connaître, mieux qu'une description, certaines habitudes de ces populations, je demanderai la permission de me mettre moi-même en scène.

En sommeillant une nuit dans mon hamac, j'entendis le bruit d'une conversation dans une langue qui me fut étrangère, et qui n'était cependant pas celle des Tagales. Ce n'était pas la voix des matelots qui se trouvaient à mon bord. Surpris et curieux, je me penchai hors de mon hamac en prêtant l'oreille. J'aperçus alors deux corps nus accroupis à l'entrée de la tente. Un rayon de la lune qui les éclaira me les fit reconnaître pour des petits noirs sauvages, dont les Indiens m'avaient entretenu à mon arrivée sur cette plage et qu'ils plaçaient sur les montagnes de la côte où nous avions touché. Au premier mouvement que je fis, ils se dressèrent avec une extrême promptitude et s'enfuirent à une distance de cinquante pas avec la célérité du cerf; là, ils s'arrêtèrent un instant en ayant l'air de délibérer. Ils demeurèrent indécis au signe que je leur fis d'approcher, et celui des deux qui était le plus effrayé semblait vouloir entraîner celui qui était disposé à se rendre à mon invitation. Après m'être épuisé en gestes, je me mis dans la position qu'ils avaient à l'entrée de la tente autour du feu qui servait à éloigner les mouscites, lorsque mon mouvement de curiosité les en éloigna. Quand ils virent que mon attention ne se dirigeait plus sur eux, ils s'approchèrent lentement et prirent enfin place à côté de moi. Ma précaution alla jusqu'à ne pas les regarder pendant quelques momens, quoique je fusse pour eux l'objet d'un examen extrêmement attentif. J'étais, selon toutes les probabilités, le premier homme blanc qui s'offrait à leur vue. Leur timidité était telle, qu'au moindre de mes mouvemens, ils éprouvaient en quelque sorte une secousse galvanique qui ne cessait qu'avec ma propre immobilité...

Chacun de ces individus appartenait à un sexe diffé-

rent; leur nudité était complète, et à l'exception des reins et des parties sexuelles qui étaient recouverts par une bande d'écorce de quatre doigts de large, ils n'offraient aucune trace de vêtement; ils avaient tous deux un carquois sur l'épaule et portaient un arc à la main. L'homme avait, probablement comme marque distinctive, un grand couteau suspendu à la ceinture. Sa taille était petite et ne dépassait pas quatre pieds et demi; la femme avait quatre ou cinq pouces de moins.

Comme cette situation immobile qui commençait à se prolonger ne pouvait satisfaire ma curiosité, je me levai pour rentrer dans ma tente; ils se levèrent en même temps que moi et s'éloignèrent un peu en épiait mes mouvements. Après avoir pris quelques cigares dans mon habitation, je me remis avec un grand air d'insouciance à côté du feu et je commençai à fumer. Alors les noirs s'approchèrent de nouveau, et l'homme me fit signe de lui donner le cigare. Il le reçut avec assez de hardiesse de ma main, et lorsque j'en allumai un second la femme suivit l'exemple de l'homme.

Je vis à leur manière de fumer qu'ils n'en étaient pas à leur coup d'essai, car il est impossible de fumer sans une certaine habitude une cigarette espagnole qu'il faut avoir soin de ne pas déformer. Au moment où je croyais leur avoir inspiré quelque confiance, deux Indiens, qui étaient couchés dans la tente, se levèrent; à leur aspect, les noirs s'enfuirent avec la rapidité de l'éclair et se jetèrent à peu de distance dans des broussailles situées derrière nous. Cette apparition des Indiens m'avait donné de l'humeur, parce qu'elle me privait de l'espoir de continuer mes observations, si laborieusement commencées, sur une race d'hommes en tout si différente de ce que j'avais vu jusqu'alors. Les Indiens, pour

me donner une espèce de satisfaction, commencèrent à me faire mille contes sur ces petits noirs. Il fallait, disaient-ils, se mettre en garde contre eux, autrement nous serions exposés à recevoir quelques flèches empoisonnées qui partiraient infailliblement des broussailles. Continuant, ils prétendaient qu'il était dangereux de les mécontenter en leur offrant des dons inégaux ; la vengeance du moins favorisée était, dans ce cas, toujours certaine ; enfin les Indiens me recommandèrent une extrême circonspection.

J'étais jeune et sans crainte ; je ne fis que rire des terreurs de mes deux compagnons et de la panique que leur avaient fait éprouver les fuyards. Il ne me restait qu'un regret, celui d'avoir été interrompu dans mes observations.

La journée et la nuit se passèrent sans que j'eusse la visite des noirs, et je commençai même à perdre l'espérance de les revoir. Mais ils revinrent pendant la seconde nuit, à ma grande satisfaction. Ils se mirent dans la position dans laquelle je les avais surpris la première fois. Ils étaient alors au nombre de quatre et ils avaient tous leur regard fixé de mon côté. Je me levai, et cette fois ce mouvement ne leur causa aucune crainte. Je m'approchai du feu et j'imitai, en m'accroupissant, leur position. Mes anciens amis se distinguèrent par un aplomb que les nouveau-venus étaient loin d'avoir ; la crainte semblait dominer ces derniers. Lorsque je fus assis, mon premier visiteur commença une pantomime qui tendait à me faire apercevoir d'abord que je n'avais pas de cigarette à la bouche et puis qu'il désirait fumer. Je me levai pour entrer dans la tente afin d'obéir à son jeu muet. Pour le rassurer et pour prévenir une fuite semblable à celle de l'avant-veille, je le pris par le bras pour lui faire

voir les deux Indiens endormis dans la tente ; j'eus soin de ne point le regarder en l'entraînant et il me suivit, après quelque hésitation, sans résistance. Le sommeil de mes deux matelots le tranquillisa singulièrement. Au sortir de la tente, il causa avec ses compagnons et il leur indiquait probablement le motif que j'avais eu de le faire entrer dans mon habitation. Sa femme me sourit et me fit comprendre qu'elle n'avait plus peur.

Je leur distribuai des cigarettes, et me souvenant des discours de mes matelots, je le fis avec une égalité parfaite et afin de me concilier leur amitié et de les habituer à ma vue. Je leur fis également une petite distribution de rhum qu'ils burent avec beaucoup de plaisir. Cette boisson leur était probablement inconnue, car ils burent à petits coups avec des signes non équivoques de dégustation. Ils voulurent me prouver leur reconnaissance, et pour cela ils mirent quelques patates douces dans le feu pour les faire cuire. Nous étions tous accroupis et en attendant que les patates fussent cuites, ils me regardaient avec une extrême attention, causant entre eux, mais n'osant m'approcher et encore moins me toucher. Ils m'offrirent des patates, et après avoir mangé ensemble je me hasardai à prendre l'arc de l'un d'eux pour l'examiner. Cette tentative ne réussit pas, car son propriétaire me l'arracha des mains. Il va sans dire que je l'abandonnai sans résistance et avec un air qui indiquait plutôt la douceur que le désappointement. Cette scène réveilla la confiance du premier noir ; il n'approuva point le procédé de son camarade et il me présenta spontanément son arc. Après l'avoir examiné je lui demandai à voir son carquois ; il hésita un instant, il finit cependant par me présenter le dos et il me permit de regarder son carquois dans tous ses détails. Je voyais néanmoins percer

la crainte à chaque mouvement que je faisais, et lorsque j'eus pris une des flèches pour l'examiner de plus près, j'acquis la conviction qu'elles étaient empoisonnées. A ce moment, ils se levèrent tous soudainement en jetant un grand cri; ils ne reprirent leur tranquillité que lorsqu'ils virent que je n'en touchais pas la pointe, mais que je me contentais de la regarder.

L'arc était de bois dur et rouge; il avait environ cinq pieds de hauteur et n'avait guère que huit ou dix lignes de diamètre. La corde était d'écorce de Tumbalété ou liane du voyageur, et le carquois n'était autre chose qu'un fragment de bambou. Quant aux flèches, elles pouvaient avoir trois pieds de longueur et elles étaient en cogon, espèce de roseau mince, droit et d'une assez grande dureté; il croît au sommet des montagnes dégarnies d'arbres : dans les montagnes habitées des Philippines, on met tous les ans le feu au cogon, afin de faciliter aux bestiaux le pâturage d'herbes très vivaces qui croissent après que le cogon est brûlé. Les pointes de ces flèches sont faites avec des morceaux de bois de palmier sauvage; elles ont une longueur d'environ deux pouces et sont enfoncées dans le roseau et fixée par une petite cheville et par une espèce d'amarrage. Des plumes attachées à l'extrémité supérieure complétaient cette arme offensive.

Je fis l'examen de ces divers objets avec facilité, car le temps était clair et la lune dans son plein; je fus donc favorisé pour pousser mes investigations plus loin, d'autant mieux que les noirs avaient perdu leur frayeur et étaient dans une complète sécurité. Il est vrai que j'avais mis un extrême abandon dans toute ma conduite et c'est sans doute à cette circonstance que je devais une sorte de réciprocité.

La taille des deux hommes appartenant au groupe pouvait être, comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut pour l'un d'eux, d'environ quatre pieds et quelques pouces. Celle des femmes atteignait à peine quatre pieds. J'évaluai l'âge de ces dernières à 18 ou 20 ans et celui des hommes à 22 ou 24 ans. Leur taille était assez bien prise; mais leurs membres étaient chétifs et mal faits; ils avaient les bras maigres, la rotule du coude saillante, les jambes grêles, le genou gros, le mollet petit et élevé et le système musculaire en général mal développé. La poitrine était plutôt large qu'étroite, la tête grosse, les cheveux cotonneux, moins cependant que ceux des Nègres de la côte d'Afrique. Leur peau plus noire que celle des Indiens des Philippines l'est beaucoup moins que celle des Africains et manque totalement de tatouages et de peintures. Leurs yeux sont beaux et bien faits et leur bouche, quoique grande, n'a point les lèvres épaisses de la race nègre. Le nez est court, médiocrement épaté et les pommettes des joues ne sont pas très saillantes; le tour de la figure est rond, l'expression craintive et la timidité est le caractère dominant de ces physionomies. Cet ensemble me fondait à croire que leurs mœurs, quoique sauvages, étaient douces. Je les comparai à des cerfs vivant en domesticité, mais saisissant la première occasion pour regagner le domaine des forêts.

Le jour commençait à poindre lorsqu'ils se retirèrent. Le lendemain, je reçus la visite des deux premiers noirs. Leur confiance fut la même que la veille: elle ne s'était ni accrue, ni diminuée. Ils m'apportaient des patates douces qui furent grillées et partagées fraternellement en fumant une cigarette. Quand je m'approchai de la femme, le mari ne témoigna ni jalousie, ni mécontentement; elle restait indifférente et timide, et elle n'avait

point ce regard agaçant que j'ai souvent remarqué chez les femmes de la Polynésie.

Cette nuit, mes deux matelots indiens se levèrent ; aussitôt les sauvages se dressèrent aussi avec frayeur et s'apprêtèrent à s'enfuir. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je parvins à les retenir encore quelque temps près du feu. Mais c'en était fait de leur tranquillité ; ils perdirent contenance et ne cessèrent de s'entretenir en jetant des regards pleins de défiance sur les Indiens. Ils nous quittèrent enfin après dix ou quinze minutes, sans me donner aucune marque de regret et sans me témoigner le désir de me revoir.

Cela devait cependant être notre dernière entrevue ; car quoique je restasse encore plusieurs jours sur cette plage je ne les revis plus. Le lendemain, nous découvrîmes que les pommes de terre qu'ils avaient généreusement partagées avec nous avaient été arrachées d'un champ voisin de notre tente et qui appartenait au village situé à peu de distance. Ce fait et la circonstance d'être dénué de toute espèce de provision m'ont fait penser qu'ils vivaient du produit de leur chasse et de ce qu'ils recueillaient dans leurs courses vagabondes. Un de mes matelots indiens appartenant à une des îles méridionales des Philippines me confirma dans cette opinion en m'apprenant qu'on apercevait rarement les petits noirs pendant le jour, mais qu'ils rôdaient fréquemment pendant les nuits autour des habitations. Dans son pays ils se hasardent cependant à faire des échanges pour obtenir du tabac, quelques couteaux et d'autres objets en fer pour lesquels ils donnent de la cire et du miel qu'ils descendent de leurs montagnes.

Quelques mois plus tard j'eus occasion de continuer mes observations sur les noirs, J'étais alors dans la pro-

vince d'Ilocos, située plus au nord sur la côte ouest de l'île de Luçon. Là je fis partie d'une espèce d'ambassade envoyée de Bigan par le gouverneur de la province auprès d'un village de petits noirs. Voici quel était le but de cette mission : Un moine de l'ordre de Saint-Augustin était parvenu à rassembler dans un même lieu une quarantaine de familles de petits noirs ; il en avait formé un village et après bien des peines et des soins il était parvenu à leur donner quelques notions de religion, à leur faire faire quelques plantations de riz et de fruits, enfin de les réunir en société. Comme ces noirs ont un goût prononcé pour le tabac, ils cultivèrent aussi cette plante pour leur usage particulier. Mais comme le tabac est monopolisé sur l'île de Luçon, les gardes de la régie avaient détruit à plusieurs reprises les cultures formées par le village naissant. Ces gentillesse fiscales occasionèrent des rixes qui eurent pour résultat l'abandon du village et la retraite de ses habitants sur les hauteurs de montagnes inaccessibles. De là ils faisaient des excursions nocturnes et pillaient les plantations des villages les plus rapprochés des lieux qu'ils habitaient. Il était impossible de les atteindre, car étant en petit nombre, ils disparaissaient comme par enchantement en se cachant dans les montagnes. Les moines, glorieux des conversions qu'ils avaient faites, voulaient conserver ces âmes acquises à l'Eglise; il s'agissait donc de les ramener dans leur village, car la vie sauvage n'avait pas tardé à effacer les faibles germes de christianisme qu'on était parvenu à leur inculquer.

Les noirs n'admirent jamais aucun Indien dans leur habitation, et ils ne voulurent d'un autre côté ne reconnaître aucune juridiction. Le moine seul qui leur avait communiqué quelques étincelles de la vie sociale,

conservait un léger ascendant sur eux. Encore les vieillards disaient-ils fréquemment, qu'ils consentaient bien à ce que leurs enfans suivissent la foi chrétienne, mais que pourceux ils étaient décidés de mourir dans les croyances de leurs pères.

Ce prêtre fut choisi pour chef de l'ambassade et chargé de ramener les noirs dans leur village. En l'accompagnant, j'eus le temps de m'entretenir avec lui pendant toute la durée du voyage. La conversation roulait principalement sur les mœurs et les habitudes des petits noirs. Voici ce que j'appris en substance dans cette occasion.

Cette race noire, dont on trouve encore des vestiges sur plusieurs des îles Philippines est partout la même. Partout il y a analogie dans la taille, dans la physiognomie, dans les habitudes, dans les mœurs et dans l'origine du langage. Ils n'ont aucune industrie; leurs huttes sont très mal construites et les préservent à peine de l'intempérie des saisons; il est du reste juste de dire que dans ces régions, la pluie seule offre quelques inconvéniens. Ils n'ont aucun goût pour l'agriculture, et ils ont tous les caractères des peuples nomades. Leurs ressources principales sont la chasse et les racines et fruits qu'ils recueillent dans les forêts. Ils ont bien quelques plantations de patates douces et de tabac, mais elles sont peu nombreuses et peu étendues, et la dernière plante leur manque surtout, car ils la demandent de préférence dans tous les échanges qu'ils sont à même de faire. L'art de fabriquer les étoffes leur est inconnu. Leurs instrumens se réduisent à leurs armes, à quelques couteaux et à un peu de ferraille; ils obtiennent ces deux derniers objets des Européens auxquels ils fournissent des arcs et des carquois comme objet de curiosité. Ils possèdent quel-

ques vases faits avec des noix de cocos, avec des colobes et des calabasses sauvages. Les individus des deux sexes et de tout âge vont entièrement nus à l'exception des parties sexuelles qui sont recouvertes avec un morceau d'écorce. Ils ne se couvrent point la tête et ne portent pas les cheveux très longs.

Ce prêtre, chef de l'ambassade, me disait qu'il avait la conviction que les petits noirs avaient conservé leur langue primitive, car elle a, ajouta-t-il, beaucoup d'analogie avec le Tagal qui passe pour être la langue-mère des îles Philippines. Les autres provinces de l'île de Luzon, quoique ayant toutes un idiome spécial doivent cependant rapporter leur langage au Tagal, qui dérive de la langue des noirs, de même que celui de Manille proprement dit, ainsi que celui de la Laguna. Le Bisaya, malgré sa grande ressemblance avec le Malais, se trouve cependant dans les mêmes conditions.

Ce moine, de l'ordre de Saint-Augustin, avait beaucoup étudié le caractère et les habitudes de ces noirs, et il croyait que les autres races dériveraient d'eux.

Le Philippinois n'est, en général, point polygame ; il aime bien les femmes, mais lorsqu'il a des relations avec plusieurs d'entre elles, il ne vit ordinairement qu'avec une seule. Le noir est comme lui, et n'a qu'une compagne. La paresse est caractéristique chez le Philippinois et il ne travaille que lorsqu'il ne peut faire autrement. Le noir des montagnes ne fait rien parce qu'il n'a besoin de rien. Le premier n'a pris de la religion que les parties qui favorisent ses superstitions. Le noir n'a aucun culte, et tout se borne à la croyance de quelque esprit, qui n'a pas une grande influence sur les actions de sa vie. Le Philippinois a une grande déférence pour son père. Chez les noirs, les vieillards commandent,

ce sont eux qui sont les chefs des villages, les grands-prêtres de la religion, c'est-à-dire, qu'ils expliquent à leur manière les phénomènes de la nature, les causes des maladies et les circonstances d'une bonne ou d'une mauvaise chasse.

Les habitans de cet archipel croient aussi aux esprits, et lorsqu'un des leurs est malade ils pensent qu'il est obsédé par un esprit malfaisant qu'il faudrait expulser du corps du patient pour obtenir sa guérison. Lorsque dans les cas de maladies, les remèdes sont épuisés ou même avant que d'en avoir essayé aucun, le médecin prend un sabre ou un grand coutelas appelé Machété ; il parcourt à la brune la case du patient et souvent ses environs en brandissant cette arme et en portant des coups à droite et à gauche, afin de chasser le mauvais esprit qui obsède le malade. Si, pendant l'opération, les douleurs de celui-ci augmentaient on répéterait la manœuvre plusieurs fois pendant la nuit. Si le malade succombe, c'est une preuve que l'esprit perché sur la maison n'a pu être chassé ; si au contraire le malade guérit on en conclut que l'évolution martiale l'a fait déguerpir.

Il ne m'a pas été possible, disait encore le moine, de connaître leur opinion relativement aux astres ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne sont point l'objet d'un culte chez eux ; leurs idées religieuses, si l'on peut donner ce nom à certaines de leurs croyances, se réduisent à bien peu de chose.

Je connais plusieurs provinces des îles Philippines et la ressemblance qu'ont leurs habitans avec ces noirs est d'autant plus grande qu'ils ont eu moins d'occasions de se mélanger avec d'autres races. Mais lorsque ce mélange a eu lieu, les habitans de chaque province se res-

sentent du caractère, du physique, des habitudes et de mœurs des peuples avec lesquels ils se sont mêlés. Ainsi par exemple, les habitans du nord de l'île de Luçon, sont plus grands, plus forts, moins noirs et moins paresseux que ceux des autres îles et des autres provinces des Philippines. Il faut attribuer ces différences aux Chinois de Formose qui sont venus s'établir à l'île de Luçon et qui se sont mêlés avec les noirs primitifs, de manière à y laisser des traces de leur caractère et de leur physique.

Dans le sud de ces îles appelées les provinces Bisayas, les habitans ressemblent principalement aux peuples malais. Ils sont plus petits que ceux du nord, aiment davantage le trafic, la pêche et les voyages, et se livrent surtout plus facilement aux excursions lointaines et périlleuses. Dans les parties intérieures, les individus sont encore plus petits, plus noirs ; ils sont moins industrieux et se rapprochent en tout point du caractère des habitans primitifs que l'on trouve encore épars sur quelques grandes îles. Les montagnes de ces îles sont assez inaccessibleles pour qu'il soit impossible de les inquiéter dans les retraites où ils se cachent éloignés des autres hommes.

On me demandera sans doute comment ils ont pu se mélanger avec d'autres races, eu égard à la difficulté extrême de les réunir, même en petit nombre dans un village. Voici ce que le même prêtre, auquel appartiennent les détails qui précèdent, me répondit. Les autres peuples qui ont abordé ces îles avant les Européens et les Malais mahométans ne leur faisaient éprouver aucune contrainte : ils ne leur imposèrent ni leurs idées religieuses, ni leurs habitudes et leurs mœurs. Ils n'arrivèrent point en conquérans, et ne leur donnèrent par con-

séquent aucune loi qui les contraignît à ne point planter du riz ou de tabac. Bref ces peuples n'eurent que des relations pacifiques avec les noirs, et dès-lors ils n'avaient aucune raison pour fuir les nouveau-venus. Cette opinion prendra facilement de la consistance, si l'on considère que dans les provinces où les alcades ont été tolérans et humains, les noirs habitaient souvent des villages à la proximité de la résidence des autorités. Ils recevaient même sans éloignement des instructions religieuses, lorsque les prêtres chargés de cette mission employaient la douceur et la persuasion de préférence à la force et à la contrainte. Ce fait a eu lieu sur nos îles chrétiennes et sur l'île de Mindanao qui est en partie musulmane, et il a été plus fréquent encore dans les îles et parties d'îles où les Indiens sont en quelque sorte abandonnés à eux-mêmes. Là, les petits noirs vivent en très bonne intelligence avec eux, et bientôt les races se mêlèrent. Ce que ce prêtre nous disait du mélange des races et du caractère des habitans coïncide parfaitement avec ce qui suit : M. Oudan de Virely avait été fait prisonnier en 1828 par les Maures de Mindanao ; il parvint à s'échapper, et parcourut alors la partie Est de la côte ; il y trouva d'abord des peuplades dans l'état naturel et dans leur condition originaire, ressemblant entièrement aux habitans des Carolines, puis des Carolins, qui avaient été jetés par des tempêtes sur la côte, et enfin des petits noirs habitans des villages et vivant en très bonne intelligence avec les deux premières races.

Je suis convaincu que si les dominateurs qui se sont succédés dans ces contrées eussent traité les noirs avec douceur et avec humanité, ils auraient fini par faire disparaître complètement cette race primitive. Si elle existe encore, nous le devons à l'intolérance des chrétiens et

petite distance. En effet, nous aperçûmes une clairière qui contenait plusieurs noirs au milieu desquels était un vieillard assis devant une misérable hutte. Il se leva à notre arrivée, mais il ne vint pas au-devant de nous. Quelques-uns de ceux qui l'entouraient se dirigèrent vers nous et ils reçurent le curé comme s'il leur avait été parfaitement inconnu. Ils le regardèrent, ainsi que M. Richardson avec beaucoup de curiosité et semblaient demander à nos conducteurs des explications sur notre présence. Nous étions tellement fatigués que nous avions à peine la force de leur parler ; il était près de cinq heures après-midi et nous n'avions presque rien pris pour nous restaurer. Le curé, qui comme nous n'en pouvait plus, demanda qu'on nous laissât tranquilles pendant quelques instans. Le vieillard qui paraissait être le chef de cette petite peuplade dit alors quelques mots à ses compagnons qui enlevèrent notre bagage et le portèrent dans une des huttes situées à l'entrée du village. Ce village n'était qu'un amas de misérables cabanes sans portes et à jour ; elles étaient presque toutes composées de quatre piliers surmontés d'un toit de nipa et de feuilles de cocotier, descendant d'un côté presque jusqu'à terre. L'intérieur de la hutte dans laquelle nous étions entrés n'offrait absolument aucune commodité et nous fûmes obligés pour nous reposer de défaire nos ballots et de nous coucher sur les nattes qui les enveloppaient. Notre repas fait, le sommeil nous gagna et nous nous endormîmes profondément et sans aucune crainte au milieu de cette peuplade qui inspirait tant de terreur aux Indiens de la côte. Nous nous réveillâmes tous les trois plusieurs fois pendant la nuit ; les domestiques qui étaient couchés à nos pieds nous chauffèrent de l'eau près du feu qu'ils avaient allumé à l'entrée de la hutte.

Nul mouvement ne se fit entendre parmi les noirs.

Le curé, pendant cette nuit, ne cessait de nous répéter qu'il n'y avait que les hommes qui faisaient fuir ces pauvres êtres, doux, craintifs et inoffensifs, et qu'on les éloignait de notre civilisation parce qu'on voulait leur donner des lois qui ne s'accordaient point avec leur nature.

La timidité est le caractère distinctif de cette race noire, et leur faiblesse n'est égalée que par leur astuce et leur désir de vengeance lorsqu'ils sont maltraités. Quand ils étaient victimes des fraudes et de la méchanceté des Indiens chrétiens, leur vengeance n'arrivait souvent qu'au bout de plusieurs années.

Je me levai dès la pointe du jour et je sortis de ma hutte pour voir si le lever du soleil ne serait pas l'occasion de quelque cérémonie religieuse. Il n'en fut rien; ils sortirent à ma vue de leurs cabanes, armés de leur arc et portant leur carquois sur le dos, quelques-uns n'avaient qu'un pieux taillé en pointe. Ils vinrent tous avec leurs femmes et leurs enfans s'accroupir à quelque distance de nous. Le curé, voulant profiter de leur bonne disposition (car, me dit-il, il faut que votre figure, ainsi que celle de M. Richardson leur ait inspiré bien de la curiosité pour qu'ils aient pris si rapidement confiance, au point de s'accroupir presque sans crainte autour de nous) fit appeler le chef de la tribu qui arriva accompagné de plusieurs autres vieillards. Ils s'assirent vis-à-vis de nous dans le cercle que formaient les autres habitans.

Alors commença la conférence. Le curé offrit d'abord du bétel à plusieurs d'entre eux. Quoiqu'ils eussent vécu peu de temps auparavant pour ainsi dire avec les Ilocos, ils semblaient en manquer, soit qu'ils n'eussent

pas de feuilles, soit que leur indolence les empêchât de se donner la peine de le préparer, ils ne mâchèrent que celui que nous leur donnâmes, ou celui qu'ils reçurent de nos gens. Comme ils aiment le tabac avec passion, le curé en fit une distribution ; il donna un cigare à chaque individu, homme ou femme, enfant ou adulte indistinctement.

Après cette galanterie, le curé commença son discours qui s'adressa à toute l'assemblée ; il parla longuement et fut écouté sans interruption et avec beaucoup d'attention jusqu'à la fin. Quand il se tut, il s'établit une conversation entre les vieillards. Nous nous retirâmes avec le curé pour ne point les gêner dans leur conférence.

Pendant ce temps, nous visitâmes, suivis de quelques jeunes gens des deux sexes, les cases du village. Elles ne contenaient aucun ustensile, aucun meuble, si ce n'est quelques grands couteaux appelés *Bolos*, dont j'ai déjà parlé, deux ou trois petites haches, quelques vases de terre emportés dans leur émigration. Il y avait des arcs, des flèches et des collets pour prendre le gibier dans toutes les cases. Ils possédaient aussi plusieurs peaux de cerf, dont quelques-unes entières et d'autres coupées. Ces dernières servent aux femmes pour couvrir les parties sexuelles et les seins. Les morceaux pour couvrir les parties inférieures se lient aux hanches et couvrent les cuisses de cinq ou six pouces. Les pièces supérieures ont la forme d'un carré de huit à neuf pouces de côté et sont suspendues aux épaules par une lanière. Quelques hommes se couvrent aussi les parties sexuelles avec une bande de peau de cerf, mais cette bande est cependant plus ordinairement faite avec de l'écorce d'arbre. Quelques cases contenaient des lits élevés de six à huit pouces de terre faits avec des bambous, sur lesquels il y

avait soit des lambeaux de nattes, soit des peaux de cerfs, soit enfin des feuilles sèches. Dans d'autres cases, la couche était établie par terre et aucunement élevée.

Quelques cabanes établies sur des arbres, dont les branches avaient été taillées en échelle, ressemblaient aux parasols que l'on fait dans nos campagnes pour abriter la volaille. Nous vîmes aussi deux ou trois piliers propres à piler le riz, mais ils avaient l'air d'avoir été complètement abandonnés. Quelques Calebasses et coques de cocos, appelées Chiretas, se trouvaient dans un petit nombre de cabanes.

Les femmes qui n'avaient point quitté les huttes étaient occupées à préparer la nourriture qui se composait de patates douces cuites dans les cendres chaudes. Divers fruits de leurs montagnes, tels que les Gouyaves, le Mamey, la Sapotille, le Sapoté, le Zimerosa, la Datte sauvage, le Jack, la petite Mangle sauvage et le Coco frais et mûr, forment encore leur nourriture.

Je n'ai vu dans aucune case des fruits à pain, et quoique cet arbre existe aux Philippines, il n'y est pas indigène et ne croît qu'autour des habitations de la plaine. On trouvait dans quelques huttes de la viande sèche suspendue au centre ou dans un coin de l'habitation. Quelques femmes en firent griller des portions et nous vîmes aussi la dépouille d'un de ces animaux qu'on sortait d'une cabane pour la mettre sur des bâtons. Il y avait presque partout, des rayons de cire et de miel pétris avec les mains. Il est à croire que ce miel sert à la préparation de leur boisson et à l'assaisonnement des fruits dont ils se nourrissent. J'ai été confirmé dans cette opinion par ce que je vais raconter dans un instant.

Quand nous approchions des cabanes, les individus qui s'y trouvaient se levaient toujours avec un mouve-

ment de crainte et ressemblaient à ces animaux à demi apprivoisés qui ne savent s'ils veulent rester ou fuir à l'approche de l'homme. Le moindre bruit les faisait tressaillir.

Ces noirs sont du reste absolument semblables à ceux que j'avais vus près des montagnes de Marivelles. Leur taille était plus près de quatre pieds que de quatre pieds et demi; leurs membres étaient grêles; il y avait de l'agilité dans leurs mouvemens, mais leur physionomie restait immobile. Leurs yeux, quoique beaux, n'annonçaient aucune énergie, aucune vivacité, aucune passion, ils n'étaient que l'expression de la crainte et de l'indolence. Ils nous regardaient bien, mais ils ne s'approchèrent point de nous, la crainte l'emportant sur la curiosité; ils étaient en cela bien différens des habitans de la mer du Sud, qui aiment tant à voir et même à toucher les Européens qui viennent chez eux.

Nous revînmes à la fin de notre examen qui s'était étendu sur tout le village composé d'une trentaine de mauvaises huttes et de quatre à cinq parasols, au lieu de la conférence. Le curé s'aperçut de prime-abord qu'il avait échoué dans sa mission. Les vieillards osèrent à peine lever les yeux sur lui. En effet, deux vieillards s'approchèrent et lui annoncèrent qu'ils avaient décidé de vivre désormais éloignés des habitations des *Castilas*, parce que, disaient-ils, dans l'endroit où ils étaient, on ne pouvait ni les tourmenter, ni découvrir leurs plantes de tabac, ni étendre une domination quelconque sur eux. Lorsque le curé voulut éveiller leurs sentimens religieux, ils eurent l'air de ne pas le comprendre. Il fut douloureusement affecté de cette profonde indifférence, quoiqu'il sût très bien qu'il était impossible de leur inspirer des affections durables. Cette peuplade, au sein de laquelle il avait pres-

que exclusivement vécu pendant deux ans , lui avait fait un accueil trop froid et trop indifférent pour qu'il fût possible de nourrir le moindre espoir de la ramener près des villages de la plaine. Ce bon religieux avait fait tout ce qui était humainement possible de faire pour s'assurer leur bienveillance et leur attachement ; il n'avait pas réussi et il vit clairement que sa mission était sans succès. Il leur distribua néanmoins les présens qu'il leur avait apportés et qui consistaient en rosaires , en scapulaires et en étoffes du pays.

A la vue de ces objets , je lui demandai si , lorsqu'ils étaient dans le village de la plaine , ils avaient des vêtemens et s'ils ne s'ornaient pas avec des objets pareils à ceux qu'il venait de leur donner. Il me répondit affirmativement , en me témoignant son étonnement de ne plus trouver aucune trace de ces vêtemens et de ces ornemens chez eux. Il paraît qu'ils s'en étaient débarrassés au moment de quitter les Européens. Ils reçurent du reste ces objets avec une grande indifférence. Il n'en fut pas de même des couteaux , des bolos , des haches et du tabac que le curé leur distribua. Ils reçurent ces présens en manifestant leur joie.

Les noirs nous avaient apporté dans notre case du miel , des fruits et de la viande du cerf qu'ils avaient tué la veille. Nos deux domestiques , gens assez intelligens , comme le sont en général tous les Philippinois , avaient trouvé deux vases de terre dans lesquels ils nous avaient préparé de la Morisqueta (riz cuit à l'eau), un ragoût avec des guyâves et de la viande de cerf et enfin notre chocolat. Nous prîmes notre déjeuner avec infiniment de plaisir , en présence d'une vingtaine de négillons qui étaient autour de notre case. Après notre repas , le religieux fit encore une tentative pour persuader aux noirs de reve-

nir dans la plaine, mais son second discours n'eut pas plus de succès que le premier. On se décida enfin à les quitter.

Je voulus emporter avec moi, comme objet de curiosité, un arc et des flèches; mais j'eus mille peines à obtenir ces armes, et ce n'est qu'en faisant le sacrifice d'un beau mouchoir de madras à couleurs très vives que j'étais sur les épaules d'un des Indiens, et qui le laissa flotter comme un manteau. La coquetterie naturelle à tous les hommes fit ici également son effet et le marché fut conclu. C'est dans cette circonstance que j'appris qu'une partie des flèches des noirs étaient empoisonnées et que d'autres ne l'étaient pas. Ils se servent cependant plus communément des premières qui tuent le cerf et le cochon sauvage bien plus rapidement. Quand l'animal est mort, ils enlèvent la chair autour de la plaie à un pouce de distance environ; il paraît que cette précaution obvie à tous les inconvénients qui pourraient résulter de la flèche empoisonnée; j'ai vu plus tard le même procédé chez les habitans de la côte du Choco, pratiqué avec un égal succès.

Nous prîmes congé de cette peuplade vers les dix heures du matin; cette heure était plus convenable à notre marche que toute autre. Le soleil ne pouvait nous gêner dans les forêts de la montagne, et d'un autre côté il avait déjà eu assez d'effet pour enlever une partie de l'humidité. Une demi-douzaine de petits noirs nous accompagnèrent et nous frayèrent le chemin avec nos domestiques qui, du reste, étaient assez gênés par le bagage qu'ils portaient et n'étaient pas trop libres pour couper les broussailles et les lianes qui nous embarrassaient. Heureusement que d'après l'avis du curé, nous nous étions entouré les jambes avec des morceaux de

peau de cerf tannés qui nous avaient été donnés ; j'étais de plus muni de bottines de toile forte. Sans ces précautions, nous nous serions trouvés dans le cas de M. Richardson, qui était constamment occupé à lier et à attacher sa chaussure, pour ne point la perdre dans ce trajet humide.

Arrivés au bas de la montagne, nous retrouvâmes nos porteurs parfaitement bien établis. La *Ollia* et la *Morisqueta* étaient sur un excellent feu et on allait éventrer une grosse iguane pour compléter le repas. Après avoir fait notre toilette, le curé se mit dans son hamac, et la cabane construite par notre suite échut à M. Richardson et à moi pour nous reposer.

Lorsque je revins huit ans plus tard aux Philippines, j'eus occasion de voir, à Manille, plusieurs petits noirs en état de domesticité. Quelques Espagnols qui avaient gouverné des provinces les avaient amenés comme domestiques. Comme à cette époque je passai plusieurs années dans ces îles, j'eus le loisir d'étudier cette race dans l'état de domesticité, et de suivre tous les détails qui se rattachaient à leur caractère, à leurs habitudes, à leur manière de vivre, à leur langage et aux contrées qu'ils habitaient. Le petit noir devient dans cette situation quelquefois plus gros ; mais cet embonpoint se porte particulièrement sur le corps, et les membres restent presque toujours grêles. Il obéit aux ordres qu'on lui donne, mais sans empressement, et les mauvais traitements ne lui donnent pas plus d'activité ; lorsqu'on le frappe, il se regimbe et rendrait les coups s'il en avait le pouvoir. Il se lie rarement avec les autres domestiques de la maison, et quoique peut-être moins attaché à ses maîtres qu'eux, il quitte cependant plus rarement la maison. Sa peau ne perd presque rien de sa couleur ; il conserve son noir, non pas

le noir d'ébène , mais le noir de suie. Il est arrivé bien souvent qu'ils se sont échappés au bout de plusieurs années de service des maisons où ils étaient parfaitement bien traités ; ils retournaient alors dans leurs forêts. Un de mes compatriotes , docteur en médecine , aux Philippines , avait chez lui un petit noir , venu de l'intérieur de Luçon. Il était depuis deux ans chez lui et était devenu un espèce de fac-totum ; il le soigna même avec assez d'attention dans une maladie qu'il fit. Mon compatriote ne cessait de me parler de l'attachement de son noir , et mon incrédulité lui donnait presque de l'humeur. Je tenais néanmoins à mon opinion et j'étais convaincu qu'il ne faudrait qu'une occasion au petit noir pour ébranler la confiance de mon ami. Sa physionomie et sa manière d'être me répondaient de l'aventure. En effet , au retour d'un voyage que je fis dans quelques îles , je ne retrouvai plus le noir ; il avait disparu , emportant avec lui quelques couverts en argent et une demi-douzaine de quadruples , objets qu'il avait pu enlever sans peine , puisqu'on lui avait confié la clé de la caisse et de l'argenterie. Le docteur en me racontant l'événement , me disait qu'il ne comprenait pas le vol de l'argent , car , ajouta-t-il , j'ai toujours été obligé de le forcer de s'habiller ; je ne lui ai jamais connu le goût de la dépense , ni l'amour du jeu , si commun chez les Philippinois. Il aimait même médiocrement les femmes , et quoiqu'il ait eu des relations avec une domestique de la maison , il n'est pas supposable que celle-ci l'ait engagé à commettre le vol.

J'étais lié depuis dix ans avec le docteur Genu , je le voyais depuis plusieurs mois tous les jours , et j'avais par conséquent eu le temps d'étudier le caractère et les habitudes du petit noir. Je causais fréquemment avec lui ;

je lui demandais des détails sur sa tribu, sur les mœurs de sa peuplade, sur ses idées religieuses, etc. Je ne pus jamais tirer de lui que ce que je savais déjà et ce que j'avais appris en 1820, dans la province d'Ilocos; il vivait à Manille dans une maison où il y avait une vingtaine de domestiques, qui pratiquaient les cérémonies du christianisme sans être chrétiens pour cela; lorsque la maîtresse de la maison faisait réciter le soir le cha-pelet à ses femmes et à ses domestiques, on remarquait bien à la contenance du noir, lorsqu'il assistait parfois à ces actes de dévotion, que son esprit était loin de là, et que tout se réduisait chez lui à un simple mécanisme. Je fis pareille remarque lorsqu'il m'arrivait de le prendre avec moi à la messe; après en être sorti, il ne lui restait plus le moindre souvenir. La peine que l'on se donna d'ailleurs pour son instruction religieuse fut complètement perdue. Ce n'est pas qu'il manquât d'intelligence, il comprenait assez ce qu'on lui enseignait et ses réponses témoignaient de sa capacité; mais il y avait absence totale de toute espèce de conviction, et il est à croire qu'il avait même perdu le souvenir des esprits et des génies de sa tribu.

Il prétendait, dans les conversations que j'eus avec lui, qu'il préférait le séjour des bois à celui d'une bonne maison; que là, il était en pleine liberté, qu'il dormait, qu'il mangeait, qu'il buvait, lorsqu'il en avait envie; que pour apaiser sa faim, il suffisait de tuer un cerf ou de cueillir des fruits et des racines, qui se trouvaient partout en abondance. Il disait encore qu'au moment de la maturité du riz, il était facile de s'en procurer en faisant des excursions dans les plantations des villages chrétiens; qu'enfin il aimait toujours ses montagnes et qu'il quitterait Manille sans peine. Sa fuite a effec-

tivement confirmé la véracité de toutes ces assertions.

J'étais en 1829 sur l'île de Panay, à Ilo-Ilo, et j'eus occasion de me trouver là à une cérémonie ou réception d'une ambassade de noirs des montagnes. Le lecteur verra, par le récit suivant, que les détails que m'avait donnés le religieux de Saint-Augustin, dans le voyage que je fis avec lui, en 1820, dans les montagnes du nord de l'île de Luçon étaient parfaitement exacts. Tout ce qu'il m'avait dit de leurs mœurs, de leur caractère, de leurs habitudes, se confirma entièrement.

Il y avait à peine deux ans que M. Brodet était gouverneur de la province d'Ilo-Ilo, que déjà il avait eu plusieurs entrevues avec les noirs de l'intérieur de l'île. Il les avait engagés à venir trafiquer avec les habitants de la province, et ses bons procédés leur avaient inspiré de la confiance. Ils venaient alors lui demander la confirmation des chefs qu'ils avaient élus. M. Brodet leur fit une bonne réception afin de les engager sinon à habiter les villages, du moins à s'en rapprocher. Il avait, à différentes reprises, employé tous les moyens de persuasion pour arriver à son but, en leur donnant toujours l'assurance de ses bonnes dispositions pour eux. Aussi lui accordèrent-ils une grande preuve de confiance en venant lui demander des titres de confirmation pour les élections qu'ils venaient de faire.

Pour répondre à leur attente et pour favoriser les vues de M. Brodet, on mit la garnison sous les armes, toutes les autorités se réunirent et une députation composée de capitaines et de lieutenants (c'est ainsi qu'on nomme aux Philippines les chefs indiens des villages), fut envoyée au devant d'eux à une distance de deux lieues d'Ilo-Ilo pour les recevoir. La route qui conduisait au palais où M. Brodet les attendait, était garnie de deux

haies de soldats. Les noirs étaient au nombre de dix, presque tous âgés. L'appareil qu'on avait déployé leur causa beaucoup d'étonnement et sans doute quelque satisfaction. Ils furent introduits au palais où on leur présenta des sièges en les invitant à prendre place ; ils refusèrent les chaises et s'accroupirent tout bonnement par terre, en face de la table où se trouvaient l'alcade, son secrétaire et les principaux officiers. M. Brodet leur fit un discours d'apparat, dans lequel il manifesta le désir de les voir se rapprocher des villages de son alcadia ; il leur promit ses bons offices en leur répétant qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour leur être agréable. Un interprète leur donna la traduction du discours du gouverneur.

Un des leurs prit alors la parole pour répondre à M. Brodet ; il s'exprima avec assez de facilité dans la langue bisaya, idiome usité dans ces contrées ainsi que dans les îles du sud des Philippines. L'orateur commença par assurer le gouverneur du dévouement de sa tribu et de la conviction où elle était qu'il lui accorderait toujours sa protection et la traiterait avec bonté comme par le passé. Il ajouta qu'il espérait qu'on ne viendrait pas les troubler dans leurs montagnes, et il promit que sa peuplade ne dévasterait jamais les plantations des habitants de la plaine ; que de cette manière les liaisons d'amitié et de commerce déjà établies se resserreraient, et que pour arriver plus facilement à cette fin, ils venaient demander des brevets du gouverneur de la province pour les chefs qu'ils venaient de nommer. Ils imitaient en cela, disaient-ils, leurs ancêtres qui avaient tenu à cette coutume aussi long-temps que la bienveillance des gouverneurs leur avait été assurée ; qu'elle n'avait été abandonnée que faute de protection et qu'ils trouvaient ac-

tuellement dans les bonnes dispositions du nouveau gouverneur toutes sortes de motifs pour la renouveler. Après cette allocution, l'orateur s'accroupit de nouveau avec ses compagnons en attendant l'accomplissement de sa prière.

L'interprète les interrogea sur le nombre de brevets qu'il leur fallait, et une fois qu'on sut qu'il en fallait un pour un grand chef ou capitaine et quatre pour autant de lieutenans, on procéda avec beaucoup de cérémonie à l'expédition de ces titres. On apporta de vieilles bulles sur lesquelles le secrétaire apposa trois ou quatre fois le sceau du gouvernement. Après leur avoir fait prêter une espèce de serment, on leur remit les brevets avec beaucoup de gravité. Après cette cérémonie, le gouverneur les fit entrer dans une salle basse qu'il avait fait préparer pour les loger. Là, il leur fit distribuer un peu de fer, des grands et des petits couteaux, quelques étoffes et surtout du tabac. Cette dernière denrée est très abondante dans les Philippines et ne fait point l'objet d'un monopole, comme dans l'île de Luçon. Les noirs cultivent aussi cette plante, mais il paraît qu'ils ne savent pas la préparer aussi bien qu'on le fait dans la plaine, en sorte qu'ils préfèrent de beaucoup la tabac qu'on venait de leur distribuer.

Lorsque la distribution fut faite, je priai l'interprète de m'accompagner dans la salle pour me servir dans la conversation que je voulais avoir avec eux. Je les questionnai sur leurs mœurs, sur leurs habitudes et sur tous les points qui pouvaient m'éclairer et jeter un nouveau jour sur les notions que j'avais déjà recueillies sur ces petits noirs. Leurs réponses me confirmèrent de plus en plus dans l'opinion que j'avais que ces noirs n'étaient autres que les habitans primitifs des îles

Philippines; que les autres races coexistantes dans ces îles provenaient d'émigrations et de mélanges avec les noirs. Ceux-ci ressemblaient en tous points aux noirs de l'île de Luçon. Il y avait analogie parfaite entre leurs habitudes, leurs mœurs et leurs coutumes. Leur taille, leur physionomie et leur couleur étaient les mêmes. Il y avait bien une différence dans leur langage, différence qui ne constituait cependant pas une langue à part. La souche était la même. J'ai su plus tard par les informations que j'ai été à même de prendre, soit à Manille, soit sur les îles que j'ai parcourues, que dans chaque chaîne de montagnes, les noirs avaient un dialecte spécial, et qu'ils ressemblaient en cela aux autres races des Philippines dont l'idiome est nuancé, quoique dérivant de la même source.

Les renseignemens qu'ils me fournirent sur la population peuvent se réduire à ce qui suit : Le nombre des habitans de leur village, y compris celui des cases éparpillées des environs pouvait se monter à 250 ou 300 ; mais ils ajoutèrent que c'était la tribu la plus forte qu'ils connaissaient, et que, généralement, les villages ne se composaient pas de plus de dix à douze familles ; dans cette proportion, il était plus facile de se procurer des subsistances. Ils se trouvaient aussi nombreux, parce que le chef qu'ils avaient choisi ayant été amené autrefois à Manille par un gouverneur d'Ilo-Ilo y avait acquis quelques notions de culture. Il les avait utilisées en leur apprenant à établir des plantations, à élever des chevaux, des bœufs et des buffles, et que c'était ainsi qu'ils étaient parvenus à former un grand village, qui était le seul considérable de l'île. Les agglomérations de dix à douze familles mènent une vie nomade : elles se déplacent selon les saisons, selon l'époque de la maturité des fruits, de

telle ou de telle autre contrée, et enfin selon l'abondance ou la rareté du gibier de certaines localités.

Les noirs de ces régions vont nus comme ceux des Philippines ; ils ne se couvrent que les parties sexuelles, soit avec des bandes faites avec de la peau de cerf ou des écorces d'arbre. J'en remarquai cependant en parmi la députation dont la bande était d'une peau que je ne connaissais pas ; il me dit, par l'organe de l'interprète, que c'était un morceau de peau de singe. Cette réponse me donna occasion de lui demander s'ils mangeaient les singes, les chauve-souris ou vampires appelés dans ces îles paniqués. Il me répondit affirmativement, en ajoutant que tous ces animaux fournissaient des mets fort délicats. Ce goût est du reste partagé par tous les Indiens des provinces philippinoises.

Quelques membres de la députation avaient des colliers en grains de verre, qu'ils s'étaient probablement procurés dans des villages chrétiens. Je ne leur trouvai aucune trace de tatouage ou de peinture, et leurs oreilles étaient intactes. Ils avaient à leur arrivée les dents très blanches, mais deux heures après le bétel qu'ils avaient mangé les avait entièrement rougies. Lorsque je les questionnai sur leurs idées religieuses, j'eus beaucoup de peine à me faire comprendre. Je démêlai pourtant qu'à l'instar de ceux de Laçon, ils ne croyaient qu'à des esprits, ou à une fatalité à laquelle tout était soumis. Leur intelligence sur ce chapitre me parut du reste fort bornée, et malgré mes efforts je n'en pus presque rien tirer ; je leur montrai le ciel, le soleil, et je tâchai de savoir d'eux s'ils croyaient à un être supérieur, protecteur ou malfaisant ; mais ma peine fut perdue et le noir qui avait porté la parole devant le gouverneur et qui me parut le plus intelligent de tous, ne put donner

aucune solution à mes signes et à mes questions.

Tous étaient munis d'un arc, de flèches, et d'un couteau (bolo); ce dernier était dans un gaine de bois et suspendu à la ceinture. Leur tête nue offrait des cheveux cotonneux et courts, semblables à ceux dont j'ai déjà donné la description.

Ils aiment beaucoup l'eau-de-vie, et après une distribution de rhum que le gouverneur leur fit faire dans l'après-midi, ils devinrent d'une extrême loquacité; et leur ardeur parlementaire fut telle qu'une querelle qui s'engagea entre deux membres de la députation, ne s'apaisa que par l'autorité du doyen. Ils se couchèrent après la discussion et dormirent jusqu'au lendemain matin. C'était le moment fixé pour leur départ. Je leur fis la conduite avec le gouverneur, nous fîmes entrer le plus âgé des noirs dans la calèche. Il y monta avec crainte, refusa de s'asseoir et s'accroupit au fond de la voiture en se cramponnant aux panneaux de l'équipage. Il était oppressé et silencieux et donnait tous les signes d'une frayeur extraordinaire. Nous le fîmes descendre après avoir fait quelques cents pas, pour ne pas prolonger ses angoisses. Nous le déposâmes au milieu de ses camarades, tout effaré et tremblant; il était presque plié en deux. Il se rassura peu-à-peu et finit par un grand éclat de rire; il raconta, après s'être remis, aux autres noirs les sensations que la voiture lui avait fait éprouver. Nous les suivîmes jusqu'à Haros, village à deux lieues d'Ilo-Ilo. Là nous prîmes congé d'eux.

J'avais beaucoup questionné les noirs pendant les deux journées qu'ils avaient passées à Ilo-Ilo, mais je ne pus en tirer d'autres renseignements que ceux que je viens d'offrir à mes lecteurs. Quelques Indiens qui avaient voyagé dans ces archipels me dirent que les noirs des

autres îles telles que Bohol, Mindanao, Leyte, Samaré, Mindoro, l'île des Noirs etc., étaient tous semblables à ceux que nous venions de voir. Ils ne différaient que par des nuances dans la langue qui, du reste, dérivait d'une souche unique. Ils étaient tous plus ou moins craintifs, selon que les peuples des villages les traitaient avec plus ou moins d'humanité.

J'eus plus tard encore de nombreuses entrevues avec les noirs sur la partie nord de Mindanao, sur l'île de Bohol, sur celle de Nègres à Mindoro et sur les montagnes de San-Mateo, à quelques lieues de Manille; partout je retrouvai les mêmes caractères, les mêmes coutumes, les mêmes habitudes, la même paresse et enfin la même organisation sociale. Ils étaient toujours par groupes de dix ou douze familles, et lorsque ces groupes étaient plus nombreux, on pouvait être certain que quelques-uns des noirs qui les composaient avaient vécu parmi les chrétiens de la plaine.

Toutes les observations que je viens de faire me conduisent à cette conclusion que ces noirs sont les habitants primitifs des Philippines ou du moins la race la plus ancienne de ces régions. On trouve dans toutes les îles de quelque étendue de cet archipel, et surtout dans l'île de Luçon, des montagnes qui séparent une partie de la population de l'autre et qui interdisent en quelque sorte à ces populations de se confondre. Il me reste ensuite aussi la conviction que la langue d'où sont dérivés tous les dialectes qui se parlent aux Philippines est celle que les petits noirs parlent originellement. Que cette langue a été modifiée par des idiomes qui ont été importés successivement par les peuples émigrants et qui se sont mélangés avec les races indigènes. Je citerai à l'appui de cette opinion un fait grammatical assez sal-

lant. Plusieurs mots ont, depuis le détroit de la Sonde jusqu'à l'île des Navigateurs, c'est-à-dire sur un espace de 2,400 lieues, la même signification ; ou, en d'autres termes, les mêmes choses sont désignées sur cette immense étendue par les mêmes mots. Je reviendrai dans un autre chapitre sur cette similitude; je remarquerai seulement en passant que, quoique le langage des noirs varie de province à province, ce langage ne ressemble jamais à celui des Indiens de la même province. J'ai vu, à Manille, des noirs de contrées éloignées qui se faisaient entendre aux noirs de Manille dans un patois différent du leur.

Je serais heureux que cet extrait de mes Mémoires pût jeter quelque lumière sur une question depuis si long-temps controversée, et je desiré que la Société de géographie, qui a bien voulu me demander quelques renseignemens sur les habitans primitifs des Philippines puisse trouver dans ce récit simple quelques données propres à contribuer à la solution du problème.

Je n'ai consigné ici que mes propres observations sur ces immenses archipels sans les comparer ou les lier aux notions répandues par les savans. Cependant je me réserve de considérer leurs travaux sous le point de vue critique; mon long séjour dans la Malaisie, la Polynésie et l'Australie me faciliteront cet examen que j'étendrai sur les migrations et les vicissitudes qu'ont éprouvées les habitans primitifs de ces archipels par le mélange des peuples voyageurs et dominateurs.

COMPTE-RENDU
DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ
pendant l'exercice 1834-1835.

RECETTES.

Reliquat du compte de 1833-1834 ; intérêts des fonds placés : montant des souscriptions renouvelées et des diplômes délivrés aux nouveaux membres ; souscription annuelle du Roi ; souscription de trois membres donateurs ; encouragement donné par le Roi et par S. A. R. le duc d'Orléans pour les publications de la Société ; vente du recueil des Mémoires et du Bulletin 12,631 f. 73 c.

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer ; impression du recueil des Mémoires et du Bulletin ; montant des prix décernés en 1835 10,643 77

En caisse le 27 novembre 1835. 1,987 96

Deux placemens représentant un capital de 15,000 00

Total de l'actif 16,987 96

*Certifié par le trésorier de la Société et approuvé
par l'Assemblée générale,*

Signé CHAPPELLIER.

Paris, le 27 novembre 1835.

PROCÈS-VERBAL

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 NOVEMBRE 1835.

La Société de Géographie a tenu sa deuxième assemblée générale, pour l'année 1835, le vendredi 27 novembre, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. En l'absence de M. le baron de Barante, président de la Société, M. Amédée Jaubert, l'un des vice-présidents, occupe le fauteuil.

Dans le discours par lequel il ouvre la séance, M. Jaubert exprime sa reconnaissance pour la confiance dont la Société l'a honoré, en le choisissant pour l'un de ses vice-présidents. Ce suffrage il le doit, dit-il, uniquement à cet amour éclairé de la Société pour les travaux des Arabes du moyen âge, et aux efforts qu'il fait lui-même pour s'en rendre le fidèle interprète. M. le président rappelle en détail tout ce que nous devons aux Géographes de cette époque, qui nous transmirent le riche dépôt des connaissances qu'ils tenaient eux-mêmes des Grecs, et fondèrent en Sicile, au douzième siècle, une véritable société de géographie. Comparant ensuite les obstacles qui arrêtaient nos devanciers avec les ressources immenses de la civilisation moderne, et particulièrement les moyens d'action qui résultent de l'emploi de la vapeur pour la rapidité des voyages et le transport des masses, M. Jaubert s'étonne, avec raison, de tout ce que renferment encore de notions exactes,

de faits précis et de particularités importantes leurs modestes relations. Après avoir rappelé tout ce que la science doit aux Colomb, aux Gama et aux savans qui accompagnèrent Napoléon en Égypte, M. Jaubert termine en nous faisant entrevoir que c'est encore aujourd'hui, sur le vaste continent de l'Afrique, que la France est appelée à recueillir le fruit des travaux d'Edrysy et de cet Aboulfeda, dont la traduction et le texte de l'immortel ouvrage enrichiront bientôt les Mémoires de la Société.

M. Bianchi, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale : la rédaction en est adoptée. M. le secrétaire communique également la liste des ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société.

Au nombre des étrangers de distinction présens à la séance, on remarque le capitaine Ross, dont le bel et important ouvrage est offert à la Société et déposé sur le bureau. M. le président se lève et remet à cet illustre navigateur le diplôme qui lui confère le titre de *Correspondant étranger* de la Société de Géographie. Cette circonstance excite un vif intérêt dans l'assemblée et provoque des applaudissemens.

M. le président fait également remarquer la présence de M. le capitaine Basil Hall et de M. le baron de Schilling, connus du monde savant, l'un par ses voyages dans différentes contrées des deux Amériques, l'autre par ses voyages en Chine.

M. d'Avezac, secrétaire général de la Commission centrale, donne lecture de sa notice annuelle des travaux de la Société. Cette notice, résultat de recherches nombreuses et d'une analyse méthodique très développée, offre également le tableau des travaux annuels qui, dans

toutes les parties du monde savant ont accru le domaine de la géographie.

M. Berthelot lit un extrait de l'histoire naturelle des îles Canaries qu'il publie conjointement avec M. Barker-Webb. Dans ce coup-d'œil sur la chorographie des îles Fortunées, ce naturaliste divise l'histoire géographique des Canaries en trois époques distinctes.

L'allégorie est, suivant lui, le caractère dominant de la première époque qui comprend d'abord des traditions fondées sur une théogonie antérieure aux temps héroïques, puis les lointaines expéditions des Phéniciens, des Carthaginois et des Phocéens. M. Berthelot fait remonter la seconde partie de cette époque à quatre ou cinq siècles avant notre ère; il s'appuie des renseignemens de Diodore et signale les noms d'Atlandides, d'Hespérides et de Purpuraires comme affectés aux archipels de l'Afrique occidentale dans ces premières explorations.

Une autre série d'événemens établit la seconde époque chorographique qui commence 82 ans environ avant notre ère et dans laquelle il est question des îles Fortunées d'après les notions que les navigateurs lusitaniens communiquèrent à Sertorius. Vingt ans après la mort de ce général, Statius Sebosus vint donner encore quelques nouveaux détails sur ces contrées; mais il ne les connut jamais lui-même, et sans s'arrêter à ces vagues indications, M. Berthelot arrive à des renseignemens plus précis : ce sont ceux des explorateurs du roi Juba, qui nous ont été aussi transmis par Pline. Il fait remarquer la coïncidence des noms de Sebosus avec ceux de cette autre relation et explique l'itinéraire des envoyés Mauritaniens d'après le texte original. L'application des noms anciens aux différentes îles du groupe des Canaries, suit ainsi l'ordre de la découverte; les explorateurs

visitèrent d'abord *Ambrios*, *Junonia* et *Capraria*, c'est-à-dire, Palma, Gomère et l'Ile-de-Fer, puis revenant à l'est ils abordèrent à *Nivaria* et enfin à *Canaria*, ou à Ténériffe et à la Grande Canarie. Des observations déduites de la position relative des îles, de l'influence des vents régnans et d'autres circonstances locales, lui servent à appuyer ses assertions. Il pense que les Purpuraires de Pline sont les Hespérides de Sebosus, et croit, à l'exemple de Danville et de Gosselin que ces dénominations doivent se rapporter à Lancerotte et à Fortaventure où Juba avait fondé des établissemens pour la teinture en pourpre.

Après cet exposé des connaissances géographiques des Romains sur les îles Fortunées, M. Berthelot passe aux notions de Ptolémée et aux projections dressées d'après ses tables. « Cet archipel perdu et retrouvé à « plusieurs reprises, dit-il en terminant, ces îles, que « Juba avait décrites et que Ptolémée venait de signaler, « restèrent encore oubliées pendant treize siècles; l'in- « vasion des barbares, en détruisant l'empire romain, re- « plongea l'Europe dans l'ignorance et fit rétrograder « la civilisation. Dans cette longue suite d'années, pres- « que perdue pour l'histoire, il n'est plus question des « îles Fortunées qu'en 1170 dans une relation du Cherif « el-Idrys. »

Vers le milieu du quatorzième siècle commence la troisième époque chorographique dont M. Berthelot se propose de traiter séparément. Cette époque comprendra l'analyse des cartes, les observations qui leur ont servi de base, et la description chorographique de chaque île.

M. le capitaine Gabriel Lafond lit sur la race des noirs des îles Philippines et de la Malaisie un Mémoire extrait

des voyages qu'il a faits pendant quinze ans autour du monde. Ce voyageur entre d'abord dans les détails des relations qu'il eut, en 1820, avec une race de petits noirs sur les côtes de l'île de Luçon, près des montagnes de Maribelles. De premières tentatives faites par un moine de Saint-Augustin, pour civiliser cette race, avaient eu quelques succès; mais plus tard des vexations les éloignèrent des villages indiens, et tous les efforts du moine, pour les ramener, restèrent sans résultats. M. Lafond n'en recueillit pas moins, de la bouche de ce religieux, de nombreux renseignemens sur cette race de noirs malaisiens. En parcourant plus tard l'archipel Malaisien et celui des Philippines, M. Lafond a retrouvé cette même race de nègres répandue sur les îles de Negros, de Mindoro et de Luçon; il a même connu des voyageurs qui en avaient vu dans les îles Borneo, Timor, Sumbawa et Sumatra. Il croit aussi retrouver chez ces nègres une analogie de race avec les habitans de la Nouvelle-Guinée et ceux de Papoua. Quant à ceux de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diemen, M. Lafond n'a pas de données assez certaines pour les confondre avec les noirs malaisiens; il pense cependant que les habitans de la terre de Van-Diemen pourraient bien être encore de cette même race de nègres. Ayant été à même de faire plus tard une nouvelle comparaison, il a reconnu que, dans l'état de domesticité, leurs mœurs se rapportent toujours au caractère qu'ils ont lorsqu'ils vivent en liberté. Selon M. Lafond, cette race, qu'il considère comme celle des habitans primitifs aurait existé sur toutes les grandes îles de la Malaisie. A l'appui de cette assertion, il cite l'autorité des voyageurs qui en ont parlé, et comparant l'opinion de ses devanciers avec ses propres observations faites sur lieux mêmes, il

explique comment cette race a été refoulée sur les montagnes au centre des îles. Il indique aussi les mélanges qui se sont successivement opérés et qui ont été l'origine et la cause de plusieurs variétés d'hommes sur une même île. S'étendant ensuite longuement sur les migrations des peuples de l'Océanie et de la Malaisie, M. Lafond pense que toutes ces migrations ont eu lieu de l'est à l'ouest en suivant le cours apparent du soleil. Il réfute l'opinion des auteurs qui ont prétendu que la Polynésie a été peuplée par les habitants de la Malaisie, et que ceux des îles Figis sont de la race noire malaisienne. Il dépeint les Figiens qui (selon lui) sont, avec les chefs sandwichiens et noukahiviens le type de la race polynésienne.

Enfin, M. Lafond termine son mémoire par la classification des diverses races de la Malaisie, de la Polynésie et de l'Australie, et par une description du caractère physique, des mœurs, des habitudes, des coutumes et du degré de civilisation de chaque espèce et race particulière.

En l'absence de M. Chapellier, trésorier de la Société, M. le secrétaire lit le compte-rendu des recettes et dépenses de l'exercice 1834-1835.

On procède à la nomination de trois membres de la Commission centrale, et au dépouillement du scrutin, dont M. le président proclame ainsi le résultat : MM. Noël-Desvergers, Cadalvène et Lafond sont nommés membres de la Commission centrale.

La séance est levée à onze heures.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

DÉCEMBRE 1835.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale,

Par Hhâggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

Suite. (r)

APPENDICE :

1930
SUR L'EMPLOI DE QUELQUES NOUVEAUX DOCUMENTS
POUR LA RECTIFICATION DU CANEVAS GÉODÉSIQUE
d'une partie de l'Afrique septentrionale.

Dans les travaux critiques de géographie positive, tous les éléments veulent être discutés, et chaque leur nouvelle qui permet d'entrevoir d'une manière moins incertaine quelque point jusqu'alors

(r) Voyez Bulletin de 1834, mai, juin, août et septembre.

demeuré obscur ou douteux, exige une révision sévère de toutes les déterminations établies sur des bases conjecturales ou erronées, susceptibles d'être désormais remplacées par des jalons plus sûrs. Pénétré des devoirs que m'imposait à cet égard l'apparition de quelques documens nouveaux, je n'ai point hésité à détruire une partie de ce que j'avais fait pour édifier à neuf des constructions moins défectueuses, et j'ai consacré un appendice à l'exposition raisonnée de ces rectifications.

J'avais donné lecture de la Relation d'Ebn-el-Dyn, à la Société de Géographie, dès le 7 juin 1833; les Annotations furent lues le 21 du même mois; mais la Notice relative à la construction d'une carte de l'Afrique septentrionale, ne fut communiquée qu'à la séance du 5 septembre 1834, au moment où la planche destinée à l'accompagner était livrée à la gravure. C'est pendant les délais prolongés qu'a entraînés cette dernière opération, que des lumières nouvelles me sont advenues, et ont donné lieu à l'Appendice qui termine aujourd'hui mon travail.

Dans les discussions critiques auxquelles je me suis livré, j'ai pesé avec indépendance tous les résultats géographiques, de telle part qu'ils vinssent, dont j'avais à admettre ou rejeter l'emploi: en me constituant juge en ces matières, que des études spéciales mettaient à ma portée, puisse-je n'avoir point, comme le cordonnier d'Apelles, encouru le reproche de m'élever au-dessus de la chaussure.

Un an s'est écoulé depuis la rédaction de la notice où j'essayais de discuter les élémens d'un nouveau canevas géodésique des Etats barbaresques, et pendant que se gravait la carte où j'en avais tracé les résultats, quelques documens sont venus s'ajouter à ceux que j'avais alors recueillis: le major sir Grenville Temple a publié la relation d'un intéressant voyage dans l'intérieur du beylik de Tunis (1); le département de la Guerre a donné au jour un travail sur la géographie ancienne de la ré-

(1) *Excursions in the Mediterranean: Algiers and Tunis; by major sir Grenville T. Temple, Esq. London, 1835, 2 vol. in-12.*

gence d'Alger, rédigé par M. Dureau de la Malle au nom d'une Commission spéciale de l'Académie des Inscriptions (1); et M. De la Porte a eu l'obligeance de me communiquer un cahier de notes itinéraires sur les dépendances de Marok au revers de l'Atlas.

Beaucoup plus empressé de rechercher la vérité que de sauver à mon amour-propre l'aveu des erreurs que je pourrais avoir commises dans mes précédentes investigations, je reprends volontiers mon propre travail pour le soumettre à une révision devenue nécessaire en présence des documens nouveaux que je viens de signaler.

Je m'occuperai successivement, avec sir Grenville Temple du Beylik de Tunis, avec M. Dureau de la Malle de la régence d'Alger, et avec M. De la Porte des dépendances transatlantiques de Marok.

Sir Grenville Temple a parcouru deux lignes de route fort importantes : l'une de Tunis en se portant d'abord au sud-ouest jusqu'à Teboursek et Doqqah, puis au sud-est jusqu'à Qayrouân et enfin au sud jusqu'à Sfâqs; l'autre de Qâbes vers l'ouest jusqu'à Nefthah, ensuite vers le nord par Qafssah et Feryânab jusqu'à El-Qassryn, d'où il a poussé une reconnaissance jusqu'à Ayedrah; puis revenu à El-Qassryn, il a décrit, par Sobeythalah, un détour vers l'est, pour revenir au nord à El-Kêf, d'où il est retourné à Tunis en rejoignant sa première route auprès de Teboursek.

(1) Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale, connue sous le nom de régence d'Alger, et sur l'administration et la colonisation de ce pays à l'époque de la domination romaine; par une commission de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres; publiées par ordre du Ministre de la guerre : tome I. Paris, Imprimerie royale, 1835, 1 vol. in-8°.

Le voyageur était préparé à cette excursion par une étude intelligente des sources historiques et géographiques anciennes; il a soigneusement relevé les inscriptions qu'il a trouvées répandues en grand nombre sur cette terre couverte de débris antiques; il a déterminé l'emplacement de plusieurs mutations des itinéraires romains; et quelques-unes de ces concordances sont constatées par les inscriptions locales; mais la géographie positive ne peut encore tirer qu'un bien faible secours des lignes de route de l'érudit voyageur, attendu qu'il ne les a notées dans sa relation que d'une manière tout-à-fait insuffisante, et souvent en contradiction avec la petite carte qu'il a jointe à son récit.

En attendant qu'il ait rédigé la carte détaillée qu'il se propose de publier d'après les matériaux qu'il nous a annoncé avoir recueillis, je m'en tiendrai aux itinéraires de Shaw et de Borgia comme aux élémens les plus sûrs que nous ayons encore pour cette partie. Je ne saurais toutefois négliger de signaler dès à présent quelques indications de la relation éditée de sir Grenville Temple, qui amèneraient, pour certains détails, une construction autre que la mienne, à la condition cependant de rejeter les chiffres itinéraires de la table Peutingerienne.

Ainsi, nous apprenons de lui (1) que l'emplacement de *Musti* est constaté, par les inscriptions locales, au point de Sydy A'bd-el-Rabb, lequel est marqué explicitement sur le relèvement du comte Borgia, de manière à se placer dans ma construction à 36° 15' N. et 6° 46' E.; mais dans cette position il se trouve éloigné de 16 milles géographiques ou 10 mille pas de Thanqah, ce qui ex-

(1) *Excursions in the Mediterranean*, t. II, chap. XI.

ède beaucoup la distance de 13 mille pas entre Tignica et Musti, donnée comme il suit par la table Peutingerienne :

Tignica.

Aobia

xj.

Musti

xvj.

Il faudrait donc admettre ici une double erreur de chiffres, et lire *xj* et *xij*, ce qui porterait à 23 mille pas ou près de 18 1/2 milles géographiques la distance totale.

Ce déplacement de Musti doit entraîner celui de Tebesah, qui viendra dès-lors par 35° 26' N. et 5° 41' E. ; et le ricochet s'étend jusqu'à *Ubalia Castellum*, qui sera ainsi transporté à 34° 42' N. et 6° 2' E.

Une remarque de M. Temple (1), sur l'incertitude d'une coïncidence admise par Shaw entre la moderne Hydrach ou Ayedrah et l'ancienne *Thunudronum*, m'a donné lieu de reconnaître une inadvertance où j'étais tombé à cet égard en admettant que la coïncidence dont il s'agit était constatée par les inscriptions locales, ce qui me faisait rejeter la correspondance adoptée par d'Anville, reproduite par M. Lapie, et proposée de nouveau par M. Temple, entre Ayedrah et l'ancienne mutation *Ad Medera* ; le motif de réjet se trouvant nul par le fait, il n'y a point d'objection à opposer à cette détermination de *Medera*, qui est au contraire fort plausible ; la distance de 20 milles géographiques entre Ayedrah et ma position corrigée de Tebesah remplit à merveille la condition des 25 mille pas entre Medera et

(1) Grenville, Temple, *ubi supra*, t. II, chap. XIV. — Shaw, 1743, t. I, p. 256.

Thieveste, comptés à-la-fois par l'itinéraire d'Antonin et par la table Peutlingérienne.

Je considérerai même Ayedrah comme point d'appui de ma position de Tebesah, dans la défiance où l'erreur de la table Peutlingérienne entre Tignica et Musti me jette à l'égard des nombres milliaires qu'elle donne entre Musti et Medera, et qui ne s'accordent pas avec ceux de l'itinéraire d'Antonin.

Le réjet de la table Peutlingérienne en cette partie, lève une des plus grandes difficultés qui m'arrêtât dans la construction de la route de Musti à Sufetula, donnée à diverses reprises par l'itinéraire d'Antonin, avec quelque différence dans les chiffres, suivant la ligne dans laquelle ils sont employés; ces lignes sont celles de *Turbo à Tacape par Valli*, de *Carthage au Byzacium jusqu'à Sufetula*, et de *Assura à Thenæ*; j'en donne ci-après un extrait comparatif dans l'ordre où je viens de les nommer.

Musti.

Assuras	M. P.	xxx	xx
Tucca terebinthina		xii	xv
Sufibus		xxv	xxv
Sufetulam		xxv	xxv

Assura, d'après Shaw, répondrait à un lieu appelé Kisses, et Bruce prétend que les inscriptions qui y existent ne peuvent laisser de doute à cet égard (1); mais comme il ne dit point expressément que ces inscriptions ne sont applicables qu'à Assura, nous devons accorder moins de confiance à cette simple assertion qu'à

(1) Shaw, 1743, t. I, p. 355. — Bruce, 1790, in-8°, introduction, p. 61.

la preuve fournie par le major Temple (1), que les inscriptions locales constatent l'emplacement d'Assura sur Zanfour, qu'il place à 15 milles S.S.E. d'Elorbos d'après le texte, et à 11 milles géographiques E. 114 S. E. suivant la carte, et comme Elorbos est bien connu pour être la mutation *Laribus*, ainsi que le constatent d'ailleurs les inscriptions locales relevées par M. Temple (2), Assura se trouve ainsi liée à la route de Musti à Medera, sur la ligne de Carthage à Césarée, dont voici l'extrait pour cette partie :

Musti.	
Laribus Colonia.....	M. P. xxx.
Altiuros.....	xvi.
Ad Modera Colonia.....	xxxii.

De plus, Lares ou Elorbos se trouve appuyé sur El-Kêf par la route de sir Grenville Temple qui met le premier point au S.S.E. du second, à 15 milles anglais suivant le texte ou 12 milles géographiques d'après la carte : je compterai 13 milles géographiques pour être d'accord avec le texte ; la combinaison de cette distance avec celle de 30 mille pas ou 24 milles géographiques sur Musti, amène Elorbos par 35° 54' N. et 6° 30' E., à un peu plus de 31 milles d'Ayedrah, ce qui s'accorde à merveille avec les 39 mille pas que la table Peutingerienne met de Lares à Medera en passant par Orha, route plus courte que celle de l'itinéraire qui passe par Altiuros, et compte 48 mille pas.

Assura ou Zanfour doit être établi au point de coïncidence des 15 milles anglais ou 13 milles géographi-

(1) Grenville Temple, t. II, chap. XIV.

(2) *Ibidem*.

ques partant d'Elorbos, avec la distance sur Musti, que l'itinéraire compte tantôt pour 20, tantôt pour 30 mille pas; laquelle des deux leçons est préférable, je l'ignore, car l'une et l'autre me semblent pouvoir être appuyées et combattues par des considérations qui se balancent mutuellement: j'exposerai simultanément les résultats des deux hypothèses, afin de montrer jusqu'à quel point chacune d'elles satisfait aux conditions des itinéraires anciens et aux indications nouvelles; mais auparavant, je me détournerai momentanément de cette question pour essayer de placer Sufes, en prenant la route par son autre extrémité.

Ce point doit être établi d'après la combinaison de la route de Sufetula à Musti, dont la construction nous occupe, avec la route de Sufes à Adrumetum que voici :

Itin. à Sufibus Adrumetum	M. P. CXXIX, sic :
Marazanis	XXVIII.
Aquis Regius	XX.
Vico Augusti	XXXV.
Adrumetum	IXV.

Nous transcrivons immédiatement cette autre route :

Itin. ab Aquis Regiis Sufibus	M. P. XLIII, sic :
Marazanis	XY.
Sufibus	XXVIII.

Cette dernière suppose Marazanæ à 15 mille pas seulement de Aquæ Regiæ, tandis que la distance est de 20 mille pas suivant la première : D'Anville (1) a opté pour la leçon la plus courte, et il semble, en effet, que le total de 43 mille pas d'Aquæ à Sufes ne permet point de faire autrement.

(1) Carte de la Numidie; mai 1742.

La distance de 35 mille pas entre Aquæ et le Vicus Augusti est pareillement incertaine, car elle se trouve réduite à 25 mille pas sur la route de *Carthage par Adrumetum jusqu'à Sufetula*; et, si je ne craignais une trop longue digression, je pourrais établir que c'est le même chiffre de 25 mille pas qui doit se trouver employé dans la route de *Sufetula à Clypea*; je suis ainsi porté à opter aussi pour 25 mille pas, au lieu de 35, dans la route ci-dessus, et à lire, pour le total, *xciii* au lieu de *cxviii* ou de *cix* que portent les variantes; les gens familiers avec la lecture des manuscrits se rendront aisément compte des erreurs de déchiffrement qui ont pu amener ces dernières variantes dans l'hypothèse où le nombre primitivement écrit serait réellement *xciii*.

Quoi qu'il en soit, Aquæ Regiæ se trouve déjà placé dans ma construction, sur la route de Thysdrus à Sufetula, par 35° 21' N. et 7° 43' E., à environ 48 milles de Sobeythalah et 35 milles d'El-Legem; et le Vicus Augusti, à 31 mille pas de Thysdrus et 25 mille pas d'Adrumetum, c'est-à-dire à près de 25 milles géographiques d'El-Legem et 20 milles de Sousah, tombera sur 35° 35' N. et 8° 2' E.; de là à Aquæ Regiæ, ma construction donne 20 milles géographiques ou 25 mille pas; mais il est à remarquer que, même dans l'hypothèse des 35 mille pas, ce qui porterait Aquæ Regiæ 10 milles plus sud, et soit qu'on admette ou non un abaissement de latitude pour Qayrouân afin de le rapprocher du Vicus Augusti, ma position de Sobeythalah, appuyée sur Aquæ Regiæ et Qayrouân, demeurerait toujours à-peu-près la même, le maximum de son déplacement ne pouvant dépasser, dans le cas le plus défavorable, 3 milles vers le S. S. E. Toutefois, d'autres

considérations encore me portent à regarder la construction que j'ai adoptée comme préférable.

Esbybah ou Sufes, s'appuyant par 25 mille pas ou 20 milles géographiques sur Sobeythalah, et par 43 mille pas ou environ 34 $\frac{1}{2}$ milles géographiques sur Aquæ Regiæ, se trouvera vers 35° 38' N. et 7° 6' E.

De là à Musti la distance est de 40 milles, et la portion de route à construire dans cet intervalle est, d'après l'itinéraire d'Antonin, de 70 mille pas ou 56 milles géographiques au maximum, et de 57 mille pas ou environ 45 $\frac{1}{2}$ mille géographiques au minimum; la seconde hypothèse semble tout d'abord préférable, et c'est ainsi que l'a jugé d'Anville. (1); alors Assuræ, indiqué à 13 milles de Lares et à 16 milles de Musti, viendra par 35° 59' N. et 6° 44' E. Puis Tucca Terebinthina, à 10 milles d'Assuræ et 20 milles de Sufes, tombera vers 35° 56' N. et 6° 57' E., se trouvant ainsi à 20 milles de Musti en ligne droite; et l'on concevra aisément alors que la route effective se porte de Tucca à Assuræ, ou l'on ne serait plus qu'à 16 milles de Musti; tandis que si l'on comptait 24 milles d'Assuræ à Musti, il serait singulier que la route fit un tel détour rétrograde pour aller de Tucca à Musti. Mais d'autre part, le major sir Grenville Temple donne à Assuræ, à l'égard de Lares, un gisement qui dans son texte est S. S. E., et dans sa carte E. $\frac{1}{4}$ S. E.; la première indication est évidemment inadmissible, mais la seconde cadre assez bien avec la distance de 24 milles d'Assuræ à Musti; tandis qu'il y faudrait substituer l'E. N. E. environ dans l'hypothèse de la réduction de cette distance à 16 milles; il est vrai

(1) Carte de la Numidie, mai 1741.

que cette objection, si l'on y a égard, se reproduit aussitôt en sens contraire pour le gisement de Tucca à l'égard d'Assuræ, gisement que la carte du major Temple met également E. 174 S. E., ce qui ne se vérifie qu'avec la distance réduite à 16 milles entre Assuræ et Musti.

Cependant cette difficulté serait levée si, portant Tucca à l'E. par S. d'Assuræ, on admet, d'après la carte de sir Grenville, que la distance effective de Tucca à Sufes, développée sur un long détour vers l'E., se réduit, en ligne droite, à une douzaine de milles; mais alors nouvelle difficulté; car le voyageur anglais étant à Tucca (1), a relevé la montagne d'El-Kêf au N. O. 174 O. et celle de Zaghouân à l'E. N. E., mesurant ainsi un angle de 123°, dont le sommet correspond très bien à la position que j'ai donnée d'abord à Tucca, tandis qu'en rapprochant ce point à 12 milles de Sufes, d'après la construction de M. Temple, l'angle ne serait plus que de 100 degrés, différence trop considérable pour ne s'y point arrêter, d'autant plus que la courbure au moyen de laquelle on raccourcit la distance en ligne droite de Tucca à Sufes, serait une anomalie tout-à-fait nouvelle dans l'emploi géographique des itinéraires romains.

Ainsi, jusqu'à présent, la construction que j'ai d'abord indiquée est celle qui semble offrir le plus de probabilités; mais il est encore une objection que je ne dois point oublier, et qui résulte de la combinaison de la route de Medera à Lares par Altieuros d'après l'itinéraire, avec celle de Medera à Assures par Altuburos, d'après la table Peutingerienne: cette dernière est ainsi mesurée:

(1) Grenville Temple, *ubi supra*, t. II, chap. xix.

Ad Medera.Mutia *xvj.*Altuburos *xvj.*Altelsera *xvj.*Assures *x.*

Mutia, sur la route directe de Medera à Lares, vient par 35° 48' N. et 6° 10' E.; et Altuburos ou Altieuros, à 16 mille pas ou près de 13 milles géographiques de Mutia, et autant de Lares, tombera dès-lors vers 35° 43' N. et 6° 23' E. Or, de ce point à ma position d'Assures, il y a 23 milles géographiques, équivalant à près de 29 mille pas, tandis que la table Peutingerienne n'en admet que 26. La différence est peu considérable, mais on ne pourrait la négliger si la table peutingérienne offrait un document assez sûr pour ne laisser aucun doute sur le chiffre des distances qui y sont portées.

II.

Le travail rédigé par M. Dureau de la Malle au nom d'une Commission où il avait pour collègues MM. Hase et Walckenaer, est la première partie d'un ouvrage de géographie et d'histoire entrepris dans le sein de l'Académie des Inscriptions, sur la demande du ministère de la Guerre; cette circonstance, jointe au nom des auteurs, recommande au plus haut point cette œuvre à l'attention du monde savant. La portion qui vient d'être mise au jour est consacrée à la géographie ancienne, que le docte académicien annonce avoir tâché de présenter aussi complète que possible, en y ajoutant les noms modernes avec toute la circonspection que réclame une synonymie si difficile à établir.

L'étude attentive de ce travail donne lieu d'y recon-

naître en effet une érudition complète des sources historiques à l'intelligence desquelles la géographie est appelée à fournir de précieux secours ; les sources purement géographiques y sont moins employées, et la critique spéciale qui s'applique à la discussion de celles-ci ne paraît point avoir été comprise dans le cadre que s'est tracé la commission : on lui doit néanmoins des aperçus topographiques dignes d'attention, et dont j'ai hâte de profiter pour la rectification de quelques points de détail dans ma construction ; je me permettrai d'y relever avec la même liberté diverses concordances hasardées, qui contrediraient des résultats que je crois avoir établis d'une manière plus certaine. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si je conserve ainsi une entière indépendance à l'égard de trois hommes dont le profond savoir n'est en question aux yeux de personne, et pour l'un desquels j'aime à professer l'affectueuse déférence d'un disciple, je ne suis non plus aveuglé par aucune préoccupation en faveur des résultats que j'avais précédemment obtenus, et dont je m'empresse de corriger moi-même les inexactitudes aussitôt qu'il m'est donné de les apercevoir.

La partie intitulée *Géographie*, que nous donne aujourd'hui M. de la Malle, est divisée en deux sections, la première traitant de la Mauritanie, l'autre de la Numidie : celle-ci est subdivisée en cinq chapitres qui s'occupent tour-à-tour des guerres contre Juba, contre Annibal, contre Jugurtha, contre les Vandales, et contre les Maures. Pour me conformer ici à la marche d'orient en occident que j'ai déjà suivie dans mon précédent mémoire, je m'occuperai d'abord des matières contenues dans la deuxième section, et en premier lieu des positions mentionnées dans les guerres d'Annibal.

A ce propos, je suis ramené par voie de digression dans le beylik de Tunis, pour un éclaircissement sur la véritable situation de la ville royale de Zama; je n'ai jamais partagé l'incertitude inexplicable que je vois régner parmi les érudits sur ce point de géographie ancienne, et je me rends d'autant moins raison de leur perplexité, que leur confiance en certains repères (douteux pour moi) devait leur permettre d'y appuyer avec sécurité la position de Zama; M. Dugate m'ayant annoncé dans le temps qu'il s'occupait de recherches à cet égard, j'avais cru convenable de m'interdire toute discussion sur le même sujet, d'autant plus que je ne pouvais arriver à une détermination absolue tant que les repères préalablement nécessaires me semblaient demeurer incertains; depuis lors, M. Dugate m'a déclaré avoir renoncé au travail spécial qu'il avait projeté, et l'itinéraire de sir Grenville Temple m'a fourni quelques positions fondamentales dont j'avais besoin; ainsi dégagé du double motif qui m'avait d'abord fait garder le silence, j'aborde cette question sans autre embarras qu'une sorte de pudeur à proclamer toute simple une solution réputée ardue par tant de gens doctes et habiles.

Sir Grenville Temple s'exprime (1) qu'on ne sait guère rien de Zama, sinon qu'elle est à cinq journées de Carthage; M. Dureau de la Malle rassemble avec son érudition ordinaire tout ce que les historiens romains nous fournissent de lumières sur cette place, et il conseille ensuite de la chercher entre Keff, Gellah et Cassir-Jebbir de Shaw (2): je ne conçois rien, je l'avoue, à une

(1) Grenville Temple, t. II, chap. IV.

(2) Recherches sur la régence d'Alger, pp. 75 à 84.

telle conclusion, et pour la renverser je n'ai qu'à ajouter aux indications recueillies dans les historiens, les indications bien plus précisées fournies par les documents géographiques. Ethicus d'abord nomme *Zama regia* entre *Assura* et *Sufes* (1); et la table Peutingerienne donne explicitement sa position dans un gisement analogue, puisqu'elle l'inscrit comme première mutation sur la route d'Assures à *Aquæ regia*, ainsi qu'il suit :

Assures.	
Zama regia	x
Seggo	xx
Avula	x
Antipsidam	vij
Uhappa	vj
Manange	vj
Aggar	vij
Aquas Regias . . .	xliij

Cette route produit un total de 80 mille pas, c'est-à-dire 64 milles géographiques, entre Assures et *Aquæ régia*; je mesure la distance de ces mêmes points sur ma construction, et je trouve 60 milles en ligne droite : certes, il serait difficile de rencontrer de meilleurs conditions. D'Anville, qui dans sa carte (2) n'avait laissé que 30 milles entre les deux repères, ne pouvait y intercaler cette route qu'en la développant circulairement au nord-est sur un sol non sillonné par d'autres itinéraires; encore s'est-il contenté de marquer Agar et Zama aux deux bouts de son demi-cercle; mais on voit que lui du moins n'avait pas perdu de vue le puissant secours à tirer de la table Peutingerienne.

(1) Extraits d'Ethicus, *apud* Shaw, t. II, p. 75 des preuves.

(2) La Numidie; mai 1742.

Zama, placée dans ma construction à 8 milles géographiques d'Assures, dans la direction d'Aquæ Regiæ, tombera vers 35° 53' N. et 6° 52' E., à 75 milles en ligne droite de Carthage, ce qui donne 15 milles géographiques en ligne droite pour chacune des cinq journées comptées par Polybe (1) entre ces deux points : c'est le taux moyen commun : d'Anville admettait qu'elles pouvaient être plus courtes. Ma position de Zama est en même temps à 26 milles d'El-Kéf ou Sicca, ce qui explique très bien la mission donnée à Marius d'y aller chercher des vivres pour l'armée de Metellus, comme on le voit dans Salluste. (2)

Je passe maintenant en Numidie, pour vider une autre question intimement liée à la précédente sous le rapport historique, mais non sous le rapport géographique, ainsi que paraît l'avoir cru M. de la Malle : je veux parler de la détermination des positions de Naraggara et de Killa, dont la dernière est indiquée par Appien (3) comme le lieu où campa Annibal au voisinage de Scipion, et qui se trouvait dès-lors à 30 stades au dire de Polybe, ou à 4 mille pas au rapport de Tite-Live, à l'égard de Naraggara qu'occupait le général romain. (4)

M. de la Malle établit entre Killa d'Appien et Gellah de Shaw, ou Qala'h, une concordance qui me paraît parfaitement plausible, et qui renverse dès-lors celle que j'avais d'abord admise entre Qala'h et Naraggara ; j'ai donc à refaire cette partie de mon canevas.

(1) Polybe, xv. — Recherches, p. 78.

(2) Salluste, *Jugurth.* 56.

(3) Appien, *Punic.* — Recherches, p. 79.

(4) Polybe, xv. — Tite-Live, xxx, 29 — Recherches, p. 79.

Mais, en reconnaissant que Qala'h représente Killa, et non plus Naraggara, dois-je admettre avec Shaw et avec M. de la Malle (1) que ce dernier point correspond au Qassr Gebbêr du voyageur anglais? Non sans doute: il faut laisser Naraggara où je l'ai placée, à 44 mille pas de Tipasa, 30 mille pas de Sicca, et 78 mille pas d'Hippone, conditions que ne peut aucunement remplir l'emplacement du Qassr Gebbêr. C'est la position de Qala'h qu'il convient de reporter à 4 mille pas de distance, chose facile; surtout si, d'autant de la concordance supposée entre Tagora et El-Gattar (2), on établit celui-ci, comme le veut Shaw (3), à 8 lieues de Teyfâsch au lieu de 19 milles seulement qui compètent à Tagora. Quant à Tagilt, il se pourrait qu'il ne représentât pas Tagaste, ainsi que je l'ai admis d'après d'Anville; mais ce ne peut non plus être Téglata, comme la ressemblance des noms l'a fait croire à M. de la Malle (4), car cette ville doit être beaucoup plus éloignée d'Hippone et se trouver à 39 mille pas seulement, suivant la table Pœutingérienne, de Tuburbo sur le Megerdah, c'est-à-dire à plus de 50 milles géographiques de Tagilt. Il est prudent d'attendre, pour la solution définitive de ces difficultés, une notion plus précise de la topographie actuelle du pays.

J'ai déjà dit, en essayant de placer Bâghayah (5), combien il était difficile d'arriver à une construction satisfaisante des itinéraires qui doivent s'intercaler dans

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 163.—De la Malle, Recherches, pp. 77, 81.

(2) Voir Bulletin de 1834, t. II, p. 97.

(3) Shaw, *ubi supra*.

(4) Recherches, p. 82, note 1.

(5) Voir Bulletin de 1834, t. II, pp. 145-147.

cette partie de la Numidie : M. de la Malle paraît ne s'être point rendu compte de ces difficultés, lorsqu'il estime si aisé (1) de retrouver, au voisinage de Lambasa, certaines villes anciennes, telles que Tamugadis, Vaga, Tigisia. Les indications qu'il trouve si précises, le sont fort peu pour un géographe, même en y joignant d'autres lumières que l'érudit académicien a négligées. Il s'écrie : « Lambasa est un point sûr, fixé à Tezzoute; » et il ajoute que « cette ville est nommée aussi *Lerba* par des inscriptions que Shaw a trouvées sur place » (2) : je me hâte de rectifier, d'abord une inadvertance de phraseologie qui semble supposer que l'auteur entend ici que les inscriptions trouvées à Tezzoute donnent à cette ville le nom de *Lerba*; quoique la phrase le dise matériellement, ce n'a sûrement point été là sa pensée, et il faut indubitablement lire que « Lambasa est un point sûr, fixé, par des inscriptions que Shaw a trouvées sur place, à Tezzoute, et que cette ville est nommée aussi *Lerba*. » Mais à cette phrase ainsi rectifiée j'ai à faire plusieurs objections : peu importe, il est vrai, que ce soit Shaw ou Peyssonnel qui ait visité *Lerba* ou *El Arba*, et y ait relevé les nombreuses inscriptions, transcrites ensuite par le voyageur anglais (3); mais ce qui importe beaucoup, c'est que ni Shaw ni Peyssonnel n'ont donné avec assez de précision les élémens nécessaires à la détermination de ce point, lequel paraît au surplus me se point confondre, dans la relation originale de Peyssonnel, avec Téséoud ou Tezzout, comme l'a énoncé Shaw; de même que Taca et Zana (Diana) sont aussi deux po-

(1) Recherches, p. 128.

(2) *Ibidem*, p. 129.

(3) Shaw, Préface, 1743, p. 18; 1757, p. 15.

sitions séparées par le voyageur français, bien que Shaw les ait réunies sous le double nom de *Thagouzainah*. (1)

Or, l'embarras principal est de placer entre Zanah et Bâghâyah, distantes de 60 milles géographiques dans ma construction, une position d'El-Arba' ou Lambasa qui soit à-la-fois à 20 milles seulement de Bâghâyah d'après la route de Peyssonnel, et à 33 mille pas ou 26 1/2 milles géographiques de Zanah ou Diana, d'après l'itinéraire d'Antonin. J'attribuerais volontiers à une erreur dans le placement de Diana la différence de 14 milles en excès qui fait ici le nœud de la difficulté : non que l'ancienne Diana puisse être supposée ailleurs qu'à Zanah ; les inscriptions relevées sur place par Peyssonnel et rapportées dans Shaw ne permettent à cet égard aucune hésitation ; mais il semble que l'orientation des routes du premier aussi bien que les indications de distance du second ont trop rapproché Zanah de Séthyf ; et cette conjecture paraît d'autant plus admissible, qu'il résulte, du rapprochement en question, des embarras très grands pour le développement des itinéraires romains entre Sifti et Diana.

Raisonnons dans cette hypothèse : il faudra d'abord annuler l'emploi préalable de la position de Zanah pour la détermination de celle de Thobnah, ce qui, heureusement, ne cause aucun embarras, ce dernier point se trouvant assuré par d'autres bases ; la route de *Theveste à Sifti par Lambasa*, dans l'itinéraire d'Antonin, nous donne, entre ce dernier point et celui d'arrivée, les distances suivantes :

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 136. — Voir aussi Bruce, 1790, in-8°, Introduction, p. 52.

Lambese,	
Diana.....	M. P. XXXIII.
Nova Petra	XIII.
Gemellas	XXII.
Sitifi	XXV.

La position de Gemellæ correspond, d'après Peyssonnel et Shaw (1), à la moderne Gemmileh, que tous deux ont visitée, et qui se trouve à 20 milles E. N. E. de Sethyf, c'est-à-dire par 36° 11' N. et 3° 21' E. De là à Bâghayah il y a 74 milles, ce qui est très voisin de la somme des distances partielles à établir sur cette ligne, savoir : 22 + 14 = 36 mille pas ou environ 29 milles géographiques de Gemmileh à Zanah, puis 33 mille pas ou près de 26 1/2 milles géographiques de Zanah à El-Arba', et 20 milles d'El-Arba' à Bâghayah d'après la route de Peyssonnel, soit 46 1/2 milles entre Zanah et Bâghayah; il en doit résulter pour Zanah une position approximative de 35° 46' N. et 3° 41' E., conservant presque sans altération la distance précédemment indiquée à l'égard de Thobnah; Lambèse viendra, par la même construction, à 35° 33' N. et 4° 15' E.

L'itinéraire d'Antonin indiquant Tadutti à 16 mille pas de Diana et 18 mille pas de Lambèse, ce point tombera vers 35° 43' N. et 3° 57' E. Shaw pense qu'il correspond aux ruines qui portent aujourd'hui le nom de Tattoubt (2) : l'homonymie est telle qu'il est bien difficile de n'en pas demeurer frappé, mais il est certain en même temps que la position assignée par le voyageur anglais, aux ruines dont il s'agit, ne permet point d'y rapporter celle de Tadutti. Un mûr examen de la ques-

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 131.

(2) Shaw, p. 137.

tion me décide à croire que Tattoubt représente en effet l'ancien Tadutti : Shaw, qui ne parle point ici *de visu*, mais seulement de ce qu'il a appris de la bouche de quelque indigène, aura commis une méprise et interverti la situation relative des deux points de Tattoubt et Omoley Sinaab ; au lieu de placer comme il fait Omoley Sinab à 4 lieues S.O. de Tattoubt, et celui-ci à 8 lieues S. S. O. de Constantine, c'est, au contraire, Tattoubt qu'il faut mettre à 4 lieues S. O. d'Omoley Sinaab, et ce dernier endroit à 8 lieues de Constantine. Ce n'est point une simple conjecture qui me détermine à ce renversement : ce sont des nécessités topographiques résultant de ce que Tattoubt est situé au bord du même cours d'eau (A'yn el-yâqout), qui traverse les ruines de Medraschem un peu au sud d'Omoley Sinaab, et qu'à Omoley Sinab même commence une sebkah de 4 lieues de large du nord au sud, et de 20 à 30 lieues de long d'ouest en est ; Tattoubt, supposé au N. E. d'Omoley Sinab, serait donc séparé, par la sebkah, d'Omoley Sinab et de Medraschem, et ne pourrait, en conséquence, être arrosé par le même ruisseau. Tattoubt est donc vers le sud d'Omoley Sinaab, et vient dès-lors tomber sans embarras sur la position que j'ai assignée à Tadutti, bien que cette position soit portée à 13 lieues de Constantine, au lieu de 12 seulement qu'indiquent les informations de Shaw ; mais de tels documents ne sont pas assez sûrs pour s'arrêter à une différence si peu importante. Et en effet, ces mêmes informations ne mettent-elles point Omoley Sinab à 5 lieues seulement ou 15 milles de Zanah, tandis que la route de Peyssonnel en donne 20 ? Supposant que les informateurs de Shaw à Constantine ont dû connaître mieux la distance la plus prochaine que la plus éloignée, j'a-

dopte les 8 lieues ou 24 milles de Constantine à Omoley Sinaab, et les combinant avec les 20 milles depuis Zannah, j'en conclus Omoley Singab à $35^{\circ} 57' N.$ et $4^{\circ} 1' E.$; et les ruines de Medraschem, qui en sont éloignées de 5 milles d'après la route de Peyssonnel, trouveront leur place vers $35^{\circ} 54' N.$ et $4^{\circ} 4' E.$; ce sont, dit le voyageur français, les vestiges d'une ville peu considérable : quelle pouvait être cette ville? J'opine conjecturalement pour Lambiridi, que la table Peutingerienne indique entre Lambèse et Lamasba; et que d'Anville a placée à 25 mille pas de chacune d'elles. Ce point est, en effet, à 20 milles d'El-Arbâ; et si nous faisons consourir une autre distance de 20 milles à partir de Medraschem avec les 18 mille pas ou environ 14 $\frac{1}{2}$ milles géographiques données par l'itinéraire d'Antonin entre Diana et Lamasba, nous obtiendrons pour celle-ci une position de $36^{\circ} 0' N.$ et $3^{\circ} 41' E.$, répondant d'une manière très satisfaisante à l'emplacement où Peyssonnel a trouvé les ruines appelées Lamasba.

L'itinéraire d'Antonin nous fournit une route qui unit ce lieu à la ville de Sitifi ainsi qu'il suit :

Itin. à Lamasba Sitifi. . . . M. P. xxii, sic :

Zarai	xxv.
Perdicibus	xii.
Sitifi	xxv.

Les environs de Séthyf nous présentent, dans Shaw (1), des ruines aujourd'hui appelées Zérighah, dont le gisement, aussi bien que l'homonymie, semblent démontrer l'identité avec la mutation de Zarai; quant à Perdicès, on peut remarquer, aussi, dans le livre de Shaw (2),

(1) Shaw, t. 1, p. 144.

(2) *Ibidem*, p. 143.

l'indication de ruines au milieu desquelles coule la source d'*Azell*, et ce nom peut bien n'être qu'une transcription corrompue du mot arabe *Ahagel*; traduction littérale du latin *Perdices*. Pour trouver la position approximative de ces deux points, qui sont très vaguement placés par l'auteur anglais; il faut se représenter une chaîne de montagnes prenant à 5 lieues au S.E. de Sétihf sous le nom de Gebél Yousef, et continuant vers l'est inclinant au sud sous les noms de Gebél Aoulâd Salem, Gebél Mosteouah et Gebél Hérkaat, au-delà de Zamah, jusqu'à l'Aourâs voisin de Lambèse; c'est dans les Gebél Aoulâd Salem que gît Zeriyah, et cette indication, combinée avec les 25 mille pas ou 20 milles géographiques sur Lamasba, amènera ce point vers 35° 47' N. et 3° 22' E.; et *Perdices*, appuyé sur cette position par moins de 10 milles, et par 20 milles sur Sétihf, viendra sur 35° 45' N. et 3° 16' E., ce qui répond très bien aux indications de Shaw sur l'emplacement d'*Azell*. Voilà quelques rapprochemens qui paraissent assez plausibles; mais il ne faut cependant point se dissimuler qu'ils ne constituent, jusqu'à vérification effective des lieux, que des déterminations conjecturales.

J'ai retourné à Lambèse et Tadtou, pour élever sur cette base un nouveau triangle au sommet duquel doit se trouver Tamugadis, porte sur l'itinéraire d'Antonin à 14 mille pas de la première ville et à 28 mille pas de la seconde : ces deux distances me conduisent à 35° 36' N. et 4° 22' E.; M. de la Malle, trompé sans doute par des cartes peu sûres, est d'avis (1) que ce lieu répond aux ruines de Hedjar-Soudah de Shaw, Ager Soudah de Peyssonnel (probablement Ahhgér Saoudâ, c'est-

(1) Recherches, p. 130.

troisième côté du triangle, de 25 mille pas ou 20 milles géographiques entre Cirta et Sigus, en sorte que les orientations approximatives de Peyssonnel pour les deux premiers doivent faire conclure pour celui-ci une direction à-peu-près sud-est.

Quant à Gasaufula, elle doit être cherchée à 35 mille pas ou 28 milles géographiques de Teyfâsch, et 58 mille pas ou environ 46 1/2 milles géographiques, au maximum, de Constantine ; on voit que ces distances doivent concourir en un lieu si voisin de celui où les informations recueillies par Shaw font tomber les ruines appelées aujourd'hui Dahamam (1), que je n'hésite point à regarder la différence légère des deux points comme le résultat d'une erreur insignifiante dans les indications fournies au chapelain anglais.

En combinant ensemble les routes de Peyssonnel, les distances marquées par l'itinéraire d'Antonin, et les informations recueillies par Shaw, j'établis Gasaufula, en coïncidence avec Dahamam, sur 36° 5' N. et 4° 55' E., puis les ruines de Sigus à 26 1/2 milles de là vers l'ouest et à 20 milles de Constantine vers le sud-est, c'est-à-dire à 36° 11' N. et 4° 14' E. Pourrons-nous découvrir, d'après la position de ces ruines, quel nom elles portent aujourd'hui ? Shaw opine pour Temlouke (2), mais M. Lapie aime mieux en faire Tigiis, préférant Summah pour représenter Sigus ; des montagnes avec le nom de Sigueni se trouvent figurées sur la belle carte comparée, à l'E. N. E. de Summah et au nord de Temlouke : or il est à observer que ce nom de Sigueni, ou Séguénie, fourni au géographe par la route de Peyssonnel, dési-

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 162.

(2) *Ibidem*, p. 155.

La table Peutingérienne fournit à son tour une route fort intéressante de Siliâs à Tipasa, en passant par Tadutti, Sigus et Gasaufula ; malheureusement les chiffres manquent entre quelques mutations ; mais la portion comprise entre Sigus et Gasaufula est entière, et donne les détails suivans :

Sigus,	
Thigise.....	ix
Thenebreste.....	vj
Ad Centenarium ..	vj
Ad Rubras.....	vj
Gazanpala.....	vj

La somme de ces distances partielles offre tout juste les 33 mille pas comptés d'une seule traite par l'itinéraire d'Antonin : on peut donc avoir foi à ces chiffres ; mais pour les employer il faut déterminer préalablement les positions de Sigus et de Gasaufula.

La première ne pourrait souffrir la moindre difficulté si nous possédions le mémoire détaillé de Peyssonnel contenant le compte-rendu d'un voyage et d'un séjour sur les lieux ; mais je n'ai que les indications très sommaires que m'ont communiqué MM. Lapie et Barbié du Bocage, d'après un mémoire postérieur, où ce voyageur donne son itinéraire jusqu'à Bâghayah et retour, se référant, quant aux ruines de Sigus, aux détails d'une précédente relation. Les indices auxquels je suis réduit me serviront néanmoins à assurer le point dont il s'agit, sinon avec autant de certitude, du moins avec peu de chances de grosses erreurs.

En effet, sa route d'aller et celle de retour se croisent sur une halte située à 5 heures ou 12 milles O. S. O. de Constantine et à 9 heures ou 22 milles O. N. O. des ruines de Sigus ; l'itinéraire d'Antonin nous donne le

mêmes, au lieu de Sigus, la leçon *Fraigus* ou *Fsigus* (1). Je ne dois pas dissimuler toutefois que, dans sa carte, le voyageur anglais met Physgêah au sud de Constantine, que dans un endroit de son texte il indique un gisement sud-ouest au lieu du sud-est; mais il me semble que chacune de ces indications, isolée en elle-même, est détruite par celles que j'ai d'abord relevées et qui se corroborent mutuellement. Ce n'est pas tout: Shaw ajoute qu'à deux lieues (de l'autre côté) de cette montagne de Ziganeah est le gros tas de ruines de Tagzah; n'est-ce pas une détermination parfaitement convenable pour l'emplacement de Tigisis, que nous avons vu se trouver à 9 mille pas seulement ou un peu plus de 7 milles géographiques de Sigus? l'homonymie est d'ailleurs complète. Cette détermination, loin d'affirmer la correspondance proposée par M. Quatremère et adoptée par la Commission, entre l'ancienne Tigisis et *Tygis* du Bekry, d'Ebn-Hhaouqâl, et de l'Edrysy, cadre au contraire avec la situation qui résulte, pour cette dernière ville, des indications du Bekry (2), qui le met à trois journées de Teyfâsch, sur la route de Ghadyr, qui est à 9 journées de la même ville: la distance totale, qui est de 137 milles dans ma construction, donne un taux d'environ 15 milles par jour ce qui produit 45 milles pour la distance de Tygis à Teyfâsch; et c'est tout juste celle qui résulte de ma position de Tigisis.

Maintenant si l'on mesure au sud d'Anounah, lieu donné par la route de Shaw entre Qâlemah et Constantine, les 10 milles vers le sud indiqués par le même

(1) Edition de Junta, Florence, 1519, in-12, fol. 126. — Edition de Zurita, Cologne, 1600, p. 207.

(2) Bekry, p. 73.

voyageur pour arriver aux ruines de *Sentore* (1), on verra ce dernier point se placer à moitié chemin de Taghzeb ou Tigisis à Dahamam ou Gazophyla, précisément à l'endroit que devait occuper la mutation *ad Centaurium*, dont le nom semble avoir laissé quelques vestiges dans la dénomination moderne, et qui paraît d'ailleurs répondre à merveille à la Centurie de Procope et de l'acte des martyrs de Numidie. (2)

Voilà sans doute une série étendue de résultats liés entre eux d'une manière assez étroite pour que chaque point trouve appui ou confirmation dans tous les autres; mais je ne saurais pourtant le trop répéter : ce n'est là qu'une géographie conjecturale, et ces résultats attendent encore la sanction d'une vérification éclairée sur le terrain. Quoi qu'il en soit, de moins la discussion sévère, à laquelle je me suis livré me paraît circonscrivre les erreurs possibles dans des limites assez étroites.

Cette discussion est prolixue peut-être, bien que je n'aie pas tout dit, tant s'en faut; mais les développemens où je suis entré étaient indispensables : en me posant en face de la Commission académique dont j'ai cru ne devoir point accepter les déterminations géographiques, c'était un devoir pour moi de dérouler devant elle les pièces justificatives de mes propres calculs.

Avant de quitter la contrée sur laquelle je viens de planter quelques jalons de repère, j'ai encore à combattre certaines indications de M. de la Malle, fondées sur le tracé malheureusement trop peu sévère des cartes éditées. Ainsi le Serkah et l'Abigas ont un cours tout différent de celui que leur attribue le savant académi-

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 154.

(2) De la Malle, Recherches, pp. 86, 128.

cien sur la foi des cartes qui lui ont servi de guide. Il suppose en effet, quant au Serkah, que ce ruisseau naît à Lambèse, et que, se dirigeant au sud, il va, sous le nom d'El-Ouéd El-Abyadli, se jeter dans le Ouéd El-Gédy (1), et il conjecture que c'est la même rivière indiquée le par Bekry comme baignant au nord la ville de Tehoudah, laquelle ville serait identique à Tezzout de Shaw, c'est-à-dire l'ancienne Lambèse (2). Ce dernier rapprochement provient sans doute de quelque inadvertance de rédaction, car Tehoudah, située au S. E. de Beskarah, se trouve à 75 milles géographiques dans le sud de Lambèse; mais l'opinion de M. de la Malle paraît être que le Serkah coule de Lambèse à Tehoudah, en affluant au Ouéd El-Gédy; or cela ne peut être, parce que le Serkah, qui reçoit en effet le Soutas ou ruisseau de Lambèse, coule non du nord au sud, mais du sud-ouest au nord-est; par Vaga et une autre station sur la route de Peyssonnel, pour aller se jeter, vers le sud-est de Constantine, dans la grande sebkrah qui s'étend jusqu'à une vingtaine de lieues dans l'est d'Annoula Senab; et c'est à tort que Shaw, sur des renseignemens imparfaits, l'aura conjecturalement rattaché au Ouéd Abyadli, qui paraît être la rivière désignée par le Bekry (3) comme passant au nord de Tehoudah, et qui, poursuivant son cours au sud-est vers Bady's de Zab, irait rejoindre le Ouéd El-Gédy auprès d'El-Fethh.

Quant à l'Abigas, M. de la Malle a cité avec soin (4)

(1) Recherches, p. 130.

(2) *Ibidem*, p. 138.

(3) Bekry, p. 97.

(4) Recherches, p. 132.

les renseignements donnés sur ce fleuve par Procope, qui le fait couler depuis Bagai, en tirant vers le nord, pour se rendre dans un lac médiocrement éloigné : c'est encore, comme on voit, un des affluens de la grande sebkah vue par Peyssonnel à Amouda-Senab, et traversée par lui à son retour vers Sigus. Il ne peut donc y avoir aucun rapport, comme l'a écrit M. de la Malle (1), entre cette rivière et celle d'El-Ghayah, mentionnée par le Bekry (2), et qu'on rencontre au premier quart de la route de Thobnah à Baghayah, c'est-à-dire à un jour de Thobnah et à trois de Baghayah ; cette rivière d'El-Ghayah, traversée à 15 milles à l'est de Thobnah, ne peut être que celle qui passe à Beskarah en coulant au sud vers le Ouéd-el-Gédy. Et le Ouédy-Baghayah, ni le Nahr-el-Ghayah, ne sauraient non plus avoir aucun rapport avec le Qasr-Aby-Tnân de Léon, puisque ce château est sur les bords du fleuve Ghyr, à plus de 150 lieues géographiques dans l'ouest.

J'entre maintenant dans la Mauritanie, qui fait l'objet de la première section du travail de la Commission, et à laquelle appartiennent encore certaines pages de la section suivante. Ici aussi j'ai à défendre quelques-uns de mes précédens résultats contre des déterminations qui me paraissent moins rigoureuses : je veux parler des positions assignées, dans les *Recherches sur Alger*, aux villes de Tubusuptus et de Ruscunia ; la première, supposée au Borgi-Aby-Berak, ne pourrait se lier d'une manière satisfaisante avec la situation relative que j'ai indiquée pour Saldæ ; la seconde, assise au cap Têmed-

(1) *Recherches*, pp. 143, 145.

(2) Bekry, p. 161.

fous, viendrait effacer celle de Rusuocuru que j'y ai inscrite.

La dissidence, pour l'un et l'autre cas, dépend, comme on voit, de la synonymie géographique à fixer sur une portion de côté comprise entre deux points à l'égard desquels tous les doutes paraissent levés : d'une part, Gygel représentant Igilgili, de l'autre Scherschel représentant Césarée; quant à cette dernière, M. de la Malle est venu corroborer, par de nouveaux arguments topographiques, ceux que j'avais empruntés à la simple construction des itinéraires (1) : on sait d'ailleurs que les cartes de MM. Bérard et Dortet de Tesson représentent, en cet endroit, la petite île dont l'existence, désormais incontestable, fait disparaître toutes les objections.

Or si Scherschel est reconnue pour l'ancienne Césarée, et si Melyânah représente exactement l'ancienne Malliana, il est certain dès-lors que Aquæ de la route de Siûfi à Césarée, et Sufasar porté à-la-fois sur cette route et sur celle de Cala à Rusuccuro, ne peuvent être placés autrement que je ne l'ai précédemment indiqué (2); de Sufasar à Rusuccuro, il reste à employer 76 mille pas ou un peu moins de 60 milles géographiques, et ma construction en donne 55 en ligne droite de Sufasar aux ruines du cap Têmedfous; il est donc impossible de faire tomber ailleurs Rusuccuro.

L'itinéraire maritime, loin d'infirmar ce résultat, y cadre on ne peut plus aisément; voici en effet les distances qu'il nous donne :

Cæsarea col.

Tipasa col. M. P. xvi

(1) Recherches, p. 110. — Bulletin de 1834 t. II, pp. 102, 103.

(2) Bulletin de 1834, t. II, pp. 102, 149.

Casæ Calventi	xv
Icosium col.	xxv
Rusgunia col.	xv
Rusubbicari	xxiii
Cisi municip.	xii
Rusuccuro col.	xii

Que Tipasa soit représentée par Tefessad, c'est chose déjà énoncée par Shaw (1), et qui n'est contredite par aucun de ceux qui reconnaissent Césarée dans Scherschel, car la distance et le nom s'accordent trop bien pour qu'il en pût être autrement; il faut seulement se garder de le porter à l'est, comme le fait, par erreur, la carte lithographiée du Dépôt de la guerre.

Casæ Calventi et Icosium ne se placent point aussi aisément; 15 mille pas ou 12 milles géographiques semblent bien longs pour s'arrêter au Qobr-el-Roumyeh, mais ils sont beaucoup trop courts pour aller jusqu'à El-Qoleya'h comme le supposait Shaw; si nous nous arrêtons au Qobr-el-Roumyeh pour y établir Casæ Calventi, les 32 mille pas suivants, ou 25 1/2 milles géographiques, nous causeront à leur tour quelque embarras; mais on pourra remarquer qu'El-Qoleya'h est à une distance du Qobr-el-Roumyeh, double de celle qui existe entre ce dernier point et Tefessad. On peut toutefois, avec apparence de raison, conserver quelque scrupule de ne point porter Casæ Calventi à la Gjami'Isma'yl, d'où les 25 1/2 milles pourraient atteindre Alger et y placer Icosium; puis 12 milles encore ou 15 mille pas iraient précisément asseoir Rusgunia au promontoire de Têmedfous; mais comme la route de l'intérieur n'est pas susceptible d'une extension qui

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 56.

permette de donner à l'itinéraire du littoral toute celle qu'il semble comporter, il ne faut point s'arrêter à ce scrupule, et nous verrons tout-à-l'heure qu'il y a plus d'un motif de ne s'en point embarrasser.

Mettons donc Icosium à Qolèya'h, et continuant d'avancer avec la même lenteur, établissons Rusgunia sur l'emplacement de Sydy-Ferougi, et Rusubbicari au voisinage d'Alger; enfin, supposons Cisi au fond de la baie d'Alger, vers l'endroit où est la Maison-Carrée, et nous retomberons avec Rusuccuro sur le cap Têmedfous.

Dans ces correspondances, où les distances de l'itinéraire semblent avoir été arbitrairement resserrées pour cadrer avec le point d'arrivée, il est du moins à observer que la réduction a été régulièrement proportionnelle, et que, par un bonheur qu'on ne saurait attribuer à un simple hasard, des vestiges de constructions romaines ont été relevés en chacun des lieux où j'ai assis mes repères; un seul endroit n'en présente point aujourd'hui : c'est l'emplacement que j'ai désigné pour Cisi, Cissi ou Cisse, suivant les diverses leçons; mais lisons Marmol⁽¹⁾ et nous trouverons un chapitre tout entier consacré aux ruines de Sasa, ville jadis existante sur les bords du Ouéd Hharratch, à l'orient d'Alger et à l'occident de Têmedfous, depuis long-temps détruite par les Beny Mezghannâ, qui de ses débris ont bâti Alger : il y avait donc là aussi des ruines, et il n'est pas sans intérêt de remarquer la consonnance des noms. Ptolémée, dont il faut se garder d'invoquer aveuglément l'autorité sous un point de vue absolu, peut du moins corroborer ici ma

(1) Marmol, chap. 7, liv. 51. Edition espagnole de 1673, t. II, fol.

construction par d'autres circonstances : car il indique, au-delà d'Ischosion et avant Rusgonion, le fleuve Savos, précisément là où mon tracé coupe le Mâ-el-Za'fran ; et pareillement il mentionne le fleuve Serbetos immédiatement avant Cisse, comme nous avons le Hharrâtch immédiatement avant Sasa. Une autre considération encore qu'il ne faut point négliger, c'est que la route que je viens de construire offre trois mutations dont le nom commence par la syllabe Rus, qui est évidemment le *Rôs* hébreu ou punique, identique au *Râs* des Arabes, et ayant la signification de cap ; or elles correspondent en effet toutes trois, dans ma construction, à autant de caps. De tous ces rapprochemens, il me semble résulter que les concordances que j'ai établies sur le littoral ont par elles-mêmes quelque consistance, indépendamment de la nécessité de faire coïncider Rusuccuro avec Têmedfous pour obéir aux conditions itinéraires qui résultent de la position de Sufasar.

Poursuivons maintenant la route maritime de Rusuccuro à Igilgili ; elle nous est fournie ainsi qu'il suit par l'itinéraire d'Antonin.

Rusuccuro col.	
Iomnium municip.	M. P. xviii
Rusazus municip.	xxxviii
Saldis col.	xxxv
Muslubio	xxviii
Coba	xxviii
Igilgili	xxviii

Au lieu de 18 mille pas de Rusuccuro à Iomnium, la table Peutingerienne donne 28 mille pas, et je crois ce dernier chiffre préférable ; mais je n'aborde point d'abord cette question, et je prends la route par son autre bout.

J'ai déjà déterminé (1) les emplacements de Coba et de Muslubium sur les ruines relevées à Manssouryah et auprès de Bougie par MM. Bérard et Dortet de Tissan, et j'en ai conclu que Saldæ devait être cherchée à une vingtaine de milles dans l'ouest de Bougie. Or vers cette distance, sous le cap Sigli (*Ashowne-monkar* de Shaw) sont des ruines qui me paraissent susceptibles de recevoir cette application (2); les 35 mille pas ou 28 milles géographiques qui précèdent vers l'ouest, nous donneront Rusazus sur le cap Tedlès des cartes nautiques, qu'il faudrait peut-être appeler plutôt Andalos, si l'on s'en rapporte à la leçon de l'Edrysy (3) d'autant plus digne d'attention que le nom de Tedlès appartient sans contestation à la ville située plus loin sous le cap Binguet ou Buinget; celui-ci pourrait bien n'être lui-même que la montagne des Beny-Gehed, tribu cantonnée dans le voisinage; et ce cap des Beny-Gehed remplira très heureusement l'indication fournie par Ptolémée ainsi que par la table Peutlingérienne, d'un Rusubèsér ou Rusuppisir entre le Rusazus ou cap Andalos, et le municipe de Iomnium qui, d'après la distance de 38 mille pas ou environ 30 1/2 milles géographiques, doit tomber vers Genèd (le Djinnèt de Shaw), voisin, mais non identique au Mersây-el-Dagjâgj ou Port-aux-Poules des Arabes; arrivés à ce point, nous nous trouvons, à l'égard de Têmedfous, justement à la distance de 28 mille pas ou 22 1/2 milles géographiques marqués par la table Peutlingérienne entre Rusuccuro et Iomnium. Cette construction nous offre exactement, entre les ruines de

(1) Bulletin de 1834, t. 11, p. 95.

(2) Shaw, t. 1, p. 111.

(3) Hartmann, p. 221.

Chobat et celles de Saldæ, le fleuve indiqué par Ptolémée sous le nom de Nasaua, répondant dès-lors au Nahîr Zaouah ou Ouêd Adouse (le fleuve de Bougie); et nous avons en outre, entre le cap Sigli et le cap Andalos, la pointe d'Azefoun avec le petit Mersây-el-Fabhm ou Port au Charbon, qui remplit bien la place du Ouabar de Ptolémée. Nous pouvons remarquer encore, sur cette portion de route, que Rusazus et Rusuppisir tombent, ainsi qu'il convient, sur des caps, comme cela s'était vérifié pour Rusuccuro, Rusubbicari et Rusgunia. (1)

Pour déterminer l'emplacement de Tubusuptus, l'itinéraire d'Antonin nous fournit deux routes partant, l'une de Séthyf, l'autre de Rusuecuro, et aboutissant toutes deux à Saldæ, les voici :

ITINÉRAIRE à Sitifi Saldæ, M. P. LXXVIII, *sic* :

Horreæ.....	XVIII
Lesbi.....	XVIII
Tubusuptus.	XXV
Saldæ.....	XVIII

ITINÉRAIRE à Rusuccuro Saldis, M. P. CVII, *sic* :

Tigisi.....	XII
Bidil municip....	XXVII
Tubusuptus.....	XL
Saldis.....	XXVIII

(1) Je ferai observer, en passant, que Rusazus peut se restituer à merveille sous la forme punique, *Rôs-a'zous*, corrélatrice à la forme arabe *Râs-a'zyz*. Il est aussi digne d'attention, que les noms Rusubheser ou Rusuppisir, Rusuccuro ou Rusiccoro, Rusubbicari ou Rusibbicari, présentent uniformément, à la troisième syllabe, une consonne redoublée qui répond exactement au *dagesch* punique après l'article, en sorte que dans ces trois dénominations, il demeure constant que le mot initial *rôs* est suivi de l'article *he* précédant un complément génitif, dont la restitution peut donner lieu à des essais plus ou moins plausibles. Sans prétendre aucunement donner ici la

Dans la première, la distance de Tubusuptus à Saldar n'est que de 18 mille pas; elle est de 28 mille pas dans la seconde; entre les deux leçons, je choisiss, avec d'Anville, la plus longue, et j'ai dès-lors Tubusuptus à 61 mille pas ou près de 49 milles géographiques de Séthyf, à 79 mille pas ou environ 63 milles géographiques des ruines de Têmedfous, et enfin à 28 mille pas ou 22 1/2 milles géographiques des ruines du cap Sigli, ce qui me procure une position de 36° 35' N. et 2° 12' E. tout-à-fait contiguë, ainsi que le veut Ammien (1) au *mons Ferratus* ou Gergerah, et à 20 milles au nord de Qala'h, précisément à l'endroit où la carte lithographiée du dépôt de la guerre marque des ruines; entre ce point et Séthyf, la même carte indique d'autres ruines en deux localités qui répondent aux emplacements relatifs de Lesbi et de Horrea; mais je relève ces renseignemens comme de simples indices non comme des déterminations auxquelles on puisse se fier (2). Je serais tenté de croire qu'il faut aussi rapporter aux ruines de Tubusuptus celles que Shaw désigne sous le nom moderne de Qassr, bien que la carte citée ait donné à celles-ci une position très-différente; et maintenant, si l'on tire une ligne de Qassr ou Cassir à Têmedfous sur cette même carte, on pourra y remarquer des ruines indiquées en deux endroits qui viennent correspondre, dans ma construction, aux emplacements de Bidil et de Tigisi.

véritable leçon, on peut conjecturalement proposer de lire *Rôsh-eh Bessir* (le cap des fruits sauvages), *Rôsh-eh Kourah* (le cap du district), *Rôsh-eh Bogary* (le cap des troupeaux).

(1) Ammien, XXIX, 24. — De la Malle, Recherches, p. 56.

(2) Les ruines correspondantes à Horrea sont désignées par Shaw, t. I, p. 229.

Encore une fois, ces indications de ruines ne sont point des déterminations rigoureuses à accepter telles qu'elles sont données, mais de simples renseignemens à annoter comme méritant vérification sur les lieux.

Quoi qu'il en soit, il demeure démontré que si M. Lapie, dans sa carte comparée de 1829, où Césarée est identifiée à Ténès, et Saldæ à Mersâ-El-Fahhm, a pu rapporter Tubusuptus au Borgj Aby-Berâk, cette concordance ne saurait être acceptée dans l'hypothèse mieux assise de l'identité de Césarée avec Scherschel, même en plaçant Rusuccuro à Têmedfous; et dès-lors bien moins encore si, mettant Rusconia à Têmedfous, on repousse Rusuccuro à 48 mille pas plus loin vers l'est, c'est-à-dire à Tedlès, comme l'a fait Shaw (1) et comme paraît l'admettre M. de la Malle. C'est donc uniquement par inadvertance que ce savant a transcrit pour Tubusuptus (2) une synonymie géographique appartenant à l'hypothèse de la carte comparée de M. Lapie, comme il lui est arrivé de transcrire pour Auzia la correspondance de Borgj Souâry (3) donnée par la même carte, bien que le docte académicien énonce d'ailleurs, bien explicitement, qu'il entend établir Auzia sur le Borgj Hamzah (4), conformément aux inscriptions relevées sur place.

(1) Shaw, t. 1, p. 110.

(2) Recherches, pp. 53, 57.

(3) *Ibidem*, pp. 53, 56.

(4) *Ibidem*, pp. 69, 66.

(La suite au numéro prochain.)

MÉMOIRE

SUR L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Lu à la Société de Géographie, dans ses séances du 17 juillet
et du 4 décembre 1835.

GÉOGRAPHIE ASTRONOMIQUE.

La Géographie ne donnerait qu'une connaissance imparfaite de la terre, si elle se bornait à en décrire la surface. Nous cherchons d'abord quelle est la place de notre globe dans l'univers; et l'homme qui en étudie les merveilles élève involontairement ses regards vers le ciel : il y voit le soleil qui l'éclaire, et les astres innombrables semés dans les voiles de la nuit. Ces astres brillent, comme le soleil, de leur propre lumière : ils conservent entre eux leurs positions, leurs distances, et ils paraissent immobiles, ou du moins entraînés par un même mouvement. Mais d'autres globes soumis à ces grands corps voyagent sous la voûte du ciel : les uns circulent, comme la terre, autour du soleil dont ils empruntent leur éclat; ce sont les planètes : les autres sont emportés autour des planètes par une rotation semblable : ce sont leurs satellites. Les uns et les autres ne décrivent pas dans leurs révolutions un cercle parfait, mais une ellipse légèrement allongée, et le corps céleste autour

duquel ils se meuvent n'en occupe pas le centre. Ainsi, en décrivant leurs orbites, ils s'éloignent et se rapprochent successivement de lui, sans cesser d'être soumis aux lois invariables qui font le principe de leur rotation.

L'une de ces lois est l'attraction qui retient dans le même système planétaire tous les corps qui en font partie; l'autre est le mouvement d'impulsion d'un globe lancé dans l'espace : il suivrait la ligne droite, si l'attraction d'une autre sphère ne le forçait d'en dévier sans cesse : il se courbe, il tourne autour d'elle; il paraît y être suspendu par une longue chaîne; et comme l'une et l'autre force agissent constamment, sans jamais s'épuiser ni s'affaiblir, cette rotation régulière se poursuit, se renouvelle; et l'on peut en soumettre tous les éléments au plus rigoureux calcul.

Si les ellipses parcourues par les planètes s'écartent peu de la forme du cercle, celles des comètes ont un foyer beaucoup plus éloigné du centre; ces corps qui semblaient se précipiter vers le soleil vont, à l'autre extrémité de leur carrière, s'égarer au loin dans la profondeur des cieux. Quoiqu'ils fassent partie de notre système planétaire, ils ne nous apparaissent qu'à de longs intervalles, et lorsque nous nous trouvons ensemble dans les mêmes régions du ciel : leur approche inattendue, la rapidité de leur marche, leur lumineuse chevelure furent long-temps pour les hommes un sujet d'effroi : l'histoire a souvent signalé leur passage; et la détermination de ces diverses époques a déjà servi à calculer les révolutions de plusieurs comètes. Mais pour avancer dans un champ de découvertes où les occasions d'observer sont si rares, il faudra que de longues générations se succèdent. Cette partie de l'univers est encore couverte d'un voile; nous n'en avons soulevé

qu'une partie : notre vue et le secours de nos instrumens ont leurs limites ; et le ciel a ses abîmes , où une partie des merveilles de la création se perdra toujours.

Arrêtons-nous aux objets qui sont le plus à notre portée , et lorsque nous voyons la science même se perdre et s'évanouir devant tant de mystères , n'espérons pas en sonder toutes les profondeurs. Nous nous bornerons ici à ces connaissances élémentaires , dont on trouve à faire habituellement l'application , et qui nous aident à contempler avec plus d'intérêt le spectacle varié de la nature.

Le système planétaire des anciens ne comprenait que sept corps célestes, Mercure, Vénus, la Terre, la Lune, Mars, Jupiter et Saturne : les modernes ont aperçu entre l'orbite de Mars et celui de Jupiter, les planètes de Vesta, de Junon, de Cérès, de Pallas, et ils ont découvert Uranus au-delà du cercle de Saturne : la terre seule avait autrefois un satellite ; on a reconnu depuis que Jupiter en avait quatre, Saturne sept, et qu'il y en avait six autour d'Uranus. Ces satellites ont leurs phases comme la lune ; ils répandent comme elle leur clarté sur les planètes autour desquelles ils circulent , et leurs orbites, la durée de leurs révolutions ont été exactement calculés.

Lorsqu'on observe les mouvemens de notre système planétaire, on voit que tout y est coordonné, que tous ces corps s'attirent entre eux , comme ils sont eux-mêmes attirés par celui autour duquel ils se meuvent , et que cette attraction mutuelle, devenant plus active à de moindres distances, donne lieu à quelques perturbations : mais l'effet n'en est que momentané : les corps qui s'étaient rapidement rapprochés sont bientôt à de longs intervalles, et leur mouvement a repris sa régularité.

Entre les orbites que les planètes parcourent autour du soleil, il règne encore des espaces immenses; et comme elles ne peuvent jamais se croiser dans les lignes qu'elles suivent, l'ordre général de ce système est à l'abri de toute altération.

Les comètes qui traversent en différens sens tous nos orbites planétaires pourraient y faire craindre plus de confusion; et l'on serait tenté d'attribuer à leur passage, ou même à leur choc, quelques-unes des catastrophes de la terre; mais lorsque l'on connaîtra mieux les règles de leurs révolutions, peut-être on sera plus rassuré. Tout est si parfait, si régulier dans les grands mouvemens de l'univers, que l'on répugne à faire dériver son désordre et sa ruine des principes mêmes de son organisation.

Après avoir considéré le globe terrestre comme un de ces corps planétaires qui accomplissent autour du soleil leur révolution, nous devons remarquer qu'en parcourant sa période annuelle la terre tourne trois cent soixante-cinq fois sur elle-même, comme les roues d'un char lancé dans le cirque font de nombreuses révolutions sur leur axe, en avançant dans la carrière.

La vitesse du mouvement qui emporte la terre autour du soleil excède les bornes même de notre imagination. Le cours de son orbite a plus de deux cent dix millions de lieues, et pour décrire cette circonférence en une seule année il faut parcourir chaque jour plus de cinq cent soixante-seize mille lieues, ce qui fait plus de vingt-quatre mille lieues par heure et de quatre cents lieues par minute.

Si nous joignons à ce mouvement de circulation autour du soleil celui de la révolution diurne de notre globe, nous reconnaitrons que chaque point de sa circonfé-

rence, qui est d'environ neuf mille lieues, décrit dans cette révolution une courbe de trois cent soixante-quinze lieues par heure.

L'extrême rapidité du double mouvement de la terre et de celui des autres planètes doit sans doute assurer davantage la régularité de leur direction et de leurs cours, en empêchant qu'elles ne soient détournées de leur révolution autour d'un centre commun, par l'attraction de quelques autres corps célestes. Cette vitesse est une force qui brise toutes les autres : des obstacles passagers ne la suspendent point. Aussi depuis qu'on observe la durée de la période annuelle de la terre autour du soleil, on ne s'aperçoit pas qu'elle soit aujourd'hui plus longue qu'autrefois.

Ces mouvemens de rotation, beaucoup plus impétueux que la plus violente tempête, n'altèrent cependant jamais le repos absolu de tous les corps placés à la surface du globe; et en comparant ce calme parfait aux mouvemens apparens de tous les astres, on serait porté à croire que ceux-ci doivent circuler autour de la terre. Les anciens le pensèrent ainsi; mais on reconnut quelquefois les absurdités de ce principe; et plusieurs hypothèses différentes se sont succédé depuis Thalès jusqu'à nos jours, pour développer le système du monde. On supposait d'abord que la terre était immobile; et Pythagore qui la fit tourner autour du soleil n'eut pas de nombreux disciples. Ptolémée la replaça au centre du monde, et prétendit faire circuler autour d'elle, en vingt-quatre heures, non-seulement les autres planètes et le soleil, mais tous les astres du firmament.

Ce système, à l'aide duquel on expliquait assez bien tous les phénomènes célestes, dura près de quatorze siècles; mais Copernic le détruisit en 1543 : il rendit à

la terre le mouvement, et à la puissance du soleil sa prééminence. L'opinion de Copernic, attaquée cinquante ans après par Ticho-Brahé, valut ensuite des persécutions à Galilée qui voulut la défendre : enfin elle triompha de ses contradicteurs, et la perfection des instrumens d'optique vint au secours de la théorie : Newton, Képler, Leibnitz calculèrent les orbites et les révolutions des planètes ; on en découvrit ensuite de nouvelles ; on reconnut leurs satellites ; et le ciel se peupla d'innombrables étoiles qu'on n'avait pas encore aperçues.

Depuis cette série d'observations, la nature nous est apparue plus magnifique et plus vaste ; le champ de la création s'est étendu : et l'homme a pu se convaincre que le globe qu'il habite n'était qu'une faible partie d'un si grand ouvrage. Il a pu aussi reconnaître, en comparant le volume de la terre à celui de quelques autres corps de notre système planétaire, qu'Uranus a quatre-vingt-une fois la grosseur de la terre, Saturne neuf cents soixante-quinze fois, Jupiter douze cent quatre-vingt fois, et que le soleil est treize cent trente-et-une mille fois plus gros que notre planète. C'est à ce dernier astre à occuper le centre du système ; et la terre, en suivant sa révolution autour d'un corps si gigantesque, ne fait qu'obéir à une force d'attraction, mille fois plus puissante que la sienne.

En poursuivant sa grande révolution autour du soleil, la terre parcourt, chaque année, les mêmes espaces du ciel. On a partagé en douze mois la durée de cette rotation, et en douze signes les régions du ciel qui correspondent à ces divisions du temps. Chacun de ces signes embrasse un certain nombre d'étoiles ; et pour rendre ces différentes constellations plus sensibles et les mieux graver dans la mémoire, on leur a générale-

ment donné des formes et des noms d'êtres animés. Leur ensemble compose la ligne du zodiaque ; et la terre en suit constamment la direction.

Le plan de sa rotation diurne ne correspond pas à celui de sa rotation annuelle : l'axe autour duquel la terre accomplit sa première révolution est incliné de 23 degrés 28 minutes sur le plan de la seconde.

Il résulte de cette inclinaison, toujours orientée de la même manière, que notre globe, dans le cours de sa période annuelle, ne présente pas constamment les mêmes régions de sa surface à l'action directe des rayons solaires. Tantôt ces rayons tombent verticalement sur la ligne de l'équateur terrestre, tantôt ils s'en éloignent graduellement vers le nord ou vers le sud, jusqu'à la distance de 23 degrés 28 minutes. Quand l'hémisphère septentrional reçoit plus directement les feux du soleil, la température y est plus élevée ; elle s'y abaisse quand les rayons de cet astre frappent l'hémisphère méridional. De là vient la différence des saisons. Nous avons l'été quand le soleil est plus vertical ; nous avons l'hiver lorsqu'il est plus oblique ; le printemps et l'automne commencent à l'époque où il se trouve dans le plan de l'équateur.

On nomme cercles des tropiques les deux lignes que le soleil ne dépasse point vers le nord et vers le sud. La zone torride est cette ceinture de la terre qui est comprise entre les tropiques : les deux zones tempérées sont les régions qui s'étendent entre les tropiques et les cercles polaires ; et l'on nomme zones glaciales les deux faces du globe qui s'arrondissent au-delà de ces cercles, et qui environnent les pôles.

Si la chaleur est moins forte à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, parce que les rayons du soleil arrivent sur la terre d'une manière plus oblique, néanmoins

l'effet de cette obliquité se trouve compensé en partie par la plus longue présence du soleil sur l'horizon. Quand on approche des cercles polaires la saison de l'été dure moins, mais la longueur des jours augmente, et la végétation se développe avec plus de rapidité.

L'obliquité des rayons du jour sur une grande partie des contrées qu'ils éclairent s'explique par la forme sphéroïdale du globe terrestre. Cette obliquité augmente progressivement jusqu'aux pôles, et les rayons solaires ne font qu'effleurer cette partie de la surface du globe : ils frapperaient également d'une manière directe toutes les régions du nord et du sud si la terre était cylindrique, et ils frapperaient en même temps toutes celles de l'est et de l'ouest si la terre était plane, comme quelques anciens l'avaient pensé.

De même que la courbure de la terre, du nord au sud, produit la différence des climats et celle de la longueur des jours, de même sa courbure d'orient en occident fait que toutes les parties du globe sont successivement éclairées par les rayons du soleil. Le jour ne commence donc pas au même instant pour tous les pays ; et l'on peut calculer la distance qui les sépare d'orient en occident, par la différence des heures où cet astre leur apparaît, ainsi que l'on calcule par la longueur des jours leur distance du nord au midi.

Pour mesurer la terre plus aisément, et pour comparer à sa surface entière chacune de ses fractions, on a jugé convenable de la partager en un certain nombre de divisions ; et comme elle est sphérique, l'idée de la diviser par des cercles devint la plus naturelle et la plus juste. Le cercle de l'équateur partage la terre en deux hémisphères, celui du nord et celui du sud ; et l'on nomme ces

cles méridiens tous ceux qui passent par les deux pôles et coupent à angle droit la ligne de l'équateur. On peut mesurer sur cette ligne l'intervalle d'un méridien à l'autre. Toutes ces distances s'évaluent en degrés, et les géographes sont convenus de partager en 360 degrés la circonférence du globe. Le rapport approximatif de ce nombre avec celui des jours de l'année, et la facilité de le partager en fractions égales, correspondantes aux douze mois, aux saisons, aux principales divisions du temps, ont sans doute porté les géographes à préférer cette quotité numérique à toutes les autres. Ces degrés se divisent, comme les heures, en minutes, en secondes en tierces, et l'on peut ainsi apprécier les plus faibles distances. Chaque degré est de 25 lieues sur la ligne de l'équateur : la valeur des 360 degrés forme les neuf mille lieues de la circonférence du globe.

Les distances que l'on compte entre ces cercles méridiens diminuent à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur, puisque tous ces cercles vont aboutir aux pôles : cet espace n'est à Paris que de seize lieues et demie : il n'en a que quinze à Hambourg, six sous le cercle polaire, et les degrés de longitude se rétrécissent au-delà, dans une progression encore plus rapide.

Pour partager les distances entre l'équateur et les pôles, comme les méridiens les partagent d'occident en orient, on a tracé de chaque côté de l'équateur, des cercles qui lui sont parallèles, et qu'on nomme degrés de latitude : l'intervalle qui les sépare est partout le même ; il est de 25 lieues. On compte 90 degrés, depuis l'équateur jusqu'aux pôles ; et comme cette distance, qui ne forme qu'un quart de cercle, se répète quatre fois autour du globe, on y reconnaît, de même que dans le cercle de l'équateur, 360 divisions, qui équivaldraient

également à neuf mille lieues, si la terre n'étant pas légèrement aplatie vers les pôles.

Il est facile d'évaluer le rapport qui existe entre la vitesse de la rotation diurne de la terre, et la circonférence du cercle de l'équateur. On voit, en divisant en 24 parties cette circonférence, de même qu'en divisant en 24 heures la longueur du jour astronomique, que le globe terrestre tourne de quinze degrés par heure, puisqu'il doit en parcourir 360 en un jour.

La différence des degrés de longitude nous indique aussi la différence des heures où le soleil se montre à l'horizon. Nous le voyons paraître une heure plus tôt que les peuples situés à 15 degrés plus à l'occident, et une heure plus tard que les peuples avancés de 15 degrés vers l'orient. On peut ainsi connaître par la différence des degrés celle des heures, et par la différence des heures celle des degrés. Si nous prenons pour exemple un lieu où le soleil ait paru quatre heures plus tôt, nous saurons qu'il est situé à soixante degrés plus à l'orient.

Puisque l'on remarque également une exacte correspondance entre la latitude d'un lieu et la longueur du jour qui l'éclaire, on peut juger de l'une par l'autre, et l'on reconnaîtra, par exemple, que tous les lieux où le plus long jour est de seize heures sont situés vers le 49° parallèle.

Partout on s'aperçoit de la différence des saisons par celle des heures où le soleil se lève, et l'on remarque aussi cette différence par celle des points de l'horizon où il commence son cours. Comme cet astre semble voyager entre les tropiques, et se déplacer journellement pour passer de l'un à l'autre, son point de départ et la durée de sa course varient journellement.

On sait au reste que tous ces voyages du soleil ne sont qu'apparens : c'est nous qui tournons autour de lui et qui lui attribuons nos propres mouvemens.

Tous ces cercles que nous avons décrits, et qui forment une espèce de réseau autour du globe, n'existent pas dans la nature. Nous les appliquons à la terre comme des moyens artificiels, comme des instrumens pour en mesurer la surface, et pour calculer tous les phénomènes liés à ses révolutions. Les mêmes cercles n'ont-ils pas été transportés dans le ciel, dont les régions sont pourtant sans limites ? ne nous aident-ils pas à le partager en diverses contrées, à y tracer la ligne des constellations que la terre visite tour-à-tour, et les points de l'Empyrée qui correspondent aux deux pôles, et la direction des orbites des planètes, et la place que chaque astre occupe dans le ciel ? Pour étudier l'univers il fallait le décomposer. Rien ne prouve autant l'activité et l'étendue de l'esprit humain, que les moyens ingénieux qu'il a mis en usage, pour s'étendre vers l'infini et pour le soumettre à ses calculs.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Nous avons considéré le globe terrestre comme une partie de l'univers et comme un de ces corps planétaires qui accomplissent, à travers les cieux, leurs révolutions. Cherchons maintenant à nous rendre compte de l'aspect général de sa surface : c'est ici que commence la véritable description de la terre.

Les deux tiers du globe sont couverts par les eaux de l'Océan : les continents et les îles en occupent l'autre tiers, et la plus grande partie des continents se trouve placée dans l'hémisphère boréal.

Le noyau du globe semble être partout le même; des couches terrestres occupent le fond des mers comme elles s'élèvent au-dessus de leurs rivages; et entre les niveaux de nos montagnes et ceux du fond des mers, on ne suppose pas trois lieues de différence, ce qui forme la millième partie du diamètre de la terre. Ce sont même là les plus grandes inégalités terrestres; on ne les retrouverait qu'entre les sommets du Chimborazo ou de l'Himalaya et les plus grandes profondeurs de l'Océan : de telles irrégularités sont peu sensibles, si on les compare à la masse du globe.

Pendant une longue suite de siècles, nous n'avons connu que trois parties de la terre : nous ignorions les peuples d'Amérique, ils nous ignoraient également. De part et d'autre on bornait à un seul continent la surface terrestre; et depuis qu'on a découvert un autre hémisphère, nous avons partagé la terre en ancien et nouveau monde, comme si celui qui avait échappé jusqu'alors à nos recherches venait à peine d'être formé.

Un troisième continent, la Nouvelle-Hollande, nous est ensuite apparu, et d'autres navigations plus récentes sont venues étendre nos découvertes, en peuplant d'îles nombreuses les divers parages de l'Océan : elles ont même étendu leurs conquêtes à travers les zones glaciales; elles y ont forcé les passages qui nous avaient été longtemps fermés. On a tenté de vaincre, dans ces régions désolées, tous les obstacles de la nature, toutes les rigueurs du climat, et une grande et nouvelle carrière s'y est ouverte aux entreprises et au courage de l'homme.

Chaque siècle avait offert à la Géographie son tribut; mais les époques les plus fécondes en résultats sont celles où l'on a multiplié les grandes expéditions maritimes et les voyages de terre, entrepris dans les

intérêts de la civilisation, de la science et du commerce. Ces communications, ouvertes entre les différens peuples, ont accru nos connaissances sur la structure générale du globe et sur les différentes couches dont son enveloppe est formée.

On a remarqué que les centres des grandes régions de la terre en étaient les parties les plus éminentes, et que les niveaux s'abaissaient par degrés jusqu'aux rivages de l'Océan. Un plateau élevé, que couronnent les plus hautes montagnes du monde, occupe le centre de l'Asie : la chaîne des Alpes s'étend au milieu de l'Europe; tout nous porte à croire que des hauteurs semblables dominent le centre de l'Afrique, et les sommets des Cordillères surmontent, en Amérique, la région des nuages.

La plupart des montagnes secondaires s'attachent à ces différens groupes; elles en forment les embranchemens, et s'étendent autour d'eux, comme autant de rayons, entre lesquels se creusent les vallées, s'élargissent les plaines, et circulent les eaux qui les fertilisent.

D'autres montagnes sont isolées; elles ne tiennent plus à ce système de hauteurs échelonnées et progressives, elles s'élèvent d'une manière abrupte au milieu des plaines ou sur la rive des mers. Rien n'est uniforme dans la nature, et l'ordre qui règne dans toutes ses parties s'accorde néanmoins avec une extrême variété.

Ces rochers, ces montagnes, toutes les couches qui entourent notre globe, appartiennent à différentes formations. Près des sommets granitiques des Alpes s'étendent les rochers calcaires du Jura; ils se prolongent vers les Vosges, où le granité reparait encore; ils s'agglomèrent en grès ou deviennent gypseux aux bords

de la Seine, tandis qu'au centre de la France ils se mêlent à des substances volcaniques, et que les granites se retrouvent dans les montagnes d'occident. Les mines de fer, de plomb, de cuivre, de charbon fossile sont dispersées dans ce vaste territoire; les marbres n'y sont pas les mêmes, ils se distinguent par leur composition, leurs couleurs, leur densité; les couches de tuf, de terre argileuse, d'ocre, de sable, de tourbe, de cailloux, superposées les unes aux autres, varient dans la combinaison et dans l'arrangement de leurs assises, et ces mélanges, ces transitions naturelles que l'on remarque sur différens points de la France, se reconnaissent également dans d'autres régions.

Toutes ces formations, qui sont sous nos yeux, ont-elles appartenu à la terre dès son origine et ce globe aurait-il été lancé dans l'espace des cieux avec tous les accidens actuels de sa surface? Rien ne peut nous indiquer quelle fut la distribution première des continents et des mers; mais l'empreinte des révolutions est profondément gravée sur tout ce qui nous environne.

Si nous observons les changemens qu'a pu produire l'explosion des feux souterrains, nous voyons des montagnes se soulever, ouvrir avec fracas leurs cratères, et ensevelir sous les débris des rochers et sous des torrens de lave les plaines qui s'étendent à leurs pieds.

Dans la plupart des contrées du globe, on aperçoit des traces d'un tel phénomène; les éruptions volcaniques y ont eu leurs époques et leur durée temporaire; d'anciennes convulsions se sont assoupies et plusieurs embrasemens ont cessé; mais il en est resté d'ineffaçables vestiges, et tous ces amalgames de minéraux, qui étaient entrés en fusion dans les arénaux de la terre, et qu'elle a rejetés de son sein, attestent l'état d'incan-

descence où ils furent autrefois ; les cratères éteints , qui étaient alors des gouffres de flamme , subsistent encore , et les débris , confusément entassés autour de leur enceinte , ont changé l'aspect de la nature . Tous ces sillons de feu dont elle fut creusée , toutes ces combinaisons formées au milieu des volcans , se reconnaissent dans les montagnes des Cévennes et de l'Auvergne , dans les colonnes basaltiques qui décorent les grottes de Fingal et pavent la chaussée des Géans , dans les effusions de lave qui ont débordé de toutes parts sur les vallées de l'Islande , sur les plaines de la Sicile , sur les champs Phlégréens , antiques avenues des enfers .

Ces feux souterrains rugissent quelquefois sous le lit des mers : ils l'ébranlent , ils le soulèvent , ils prolongent leurs soupiraux jusqu'à la surface des vagues , et les débris qu'ils lancent et qu'ils accumulent autour d'eux comblent une région maritime . Une île inattendue se développe au milieu des flots . Quelquefois spongieuse , mal affermie , élevée sur des voûtes cavernieuses , elle s'écroule , elle disparaît dans l'abîme d'où elle était sortie , et son existence éphémère n'a duré que quelques jours ; mais plus souvent cette île de création nouvelle résiste aux efforts des vagues et devient inébranlable . Telles sont , au nord de la Sicile , ces îles vulcaniennes , dont le nom atteste tout à-la-fois l'origine et les éruptions successives ; telles furent autrefois , dans les archipels de la Grèce , les îles de Théra , de Délos , de Lemnos . Les fables anciennes , qui nous montrent ces îles balancées sur les eaux , n'ont sans doute voulu peindre que les exhaussemens et les dépressions alternatives qu'éprouva leur surface avant d'arriver , par plusieurs oscillations successives , à l'état solide et constant qui leur est resté .

D'autres ébranlemens souterrains, sans être accompagnés des mêmes phénomènes volcaniques, ont dénaturé l'aspect de diverses contrées, en secouant la terre sur ses fondemens, en déchirant sa surface, et en creusant les abîmes où des roches menaçantes allaient s'engloutir, où des fleuves tout entiers allaient précipiter leurs eaux. De tels changemens nous sont attestés, dans les pays de montagnes surtout, par le désordre des rochers et par la chute de ces blocs immenses dispersés au hasard dans les vallons; et dont les couches et les niveaux ne se correspondent plus. Les traditions historiques nous rappellent plusieurs exemples de ces catastrophes : la vallée de Pleurs, dans les Alpes, leur a dû son nom; la Calabre en porte l'empreinte, et l'on en retrouve, en Europe, des traces nombreuses jusqu'au milieu de ces rochers qui hérissent la Norwège, et dont les anfractuosités et les précipices attestent les convulsions de la terre.

Ces commotions sont locales et instantanées; la plupart des régions du globe n'en ont pas souffert; mais il est d'autres causes de changemens dont l'action est à-la-fois moins brusque et plus générale; elles agissent d'une manière constante, et doivent à la succession des siècles leurs inévitables progrès.

Suivons le cours des fleuves, ils entraînent avec eux le limon de leur lit, les couches de terre de leurs rives, ils vont les déposer sur d'autres bords, ils en transportent une partie jusqu'à leur embouchure. Souvent ils abandonnent, sur le littoral des mers, tous les corps, toutes les substances dont ils se sont chargés dans leur cours, et en accumulant devant eux la terre qu'ils ont déplacée, ils prolongent leur lit et agrandissent quelques parties des continens.

Les pentes des montagnes où ces fleuves prennent leur source étaient souvent ornées d'une verte forêt; mais les eaux y ont creusé de profondes ravines, les terres se sont éboulées; les roches qui en étaient revêtues sont dépouillées et stériles, et cette masse inculte et sauvage a perdu sa parure, tandis que la terre, s'amoncelant au fond de la vallée, s'enrichissait d'une plus abondante végétation.

Supposons que cette érosion des flancs d'une montagne ne se soit pas faite lentement et par degrés, et qu'elle soit due à ces torrens, à ces cataractes du ciel qui fondent quelquefois sur une contrée, et dont on a de si effrayans exemples dans les régions des tropiques : alors la chute des terres est immédiate, et les plantes des vallées inférieures, qui en sont tout-à-coup écrasées, se trouvent ensevelies sous des couches nouvelles. Souvent elles y subissent une transformation, elles passent à l'état fossile, elles se pétrifient, et le végétal qui n'est plus appartient désormais à un autre règne.

C'est sans doute à des ravages et à des bouleversemens analogues que l'on doit l'ensevelissement d'un nombre infini d'êtres animés, qui furent surpris et arrêtés par ces subites invasions. La terre devint leur tombeau, et leurs élémens organiques les moins solides et les plus faciles à décomposer furent réduits en poudre; mais la charpente qui en soutenait l'assemblage admit alors d'autres principes de conservation. Les fibres osseuses firent incessamment place aux couches minérales qui vinrent s'y substituer, et la terre garda, dans ses catacombes, quelques dépouilles des antiques générations.

C'est ainsi qu'ont été conservés, à travers une longue suite de siècles, les ichtyolites des monts Rügeniens, les ossemens pétrifiés de la montagne de Saint-Pierre

près de Maestricht, les ramures de cerfs gigantesques trouvées dans les vallées d'Irlande, les débris fossiles de l'ours des montagnes, ceux de quelques grandes espèces qui ont disparu, comme le mammoth, ou qui ne se retrouvent plus que dans d'autres climats, comme le rhinocéros ou l'hippopotame; tous ces géans de la nature ont perdu une partie de leurs domaines, et plusieurs se sont anéantis.

Nous venons d'indiquer différens principes d'action qui tendent à varier l'aspect de la surface terrestre; mais les mers y produisirent des révolutions plus grandes, soit en rompant les digues des contrées où leurs eaux se précipitèrent, soit par cette action continue des flots sur les rivages qu'ils battent sans cesse, qu'ils envahissent quelquefois, et qu'ils couvrent d'une nouvelle couche de terre ou d'autres sédimens propres à favoriser la végétation.

Arrêtons-nous à ces constructions multipliées, dont les fondations jetées dans l'Océan s'élèvent et se développent sans interruption. C'est ici que se manifeste, dans tout ce qu'il a de plus grand, de plus fécond, de plus merveilleux, ce système de transformation qui donne aux êtres organiques et inorganiques un autre mode d'existence, qu'ils assimile à d'autres corps, et parvient, en accumulant leurs débris ou leurs créations, à former des bancs et des îles qui s'exhaussent graduellement. Ces substances calcaires, ces espèces d'arbres sous-marins qui semblent végéter, renferment les demeures, les ruches de ces gorgones, de ces polypes innombrables qui du fond des eaux prolongent au loin leurs ramifications, en appliquant l'une à l'autre leurs cellules. Ces madrépores s'étendent et se croisent dans tous les sens; leurs branches, leurs faisceaux, se réunissent; la masse de-

vient compacte; et cet édifice, lentement élaboré dans le sein des mers, devient la base d'un nouveau territoire, où les formes de la végétation et celles de la vie vont recevoir d'autres modifications.

Dans les régions méridionales, ces créations sont plus nombreuses; et des zoophytes, aussi variés par leurs espèces qu'inépuisables dans leur reproduction, se dirigent par des rameaux infinis vers la surface des flots. Il semble que l'astre du jour aide à leurs développemens dans les contrées qu'il échauffe de ses rayons. Ce travail se continue, et la plupart de ces fabrications progressives sont encore cachées sous les eaux: elles les surmonteront un jour: et des contrées qui n'existent pas encore pour nous seront peuplées par d'autres générations. Un tel avenir n'est point hypothétique: on peut juger par les îles sorties du sein de l'Océan à plusieurs époques successives, depuis les temps anciens jusqu'au siècle présent, que tous les enfans de la nature ne sont pas épuisés et qu'elle est toujours en travail. L'Océan serait donc le vaste réservoir, où elle rassemble et développe en secret ses forces créatrices: elle fait servir à ses desseins les plus nombreuses populations des mers; et si elle a recours à leurs travaux et à leurs principes de vie pour produire des îles nouvelles, ne serait-ce point par un procédé semblable qu'elle aurait élevé une partie de nos continents? Ils dominent aujourd'hui la surface des eaux; mais on a la certitude qu'ils en furent convertis autrefois puisqu'on retrouve encore dans la plupart de leurs agrégations calcaires la forme des coquillages, et même celles des animaux marins ou fluviatiles dont elles ont été formées.

Plusieurs causes de mouvement, qui dureront autant que le système du monde, favorisent et perpétuent cette

action des mers : la majesté de leur spectacle nous avertit de leur puissance. Souvent elles minent les rochers escarpés qui dominent leurs rivages ; et quand la base en est détruite , ces masses colossales tombent et s'abîment dans les flots.

Au milieu des parages de l'Océan , où l'on remarque des courans réguliers , leur direction constante et toujours la même exerce sur la ligne qu'ils parcourent une force irrésistible , soit qu'elle creuse à ces grands fleuves maritimes un lit plus profond , soit qu'elle aille heurter de tout le poids de leurs flots le continent ébranlé.

Mais il est un autre mouvement , imprimé à la masse entière des eaux par la puissance des deux corps célestes qui les attirent. L'Océan , soumis à l'action du flux et du reflux , tantôt verse ses flots sur l'immensité de son rivage ; tantôt il les reprend : il soulève , il abaisse tour-à-tour les différentes régions de sa surface ; il s'irrite dans son domaine et souvent il en franchit les limites.

Le même principe d'attraction qui retient la terre dans son orbite autour du soleil , et la lune dans son orbite autour de la terre , produit cette constante émotion de l'Océan. L'action de la lune est ici la plus puissante : c'est elle qui détermine le retour périodique des marées ; elle les assujétit à sa propre révolution , et l'énergie de ses effets est due à son voisinage de la terre , dont elle est le satellite , et dont elle n'est éloignée que de la valeur de trente diamètres terrestres ; environ quatre-vingt-six mille lieues ; mais cette action n'est pas uniforme dans ses résultats ; elle est augmentée ou affaiblie selon qu'elle est aidée ou contrariée par celle du soleil , c'est-à-dire suivant les phases de la révolution lunaire , et suivant la situation relative des deux astres

à l'influence desquels est soumise l'intensité du flux et du reflux.

Cette influence n'est elle-même qu'une application du principe de gravitation générale qui préside au système du monde, principe en vertu duquel toutes les parties d'une même sphère tendent vers un centre commun, en même temps que tous ces globes s'attirent entre eux. Ni la cohésion mutuelle des corps solides dont se compose la masse de la terre, ni la cohésion des fluides qui l'environnent, ni leur gravitation vers le centre ne peuvent être détruites par l'attraction lunaire; mais si cette dernière force n'est pas assez puissante pour les disjoindre et les décomposer, du moins elle suffit pour ébranler l'atmosphère et soulever les flots de l'Océan.

Plus ces mouvemens des mers se rapprochent de l'équateur, plus la cause qui les produit a d'efficacité; elle s'exerce sur cette partie du globe avec toute sa force; et c'est là qu'afflue de tous les points cet immense volume d'eau, dont l'attraction des corps célestes élève le niveau et augmente la température.

Aussi la zone torride s'est plus vivement ressentie que toutes les autres contrées du globe de cette impulsion générale des mers; qui tous à-la-fois s'élèvent vers l'équateur et sont entraînées vers l'ouest. Les rivages occidentaux des deux mondes sont les plus exposés à ces continuelles assauts de l'Océan, et ce sont eux qui en ont le plus souffert. On en trouve l'évident témoignage dans la configuration des extrémités de l'Asie et dans celle des parages qui séparent les deux Amériques; les flots s'y ouvrent un passage à travers de nombreux archipels; et leurs courans réguliers, leurs monssons alternatives dérivent de l'attraction à laquelle ils sont soumis ainsi que de la différence des saisons.

Dans ces grandes agitations qui remuent toute la masse des eaux, les sables voyagent, les terres se dissolvent, la forme des rivages subit des changemens. Ici elle est rongée par les eaux, ailleurs il se forme des attérissemens : ce que la mer a conquis sur quelques territoires lui est enlevé sur d'autres points : son domaine s'est déplacé, mais il ne s'est pas agrandi.

La masse des eaux n'aurait-elle pas même diminué de volume, par un effet de ces combinaisons chimiques dont l'infatigable activité change les agrégations des élémens et substitue de nouveaux corps à ceux qui ont perdu leur primitif assemblage? ce système de décomposition et de modifications nouvelles nous aide à concevoir comment une plus grande partie de la surface du globe put autrefois être cachée sous les eaux, comment la terre découvrit progressivement ses régions inondées, qui gardent encore aujourd'hui les traces de leur ancienne enveloppe maritime, et comment elle continue de poursuivre et d'étendre ses conquêtes sur l'Océan.

Sans remonter à des siècles anciens et ténébreux, que n'atteignent point nos traditions historiques, cette retraite de la mer est attestée sur plusieurs rivages de l'Europe, par des monumens et par le témoignage des hommes. D'anciens ports de la Méditerranée se trouvent plus éloignés du littoral : des lagunes maritimes y occupent moins d'espace : différens fleuves ont prolongé leurs bras avant de se perdre dans la mer. La Baltique s'est rétrécie, et les plages sablonneuses du nord de l'Allemagne ont empiété sur ses eaux ; la Hollande a reculé ses rivages, et le travail de la nature a aidé à celui des hommes. Nous nous bornons ici aux exemples rapprochés de nous ; mais d'autres parties de la terre ont reçu des accroissemens analogues.

Cette extension des continens n'est sans doute ni uniforme, ni générale; mais soit que l'on suppose une diminution réelle dans le volume des eaux, soit que l'on admette que la terre, en se retirant de plusieurs côtes qu'elle baignait autrefois, se soit rejetée sur d'autres rivages, on est conduit à remarquer que la surface du globe terrestre n'est pas la même à toutes les époques, et que, si ses divisions physiques sont moins changeantes que ses divisions politiques, du moins elles ne sont pas immuables. Le géographe qui les observe, et qui veut s'en rendre compte, cherche à suivre la marche et les phénomènes de la nature : il lui consacre quelques études, et sans prétendre embrasser une science si vaste, il y fait un choix; il le ramène à son sujet; il examine si l'on peut, en soulevant les dernières couches de la terre, expliquer une partie des changemens qui se sont opérés à la surface.

Ces considérations générales sur quelques-unes des causes qui ont pu modifier l'aspect de notre globe, ne nous représentent encore qu'un monde stérile et désert, livré au choc ou à l'action interne des élémens, et conservant l'empreinte des révolutions subites qu'il a éprouvées, ou d'une longue suite de changemens progressifs; mais enfin un monde habitable s'offre à nos yeux : la terre va se couvrir de plantes, d'animaux, de peuples, et de toutes les richesses qu'elle doit à la nature ou à la main des hommes.

La suite de ce Mémoire est une Notice sur la Géographie botanique et zoologique, insérée dans la collection des Bulletins (n° 122, tome XIX).

CHRONOLOGIE

DES PLUS ANCIENNES CARTES D'AMÉRIQUE.

(Extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD par le baron ALEXANDRE DE HUMBOLDT.)

Paris, 24 décembre 1835.

..... Le feuillet ci-joint donne de la netteté à la série des faits que j'ai éclaircis par de longues et pénibles recherches. C'est un homme obscur, qui allait manger du raisin en Lorraine, qui a inventé le nom d'*Amérique*, qu'Appien, Vadianus et Camers ont répandu depuis, par Strasbourg, Fribourg et Vienne. L'immense célébrité du petit ouvrage d'Appien a propagé le mal, par d'innombrables éditions, en Hollande et ailleurs. ...

Paris, 15 décembre 1835.

ALEX. DE HUMBOLDT.

NOTE.

1500. La plus ancienne carte *dessinée* de l'Amérique que l'on connaissait jusqu'ici était celle de 1527, de la bibliothèque d'Ebner de Nuremberg, aujourd'hui à la bibliothèque militaire de Weimar. Elle est de deux ans antérieure à la carte de Diego-Ribero, gravée par Gussefeld, et aujourd'hui également conservée à la bibliothèque militaire de Weimar (j'ai comparé les deux cartes,

qu'on a souvent confondues, dans l'*Examen critique*, p. 182). La mappemonde de la collection de M. le baron Walckenaer, reconnue pendant le choléra, en 1832, est dessinée à Puerto Santa-Maria, en 1500, par Juan de la Cosa, compagnon du second voyage de Colomb, compagnon d'Ojeda et de Vespuce dans l'expédition de 1499 (voyez la chronologie des découvertes dans l'*Examen critique*, p. 101). C'est ce Juan de la Cosa, dont, selon le témoignage de Bernardo de Sbarra dans le procès du fiscal contre don Diego Colon, l'amiral se plaignait, puisque Cosa « hombre habil andaba diciendo » que sabia mas que el.

1507. Martinus Ylacomylus, professeur à Fribourg, qui, dans le temps des vendanges, va en Lorraine dont le duc, grand protecteur des études géographiques, était lié avec Vespuce, propose, le premier, dans une petite cosmographie (*Cosmographiæ introductio: insuper quatuor Americi Vesputii navigationes. Imp. in urbe Deodati* 1507), le nom d'*Amérique*. Avant Navarrete et Washington Irving, ce livre a été cité par Canovai et le chevalier Napione (*Primo scopritore*, p. 39 et 111); mais aucun de ces auteurs n'a connu la personne d'Ylacomylus et ses rapports avec Vespuce par la Lorraine. Navarrete prend même Saint-Diez en Lorraine pour une ville en Hongrie; pour Tata. Les plus anciennes éditions de la *Margaritha philosophica* de 1503, 1504, 1508 et 1512, et une lettre d'Ylacomylus à Philsius Wosigena (Ringmann, professeur à Bâle, traducteur d'un Jules-César), répandent du jour sur Ylacomylus, qui confondait Colomb et Vespuce comme le public confond souvent les capitaines Ross et Parry, ne connaissant qu'un seul de ces navigateurs. Je crois qu'Ylacomylus est le géographe Wald-Seemulter, auteur d'une

carte marine allemande. La date de 1507 prouve seule déjà combien est injuste l'inculpation si souvent répétée contre Vespuce d'avoir placé son nom sur des cartes du nouveau continent, comme *pilote major* du roi d'Espagne : Vespuce n'a eu cette charge que depuis le 22 mai 1508.

1508. En 1508 paraît dans l'édition de Ptolémée la première carte gravée du nouveau continent, mais sans nom d'*Amérique*, par Jean Ruysch, comme l'a fait voir M. Walekenaer dans la *Biographie universelle*, tome vi, p. 207, et *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, p. 186.

1509. En 1509, je trouve le nom d'*Amérique* (proposé par Ylacomylus en 1507) déjà en usage comme une dénomination très connue, dans un ouvrage cosmographique anonyme, qui porte le titre de *Globus mundi declarati sive descriptio mundi et totius orbis*, impress. Argent. 1509; c'est trois ans avant la mort de Vespuce. L'ouvrage a été faussement attribué par Panzer à Henricus Loritus Glaucanus, né en 1488, auteur de *Geographiæ liber*, Basil. 527.

1512. L'Amérique est aussi nommée, dans la lettre à Rodolphe Agricola, datée de Vienne 1512, par Joachim Vadianus, dans le commentaire de ce savant sur Mela (*Pomponius Mela, de orbis situ, cum commentariis Joachimi Vadiani*), *adjecta est epistola Vadiani, ab eo pene adolecente, ad Rod. Agricola juniorem scripta*. Tout le livre est de 1522; mais la lettre qui renferme le passage d'Amérique devenu célèbre récemment, est de 1512. Cancellieri a faussement cru que c'est Vadianus qui a prononcé le premier le nom de l'Amérique.

1520. La première carte gravée du Nouveau-Monde avec le nom d'Amérique n'est pas celle de Ptolémée de

1522, mais une mappemonde de Petrus Appianus de 1520; annexée une fois à l'édition de Camers de Solin polyh. (*Viennæ austr.* 1520), une seconde fois à l'édition de Vadianus de Mela, 1522. Cette carte, avec le nom d'*Amérique*, offre sur la planche la date de 1520; l'isthme de Panama s'y trouve percé par un détroit, ce qui est d'autant plus remarquable que cette erreur des cartes chinoises récentes est déjà consignée sur un globe de Jean Schoner, qui est comme la carte d'*Appien* de 1520 (voy. mon *Examen critique*, p. 125). De plus, cette carte d'*Appien*, tout en offrant le mot d'*Amérique*, ajoute dans cette même partie méridionale « qu'elle a été découverte en 1497 par Colomb » (c'est l'année de la prétendue découverte de Vespucé ajoutée au nom de Colomb!), tandis que dans le *Cosmographicus liber Petri Appiani, studiosè correctus per Gemmam Phrysiū* (Antverpiæ 1529), on lit : « *Quarta pars mundi ab Americo Vesputio ejusdem inventore nomen sortitur. Inventa est anno 1497* ». Éternelle confusion des deux noms, qui a pris naissance entre la Lorraine, l'Alsace, Fribourg et Vienne.

1522. C'est sans doute parmi les éditions de Ptolémée, la première (celle de 1522), qui offre le nom d'*Amérique*, comme l'ont fait voir le chevalier Napione (*Primo scopitore*, 1809, p. 88) et M. Walckenaer (1, p. 352); mais cette carte avec le nom d'*Amérique* est de deux ans postérieure à la carte gravée dans le Solin de Camers et le Mela de Vadianus.

AL. HUMSOLDT.

TREMBLEMENT DE TERRE AU CHILI.

On se rappelle les désastres causés au Chili par un horrible tremblement de terre qui a eu lieu le 20 février dernier, et dont les journaux d'Europe ont fait mention. Une lettre adressée de Buénos-Ayres contient des détails circonstanciés sur ces déplorables évènements.

La ville de la Conception est détruite : il n'y a plus ni temples, ni édifices publics, ni maisons particulières ; la ruine a été complète. Des familles entières étaient fugitives et errantes , sans pouvoir trouver un seul asile contre les intempéries. Un grand nombre d'habitans, de tout âge et de tout sexe , ont été ensevelis sous les ruines.

A Talcahuano, la première secousse, en moins de trois minutes, renversa tous les toits et fit écrouler une grande partie des édifices. Une immense vague s'éleva brusquement de la mer et inonda tous les villages qui environnent le petit port de Tambes. En se retirant avec précipitation , elle entraîna un grand nombre d'habitans avec les décombres des bâtimens que le tremblement de terre avait renversés. Peu de minutes après, la mer se retira à près d'un quart de lieue de la côte, laissant le port à sec.

On écrivait de Chillan, le 30 février, que le tremblement de terre y avait été suivi d'un ouragan épouvantable qui avait déraciné les arbres et renversé tout ce qui avait résisté à la secousse ; cet orage était accompa-

gné d'un bruit extraordinaire, semblable à celui qu'aurait produit un millier de tambours et de trompettes.

On disait d'Avanco, le 8 mars, que l'île de Sainte-Marie, détruite avec ses habitans, avait entièrement disparu avec tous les rochers qui l'environnaient. La mer, en se retirant, avait laissé à sec une multitude de phoques, qui sont très abondans dans ces parages.

A Talca, la terre commença à s'ébranler avec lenteur et sans bruit; les habitans prirent la fuite. Bientôt eut lieu une secousse affreuse, qui, en peu de minutes, renversa presque tous les édifices de cette ville, sous les ruines desquels périrent un grand nombre de personnes. La plupart des églises s'écroulèrent, et l'église paroissiale est entièrement détruite.

La ville de Florida avec son territoire, et celle de Hualqui, ont eu le même sort. La terre s'est entrouverte en plusieurs lieux, et l'on assure qu'une petite montagne du district de Coyanco a disparu.

Il en a encore été de même de la ville de Cauquenes et de ses environs. On cite plusieurs autres villes presque entièrement détruites, telles que Colema, Angeles, Beres, etc.

Une catastrophe qui a produit de tels malheurs ne mérite que trop d'occuper une triste place dans l'histoire des grandes calamités publiques.

L'auteur de la lettre qui nous fournit ces détails est un compatriote qui a fait ses études à Chambéry. Il nous annonce qu'il espère envoyer, sur la fin de l'année, pour le cabinet d'histoire naturelle de Chambéry, quelques oiseaux qu'il a préparés lui-même.

Communiqué par M. Bonaparte, de l'Académie de Turin.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 novembre 1835.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire perpétuel de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg remercie la Société de l'envoi qu'elle a fait à cette académie, de la 2^e série de son Bulletin.

La Société royale asiatique de Londres adresse le complément du 3^e volume de ses Transactions et le n^o 11 de son Journal; et la Société asiatique de Calcutta envoie les tomes xvii et xviii des *Asiatic Researches*.

M. Lecomte de Laveau fait hommage à la Société de sa *Description de Moscou*.

M. d'Arceub lit une note préliminaire destinée à être placée en tête de la relation des voyages de Rubtsov, Plan Carpin, Bernard, Sevalf, etc., etc., que publie la Société. Renvoi à la section de publication.

M. Caillier lit une note sur la Syrie, en réponse aux observations adressées à la Société par M. le baron de Hammer, et par M. Ch. Guys, consul de France à Salonique.

M. Ansart lit un extrait des *Asiatic Researches* relatif

à la population de quelques villes de l'Hindoustan. Renvoi au comité du Bulletin.

La Commission centrale fixe le jour de l'assemblée générale de la Société au 27 novembre; M. le président invite MM. les membres qui auraient des communications à faire, à vouloir bien en donner lecture à la prochaine séance de la Commission centrale.

M. le président informe la Société de la perte qu'elle vient de faire dans la personne de M. Cadet de Metz, et il paie à la mémoire de ce savant respectable le tribut d'éloges qu'il mérite à tant d'égards.

La section de publication se réunit en comité immédiatement après la séance, pour examiner la note lue par M. d'Avezac, et elle en ordonne l'impression dans le recueil de la Société.

Séance du 20 novembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Francis Lavallée, agent consulaire de France à la Trinidad de Cuba, adresse à la Société une *Description historique, géographique et statistique sur l'île de Cuba*. Ce document est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Jomard donne lecture de l'extrait d'une lettre datée de Tunis, qu'il a reçue de M. Pascal Coste, architecte, connu par ses travaux en Égypte et par sa carte du Delta. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Lafont communique la suite de son Mémoire sur les noirs des Philippines, et sur quelques-unes des îles de la Malaisie et de l'Australie. Quelques fragments de ce mémoire seront lus à la séance générale du 27 novembre.

Séance du 4 décembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Bianchi, secrétaire de la Société, communique le procès-verbal de la séance générale du 27 novembre; la rédaction en sera soumise à l'assemblée du mois de mars prochain.

M. le vicomte de Santarem adresse ses remerciemens à la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et il annonce qu'il s'estimera heureux de pouvoir coopérer à ses utiles travaux.

M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, transmet à la Société, de la part de M. l'abbé Pallegoix, missionnaire de Siam, une lettre contenant des renseignemens utiles sur le Laos, pays encore peu connu. M. Langlois accompagne cet envoi de quelques remarques qu'il a rédigées soit d'après ce qu'il a appris sur le Laos, pendant un séjour de douze ans au Tong-king, soit d'après une autre lettre de M. Pallegoix, insérée dans les Annales de la Société pour la propagation de la foi. Ces documens sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. Alexandre Vattermare, voyageur français, remet à la Société plusieurs feuilles de la grande carte du royaume de Hanovre publiée par M. Papen, lieutenant au corps royal des ingénieurs hanovriens. Cet envoi est fait au nom de l'auteur par M. le docteur Grote, son correspondant.

M. de la Roquette, consul de France à Elsenéur, adresse, de la part de la Société des antiquaires du nord, un volume du recueil de ses Mémoires.

M. Vattermare dépose ensuite sur le bureau un mé-

moire dont l'objet est de préparer l'établissement d'un système général d'échange entre les musées, les bibliothèques du royaume et les différentes sociétés scientifiques qui possèdent plusieurs exemplaires d'un même ouvrage ou qui ont quelques doubles dans leurs collections.

M. le président fait ressortir l'utilité d'un projet qui tendrait à répandre davantage et d'une manière plus égale tous les moyens d'instruction : il assure ensuite M. Vattemare de l'intérêt avec lequel la Société accueillerait une notice de ses différens voyages en Europe.

M. Bianchi remet à la Société, de la part de M. Desgraz-Bory, un plan d'agrandissement pour le port de Marseille. L'auteur désire que la société le fasse examiner; MM. Corabœuf et Bérard sont invités à en rendre compte à la Commission centrale.

M. d'Avezac lit une notice géographique et historique sur le Borghou et le Bondou, et M. Roux de Rochelle un mémoire sur l'étude de la géographie physique.

M. le capitaine Gabriel Lafont lit, sur les aurores australes, un note extraite du journal du brick espagnol *le Candide* qu'il commandait en 1831.

Séance du 18 décembre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Adolphe Barrot, au moment de partir pour les mers de la Chine, en qualité de consul de France aux îles Philippines, offre ses services à la Société pour l'exploration de ce pays encore si peu connu, et il la prie de vouloir bien lui remettre des instructions propres à le guider dans ses recherches : la Commission centrale accueille avec gratitude cette proposition, et

elle invite trois de ses membres, MM. Eyriès, Lafond et Daussy à préparer une série de questions qui sera adressée à M. Darrot.

M. Barbié du Bocage fait les mêmes offres de service au nom de MM. Hersant et David, membres de la Société qui se rendent, en qualité de consuls de France, le premier à Philadelphie, et le second à San-Iago de Cuba.

La Société royale géographique de Londres adresse la deuxième partie du tome V de son Journal, et la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne remercie la Commission centrale de l'envoi de son Bulletin.

Par une lettre particulière datée de Bombay, le 3^e juillet 1835, M. Fontanier, consul de France à Bassrah, mande à M. Jaubert qu'il a fait une assez belle collection de plantes marines, de coquilles et de coraux, dans la mer Rouge, dont la richesse, en fait de madrépores, surpasse celle de toutes les mers de nos climats. M. Fontanier a réuni, de plus, divers renseignements géographiques sur le Hegjaz, et notamment une carte des environs de la Mekke, et un itinéraire de la Mekke à Bassrah. M. Jaubert est prié d'adresser, au nom de la Société, des remerciemens à M. Fontanier.

M. Jomard donne quelques détails sur une carte autographe de la province de Quito, par d'Anville, qui se trouve à la Bibliothèque du Roi.

La Commission centrale, aux termes de son règlement, procède au renouvellement des membres de son bureau pour 1836, et elle nomme :

Président, M. le colonel Corabœuf.

Vice-présidens, { M. Roux de Rochelle.
M. Daussy.

Secrétaire-général, M. d'Avezac.

La commission centrale procède ensuite à la forma-

tion de ses diverses sections , qui se trouvent ainsi composées :

Section de correspondance : MM. Bajot , Callier , Delcros , Isambert , Jaubert , Jouannin , Lafont , César Moreau , Noël-Desvergers , d'Orbigny , Tardieu , Walckenaer , Warden.

Section de publication : MM. Albert-Montémont , Ansart , Barbié du Bocage , Bérard , Bianchi , Boblaye , Costaz , Eyriès , Huerne de Pommeuse , Jomard , de Ladoucette , de Larenaudière , Poulain.

Section de comptabilité : MM. Boucher , Cadavène , Denaix , Haxo , Réaume , Roger.

M. le colonel Corabœuf remercie ses collègues de l'honorable confiance qu'ils veulent bien lui témoigner en l'appelant à la présidence, et il compte sur leur concours pour remplir les devoirs que lui imposent ses nouvelles fonctions. Organe en même temps des sentimens de la Société , il exprime sa reconnaissance à M. Roux de Rochelle, pour le zèle éclairé qu'il n'a cessé d'apporter dans l'exercice de ses fonctions , pendant l'année qui vient de s'écouler.

M. Roux remercie la Société des sentimens de bienveillance dont elle l'a honoré pendant le cours de ses fonctions.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances de novembre et décembre.

Par la Société Asiatique de Calcutta : *Asiatic researches*, vol. 17 et 18, et index des 18 vol.

Par la Société asiatique de Londres : *Transactions*, vol. 3, appendix. — *The journal of the Asiatic society*, n° 4, in-8°.

Par M. Leconte de Laveau : *Description de Moscou*, 2 vol. in-8°.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 39° et 40° livraisons, comprenant les voyages de Basil Hall, Mistress Trolloppe, Maw, Walsh et Mollien, en Amérique.

Par M. le baron de Humboldt : *Atlas géographique et physique*, II° livr.

Par l'Association britannique pour l'avancement des sciences : *Quatrième rapport de cette association*, 1 vol. in-8°.

Par M. Warden : *Letters descriptive of the Virginia springs*, in-18°.

Par M. le capitaine J. Ross : *Narrative of a second voyage in search of a North-West passage and of a residence in the arctic regions during the years 1820-1833*, 2 vol. in-4°.

Par M. le ministre de l'Instruction publique : *Voyage dans l'Amérique méridionale*, par M. A. d'Orbigny, 4° à 8° livraisons.

Par M. Barbié du Bocage, au nom du préfet des Bouches-du-Rhône : *le quatrième volume et la deuxième partie de l'atlas de la Statistique des Bouches-du-Rhône*.

Par le bureau d'Alger : *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger, etc.*, imprimées par ordre du Ministre de la guerre, tome 1^{er}.

Par M. Ansart : *Atlas historique des états européens*, 5^e livraison.

Par M. Schnitzler : *la Russie, la Pologne et la Finlande*, tableau statistique, géographique et historique de la monarchie russe, 1 vol. in-8^o.

Par M. Paulin : *Géographie générale comparée, etc.*, par Ch. Ritter, traduit de l'allemand par E. Buret et Edouard Desor. Tome 1, Afrique.

Par M. Dufour : *Carte itinéraire de l'Europe*, 4 feuil.

Par M. Vander-Maelen : *Carte des environs de Bruxelles*, 5^e feuille.

Par MM. Leroux et Renaud : *Encyclopédie pittoresque*, 2^e vol.

Par M. Guyétant : *Le Médecin de l'âge de retour et de la vieillesse*, 1 vol. in-8^o.

Par la Société des Antiquaires du Nord : *Annales pour la connaissance de l'histoire ancienne du Nord*, 4^e cahier.

Par MM. Papen et Grote : *Carte du Hanovre*, à l'échelle de les 4 premières feuilles.

Par la Société géographique de Londres : *Vol. 5, part. 2 de son Journal*.

Par M. Scholz : *Commentatio de Hierosolymæ singularumque illius partium situ et ambitu*, in-4^e.

Par MM. Gibbs et Wissocq : *Projets d'un chemin de fer de Boulogne à Amiens et de Boulogne à Guines*, broch. in-4^e.

Par M. Larenaudière : *Notice sur M. Klapproth*, in-8^o.

Par M. Huzard : *Notes bibliographiques sur l'ouvrage*

d'Hortensio Lando, intitulé : *Sermoni funebri de varie avthori nella morte de diversi animali*, in-8°.

Par M. Desgraz-Bory : *Plan du port de Marseille*, une feuille.

Par M. Boblaye : La suite du *Rapport sur les travaux de la Société géologique de France*, 1833 et 1834, in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 55° à 73° et dernière livraisons.

Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 31° à 36° livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahiers d'août et septembre de son journal*.

Par l'Institut historique : 13° livraison de son journal.

Par la Société des Missions Évangéliques : *Cahiers d'octobre et novembre de son journal*.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers de septembre et octobre de son Bulletin*.

Par la Société d'agriculture de Rouen : *Extrait de ses travaux*, 56°, 57° et 58° cahiers, et *Séance publique de 1835*.

Par la Société d'agriculture d'Angoulême : *Cahiers de septembre et octobre de ses Annales*.

Par MM. les directeurs et éditeurs : Plusieurs numéros des *Nouvelles Annales des voyages*, des *Annales maritimes*, de la *Bibliothèque universelle de Genève*, des *Archives du commerce*, du *Recueil industriel*, de l'*Institut*, de l'*Echo du monde savant* et du *Voyageur*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE IV^e VOLUME DE LA 2^e SÉRIE

N^o 19 à 24:

(Juillet à décembre 1835).

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages
Extrait des Recherches géographiques sur les ruines de la Morée, par M. PUILLOX-BOBLAYE, capitaine d'état-major.	5
Voyage dans l'intérieur de la Guyane centrale, de septembre 1831 à juin 1832, par M. ADAM DE BAUVE	21
Sur les découvertes faites en Groenland; article communiqué par M. DE LA ROQUETTE, consul de France à Elsenieur (suite).	41
Aperçu des principales divisions de la Sicile, par M. N. DES VERGERS.	65
Voyage dans l'intérieur de la Guyane centrale, de septembre 1831 à juin 1832, par M. ADAM DE BAUVE (suite).	81
Extrait du journal d'un voyage fait en 1811 chez les Indiens Osages, Pawnées, etc., par le capitaine C. SIBLEY	109
Rapport adressé à M. le ministre de la marine par M. TRÉHOUART, lieutenant de vaisseau commandant la corvette <i>la Recherche</i>	129
Suite des Mémoires sur l'ancienne géographie historique des pays voisins de la Méditerranée, par M. ROUX DE ROCHELLE.	143
Notions sur le royaume de Fezzan, par M. VENTURE	185
Sur le voyage du capitaine Bäck	196
Voyage aux colonies russes de l'Amérique	201
Lettre écrite par M. le vicomte DE SANTAREM à M. DE NAVARRETE, président de l'Académie royale des Sciences de Madrid, sur les voyages d'Améric Vespuce	220

	Pages
Notice sur l'Amérique centrale , communiquée par M. le colonel GALINDO	231
Coup-d'œil sur la chorographie des îles Fortunées , par M. S. BERTHELOT	289
Description des habitans primitifs des Philippines ou des noirs de l'intérieur appartenant à quelques-unes des îles de ce groupe , par M. GABRIEL LAFOND.....	308
Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale , par Hhaggy Ehn-el-Dyn el Eghouathy (suite).....	349
Mémoire sur l'étude de la Géographie , par M. ROUX DE ROCHELLE	388
Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique (extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD par M. le baron ALEX. DE HUMBOLDT	411

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Extrait d'une lettre de M. le baron de Derfelden de Hindertein, relative à la publication de son ouvrage sur l'Archipel indien	53
Opinion de l'amiral de Krusenstern sur les cartes japonaises apportées en Europe par le docteur de Siebold	55
Discours prononcé devant les jeunes gens de la société de Pensylvanie, le 24 octobre 1834, par M. TYSON (compte rendu par M. WARDEN).	118
Copie d'une lettre de M. ADAM DE BAUVE à M. le gouverneur de la Guyane française	121
Observations de M. FRÉDÉRIC CAILLAUD sur le voyage de M. Hoskins en Éthiopie.....	163
De l'Élément historique dans la Géographie, par M. RITTER..	172
Extrait de quelques lettres de M. JEAN-FRÉDÉRIC WALDECK à M. le docteur FRANCESCO CORROY, à Tabasco.....	175
Antiquités mexicaines.—Extrait d'une lettre de M. WALDECK.	234
Tremblement de terre à l'île de Juan Fernandez.....	238

Extrait d'une lettre de Artin-Effendi, sous-directeur de l'école d'administration civile au Caire.....	240
Extrait d'une lettre de M. A. PARTARRIKU	241
Tremblement de terre au Chili	415

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. -- Discours d'ouverture prononcé par M. AMÉDÉE JAUBERT, vice-président de la Société.....	249
Notice annuelle des travaux de la Société de Géographie et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1835, par M. D'AVEZAC, secrétaire général de la commission cen- trale.....	252
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (juillet à décembre).....	59, 123, 180, 242 et 417
Procès-verbal de l'assemblée générale du 27 novembre.....	343
Membres admis dans la Société	62, 127, 246
Ouvrages offerts à la Société.	62, 127, 182, 246 et 423
Compte-rendu des recettes et dépenses de la Société pendant l'exercice 1834-1835	342

PLANCHES DU IV^e VOLUME.

Carte de la côte occidentale d'Afrique depuis Sierra-Leone jus- qu'au cap Palmas, où se trouve indiquée la colonie de Li- béria	118
Carte de la route de la corvette <i>la Recherche</i>	129
Carte d'une partie de l'Amérique septentrionale, pour le voyage du capitaine Back.....	196

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU IV^e VOLUME.

